ÉTUDES DIPLOMATIQUES

LA SECONDE LUTTE DE FRÉDÉRIC II ET DE MARIE-THÉRÈSE, D'APRÈS DES DOCUMENS INÉDITS.

IX[1].

CAMPAGNE DE FRÉDÉRIC EN SAXE ET PRISE DE DRESDE.

I.

Pendant que le roi de Prusse faisait retour dans sa capitale avec l'espoir d'y prendre un peu de repos, l'impératrice-reine rentrait également dans la sienne, mais pour y jouir moins paisiblement de sa nouvelle grandeur. A la porte de son palais de Schœnbrunn, elle trouvait le ministre anglais montant en quelque sorte la garde pour l'attendre, et muni de nouvelles instructions de son gouvernement, plus impérieuses et plus menaçantes encore que les précédentes. Il avait ordre d'adresser à la princesse, dès son arrivée, une dernière sommation pour obtenir, ou plutôt pour arracher d'elle son adhésion à l'acte préparé en son nom et à son insu, et où

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril, des 1er et 15 mai, des 1er et 15 juin, du 1er août, du 1er septembre et du 1er octobre.

sa signature manquait encore. En cas de nouveau refus ou de nouveaux délais, c'était la suppression, cette fois définitive, de tout concours pécuniaire ou militaire de la part de l'Angleterre, et la rupture consommée avec les deux puissances maritimes.

Il paraîtra sans doute assez étrange de voir le cabinet britannique tenter une fois de plus auprès de Marie-Thérèse, dont la fermeté, pour ne pas dire l'obstination, était connue, une démarche qui venait d'être si récemment, à deux reprises, repoussée avec dédain. On ne voit pas trop de quelle espérance le triste Robinson pouvait se flatter en revenant sitôt à la charge ; aussi ne peut-on s'expliquer cette insistance que comme l'effort désespéré d'un gouvernement placé dans le plus cruel des embarras, et se rattachant à tous les moyens de salut, de même qu'un nageur, qui sent que le flot le gagne, saisit toutes les branches qu'il trouve à sa portée, sans regarder si elles sont assez fortes pour le soutenir, et si ce n'est pas son étreinte même qui les fera rompre.

Effectivement, pendant les dernières semaines qui venaient de s'écouler, la situation du gouvernement anglais, déjà très alarmante au moment où avait été signée la convention de Hanovre, s'était singulièrement aggravée. Jamais, depuis son avènement, la dynastie de Brunswick n'avait été mise à pareille épreuve. La rébellion d'Écosse continuait à se propager avec une effrayante rapidité, et Charles-Édouard, dans sa marche sur Édimbourg, ne rencontrait aucun obstacle sérieux. Les troupes anglaises, commandées par un très médiocre général (sir John Cope) et intimidées par l'hostilité visible des populations, hésitaient et reculaient au moment d'engager la lutte. Le 17 septembre, l'héritier des Stuarts était reçu en triomphe dans la capitale et prenait possession, au nom de son père, du royaume de ses aïeux. Trois jours après, c'était lui qui venait relancer les Anglais dans la retraite qu'ils avaient choisie. Un brouillard épais, tel que l'automne en amène souvent dans cette contrée brumeuse, favorisa l'attaque des Écossais, qui, connaissant tous les accidens du terrain, vinrent facilement à bout d'adversaires réduits à combattre à l'aveugle et dans l'obscurité. Cope dut se retirer en pleine déroute. La victoire de Preston-Pans livrait à Édouard l'Écosse entière et lui ouvrait l'entrée de l'Angleterre.

Là, sans doute, il n'avait plus à compter sur la faveur populaire, et il devait s'attendre, de la part de l'esprit britannique et protestant, à une résistance plus énergique. Il était même douteux qu'il pût conduire bien loin, sur la route de Londres, ses braves highlanders, troupe aussi indisciplinée que fougueuse, très forte dans ses montagnes et sur son terrain, dépaysée et mal à l'aise dès

qu'on l'en faisait sortir. Mais ces premiers succès lui permettaient d'attendre et même de réclamer du dehors un concours plus efficace. Cette invasion française, dont le public anglais s'était inquiété, je l'ai dit, quand on y songeait à peine à Paris (et dont, en réalité, aucun gouvernement anglais n'aura rien à craindre tant qu'il sera maître de tous ses ports et de toutes ses côtes), devenait une éventualité beaucoup moins difficile à réaliser quand une armée de débarquement pouvait trouver dans l'Écosse, déjà soulevée, un accueil tout préparé d'avance et une base d'opérations. La témérité du jeune prince venait d'ailleurs en aide, d'une façon imprévue et des plus heureuses, à la lutte que la France avait à soutenir sur le continent. Il devenait donc plus intéressant, pour le cabinet de Louis XV, d'entretenir cette diversion, et la reconnaissance faisait presque un devoir de ne pas laisser succomber cet auxiliaire inattendu; aussi le projet d'envoyer en Écosse un secours effectif, — idée que le cardinal de Tencin était, la veille encore, presque seul à recommander à ses collègues, — prit devant cet appel de la fortune une consistance tout à fait sérieuse, et compta à Versailles des partisans parmi ceux qui s'y étaient jusque-là dédaigneusement refusés. Puis, l'imagination française, si facile à exalter, et qui exerçait alors à la cour autant d'empire qu'aujourd'hui dans nos chambres et dans la presse, était singulièrement séduite par le caractère romanesque d'un exploit qui rappelait les beaux temps de la chevalerie. D'Argenson, dont la nature généreuse mêlait volontiers le sentiment à la politique, ne fut pas le dernier à partager cet entraînement. Il avait résisté, je l'ai dit, à la pensée d'imposer par la force, à une nation libre, un gouvernement qu'elle aurait repoussé; mais une fois sa conscience philosophique mise en repos par l'élan spontané qui semblait ramener l'Écosse sous la main de ses anciens rois, il cédait volontiers à cet attrait d'aventures et de nouveautés, qui n'était pas le côté le moins original de son esprit, et au désir d'associer son nom au souvenir d'une entreprise héroïque.

Aussi, quinze jours après la prise d'Édimbourg, deux bâtimens partaient-ils déjà de Dunkerque, chargés d'armes, de poudre et d'argent, et comptant, au nombre de leurs passagers, un agent secret, choisi par le ministre lui-même parmi ses amis personnels. C'était un jeune président de chambre du parlement d'Aix, le marquis d'Éguilles, qui faisait partie d'un petit cénacle littéraire dont d'Argenson était un des habitués. Quel est le lecteur des œuvres de Voltaire qui ne connaît les noms de MM. de Pont de Veyle et d'Argental, ces correspondans familiers, dévoués, presque dévots du grand poète? D'Éguilles était leur neveu, élevé sous leurs yeux. Il

était, de plus, le frère de ce marquis d'Argens, célèbre dans tous les écrits du temps, et qui, obligé de quitter la France par suite des écarts d'une jeunesse orageuse, était allé s'établir à Berlin, pour y devenir chambellan du roi de Prusse, dont il devait demeurer, jusqu'à la mort, le plus humble, le plus soumis et souvent le plus maltraité des serviteurs. Était-ce cette double parenté et la nature des relations et des sentimens qui devaient en résulter, qui valurent à d'Éguilles la confiance de d'Argenson? Je ne sais, mais toujours est-il que le jeune magistrat dut partir, chargé d'aller trouver Charles-Édouard pour s'enquérir de l'état des forces de l'insurrection et de la nature comme de l'importance du secours qui pouvait en assurer le succès. Ce n'était qu'au prince seul qu'il devait révéler sa mission; pour tout autre, même pour l'entourage le plus intime, il ne devait être qu'un généreux volontaire, en quête de prouesses pour se distinguer, et venant s'attacher pour l'amour de la vaillance à la fortune d'un héros (1).

De pareils secrets sont rarement gardés : la présence sur les côtes d'Écosse de deux bâtimens sous pavillon français, débarquant des armes et des munitions, et portant à leur bord un personnage de distinction dont la qualité était enveloppée de mystère, n'aurait pu être longtemps ignorée. Un incident vint rendre tout déguisement inutile. La petite escadre fut assaillie en mer par une forte tempête et portée sous le vent d'une croisière anglaise; pour lui échapper, il fallut se hâter de venir mouiller dans un petit port attenant à la ville de Montrose, qui se trouva être du petit nombre de celles qui n'avaient pas encore pris parti pour le prétendant. D'Éguilles, alors, payant d'audace, fit débarquer les quarante-deux hommes qui composaient l'équipage de ses deux bâtimens et, se mettant à leur tête, entra à main armée dans la ville. La population, entraînée par son ardeur communicative, se déclara en sa faveur, et les magistrats royaux n'essayèrent même qu'un simulacre de résistance. Mais un tel éclat suffisait pour déchirer tous les voiles : c'était la certitude que la France allait cette fois se mettre décidément de la partie.

On eut bientôt la confirmation du fait, par un aveu en quelque sorte officiel. En vertu d'un ancien traité, la Hollande était tenue, en cas que la succession protestante fût menacée en Angleterre,

(1) Ministère des affaires étrangères. — *Correspondance relative aux prétendans*, vol. *Stuarts*, 27 septembre 1745. — Le récit de la mission du marquis d'Éguilles et sa correspondance inédite viennent d'être publiés par M. Paul Cottin, dans un volume intéressant, intitulé : *Un Protégé de Bachaumont*. Ces pièces sont tirées de la Bibliothèque de l'Arsenal. (Voir aussi, dans l'*Annale de l'École des sciences politiques* du 15 avril 1887, le travail fait sur le même sujet par M. Germain Lefèvre-Pontalis.)

de fournir pour sa défense un secours de trois bataillons, formant un effectif d'environ 6,000 hommes. Le cabinet anglais, à la surprise générale, fit savoir aux états-généraux que le temps était venu de remplir leur engagement. La réclamation pouvait paraître étrangement rigoureuse dans un moment où, pour résister aux menaces d'une invasion française, la Hollande ne disposait pas de forces superflues; mais la singularité s'expliqua quand on apprit que, pour l'envoi qu'ils avaient à faire, les états-généraux désignaient les bataillons mêmes qui, assiégés l'été précédent dans Tournay et dans Dendermonde, en étaient sortis par capitulation, avec promesse de ne plus porter les armes contre la France. C'était donc, tout simplement, un artifice convenu d'avance entre les deux puissances alliées pour faire servir, par un détour, à la défense commune, les soldats que leur serment condamnait à l'inaction.

Dès que cette résolution fut connue, le chargé d'affaires de France, La Ville, se hâta de protester contre ce qu'il regardait, non sans quelque raison, comme une violation indirecte de la foi jurée. Les Hollandais répliquèrent qu'une bande de rebelles écossais ne faisait nullement partie des troupes françaises et n'avait pu être comprise dans la défense prévue. Une polémique très vive s'ensuivit, dans laquelle d'Argenson, généreusement courroucé contre une subtilité déloyale, déploya une vigueur inaccoutumée. Son irritation fut d'autant plus grande qu'il avait tout fait, on l'a vu, pour ramener les états-généraux à des sentimens pacifiques, jusqu'à leur proposer d'être les hôtes d'un congrès et les garans d'un armistice. Cette manière de répondre à ses avances par un parjure l'exaspéra, et la Hollande étant un théâtre où on pouvait parler en public, il fit ouvertement appel à la presse pour défendre la cause de la bonne foi et de la justice. Plus d'un mémoire expédié par lui parut dans les gazettes, entre autres une adresse confiée à la plume éloquente de Voltaire et qui figure encore dans ses œuvres. En définitive, la Hollande tint bon, et le chargé d'affaires de France dut quitter La Haye, laissant à un simple secrétaire le soin de la correspondance. L'Angleterre eut donc les auxiliaires qu'elle attendait, mais il resta avéré, par les paroles mêmes que d'Argenson avait mises dans la bouche de son agent et l'ardeur qu'il avait portée dans ses protestations, que Charles-Édouard était traité par Louis XV comme une puissance alliée, et ceux qui se présenteraient pour combattre contre lui devaient désormais s'attendre à retrouver en face d'eux les armes et le drapeau de la France.

Devant le danger, cette fois réel et menaçant, l'émotion, déjà très vive quand il n'était qu'imaginaire, fut naturellement portée au comble. Pour le gouvernement britannique, la perplexité était grande.

La première chose à faire, en effet, dans une telle extrémité, c'était de rappeler à soi (jusqu'au dernier homme s'il le fallait) ce qui restait de troupes anglaises portant les armes sur le continent. Mais quel remède héroïque ! Évacuer ainsi complètement les Pays-Bas, au risque de laisser le champ libre à Maurice de Saxe, pour pénétrer, peut-être sans résistance, jusqu'au cœur de la Hollande, c'était abandonner toutes les traditions que la politique de l'Angleterre avait suivies depuis Élisabeth, et ruiner peut-être sans retour son crédit en Europe! Douloureuse alternative dont l'Autriche seule, je l'ai déjà fait comprendre, pouvait tirer son alliée en venant pourvoir elle-même, comme c'était sa tâche naturelle, à la défense de ses possessions flamandes. Mais il était toujours clair qu'elle ne pourrait s'acquitter de ce devoir tant que, par son obstination à lutter contre Frédéric, la moitié de ses forces serait occupée en Silésie et en Bohême. De là la nécessité d'insister encore auprès de Marie-Thérèse pour obtenir d'elle, par menaces ou par prières, au nom de la reconnaissance et du péril de la cause commune, qu'en acceptant la paix en Allemagne, telle que la convention de Hanovre la rétablissait, elle se mît en mesure de pouvoir ramener toutes ses forces sur le Rhin et sur l'Escaut.

Quant au public anglais, dans le trouble où il était plongé, il ne portait peut-être pas ses vues si loin; une seule chose le touchait : la succession protestante menacée et le retour du papisme triomphant. Devant l'imminence d'un tel péril, tous les intérêts plus éloignés étaient oubliés. A tout prix surtout, il fallait terminer cette guerre d'Allemagne, qui, d'ailleurs, depuis cinq ans qu'elle durait, coûtait bien cher, et profitait plus à l'électorat de George qu'à son royaume. Puisque la convention de Hanovre donnait le moyen de s'en retirer, qu'on se hâtât donc de la mettre en œuvre et, bon gré mal gré, de l'imposer à Marie-Thérèse.

On sait avec quelle conviction, d'une sincérité parfois naïve, l'Angleterre, persuadée qu'elle représente le droit incarné, considère facilement tout ce qui contrarie ses desseins ou ses désirs comme une contravention à la morale et à la justice. Marie-Thérèse, défendant naguère ses droits héréditaires, quand l'Angleterre trouvait intérêt à les faire prévaloir, avait été portée aux nues; Marie-Thérèse, hésitant à contresigner une convention où l'intérêt anglais trouvait son avantage, perdit à l'instant le prestige de sa popularité. Peu s'en fallut que sa résistance ne lui fût imputée à trahison, et qu'on ne vît plus en elle qu'une dévote fanatique, heureuse, au fond de l'âme, de voir remonter sur le trône de l'Angleterre un prince catholique. Frédéric, au contraire, redevenait le défenseur du protestantisme, intéressé qu'il était à maintenir un ordre de succession auquel lui-même pouvait être appelé. Ce fut au point que, quand la bataille de Sohr fut con-

nue, on applaudit, dans les tavernes de Londres, à la victoire prussienne, comme si les rôles eussent déjà été changés et que le vainqueur ne fût plus nominalement l'ennemi, et le vaincu l'allié de l'Angleterre.

« La reine de Hongrie, écrit Horace Walpole, par sa bigoterie, se réjouit de tout ce qui devrait contrarier ses vœux... Je ne puis dire combien je suis heureux de la nouvelle que nous avons reçue, il y a deux jours, que le roi de Prusse a battu le prince Charles, qui l'avait attaqué juste au moment où nous venions d'obtenir la paix pour lui... Quelle odieuse maison que celle d'Autriche ! » — « La reine de Hongrie, écrit le ministre Pelham à l'envoyé anglais en Hollande, a certainement perdu l'affection du peuple, et je ne puis dire qu'elle ne l'ait pas mérité. On ne voit pas quand on finira de crier : « Soutenons la maison d'Autriche ! » et cette maison néglige entièrement l'intérêt général en vue duquel tout honnête homme lui accordait son affection. » Le sentiment public, en un mot, devint tel que, quand le roi ouvrit le parlement le 16 octobre, tout ce qu'il put faire pour ne pas provoquer une expression trop compromettante du vœu national, ce fut, dans le discours qu'il prononça, de ne parler que des dangers intérieurs, sans la moindre allusion aux affaires du dehors (1).

C'est l'écho de ce mélange d'alarmes et de colère que Robinson était chargé de porter aux oreilles de l'impératrice, en forçant une fois de plus l'entrée de son conseil. Si, pour s'encourager à reprendre sur nouveaux frais cette tâche ingrate, Robinson avait nourri quelque vague espoir de trouver l'orgueil autrichien abattu par le résultat malheureux de la journée de Sohr, il ne tarda pas à être détrompé. — « Je vis tout de suite, écrit-il, que l'air de Francfort n'avait pas contribué à rafraîchir la chaleur des impressions qui règnent ici. » — Effectivement, dans l'entourage même de l'impératrice, ministres et courtisans, exaltés par la promenade triomphale qu'ils venaient de faire dans tout le midi de l'Allemagne, étaient aussi montés qu'elle. La commission dont Robinson était chargé n'était un mystère pour personne ; on lui demandait, sur un ton provoquant, si l'Angleterre avait donc pris son parti de substituer la maison de Brandebourg à celle d'Autriche, et si on allait voir la seconde édition du traité d'Utrecht, par lequel la reine Anne, faussant compagnie à Charles VI, l'avait laissé en tête-à-tête avec la France. — « Mais, détrompez-vous, ajoutait-on, ce n'est pas la Prusse que vous sépa-

(1) *Correspondance de La Touche*, agent secret à Londres. — Ministère des affaires étrangères, 16, 26 octobre 1745 ; — Horace Walpole à Horace Mann, 4 octobre 1745.— Coxe, *The Pelhams*, chap. IX, t. I, p. 282.

rerez de la France, c'est nous qui saurons bien nous séparer de vous. » — Le seul qui, dans ce milieu si animé, parut garder un peu son sang-froid, c'était le nouvel empereur, qui, quoique très ennemi de la Prusse, l'était au fond encore plus de la France, et plus soucieux de reprendre la Lorraine que la Silésie. Aussi ne fut-ce qu'auprès de lui que Robinson trouva un accueil qui lui permit de se faire entendre jusqu'au bout, « le prince s'exprimant, dit-il, dans les termes les plus doux et même les plus tendres sur le compte du roi d'Angleterre. Mais lui-même ne se faisait pas l'illusion de croire qu'un titre changeât la réalité, et que sa dignité nominale ajoutât rien à son autorité réelle (1). »

Aussi, le langage des serviteurs faisant pressentir ce qu'on devait attendre de leur maîtresse, Robinson se borna-t-il à demander la permission de remettre un mémoire écrit. — « J'aurais craint, dit-il, que, dans le cours d'une discussion, un éclat de colère ne fît échapper de la bouche de l'impératrice un *non* fatal, et qu'ainsi l'Europe fût perdue par un monosyllabe trop vite prononcé. » — Moyennant ces précautions, l'audience, se bornant à la remise d'un document, fut assez courte et assez paisible. L'impératrice sembla seulement se donner le malicieux plaisir de faire voir au ministre anglais qu'elle en savait, sur les relations de sa cour avec le roi de Prusse, plus long que lui-même ne pouvait lui en apprendre; car, dès qu'il eut exposé en quelques mots la nature déjà suffisamment connue de la communication qu'il apportait : — « Le roi de Prusse, dit-elle, vous a-t-il promis de donner des troupes pour combattre la France? » — Et Robinson étant obligé de convenir que les engagemens de Frédéric n'allaient pas jusque-là : — « Ce serait pourtant, reprit-elle, le meilleur gage qu'il pourrait vous donner de sa sincérité. » — « Et elle se mit alors, ajoute Robinson, à me donner connaissance de la teneur d'une certaine lettre écrite par le roi de Prusse à son ministre à La Haye, où il lui faisait savoir que les intentions des Anglais étaient sûrement de tirer de lui un envoi de troupes, mais qu'il se donnerait bien de garde de leur prêter jamais un seul homme. » — Robinson dut éprouver, en voyant la princesse si bien instruite, une surprise que nous ne partagerons pas; nul doute, en effet, que la pièce qu'elle tenait à la main ne fût une de celles que les Pandours avaient saisies dans le camp prussien, à Sohr, et qu'on avait réussi à tirer, bien qu'en si mauvais état, de leurs mains.

L'Anglais ne perdit pourtant pas contenance : — « Patience, re-

(1) Robinson à Harrington, 30 octobre 1745. I perceived that the air of Francfort had very little contributed to the cooling of his reflections... — (*Correspondance de Vienne*. Record office.)

prit-il, un pas mène à l'autre; brouillons-le seulement une fois à fond (*thoroughly*) avec la France, et le reste pourra suivre.» — Puis il se permit de rappeler que, dans l'entretien précédent, l'impératrice elle-même lui avait promis qu'en octobre on ferait ce qu'on voudrait. — « Je n'ai pas dit cela, reprit-elle vivement; j'ai dit qu'en octobre on verrait ce qu'il y aurait à faire. — Eh bien! c'est tout vu, Madame : voir et consentir doivent être aujourd'hui la même chose (1). »

La réponse arriva sans tarder, telle qu'on pouvait l'attendre : négative cette fois encore sur tous les points. Pas plus en octobre qu'en août et en septembre, l'impératrice ne voulait se laisser parler d'une *paix plâtrée*. Ce refus, transmis en termes impérieux et brefs à Robinson, était accompagné de deux autres communications qui en aggravaient encore le caractère, et dont on l'autorisait à informer son gouvernement. On lui remettait en main le texte même des engagemens qui obligeaient l'Autriche à porter secours à la Saxe en cas d'agression du roi de Prusse, engagemens renouvelés en termes plus exprès que jamais, à la date même où avait paru le manifeste menaçant de Frédéric contre Auguste et son ministre (2). Puis, on lui faisait part des mesures déjà prises pour remplir cette promesse, à savoir : le rappel d'une partie des troupes autrichiennes stationnant encore sur le Rhin et aux environs de Francfort, et qui allaient venir, sous les ordres du général Grün, traverser la Bohême, pour se rapprocher de la frontière saxonne. En même temps, le prince de Lorraine, se mettant en mouvement du côté opposé avec son corps d'armée, entrerait sur le territoire même de l'électorat par la province de Lusace. On ne pouvait déclarer au cabinet anglais, sous une forme plus catégorique et ressemblant plus à un défi, la résolution de faire directement et immédiatement le contraire de ce qu'il demandait (3).

En transmettant ces pièces, Robinson ne put s'empêcher de faire remarquer que leur contenu donnait beaucoup à réfléchir. D'où venait cet excès, ce redoublement même de confiance chez l'impératrice? Que signifiaient ces mouvemens militaires inattendus, à cette saison de l'année? Aurait-on par hasard l'intention de faire de

(1) Robinson à Harrington, 30, 31 octobre 1745. — One fatal *no* bursting out through the imperial vivacity, during the altercation of a long audience might, I apprehend, be irrevocable and Europe lost for one hasty monosyllable. (*Correspondance de Vienne.* — Record office.)

(2) La pièce relative aux engagemens de l'Autriche et de la Saxe est un véritable traité servant d'addition et de complément au traité de Varsovie du 25 mai : il porte la date du 26 août, par conséquent du lendemain du traité de Hanovre.

(3) Le lecteur n'oubliera pas, dans tout le récit qui va suivre, que la plus grande partie de la province de Lusace, actuellement annexée à la Prusse, faisait alors partie de l'électorat de Saxe.

la Saxe le théâtre d'une campagne d'hiver? Puis comment expliquer cet empressement à dégarnir la ligne du Rhin, quand une armée française, toujours campée sur la rive gauche du fleuve, pouvait, si elle ne voyait plus rien devant elle, être tentée de reparaître sur la droite? Était-ce imprudence? N'était-ce pas plutôt l'indice d'un traité déjà conclu ou au moins négocié avec la France, qui préservait de ce côté de toute inquiétude? Tous les soupçons étaient permis (1).

Disons tout de suite que presque tous étaient fondés. La résistance de Marie-Thérèse, en effet, ne partait pas, cette fois, d'une vaine obstination de femme, s'acharnant contre vents et marée dans une entreprise impossible. C'était au contraire la suite d'un plan tout à fait nouveau et très pratique, combiné avec un mélange d'habileté et d'énergie qui aurait fait honneur au coup d'œil d'un véritable homme de guerre, et qui attestait en même temps la puissance de conception d'un esprit vraiment politique. Le fond de ce dessein, encore mystérieux, consistait à laisser de côté la Silésie, abordée déjà deux fois sans succès, et à aller, au contraire, en traversant rapidement la Saxe, chercher Frédéric dans ses foyers, porter le fer et le feu dans les provinces héréditaires de la maison de Brandebourg et marcher droit sur Berlin. L'intention était bien de procéder immédiatement à une opération si hardie, malgré l'état avancé de la saison et contrairement à toutes les habitudes du temps, afin d'enlever le succès par surprise. C'était là ce que signifiait ce mouvement combiné du général Grün et du prince de Lorraine, qui, entrant en Saxe par deux points opposés, et traversant l'un et l'autre l'électorat dans toute sa largeur, devaient franchir au même moment la frontière prussienne, puis converger sur Berlin, l'un en prenant à gauche par Halle et Magdebourg, et l'autre à droite par Francfort sur l'Oder, après avoir ramassé sur leur route toutes les troupes d'Auguste III (2).

Tel était le projet audacieux concerté par Marie-Thérèse, à Francfort, avec le ministre d'Auguste III, le comte Saul, l'agent saxon qui, comme on l'a vu, lui servait aussi d'intermédiaire pour suivre sa négociation avec la France. A dire vrai, cette négociation elle-même, ainsi que deux autres poursuivies au même moment sur des théâtres différens, n'étaient, dans la pensée de l'impératrice, que

(1) *Post-scriptum* de la dépêche de Robinson à Harrington, 31 octobre 1745.— Il dit formellement : « I must... humbly leave to your superior judgment, whether there is not equally to be found in the said paper one indication if not of making up with France, at least of their holding singly out... »

(2) Frédéric, *Histoire de mon temps*, chap. XIV. — Droysen, t. II, p. 571-578. — Arneth, t. III, p. 139.

des moyens d'apporter l'appui d'une habile action diplomatique à la grande action militaire qu'elle méditait.

Plusieurs choses, en effet, étaient à redouter dans l'exécution de ce grand coup de main : plus d'une mauvaise chance était à prévoir et à prévenir. On pouvait craindre en premier lieu que, malgré toutes les précautions prises pour dissimuler d'abord et hâter ensuite le passage des troupes autrichiennes à travers la Saxe, Frédéric, dont la vigilance était rarement prise à défaut, ne fût averti assez à temps de leur présence pour venir à leur rencontre, ou les devancer même chez son voisin, au lieu de les attendre chez lui. Il ne ferait ainsi que mettre à exécution ce dessein d'envahir lui-même la Saxe, si souvent annoncé pendant l'été, et auquel il n'avait renoncé que dans la confiance inspirée par sa victoire de Sohr. La Saxe alors, au lieu de servir simplement de passage aux troupes autrichiennes pour se rendre en Prusse, deviendrait, au grand désespoir d'Auguste III, le théâtre d'une lutte sanglante. D'autre part, du côté de la France, Frédéric pouvait obtenir, sinon un secours immédiat, au moins une diversion utile : supposé que le prince de Conti, voyant se dissiper par le détachement du corps du général Grün l'agglomération de forces qui l'avait fait reculer, reprît courage, repassât le Rhin et vînt menacer quelque point des possessions méridionales de l'Autriche. C'était peu vraisemblable, étant donné l'état connu de l'opinion française à l'égard des expéditions allemandes ; mais enfin c'était possible, et, pour ne rien négliger, il y avait de ce côté une précaution à prendre. Enfin l'irritation qu'éprouverait l'Angleterre à voir son indocile alliée se refuser à ses instances et braver ses menaces, suite à peu près inévitable de l'attitude provocante que l'Autriche et la Saxe allaient prendre en commun, avait ses périls qu'il fallait conjurer. La conséquence pouvait être d'établir promptement, entre les puissances maritimes et la Prusse, une alliance beaucoup plus intime que celle que la convention de Hanovre venait de stipuler. Le cabinet anglais, quels que fussent ses embarras intérieurs, avait encore à sa disposition des ressources pécuniaires qui pouvaient fournir un utile supplément au trésor épuisé de Frédéric, et lui permettre, même vaincu, même menacé et poursuivi dans Berlin, de continuer la lutte et de donner à la fortune le temps de se retourner.

Marie-Thérèse avait tout prévu et pourvu à tout. Contre le premier et le plus grave de ces périls, elle avait eu soin de se prémunir, en faisant apparaître à l'horizon cette intervention de la Russie, tenue, depuis le commencement de la guerre, comme une épée sur la tête de Frédéric, et qui avait le don de troubler le

sommeil de ses ministres. Les instances de l'envoyé autrichien à Saint-Pétersbourg venaient enfin de déterminer l'inconstante tsarine à faire un pas décisif, et Frédéric, à peine de retour à Berlin, allait recevoir d'elle la déclaration tant de fois attendue que, pour peu que la moindre atteinte fût portée à la personne d'Auguste ou à l'intégrité de ses états, un corps de douze mille Russes était prêt à marcher à sa défense. Devant cette injonction menaçante, Frédéric y réfléchirait sans doute avant de prendre une initiative qui l'exposerait au péril d'être placé entre deux feux, et le territoire saxon se trouverait ainsi rendu inviolable, par la garantie russe, tout le temps nécessaire pour que Grün et le prince de Lorraine pussent venir discrètement y chercher le point d'appui et le point de départ de l'attaque qu'ils comptaient porter au cœur même de la monarchie prussienne (1).

La négociation en cours avec la France (quel qu'en dût être le succès) avait un effet analogue, celui de prévenir toute chance de retour offensif de la part de l'armée de Conti. Non que ce fût là le but unique, ni même principal, que l'impératrice se fût proposé en engageant ces pourparlers, et qu'elle n'eût d'autre pensée que d'endormir le cabinet français par de fausses espérances. On a vu, au contraire, que rien n'était plus sérieux et même plus ardent que son désir d'échapper par une alliance nouvelle aux sacrifices exigés d'elle par l'impérieuse amitié de l'Angleterre. Mais, en attendant cette délivrance (qu'elle était prête à payer même d'un prix assez élevé), c'était encore un avantage plus modeste et nullement à dédaigner de pouvoir imposer à l'allié, encore nominal, de Frédéric des ménagemens qui, dans la crise prête à éclater, ne laisseraient rien de grave à craindre de sa part. Or, il était clair que, tant qu'on espérerait pouvoir négocier à Versailles, on n'enverrait pas à l'armée de Conti l'ordre de reprendre les hostilités sur le Rhin. Aussi, loin de se laisser décourager par le résultat imparfait de la transaction si languissamment conduite à Francfort par Bartenstein, l'impératrice se décidait-elle à envoyer à Dresde pour reprendre la conversation avec la France, — pour la mener à fin, s'il était possible, et, en tout cas, pour la prolonger et l'entretenir, — un des fonctionnaires les plus importans de sa cour, le comte d'Harrach, grand-chancelier de Bohême, avec les pouvoirs les plus étendus. Le choix seul du négociateur devait inspirer confiance dans le caractère sérieux de la mission dont il était chargé; car d'Harrach appartenait à cette partie fidèle de la noblesse de Bohême dont les chefs avaient si cruellement souffert dans leurs affections, dans leur

(1) D'Arneth, t. III, p. 130-138.

personne et dans leurs biens pendant les deux épreuves successives que l'ambition de Frédéric avait imposées à leur patrie. C'était un ennemi intéressé à faire réussir tout ce qui pourrait déplaire ou nuire à l'auteur de tant de maux.

Avec l'Angleterre, la situation était plus délicate : là, il n'y avait évidemment aucun moyen de prévenir le ressentiment d'un cabinet auquel on lançait un défi en plein visage. Mais Marie-Thérèse n'ignorait pas avec quelle répugnance le roi avait subi les conventions dont il avait fallu, en quelque sorte, lui arracher la signature, et des révélations récemment sorties des archives de Hanovre nous apprennent qu'elle s'en souvenait assez pour espérer encore d'en tirer parti. Par l'intermédiaire du ministère hanovrien, qui lui était toujours dévoué, elle faisait avertir George qu'elle préparait un coup de partie décisif, qui, en mettant à néant la puissance de Frédéric, le délivrerait lui-même des obligations auxquelles il avait souscrit avec tant de regrets. L'odieux traité qu'on vous impose, lui disait en son nom son secret porteur de paroles, vous force à nourrir dans l'empire un serpent qui vous dévorera. Qu'on me laisse faire, qu'on me laisse le temps et la liberté d'agir, et je promets de vous en affranchir. Et George, bien que très intimidé par l'état de l'opinion anglaise, et craignant à tout moment d'être pris en faute par Pelham ou par Harrington, trouvait moyen de lui faire répondre tout bas que, pourvu qu'on ne le compromît pas par des paroles imprudentes, il promettait de faire son possible afin de déjouer les mauvaises intentions (*üble intentionen*) de ses ministres (1).

On voit avec quel art était préparé, par les soins de Marie-Thérèse, l'orage qui, suivant l'expression de l'historien Droysen, allait fondre à l'improviste sur la tête de Frédéric à cette heure suprême où, échappé à tant de périls, il croyait déjà tenir une paix victorieuse dans ses mains. Quelques jours de plus, et, tiré brusquement de cette confiance un peu aveugle, il allait se réveiller en face du plus grand péril qu'il eût encore connu : assailli par deux armées sur la frontière la moins bien gardée de son royaume, et menacé d'en voir apparaître une troisième sur ses derrières; laissé en même temps, par l'abandon de la France, absolument seul devant l'Allemagne et devant l'Europe. Aucun incident de cette longue lutte ne fait mieux voir combien les deux adversaires en

(1) Ces pourparlers secrets, entretenus entre Marie-Thérèse et George II par l'intermédiaire du ministère hanovrien, sont racontés avec détail dans une publication récente faite à Berlin, d'après des documens tirés des archives de Hanovre, sous ce titre : *Die Englische Friedens-vermittelung im Jahre,* 1745, par Ernest Borkowski.— Consulter en particulier chap. II, p. 30-46.

présence étaient dignes l'un de l'autre. On peut se convaincre qu'il ne manqua à la rivale de Frédéric, pour l'égaler en tout genre, que de pouvoir, comme lui, joindre l'action à la pensée, et exécuter de sa propre main ce que son esprit savait concevoir. C'était par l'exécution, en effet, qu'allait manquer ce grand dessein, dont une femme de génie, reléguée au fond d'un palais par ses devoirs d'épouse et de mère, était forcée de confier l'accomplissement à des instrumens incapables, non-seulement d'en assurer le succès, mais même de le bien comprendre.

II.

C'était tout de suite, d'ailleurs, que la partie demandait à être jouée avec autant de résolution et d'intelligence qu'il en avait fallu pour en faire le plan; car Frédéric n'était pas de ceux qu'on peut endormir ni tromper bien longtemps. Un premier soupçon du péril nouveau qui grondait contre lui à l'horizon lui fut donné par l'empressement du ministre russe à lui apporter, dès son arrivée, la déclaration hostile concertée entre Vienne et Pétersbourg. Cette hâte lui parut suspecte, puisque, toute idée d'agression en Saxe étant de sa part indéfiniment ajournée, rien ne la rendait immédiatement nécessaire. — « Mon cher Podewils, écrit-il sur-le-champ, ne voilà-t-il pas de ces maudits incidens qui gâtent tout? » — A la réflexion, cependant, on voit qu'il en vient encore à se rassurer : la Russie est bien éloignée, pense-t-il, et il y a loin encore d'une menace à une exécution : « Tous les chiens qui aboient ne mordent pas. » Puis, à changer l'appui de l'Angleterre contre celui de la Russie, il n'est pas sûr que l'Autriche ait fait un troc à son avantage. — « On a plus besoin, à Vienne et à Dresde, d'argent que de paroles : les Anglais donnent l'un, les Russes l'autre, et, dans la nécessité de ce précieux métal, on sera obligé de faire plier l'orgueil sous la force de l'intérêt. »

Mais le lendemain, nouvelle, et, cette fois, tout à fait grave alerte. Un avis certain arrive du mouvement inexplicable du prince Charles vers la frontière de Lusace. Qu'est-ce là? N'est-ce point un piège? Veut-on l'entraîner à se mettre en prise lui-même, en faisant naître le cas prévu de l'intervention russe? — « Ne serait-ce point, écrit-il encore, pour nous attaquer par cette lisière, et, en cas qu'ils soient battus et poursuivis dans la Lusace, que ces gens-là fissent exprès pour nous mettre aux mains avec la Russie? Je ne sais ce que j'en dois penser, mais il me semble qu'il y a quelque projet caché de la part des ennemis, et l'idée que je leur prête ne serait pas trop

mal imaginée. » Quel mystère donc et quelle énigme! « En vérité, cela ne s'appelle pas vivre, mais mourir mille fois, que de passer ainsi toute sa vie dans des inquiétudes et dans une crise de dix-huit mois (1). »

Deux jours se passent encore, et une révélation inattendue vient dissiper ce que le doute ajoutait de tourment à l'inquiétude. Le 11 novembre, jour où l'on suspendait dans la principale église de Berlin les trophées de Friedberg et de Sohr, le ministre de Suède, Rudenschold, s'approche du roi, pendant la cérémonie, et l'avertit à l'oreille qu'il a une communication importante à lui faire de la part de son collègue résidant à Dresde. Il faut se rappeler que, depuis le mariage de la princesse Ulrique avec l'héritier de la couronne de Charles XII, l'heureuse influence de cette charmante jeune femme avait établi les plus affectueux rapports entre son frère et son époux; toutes les légations suédoises devenaient par là presque des ambassades de famille. Or, voici ce qu'écrivait Wolfenstiern, le ministre de Suède accrédité auprès d'Auguste III : Pendant un dîner auquel il assistait, le comte de Brühl s'était emporté, après boire, en paroles violentes contre Frédéric, et, piqué d'être contredit, s'était laissé aller à déclarer qu'on aurait fini bientôt avec cet insulteur public et ce perturbateur du repos de l'Allemagne. En le pressant alors de questions insidieuses, on avait pu tirer de lui, sans presque qu'il s'en rendît compte, tout le secret de la campagne qui allait s'ouvrir, et la soirée n'était pas finie qu'un courrier emportait le récit à Berlin (2).

La mèche était ainsi éventée, dès le premier jour, par l'incroyable légèreté du ministre saxon; et, pour Frédéric, connaître un péril, c'était déjà l'avoir à moitié conjuré. Malgré la surprise où devait le jeter une découverte à laquelle il était loin de s'attendre, et quoiqu'il eût peine à en croire ses oreilles, son plan fut fait à l'instant. Il résolut de placer un corps d'armée en observation autour de Halle, en face de Leipzig, sur le point du territoire de la vieille Prusse où on lui annonçait que devait déboucher le général Grün, tandis que lui-même, avec un autre, suivant la lisière de la frontière qui sépare la Silésie de la Lusace, s'attacherait sans bruit aux pas du prince de Lorraine pour fondre à l'improviste sur lui, en le prenant, soit en front, soit à revers, suivant qu'il trouverait l'occasion plus favorable. Il faisait ainsi face à la double attaque dont il était menacé, sans pourtant, par une entrée trop précipitée sur le

(1) Frédéric à Podewils, 6 et 7 novembre 1745. — *Pol. Corr.*, t. IV, p. 526-527.
(2) Frédéric, *Histoire de mon temps*. — Droysen, t. II, p. 589; — Carlyle, *History of Frederic the great*, t. IV, p. 195. — *Pol. Corr.*, t. IV, p. 337-395.

territoire saxon, fournir de prétexte à l'intervention de la Russie. Le cas, pourtant, était à la fois si pressant et si étrange, que, contrairement à ses habitudes, il crut devoir, avant d'agir, réunir un petit conseil de guerre composé de quelques généraux et de plusieurs de ses ministres. Mais quand il leur eut fait part de la nouvelle qu'il avait reçue, l'incrédulité fut générale ; on ne voulait voir, dans la prétendue indiscrétion du comte de Brühl, qu'une ruse dont le ministre suédois avait été dupe. Personne ne consentait à croire qu'Auguste III et son ministre Brühl eussent l'audace d'appeler chez eux tous les maux de la guerre et de faire entrer dans leur cher électorat quatre armées « qui le mangeraient et le ruineraient à discrétion. » Le vieux prince d'Anhalt surtout, à qui était réservé le commandement du corps qui devait se réunir à Halle pour veiller à la défense de la frontière prussienne, se refusait presque à se charger d'une tâche qu'il regardait comme ridiculement superflue. — « Cela n'est pas vrai, cela n'est pas possible, disait-il sèchement. » — « Je vis clairement, dit Frédéric dans son *Histoire*, qu'il me prenait en pitié, comme un étourdi emporté par la vivacité de son tempérament. Il est vrai, ajoute-t-il, qu'il est de ces gens qui sont les Narcisses de leurs opinions et abondent toujours dans leur propre sens. » — Quant à Podewils, qui était aussi présent, ce n'était pas lui, avec la timidité qu'on lui connaît, qui, dans le doute, devait opiner pour le parti le plus résolu. De plus, il avait, dit encore Frédéric, quelques fonds placés dans la banque de Leipzig, et se refusait à penser que Brühl, qui y était aussi intéressé, voulût provoquer une secousse d'où la ruine de cet établissement pouvait sortir. Frédéric tint bon et fit comprendre qu'il entendait être obéi, puis il leva la séance, en se repentant peut-être intérieurement d'avoir, pour la première et dernière fois de sa vie, demandé un conseil (1).

C'était bien de songer à la Prusse, mais il fallait aussi regarder, comme avait fait Marie-Thérèse, de tous les côtés de l'horizon d'où on pouvait craindre quelque menace ou attendre quelque secours. En premier lieu, il fallait répondre à la Russie, et c'est ce que Frédéric ne crut pouvoir mieux faire qu'en autorisant son ministre à Saint-Pétersbourg à donner connaissance du texte même de la convention qu'il avait signée à Hanovre. Comme un des articles de cette convention assurait, en termes exprès, à Auguste III une garantie pour la totalité de ses états, on ne pouvait donner, sem-

(1) Frédéric, *Histoire de mon temps*, rédaction de 1746, publiée à Leipzig en 1879, p. 406-407. — Le même récit est fait, mais sous une forme plus abrégée et beaucoup moins vive, dans la seconde rédaction faite plus tard et qui figure dans les œuvres complètes du roi.

blait-il, de témoignage plus éclatant des intentions pacifiques de la Prusse et de sa résolution de respecter les droits de ses voisins. Une promesse de 100,000 écus, glissée à l'oreille du chancelier Bestuchef pour l'engager, quoi qu'il arrivât, à retarder et à entraver la marche des troupes russes, devait ajouter encore à la clarté et à l'efficacité de cette démonstration (1).

Il n'était pas moins intéressant de savoir, au plus tôt, ce que penserait l'Angleterre du dédain témoigné à Vienne et à Dresde pour les promesses et les engagemens dont le roi George et son ministère tout entier s'étaient fait fort d'obtenir la ratification. Ordre fut donc expédié sans délai à l'envoyé de Prusse à Londres de faire connaître l'attaque audacieuse dont le secret venait d'être révélé, et de mettre catégoriquement le cabinet anglais en demeure de faire respecter sa signature, si injurieusement foulée aux pieds. — « Vous vous souviendrez, lui était-il dit, de toutes les assurances les plus fortes que le roi de la Grande-Bretagne et ses ministres vous ont données, qu'ils soutiendraient par les moyens les plus efficaces et même par la pointe de l'épée ce dont ils étaient convenus avec moi par la convention de Hanovre, et qu'ils ne se laisseraient point impunément mépriser de la reine de Hongrie et de son alliée la Saxe. Voilà le cas présent, et ma volonté est que vous deviez représenter, sans le moindre délai, tout ce que je viens de vous dire, de la manière la plus forte et la plus énergique, à lord Harrington, bien que sans aigreur et dans des expressions honnêtes... Vous lui direz que c'est à présent qu'il fallait tout faire ou rien, qu'avec l'assistance du bon Dieu on ne m'attaquera pas impunément, et que, si l'Angleterre ne prenait pas de vigoureuses résolutions, je ne saurais pas me laisser prévenir. » La dépêche se terminait par ces paroles significatives : — « Que si l'Angleterre voulait soutenir ses engagemens, il était absolument nécessaire que le ministère de Hanovre fût instruit bien sérieusement de tirer la même corde là-dessus avec celui d'Angleterre, et qu'il n'agît pas dans l'empire diamétralement avec tout ce dont j'étais convenu avec l'Angleterre; que, sans cela, il y aurait un contraste fort pernicieux, et que les choses prendraient un mauvais pli. »

Ne dirait-on pas qu'avec sa merveilleuse perspicacité, Frédéric avait vu clair dans le jeu de diplomatie secrète qui s'agitait autour de George, et dont les archives hanovriennes viennent de nous

(1) Frédéric à Mardefeld, ministre de Prusse à Saint-Pétersbourg, 8 novembre 1745. *Pol. Corr.*, t. IV, p. 335-339. — Droysen, t. II, p. 596. — D'Aillon, ministre de France à Saint-Pétersbourg, à d'Argenson, 14 décembre 1745. (*Correspondance de Russie.* — Ministère des affaires étrangères.)

donner le secret? En ce cas, l'avis était bien donné, et Harrington, s'il se sentait sourdement contrecarré par son maître, était en mesure d'en profiter (1).

Mais quelle attitude prendre envers la France? Le cas, en vérité, était plus difficile. Il était dur, en effet, après l'avoir pris de ton si haut avec cette alliée et l'avoir congédiée d'un ton railleur en annonçant si cavalièrement qu'on saurait bien faire ses affaires sans elle, de venir maintenant, l'oreille basse et la conscience chargée, lui faire part de ses embarras et lui demander aide pour en sortir. A la négliger tout à fait cependant, on courait risque de blesser au vif la vanité de Louis XV, de le mettre à l'aise pour se désintéresser ouvertement de la lutte. Par là on ferait prendre une véritable consistance aux bruits, déjà très répandus, d'une entente secrètement négociée entre Versailles et Vienne. Puis, à défaut de troupes qui n'arriveraient pas à temps, la France pouvait toujours envoyer quelque argent, et le mesquin subside, repoussé naguère avec tant de dédain, serait maintenant venu assez à propos pour subvenir aux frais impérieux d'une campagne d'hiver. Avec un trésor tellement à sec que, pour le remplir, il fallait fondre la vaisselle des palais royaux, 500,000 livres versées régulièrement chaque mois n'étaient plus de refus. Aussi Podewils, tout entier au péril présent et à la misère pressante, n'hésitait-il pas à courir après ses paroles et presque à demander grâce. Il faisait venir Valori pour reprendre avec lui, article par article, la convention de Hanovre, en justifier les intentions, en démontrer l'innocence et presque les avantages. — « Le roi de Prusse, écrit Valori, est entièrement retourné vers nous par ses grands besoins d'argent... M. de Chambrier a ordre de tout dire et de représenter les besoins du roi aussi pathétiquement qu'il le pourrait (2). »

La lettre que Frédéric se décida à écrire lui-même à Louis XV ne se ressent nullement, il faut en convenir, de cette excessive émotion. Il eût été impossible, au contraire, de mettre plus de dignité et de convenance dans une démarche dont l'orgueil avait tant à souffrir. Après quelques mots de retour sur le passé et d'explications déjà plusieurs fois données sur les causes qui l'avaient conduit à traiter seul avec l'Angleterre : « Je jouirais encore du bien de la paix, dit le roi, si les intérêts de Votre Majesté ne m'avaient engagé dans la guerre présente. Ses ennemis et les miens, réunis par l'ambition, la haine et la vengeance,

(1) Frédéric à Andrié, ministre à Londres, 12 novembre 1745. — *Pol. Corr.*, t. IV, p. 327.

(2) Valori à d'Argenson, 13 novembre 1745. (*Correspondance de Prusse.* — Ministère des affaires étrangères.)

conjurent contre moi toutes les puissances de l'Europe, et travaillent avec autant d'acharnement à aliéner mes amis par leurs artifices qu'à séduire mes voisins par leur corruption. Je touche au moment que le prince de Lorraine va tenter une invasion en Silésie pour où je pars incessamment ; les Saxons, renforcés d'un détachement fait de l'armée du Rhin, vont m'attaquer dans le pays de Magdebourg, tandis que l'impératrice de Russie fait marcher un corps auxiliaire de 12,000 hommes, qui s'approchent actuellement des frontières de la Prusse. J'attends de l'amitié et de la bonté de Votre Majesté des conseils dans un cas si épineux, et si Elle pourra se résoudre d'abandonner dans ce danger le dernier allié qui lui reste en Allemagne. Je ne puis me dispenser de lui dire que le cas est pressant, et que je fais un si grand fonds sur son caractère, son amitié et l'étendue de ses lumières, que je me promets tout de son assistance (1). »

« Je n'attendais rien de cette lettre, écrivait Frédéric dans l'*Histoire de mon temps*, bien des années plus tard ; elle n'était que pour la forme. » Un secours militaire, non, assurément, il ne l'attendait pas ; mais un secours pécuniaire, c'est moins sûr ; et, de toutes les manières de le solliciter sans en convenir ouvertement, la demande d'un conseil était certainement la moins compromettante et la plus ingénieuse (2).

Tous ces points réglés avec un calme parfait, malgré l'inquiétude générale qui régnait autour de lui, Frédéric se mit en route pour rejoindre la partie de ses troupes qui avait déjà pris ses quartiers d'hiver en Silésie. Il les remit aussitôt sur le pied de campagne et les concentra autour de Liegnitz, sur la frontière même de la Lusace, dans un triangle formé par trois petites rivières : la Neiss, la Queiss et le Bober. Cette opération fut faite sans bruit, toutes les précautions étant soigneusement prises pour éviter de donner de son côté l'éveil à l'ennemi, et de laisser apercevoir que le roi était présent, averti et sur ses gardes. — « Tout ce qui venait de la Lusace, dit-il, dans son *Histoire*, avait le passage libre ; mais il était interdit à tous ceux qui voulaient passer les rivières pour aller en Saxe, de sorte qu'on se procurait des nouvelles et qu'on empêchait l'ennemi d'en avoir. » Ainsi posté et pour ainsi dire caché, il attendait que le prince de Lorraine eût passé la limite du territoire saxon pour y pénétrer lui-même. Il lui importait de bien établir qu'il n'entrait chez son

(1) Frédéric à Louis XV, 15 novembre 1745. — *Pol. Corr.*, t. IV, p. 338.

(2) La phrase que je cite ne se trouve pas dans le manuscrit de l'*Histoire de mon temps*, de 1746. Ici comme au lendemain de la bataille de Fontenoy, la réalité de la situation était encore trop présente à l'esprit des contemporains pour qu'on pût essayer de la dissimuler.

voisin que contraint par une nécessité de défense personnelle. La présence des Autrichiens sur un domaine qui ne leur appartenait pas ne pouvant s'expliquer que comme le premier acte d'une agression manifestement dirigée contre lui, de concert avec le maître du lieu, personne, quand l'Autriche aurait pris l'initiative de faire entrer ses troupes en Saxe, ne pourrait reprocher à ses adversaires de répondre par une juste représaille à une véritable provocation.

A sa grande surprise, plusieurs jours s'écoulèrent sans que cette apparition des Autrichiens, toujours attendue, toujours annoncée, lui fût signalée. On apercevait bien des troupes légères circulant sur la lisière de la Bohême et de la Saxe, mais sans franchir la frontière; on signalait bien autour de Zittau une agglomération de troupes saxonnes, mais, ces troupes étant là chez elles, il n'y avait encore rien à dire. Ce retard confondait Frédéric : — « Rien encore de Lusace, écrivait-il le 21 novembre à Podewils : ou ils attendent quelque chose, ou ils ont changé de dessein, ou je n'y comprends rien. »

Il ne se trompait pas : c'était bien un changement de dessein survenu à la dernière heure, ou plutôt une déplorable défaillance. Le 14, tout était encore prêt et réglé à Dresde pour le plan concerté à Vienne. Le général Grün était arrivé à point nommé au rendez-vous avec son monde; il tenait conseil sous les yeux du roi de Pologne, avec le général des troupes saxonnes, Rustowski, en présence du comte de Brühl et de son inévitable acolyte, le confesseur Guarini. Auguste paraissait si résolu et si peu intimidé, qu'il réclamait l'honneur, pour son général, de commander, et pour ses troupes, d'ouvrir la marche dirigée par Leipzig contre le Brandebourg. Une notification imprévue du ministre russe vint subitement remettre tout en question.

Par ce nouveau message, qui atténuait les communications précédentes, sous prétexte de les expliquer, la tsarine maintenait bien à Auguste III la protection qu'elle lui avait promise, et qu'elle était toujours prête à appuyer par l'envoi d'un corps d'armée, mais elle bornait ses engagemens au cas seulement où il serait menacé d'une attaque de la part du roi de Prusse. Elle ne promettait rien s'il prenait l'initiative de se rendre lui-même l'agresseur. De plus, elle avait pu, disait-elle, elle pouvait encore admettre à la rigueur que les troupes saxonnes vinssent, en qualité d'auxiliaires, aider l'Autriche à remettre la main sur la Silésie, la Silésie étant une conquête de fraîche date, cédée seulement par une convention récente que Frédéric venait lui-même de violer. Mais une atteinte portée au patrimoine antique de la couronne de Prusse jetterait le trouble dans un état de choses garanti par des traités que la Russie était tenue de respecter : la Russie ne pouvait donc prêter son concours pour les

ébranler. Du reste, elle eût été heureuse de prévenir un conflit qu'elle regrettait, et elle offrait ses bons offices pour amener entre les combattans une transaction équitable.

La distinction entre les vieilles et les nouvelles possessions prussiennes pouvait être fondée, mais on s'en avisait tardivement, car il serait difficile de croire que Marie-Thérèse, sollicitant l'intervention d'Élisabeth, lui eût laissé ignorer en vue de quel dessein elle la réclamait. D'où venaient donc à Pétersbourg cette demi-retraite et ce changement d'attitude? Était-ce la suite des explications chaleureuses envoyées par Frédéric? Le rapprochement des dates ne permet guère cette supposition. Il ne faut donc voir là que l'effet d'un des caprices habituels à une femme indécise, peut-être aussi la prétention orgueilleuse d'une souveraine encore à moitié sauvage, et qui, admise pour la première fois dans la famille des monarchies européennes, était flattée d'y entrer en arbitre suprême, faisant la part de chacun, et tenant entre les parties adverses la balance égale.

Quoi qu'il en soit, on peut hardiment affirmer que, si Marie-Thérèse eût été présente au conseil de guerre auquel fut remise la signification russe, elle n'eût souffert ni qu'on en tînt compte ni qu'on hésitât à passer outre. Le principal effet qu'elle s'était promis de l'appui de Saint-Pétersbourg était produit, puisque le territoire saxon était resté librement ouvert au passage des troupes autrichiennes, et que Frédéric, intimidé, n'avait pas songé à prendre les devans pour le leur interdire. Ce grand résultat moral était l'important; quant au secours matériel que devaient apporter les 12,000 Russes annoncés, on n'avait jamais pu espérer qu'ils arriveraient à temps pour prendre part aux premières luttes, et il serait temps d'y songer en présence des faits accomplis et quand les alliés seraient arrivés victorieux aux portes de Berlin. La seule réponse à faire au ministre russe était donc une marche en avant résolument et victorieusement conduite.

Mais l'âme virile était à Vienne : il n'y avait à Dresde que des cœurs faibles et des esprits bornés. Auguste et Brühl, saisis de peur et perdant la tête, n'eurent plus qu'une pensée, c'était de tout faire pour complaire à la tsarine, et de rentrer strictement et à tout prix dans le programme qu'elle leur traçait. Dès lors, il ne fut plus question pour les Saxons de partir en guerre et d'entrer en Prusse par le territoire de Magdebourg. On ne songea plus à menacer Berlin de deux côtés à la fois; on se borna à laisser à Leipzig un faible corps d'observation, auquel tout mouvement en avant fut interdit, tandis que le gros des troupes autrichiennes était mis sous les ordres du prince de Lorraine pour le seconder dans sa marche sur

Francfort. Quant aux troupes saxonnes, réduites au rôle de simples auxiliaires, toute leur tâche dut consister à se porter sur la Silésie pour interrompre la communication de cette province avec la capitale. De cette sorte, l'Autriche seule aurait la responsabilité de l'agression faite sur les vieilles possessions prussiennes, et la Saxe ne s'en mêlant pas, Élisabeth n'avait plus rien à dire (1).

Ce n'était pas moins un bouleversement complet des desseins convenus; quelques jours au moins étaient nécessaires pour informer du changement le prince de Lorraine et lui laisser le temps de modifier lui-même toutes les dispositions qu'il avait déjà prises; c'était la cause du retard dont s'étonnait Frédéric.

Le 22 novembre, cependant, le prince se mit en mouvement; mais avec quelle indécision et quelle mollesse! Ignorant la surveillance dont il était l'objet, il s'avançait tout à son aise, dispersant ses troupes pour les mieux nourrir et les loger plus commodément. Frédéric, au contraire, informé régulièrement de tous ses pas, n'attendait qu'un signal. Dès qu'il sut que la frontière saxonne était franchie, passant la rivière de Queiss sur quatre ponts déjà tout préparés, il s'y présenta de son côté. Quelque mauvaise opinion qu'il eût de la diligence du prince de Lorraine, la lenteur des mouvemens de l'armée autrichienne dépassa tellement son attente, qu'il comptait la prendre à dos, tandis qu'il ne rencontra dans le petit village de Hennersdorf que l'avant-garde composée de deux bataillons et six escadrons saxons. Les attaquer et les mettre en déroute fut l'affaire de deux heures. Le lendemain, il s'attendait à être rejoint et pris à partie par le prince de Lorraine, et se tint prêt à le recevoir; puis, le jour suivant, ne le voyant pas venir, il allait partir pour marcher à sa rencontre : quel ne fut pas son joyeux étonnement d'apprendre que son ennemi, loin de le chercher ou de l'attendre, reculait et s'évanouissait devant lui!

Effectivement, le prince de Lorraine, confondu de trouver un obstacle sur un chemin qu'il croyait libre, prenait le parti de s'en aller au plus vite en Bohême pour réfléchir sur l'explication du fait imprévu qui causait sa surprise. — « Jamais, écrivait-il à son frère l'empereur, je n'ai éprouvé pareil embarras de ma vie. » — Cette retraite, qui se ressentait de l'émotion excessive du général, ou plutôt cette fuite, sans avoir combattu, donna le plus honteux spectacle de trouble et de désordre, au grand divertissement des populations qui, effrayées de l'aspect farouche et des

(1) D'Arneth, t. III, p. 142-143. — Droysen, t. II, p. 597-598. — Frédéric, dans l'*Histoire de mon temps*, ne paraît pas avoir compris le changement survenu à la dernière heure dans le conseil des alliés.

allures pillardes des Pandours, étaient charmées de les voir partir en si piteux état. — « La consternation des généraux autrichiens, écrivait Frédéric, doit être telle, qu'ils font marcher les troupes sans disposition, — *aille comme il peut,* — de façon que le soldat commun s'en aperçoit très bien et en parle sans réserve... On laisse en arrière chariots, bagages et tentes... Ainsi j'ai sauvé ma patrie du plus cruel des malheurs, et toute mon expédition ne me coûte que trente morts tout au plus et soixante-dix blessés. Dieu soit loué! nos ennemis sont battus sans que j'aie pu les atteindre (1). »

Un succès si facilement obtenu demandait, pour être complété, à être aussi rapidement poursuivi. C'est à quoi Frédéric s'appliqua sans perdre une heure, avec un rare mélange d'énergie et de prudence, par deux mesures prises en même temps, dont l'effet devait être d'enfermer Auguste III dans une poignante alternative. D'une part, il lui fit offrir la cessation immédiate de toute hostilité et la paix, sous la seule condition d'adhérer à la convention de Hanovre et de ne pas laisser les troupes de Marie-Thérèse rentrer dans l'électorat qu'elles venaient de quitter. Puis, au même moment, il enjoignit au prince d'Anhalt (qui, après quelque hésitation, avait pris le commandement des troupes mises en position autour de Halle) de marcher droit sur Leipzig et sur Dresde, en traitant les populations saxonnes comme des ennemis déclarés, avec toutes les rigueurs de la guerre et en n'usant d'aucun ménagement. Les deux ordres furent exécutés avec autant de célérité et de précision qu'ils avaient été transmis. Ce fut le ministre anglais à Dresde, M. Villiers, qui se chargea de faire à Auguste la communication pacifique, tandis que le prince d'Anhalt, balayant devant lui le petit corps d'observation saxon qui stationnait devant Leipzig, entrait dans cette ville tambour battant et sans rencontrer de résistance. Ainsi, on laissait à Auguste le choix ou d'apposer sa signature à un acte déjà tout préparé, qui lui assurait l'intégrité de sa situation royale, ou d'attendre qu'un vainqueur armé vînt dans son palais mettre la main sur sa personne. Frédéric avait calculé que le dilemme mettrait à une bien forte épreuve une âme d'une bien faible trempe.

Aussi, si Auguste avait été réellement maître de ses actions, l'hésitation n'eût pas été longue, et le parti de la sagesse comme de la timidité eût bientôt prévalu. D'autant plus que l'irritation était grande dans son entourage contre l'indigne conduite des Autrichiens, et qu'on lui disait hautement qu'en les abandonnant il ne ferait que leur rendre la pareille. Mais il avait auprès de lui un

(1) D'Arneth, t. II, p. 142. — *Pol. Corr.* t. IV, p. 348-350.

ministre plus occupé de sa situation personnelle que de tout autre intérêt, et qui la voyait gravement compromise, si une entreprise qu'il se vantait d'avoir conçue et qu'il avait au moins fortement conseillée tournait, par cette triste fin, à n'être plus qu'une ridicule aventure. Avant de se résigner à ce piteux dévoûment, Brühl voulut encore tenter un dernier effort. Après tout, rien n'était définitivement perdu, puisque l'armée autrichienne, ne s'étant pas engagée, était encore intacte, et que l'armée saxonne n'avait perdu que de faibles détachemens. On pouvait attendre une reprise d'action et d'énergie du prince de Lorraine, quand il recevrait (ce qui ne pouvait manquer de lui arriver) le blâme et les ordres indignés de Marie-Thérèse. L'essentiel parut donc de gagner encore quelques jours, sans exposer la personne royale à des périls qu'elle n'avait aucun goût à braver. Brühl conseilla à son maître de faire à l'envoyé de Frédéric une réponse évasive, en même temps qu'il quitterait lui-même sa capitale pour se mettre à l'abri d'un coup de main. L'avis, fait pour ménager à la fois l'orgueil et la timidité du roi, fut goûté. En conséquence, Villiers fut chargé de faire savoir au roi de Prusse que le roi de Pologne *n'était pas éloigné* d'adhérer à la convention de Hanovre, mais qu'il devait auparavant s'entendre avec la cour de Vienne, appelée aussi à prendre part à cet acte, et qu'en attendant, il était prêt à interdire aux troupes autrichiennes l'entrée du territoire saxon, pourvu que les troupes prussiennes se missent en devoir de l'évacuer de leur côté. Puis, les équipages royaux furent commandés, on passa toute une nuit à emballer les objets et les meubles précieux du palais, et le lendemain, en plein jour, aux yeux du peuple assemblé, le roi et sa famille montèrent dans une voiture découverte pour se rendre à Prague, où un asile leur était préparé. La violence publiquement constatée privait de toute valeur réelle même le consentement imparfait qui était donné aux exigences du vainqueur. Frédéric n'était pas d'humeur à se contenter de cette soumission apparente. Il lui restait donc un dernier coup à frapper pour achever sa victoire. C'est à Dresde même qu'il allait le porter (1).

DUC DE BROGLIE.

(1) Frédéric, *Histoire de mon temps*, chap. XIV et appendice. — Vaulgrenant à d'Argenson, 2 décembre 1745. (*Correspondance de Prusse*. — Ministere des affaires étrangères.)

THÉRÉSINE

TROISIÈME PARTIE (1).

XIII.

Peu de salons sont d'accès aussi difficile que celui de la duchesse de Senozan. Veuve d'un gentilhomme allié aux premières maisons de France, née elle-même dans un rang illustre, elle représentait bien la grande dame d'aujourd'hui. Belle d'une beauté brune toujours admirée, la duchesse ne prêtait à la médisance ni par ses actes ni par ses paroles. Indulgente aux fautes de son prochain, parce qu'elle se savait inattaquable ; bonne d'instinct, parce que son esprit vif lui permettait la bienveillance, elle exerçait une véritable royauté. Paris est assez long d'habitude à saluer ces royautés-là. Il lui faut du temps pour s'apercevoir de la supériorité d'une femme. Il est vrai que cette souveraineté est immuable. A soixante ans, on est encore la belle Mme X... Mme de Senozan exerçait son empire depuis son entrée dans le monde. On la savait indulgente, et cependant nul n'aurait voulu la tromper ; on la savait très riche : tous en profitaient, les malheureux comme les heureux d'ici-bas. Elle faisait aux uns des libéralités aussi larges que discrètes ; aux autres elle donnait des fêtes superbes dont on parlait pendant huit jours. « Être reçu chez la duchesse » classait un homme, comme, dans un certain monde, « être de tel cercle » plutôt que de tel autre. Que de mariages manqués parce que

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre et du 1er novembre.

le futur n'appartenait pas au Jockey! A mesure que la brutale démocratie abolit les hautes distinctions sociales, il s'en forme d'autres, plus minces, mais aussi légitimes. Un peuple ne peut pas vivre sans aristocratie : trop heureux s'il a plutôt le respect du grand nom que de la grande fortune!

En cet après-midi de février, d'élégans équipages s'arrêtaient devant l'hôtel de M[me] de Senozan, rue de Verneuil. La duchesse réunissait chez elle les dames patronnesses de *la Société de secours aux blessés civils* dont elle était présidente. Toutes de noble famille : à peine deux ou trois roturières acceptées par esprit politique. Ce jour-là, on causait avec animation.

— Alors, vous l'avez admise tout de suite?

— Pouvais-je refuser? Notre ami, M[gr] Hyacinthe, insistait vivement pour qu'elle fût des nôtres.

— Et belle? et riche? et distinguée?

Les questions volaient, se heurtant au passage comme des papillons légers; et la curiosité s'éveillait sur les jolis visages qui se tournaient vers la duchesse.

— Parfaitement. Même très riche, très belle, très distinguée. C'est une Américaine.

— Encore une fille de Yankee, riposta M[me] de Clérac, dont le père aura découvert une mine de pétrole ou vendu du porc salé à Chicago! Si cette mode continue, Paris sera bientôt envahi par tous les épiciers et les charcutiers du Nouveau-Monde!

— Pourquoi pas? ajouta en riant M[me] de l'Arbresle. Est-ce que Robin, l'épicier fameux, ne disait pas gravement l'autre jour : « Je donne quatre millions de dot à ma fille. Je veux qu'elle se paie un duc français! »

— Donc, c'est une Américaine, continua M[me] de Sauve avec une nuance de dédain. Elle fera concurrence aux autres!

— Voilà qui vous trompe, ma chère, interrompit la duchesse en souriant, et j'arrête net les médisances. J'ai vu cette mystérieuse inconnue, car l'évêque me l'a présentée, ici même. Ce n'est pas une Yankee, mais une créole. Sa fortune ne vient ni du pétrole ni du porc salé : pas même d'une pauvre mine d'argent. Son mari appartenait à l'une des très bonnes familles de la Louisiane. Elle est riche parce qu'elle possédait une plantation de coton, voilà tout. Et remarquez bien que ce ne sont point des propos en l'air, mais une certitude. M[gr] Hyacinthe a connu M. Phineas Dawitt; il a été reçu chez lui. C'est même sur les conseils de notre évêque que cette jeune femme a pris le parti de vendre ses propriétés et de venir en France. Mais est-ce que votre ami le capitaine ne vous a point déjà parlé d'elle, ma chère Hélène?

Et la duchesse se tournait vers une jeune femme blonde, Mme de Grissac, qui causait avec Mme de l'Arbresle.

— Le capitaine? Attendez... est-ce qu'il m'a parlé d'elle?... Quel capitaine, d'abord? J'en connais tant! M. de Grissac m'amène tous les officiers de son escadron, les uns après les autres!

La duchesse se mit à rire.

— Je parle du capitaine qui est votre ami.

— Ils sont tous mes amis!

— Dieu! que vous êtes agaçante! Nous n'ignorons pas que vous êtes « officier » jusqu'au bout des ongles. Je parle du capitaine Clavière, le frère de l'évêque.

— Parfaitement! Il a pour Mme Dawitt le même enthousiasme que vous. C'est ce qui m'a rendue méfiante. Avec les hommes, on ne sait jamais.

— Mme Phineas Dawitt! annonça le valet de pied d'une voix sonore.

Thérèse entra dans le salon vaste et bien éclairé par les lueurs gaies qui montaient du jardin. Elle portait une toilette un peu sombre qui accommodait son veuvage, vieux déjà de deux années, au bon goût d'une présentation dans le monde parisien. Une femme extrêmement belle suscite toujours, parmi les autres femmes, des antipathies nuancées de sourires. Mais Thérèse inspirait une vague déférence, à première vue, tant elle paraissait à la fois fière et modeste. On ne lisait ni timidité ni audace sur ce visage calme où se reflétait le repos d'une conscience paisible et la sérénité d'une âme très haute. Au lieu de déplaire ou de choquer les petites vanités toujours en éveil, la beauté de Thérèse frappa beaucoup les amies de la duchesse. La jeune femme remercia les dames patronnesses de vouloir bien l'accueillir si bienveillamment, elle, une étrangère, qui ne possédait point de relations dans la société parisienne.

— C'est aux États-Unis que vous avez connu Mgr Hyacinthe? demanda Mme de l'Arbresle.

— Oui, madame.

Et de sa voix chaude, mais avec une simplicité émue, elle racontait la grandeur de la mission accomplie par le prélat; comment il était arrivé au Texas pour se dévouer corps et âme à son œuvre, et quel dévoûment superbe il avait eu pendant la terrible épidémie.

— Vous vantez l'héroïsme de l'évêque, madame, interrompit Mme de Senozan; lui m'a vanté le vôtre.

— Ce que j'ai fait ne compte pas, madame. Qu'aurais-je pu sans monseigneur?

On l'interrogeait sur la Louisiane, et Mme de Grissac, se rappelant tout à coup les descriptions colorées du capitaine Clavière,

questionnait curieusement Thérèse, ne cachant pas qu'elle accusait le voyageur d'un peu d'exagération. Mme Dawitt redevenait grave, et sa pensée évoquait la Maison-Rouge, le lac des Eaux-Claires et ces merveilleux paysages dont la poésie mystérieuse imprégnait de souvenirs son âme et son esprit. Elle s'animait lentement, à mesure que sa parole vibrante faisait revivre les fleurs embaumées, les oiseaux féeriques, les ciels profonds et lumineux. Ces Parisiennes alertes et vives, si promptes à la raillerie, se laissaient gagner malgré elles par le charme de ces contrées magiques. Et quand la jeune femme se tut, il y eut un silence, comme si chacune d'elles restait captivée par le récit qu'on venait de leur faire. Thérèse se sentit un peu confuse; les regards qui la dévisageaient gênaient sa modestie vaguement craintive. A son insu, elle avait parlé plus en poète qu'en femme du monde, révélant par un mot, par une phrase, par une comparaison, la souplesse de son esprit et la grandeur de son intelligence. Il suffisait de l'entendre pour comprendre qu'elle avait beaucoup lu et que rien ne lui demeurait étranger. Elle se leva, et, après un remercîment très simple, se retira, suivie du regard à demi étonné des amies de la duchesse. C'est qu'elle ne ressemblait à personne, cette étrangère; elle était bien « elle-même. » Dès qu'elle eut disparu, chacune émit son opinion; et, si le diable espérait des médisances, il en fut pour ses frais de tentation. Mme de Clérac avoua qu'on pouvait être Américaine et en même temps d'une distinction rare; Mme de l'Arbresle se déclara enthousiaste : « Quelle beauté fière ! quels yeux superbes ! » Mme de Grissac avait surtout remarqué la toilette; Mme de Sauve, qui recevait des écrivains et des artistes, confessa que Mme Dawitt posséderait avant peu un salon littéraire de premier ordre.

— Il ne peut pas en être autrement, ma chère! Elle sait tout. Mgr Hyacinthe est infaillible. Il n'y a que les filles bien nées pour être éduquées de cette façon-là!

Les femmes du monde ont de grandes ressemblances avec les comédiennes. Rien de plus facile qu'un début! Tout le monde est d'accord pour louer : au commencement, on ne voit que les qualités. Les jalousies ne sont pas encore éveillées, et il ne se trouve pas une voix discordante au milieu du chœur des admiratrices. Thérèse avait charmé les plus sévères de toutes les femmes, celles que la naissance et l'éducation mettent au premier rang. A vrai dire, elle montrait tant de modestie et de simplicité que pas une de ces mondaines ne redoutait une rivale.

Et, pendant qu'on détaillait sa toilette, son esprit et son visage, elle rentrait à son hôtel de la rue de Lille, qui n'allait point tarder à devenir célèbre. Tous les Parisiens ont connu M. de Courtival, ce

gentilhomme de haute race, qui, lors de la guerre, s'engagea malgré ses soixante ans dans les zouaves pontificaux de Charette. A la bataille de Patay, voyant une grêle de balles et d'obus décimer son héroïque brigade, le général ordonna que ses hommes s'étendissent à plat ventre. Seul, M. de Courtival demeurait debout. Et comme le général passait au petit galop :

— Eh ! monsieur, cria-t-il, n'avez-vous pas entendu la consigne ?

— Si fait, mon général. Mais à mon âge, quand on se couche, c'est pour ne plus se relever !

Le magnifique vieillard mourut subitement, en 1883, de la rupture d'un anévrisme. Sans héritier direct, il laissait toute sa fortune à des collatéraux épars à travers la province ; si bien que son splendide hôtel restait fermé, ne rencontrant pas d'acheteur. Où trouver maintenant des fortunes assez grandes, dans l'aristocratie, pour supporter une pareille charge ? Depuis le krack, chacun est économe. Quant aux nouveaux riches, juifs ou chrétiens de tous pays, ils ne se soucient guère d'habiter le faubourg Saint-Germain. Avertie par son banquier, lors de son arrivée à Paris, Thérèse s'était empressée d'acquérir l'hôtel de Courtival, bâti entre une cour énorme et un jardin qui va jusqu'au quai.

Derrière trois portes de vieux chêne, cette cour, aux larges dalles, s'étale majestueusement, festonnée de chaînes énormes accrochées à de hautes bornes. De chaque côté, les communs, vastes à caserner les deux régimens du maréchal de Saxe ! Tout au fond, l'hôtel, avec son corps central, un peu en retrait, et flanqué de deux pavillons. On y monte par une quadruple rangée de marches dont des sphinx troublans et méditatifs supportent les balustres. Deux étages seulement : le toit aux lourdes poivrières indique le caractère particulier d'une demeure assez riche pour se donner en étendue ce qu'elle perd en élévation. Derrière l'hôtel, les arbres séculaires lancent leurs branches énormes ; quand le soleil descend, dorant la masse du Trocadéro, des vols de ramiers s'enlèvent des Tuileries, et, après un lent tournoiement, traversent la Seine, dessinant leur ombre sur les ruines de la Cour des comptes ; puis ils vont s'abattre, pour leur nuitée, dans les frondaisons épaisses des ormes et des hêtres que planta, sous Louis XV, Jarris de Courtival, maréchal de France. La quiétude de cette demeure séduisait Thérésine de même qu'elle attirait le ramier voyageur. La grave solennité des grands espaces vides convenait à la tristesse de son âme ; et elle sut donner bientôt à l'ancien hôtel de Courtival cette distinction et cette élégance qui sont innées chez la femme. Elle réforma d'abord le mobilier et la disposition intérieure : le bon goût a subi tant de vicissitudes depuis le commencement du siècle !

Le vestibule, très haut, aux dalles alternées de marbre blanc et

de serpentine, était entièrement tendu de drap d'argent, reflété par de belles glaces de Venise, qui renvoyaient à l'infini les blancheurs givrées de l'étoffe. Quatre salons tournaient autour d'une galerie et d'un jardin d'hiver. Des bandes de satin jaune, brodé d'étranges chimères en velours noir, déployant des banderoles, couvraient les murs de la galerie. Des meubles portugais, constellés de cuivre, supportaient de merveilleuses porcelaines et des bronzes japonais. Le premier salon, tout en peluche rouge, était orné de quatre Delacroix. Thérèse aimait ce maître à l'impression franche jusqu'à la brutalité. Elle sentait profondément tout ce que cachait d'efforts douloureux la volonté de cet incomplet de génie. A droite s'ouvrait le salon chinois, avec un fouillis de laques rouges, d'émaux cloisonnés, de larges bandes de soie, où des hérons, au col tendu, traversaient des roseaux fléchissans et des gerbes d'iris violets. Le troisième salon, de style Louis XVI, était en satin bleu pâle, broché de légers bouquets de roses. Le lustre, la garniture de cheminée et les girandoles en porcelaine de Saxe, jetaient des gaîtés claires; et les bergers coquets, les accortes déesses de la fabrique de Meiningen semblaient sourire et tressaillir d'aise dans la lumière douce, tamisée par les stores de soie abaissés sur les hautes fenêtres. Au milieu de tout ce luxe et de toutes ces richesses, la chambre de la jeune femme gardait une extrême simplicité. Les murs étaient uniquement revêtus de sapin verni, et les tentures, les portières, faites en gros drap bleu. Au-dessous d'un Christ, pâlissant d'amertume et d'angoisse, le portrait de Phineas, dans un cadre d'ébène; en face et placés en pendans, une madone de Francesco Capelli et une copie de l'*Homme rouge* de Ghirlandajo, qui est au Louvre, exécutée par Granacci, le seul de ses élèves qui ait conquis une gloire. A côté de la chambre, communiquant par une large baie où retombait une portière de soie rouge brodée, une pièce éclairée par un jour d'en haut, comme un atelier. C'était la bibliothèque, avec ses rayons en bois d'érable incrusté d'ornemens de platine, où dormaient des livres reliés en maroquin écrasé de couleurs variées. Des rideaux et des portières, en velours de Gênes jaune et rouge, éteignaient la crudité du jour, et un tapis persan très épais, bleu et grenat, assourdissait le bruit des pas. Des tables et des sièges de toutes formes erraient à droite et à gauche; au fond, un très haut pupitre en bois d'érable. Et sur les murs, les peintres anciens associés aux peintres modernes; une nature morte de Gilles Smeyers à côté d'un troupeau de moutons de Troyon marchant dans le plein air; un échevin flamand, à la collerette empesée, de David Rickaert, près d'une *Judith* de Luc-Olivier Merson; un délicieux Coysevox coudoyait un buste de Chapu, pendant que le *Væ victis* étendait ses bras de marbre au-dessus d'une cire délicate.

Mais le plus grand luxe de l'hôtel de Thérèse, c'étaient les écuries. Déjà, à la Maison-Rouge, elle aimait passionnément les chevaux. Ce goût vif la reprenait en pleine vie parisienne. C'était la seule distraction qu'elle goûtât dans son existence sérieuse et solitaire. Chaque matin, elle parcourait les boxes éclatans, garnis de paille fraîche, aux cuivres étincelans, aux mangeoires de marbre; puis elle traversait les remises, semées de sable fin, où étaient tracées des mosaïques de terres de couleur. Toutes les formes, toutes les dimensions de voitures s'y trouvaient, depuis le mail-coach jusqu'au village-cart. L'inspection finie, Thérèse décidait quel cheval elle voulait monter, quel genre d'attelage elle choisissait pour l'après-midi. A côté de l'écurie s'ouvrait une belle sellerie, un véritable boudoir hippique, au milieu duquel des gerbes de roses, renouvelées tous les jours, s'épanouissaient dans un traîneau ancien, décoré de vernis Martin.

Le bruit s'était vite répandu qu'une Américaine millionnaire s'installait à Paris, et qu'elle transformait en un palais enchanté l'ancien hôtel de Courtival. On sut bientôt que cette Mme Phineas Dawitt, dont chacun parlait discrètement, se présentait dans le monde sous le patronage de Mgr Hyacinthe et de la duchesse de Senozan. Et quelle beauté! Quelle fortune! Quelle distinction! Quel esprit! Une autre aurait succombé sous tant d'admirations, voilées de tant de jalousies. Mais Thérèse avait un tact parfait. Elle gardait une réserve très grande, affable et gracieuse avec tout le monde, empressée auprès des femmes âgées, pour qui elle se montrait délicatement affectueuse. La plus habile tacticienne n'eût pas autrement opéré. Mme Dawitt ne cherchait pas si loin. N'ayant pas l'habitude du monde, elle faisait ce qu'elle croyait devoir faire, d'instinct, sans calculs ni préméditation. Puis Mme de Senozan s'intéressait réellement à sa protégée. Elle se plaisait à la guider, à la conseiller, lui expliquant par le menu, avec son esprit alerte, les dessous de cette haute vie parisienne qui reste, pour les non-initiés, un problème incompréhensible.

La première fois qu'elle revit Robert Clavière, ce fut dans un dîner chez Mme de Grissac. Il causait, debout, à demi caché dans une portière, quand elle entra paisible et souriante. Il pâlit en l'apercevant, et sentit que son cœur battait à se rompre. Quand il fut un peu plus maître de lui, il s'approcha d'elle, assez calme en apparence, mais remué par une violente émotion.

— Je ne m'attendais pas à vous retrouver en plein Paris, madame, dit-il. La vie éloigne et le hasard rapproche!

Une joie franche éclaira le visage de Thérèse, et tendant vivement la main au capitaine:

— Je suis bien heureuse de vous rencontrer!..

Oui, elle était heureuse et ne le cachait pas. Une flamme s'allumait dans ses grands yeux limpides, et le ressouvenir lui venait de l'habitation, des jours éclatans, des nuits parfumées, de cette chasse dans la forêt vierge, de la grande cyprière jetant sur l'onde argentée du lac ses ombres bleues et vertes.

— Il faut que je vous gronde, reprit-elle. Vous n'êtes pas encore venu me voir! Et cependant n'êtes-vous pas presque un ami ancien, le frère d'un des deux hommes que j'aime le plus au monde? Oh! je sais ce que vous allez me répondre! Vous m'avez mis votre carte... Une carte, à moi, la veuve de votre camarade d'enfance, à moi qui ai eu le plaisir de vous recevoir dans ma maison...

Elle parlait avec une vivacité gracieuse qui témoignait à Robert de son plaisir réel. Alors, il lui racontait combien Paris s'occupait d'elle, et l'admiration qu'elle excitait. Ne la voyait-on pas affable sans familiarité et pieuse sans bigoterie? Jusqu'à présent, elle n'usait de son immense fortune que pour le bien. A peine admise comme dame patronnesse de la *Société des secours aux blessés civils*, elle déployait un zèle plus actif que bruyant, visitant les malheureux, ne reculant devant aucune misère, et sortant toujours les mains vides des maisons pauvres, après y être entrée l'escarcelle pleine. Le curé de Sainte-Clotilde, sa paroisse, vantait avec émotion l'assiduité de Mme Dawitt aux offices, et ses largesses qu'on n'apprenait que par les autres. Thérèse paraissait fort étonnée en entendant le capitaine lui répéter tout cela : cette conduite lui semblait si naturelle! Mme de Grissac vint rompre leur tête-à-tête.

— Vous savez, dit-elle en riant, je ne le tolère qu'à cause de son frère l'évêque. S'il vous ennuie, envoyez-le à Mme de l'Arbresle!

Le dîner était amusant et bien composé : un de ces dîners parisiens où l'on se comprend à demi-mot. On effleure tous les sujets avec une grâce facile, et les égratignures ne vont jamais plus loin que l'épiderme. La conversation devenait même un peu leste, grâce à la facilité des mœurs, à la mode depuis une quinzaine d'années. Qu'est-ce que les honnêtes femmes ne laissent pas raconter devant elles, aujourd'hui? M. de Merens, un mondain assez spirituel, expliquait à mots couverts la mésaventure survenue, la semaine précédente, à un *clubman* fort connu. Très jaloux, il suspectait depuis longtemps la fidélité de sa femme; ne sachant comment acquérir une preuve, il imagina de faire suivre sa volage moitié par une de ces agences dont les prospectus fallacieux promettent à leurs cliens autant de célérité que de discrétion. Malheureux époux! La dame n'avait pas un... ami, mais quatre! Et quatre rapports détaillés certifiaient au quadruple trompé les quatre rendez-vous auxquels sa douce compagne se rendait à jours fixes!

Pendant la soirée, Robert trouva le moyen de se rapprocher de

Mme Dawitt et de passer presque tout son temps auprès d'elle. Le charme ancien le ressaisissait aussi puissant qu'à la première heure. Il revivait ce jour délicieux où, sous la vérandah, il contait à la jeune femme son mélancolique et simple roman d'amour. Était-ce une illusion de ses yeux abusés par son cœur? Elle lui paraissait maintenant plus belle encore qu'autrefois; plus fière et plus paisible surtout. Il ignorait que les orages de cette conscience s'étaient apaisés. Et quand elle lui fit promettre d'aller la voir souvent :

— Souvent? répliqua-t-il avec un sourire un peu triste.

— Oui, souvent; pourquoi pas?

— Peut-être, un jour, me direz-vous que je vous importune!

— Commencez d'abord par venir!

En rentrant chez lui, rue de Babylone, Robert se demandait pourquoi elle ne l'aimerait pas. Sa piété? Il ne lui offrait pas une liaison plus ou moins passagère, mais une perpétuelle union, mais son nom honorable et honoré. Et puis, est-ce que son frère, Mgr Hyacinthe, ne serait pas le premier à user en sa faveur de l'influence qu'il exerçait sur Mme Dawitt? Sans doute, elle possédait une fortune considérable, et il est toujours malséant d'épouser une femme trop riche. Après tout, quand on a soi-même deux millions, on est un parti acceptable! Enfin, il l'aimait, il l'avait aimée dès leur première rencontre, dès leur premier regard échangé; et cette raison dominait toutes les autres chez cet être rêveur et passionné. Depuis le deuil qu'il conservait enseveli pieusement dans sa mémoire, et qui avait meurtri sa vingt-cinquième année, il n'avait jamais eu de liaison sérieuse. Son cœur restait pur et fier, non encore usé par les aventures banales ou malpropres de la vie. Et à quoi bon tant de discussions avec lui-même? Il éprouvait pour Thérèse, depuis leur rencontre à la Maison-Rouge, une invincible passion. Phineas l'avait aimée avec ses sens, Nathaniel avec sa tête : lui l'aimait avec son cœur.

XIV.

Avril s'était écoulé, et les tiédeurs du printemps égayaient les grands arbres de l'hôtel de Courtival. Thérèse recevait le jeudi, et maintenant son « jour » attirait beaucoup de monde, la duchesse et les amies de la duchesse, qui trouvaient que décidément « cette petite Américaine était une femme comme il faut. » Le patronage de Mgr Hyacinthe restait pour Mme Dawitt la plus haute des recommandations. En fait d'étrangers, Paris est devenu méfiant. Il a vu tant de farceurs demander à sa large hospitalité l'oubli de leurs antécédens fâcheux! Thérèse ne cherchait aucune relation;

elle n'usait pas de ce procédé commode qui consiste à solliciter d'adroites présentations, et à quémander incessamment des amitiés nouvelles. Elle ne déployait d'activité que pour les bonnes œuvres où l'on avait besoin d'elle ; et là, toujours présente, toujours généreuse, elle achevait de conquérir les femmes qui lui demeuraient encore hostiles.

— J'ai rarement vu un succès si prompt et une réussite si complète, disait Mme de Sauve.

Thérèse, elle-même, s'en étonnait parfois, et elle écrivait ses surprises à Nathaniel Béryot, retiré à Fresnoy, son village natal perdu au fond de la Côte-d'Or. Le normalien lui répondait exactement, la conseillant, dirigeant de loin ses actions, et gardant sur son esprit la même influence que jadis. En réalité, il s'enorgueillissait de son œuvre, et ne songeait pas sans fierté que cette Parisienne était la création de son intelligence. Combien s'en fussent peut-être scandalisés les beaux messieurs et les belles dames qui se pressaient en l'hôtel de Courtival !

Robert avait commencé par venir seulement le jeudi. Puis, invité à dîner, il se risquait à se présenter pendant la semaine; et, toujours accueilli avec plaisir, il arrivait maintenant presque chaque jour au *five o'clock* de Thérèse. Quelquefois elle le gardait à dîner lorsque Mgr Hyacinthe, de passage à Paris, se trouvait en tiers avec les jeunes gens. Cet homme connaissait trop le cœur humain pour n'avoir pas aussitôt deviné la passion de son frère. Pourquoi lui aurait-elle déplu? Mme Phineas Dawitt était veuve, libre, très riche. Il estimait son caractère et admirait son intelligence; toutes raisons pour qu'il vît d'un œil favorable la chaste liaison qui, nouée entre Thérèse et Robert, finirait un matin par le mariage. L'imagination de la jeune femme ne marchait pas aussi vite. Sans doute, elle s'apercevait de la profonde impression qu'elle produisait sur le capitaine. Mais il lui semblait que cette passion resterait toujours dans les bornes d'un platonisme très doux. Quand une créature un peu supérieure se sent aimée, elle jouit avec délices d'une adoration contenue par le respect. Elle ne conçoit pas tout d'abord que le sentiment qu'elle inspire puisse revêtir une forme plus ardente, et même il lui déplaît d'entrevoir ou de supposer un « au-delà » moins immatériel.

Jusqu'aux premiers jours de mai, Thérèse vécut dans cette demi-quiétude d'une femme qui est bercée par une adoration à la fois éloquente et muette. Robert, à présent, venait tous les jours assez tard. Ils passaient la soirée ensemble, quand ils étaient libres l'un et l'autre. Fréquemment, Mme de l'Arbresle, ou Mme de Clérac, ou M. de Merens, ou Mme de Senozan, acceptait de dîner aussi ou de passer la soirée à l'hôtel de Courtival. Bientôt ce ne fut plus un

mystère pour personne que Robert Clavière adorait la belle étrangère. Pourquoi s'en fût-on choqué? Chacun faisait le même raisonnement que l'évêque. D'ailleurs, les belles amies du prélat acceptaient ce projet de mariage avec une complaisance inavouée. Les millions créoles auraient une fin heureuse; ils tomberaient dans une famille catholique, acquise à la bonne cause, et de laquelle on était sûr.

Il fallait bien que cette idée se présentât aussi à l'esprit de Thérèse, puisque tout le monde en causait autour d'elle. Elle s'étudia librement et loyalement. Elle gardait un culte pieux pour la mémoire de Phineas, une reconnaissance attendrie envers cet ami des mauvais jours, à qui elle devait tout. Mais se trouvait-elle libre, si elle ne consultait que sa conscience? Et pourquoi pas? Encore quelques mois, et elle serait veuve depuis trois ans. Est-ce qu'elle n'était pas seule dans la vie? N'avait-elle pas besoin d'un ami qui fût à la fois un époux et un protecteur? La seule objection qu'elle aurait pu se faire n'entrait pas même dans son cerveau. Elle ne se disait pas qu'ayant le droit de cacher au monde son existence passée, elle avait le devoir de ne la point céler à celui qui lui offrirait son nom. D'abord, depuis son rude et courageux apostolat de Galveston, elle se croyait entièrement réhabilitée; ensuite, on subit malgré soi l'influence du milieu où l'on vit. Dix années la séparaient, en somme, de ce temps maudit : il n'en restait plus rien. Elle en était là lorsqu'un soir elle vit arriver Robert un peu plus tard que d'habitude, vers sept heures.

— Est-ce que vous venez me demander à dîner? lui dit-elle.

— Vous voulez bien?

— Certainement.

— Vous êtes mille fois gracieuse.

— J'ai Mme de Clérac, Mme d'Harbran et M. de Charlepont. Allez-vous à l'Opéra, ce soir?

— Non. Je me suis excusé chez la princesse de ***, où je devais dîner. Je comptais aller au cercle, et de là achever ma soirée chez Mme de Sénozan, qui a les frères de Reszké et Dudlay.

— Voilà qui est dit. Vous restez.

On les laissa seuls de très bonne heure. A dix heures et demie, M. de Charlepont partit avec les deux jeunes femmes. Ils allaient à la même soirée.

— Voulez-vous que nous passions dans la bibliothèque? demanda Mme Dawitt.

Elle avait reçu ses hôtes dans le jardin d'hiver et le salon chinois. Mais, par une convention tacite, la bibliothèque semblait appartenir de droit au capitaine. Dès qu'elle était seule, Thérèse s'y retirait, à l'aise et tout heureuse, au milieu de ses tableaux et

de ses livres. Y admettre Robert, c'était le faire entrer dans l'intimité. Aussi aimait-il cette haute et large pièce, où ils vivaient de si bonnes heures. Les toiles qu'il admirait, Thérèse les admirait aussi; les livres qu'il prenait délicatement dans leurs rayons, la main frêle de la jeune femme les avait feuilletés. Et quand elle fut assise sur le divan bas, en face du feu clair qui flambait, malgré la saison, dans la grande cheminée :

— Eh bien! reprit-elle en souriant, voilà tout ce que vous trouvez à me dire?

Il se taisait toujours, la dévorant des yeux. Les pensées qui charmaient son cœur montaient à ses lèvres. Non, il ne pouvait plus contenir son ardente passion. Il prit la main de la jeune femme:

— Je vous aime, dit-il.

Et comme elle retirait doucement cette main qu'il venait de saisir :

— Je vous aime depuis le premier jour où je vous ai vue, depuis la première parole que vous m'avez dite. Ainsi, vous ne vous étiez aperçue de rien? Il me semblait impossible que vous ne lussiez pas dans mes yeux le secret que je voulais cacher! Et cependant j'aurais été bien malheureux si vous m'aviez deviné lorsque vous n'étiez point libre. Vous souvenez-vous de ce jour où vous m'avez interrogé sous la vérandah? Ah! curieuse, curieuse! et comme la meilleure d'entre vous a ses faiblesses par où elle ressemble à la pire! Vous vouliez savoir si j'avais aimé et souffert comme les autres... Et je vous ai conté la pauvre et douce histoire d'amour que ma jeunesse a vécue. Avez-vous compris? Et sentiez-vous dans ce récit mon irrésistible émotion? En parlant de ma tendresse pour celle qui n'était plus, je pensais à vous qui me regardiez et m'écoutiez... Et depuis que je vous ai revue, à Paris... Oh! tenez, laissez-moi vous l'avouer, il n'y a pas un jour, pas une heure où je n'aie pensé à vous, où je n'aie songé combien il serait délicieux d'être le mari d'une adorable créature telle que vous... Vous croyez que je vous aime pour votre beauté, pour tout ce qui fait de vous la plus séduisante des créatures? Non,.. je vous aime surtout pour votre bonté, pour votre esprit, pour votre intelligence. Il n'y a pas de femme aussi accomplie que vous; je n'en ai jamais rencontré une seule qui possédât votre charme irrésistible. Vous me répondriez : « Je vous aime, mais je ne vous appartiendrai jamais;.. » je pourrais en souffrir, mais je me contenterais de l'aveu que vous m'auriez fait. Être l'élu de votre cœur! Savoir que vous pensez à moi, que vous vous occupez de moi! Oh! chère, où trouver des mots pour traduire exactement ce que j'éprouve? Quand je dis « amour » en songeant à vous, ma pensée est trahie! Ce que je ressens est plus haut, plus profond, plus lumineux que

de l'amour. C'est une possession de *mon moi* que nulle expression n'est capable de rendre. Tenez, il vous est arrivé, dans votre vie, d'avoir très froid, et de vous trouver transportée soudainement dans une exquise tiédeur, qui vous pénétrait comme une caresse invisible? Eh bien! j'éprouve la même sensation lorsque je suis auprès de vous. J'arrive, le cœur glacé, et votre seule présence opère le miracle espéré...

Il parlait presque à voix basse; elle écoutait, les yeux mi-clos, bercée par ce chant d'amour qui la ravissait.

— Si je vous disais!... Oh! je peux bien me confesser à vous, à vous qui êtes si supérieure à toutes les autres. Il ne montera pas une seule raillerie à vos lèvres, j'en suis sûr! Quand je suis rentré en France, après avoir quitté la Maison-Rouge et Galveston, je vous emportais toute vivante dans mon souvenir et dans mon cœur. Il me suffisait de fermer les yeux, et je vous revoyais comme vous étiez là-bas, au milieu de cette magique nature qui semblait créée pour vous. Est-ce que j'ai souffert? Oui, mais pas comme vous pourriez le croire. Il me paraissait impossible que je ne vous revisse pas, que le lien subitement et mystérieusement noué entre nous ne se renouât pas un jour. Je ne vous *désirais* pas au sens matériel du mot, mais dans ce qu'il a de plus pur et de plus élevé. J'ai toujours cru que les êtres qui s'aimaient réellement *devaient* s'aimer. Ils ne peuvent pas plus échapper à la fatalité qui les réunit qu'on n'échappe aux autres fatalités de l'existence...

Elle se taisait toujours; alors, il se mit à genoux devant elle, et lui prenant à nouveau les mains, qu'il couvrait de baisers :

— Pourquoi ne me répondez-vous rien? Refusez-vous d'être ma femme, de porter mon nom, d'être la compagne de ma vie? Pourquoi ne me répondez-vous rien?

— Parce que je suis très heureuse...

— Thérèse!

— Oh! laissez-moi, laissez-moi toute seule, revenez, revenez demain, voulez-vous?.. J'ai besoin d'être seule, de me répéter à moi-même ce que je viens d'entendre...

— Je vous aime! M'aimez-vous?

— Je suis très heureuse...

Elle prononçait ces quatre mots avec une infinie douceur. Robert crut qu'une pudeur suprême l'empêchait de faire tout son aveu. Il lisait une vraie tendresse dans les yeux de la jeune femme!

— Je reviendrai demain, et vous me direz...

— Oui, oui...

Il s'enfuit, ayant du bonheur plein son âme. Elle l'aimait! Elle l'aimait! C'est ce que signifiaient ses paroles, et son trouble, et sa réponse. Thérèse restait seule. Alors elle ferma les yeux; un

sourire flottait sur sa lèvre. Oh! oui, elle était heureuse, bien heureuse! Enfin, on pouvait aimer en elle autre chose que ce corps qui avait allumé l'ivresse des sens! On pouvait donc l'aimer avec autre chose que la bestialité brutale, qui mêle le sentiment et la sensation, et si confusément, que dans les âpres baisers le désir seul semble parler et le cœur rester muet? On l'adorait sans uniquement la désirer! Quelques heures avant, elle songeait, avec un vague plaisir, à Robert qu'elle voyait violemment épris d'elle. Maintenant elle était toute prête à l'aimer aussi, tant elle lui avait de reconnaissance de la *deviner*, de comprendre l'idéal qu'elle caressait au fond de son cœur. Elle n'avait jamais connu que la passion inspirée par le désir. A présent elle connaissait la passion inspirée par le besoin d'infini que toute créature un peu noble porte en elle. Elle se redisait, tout bas, les paroles de Robert, pareilles à une très douce cantilène; et elle fermait à nouveau les yeux comme si leur sonorité musicale chantait dans sa mémoire ainsi que des grelots d'or. Sa femme! Et pourquoi pas? Rien ne s'y opposait; rien, pas même sa volonté, car elle la sentait plier lentement. Elle se coucha, bercée par son rêve, et s'endormit calme et souriante.

Le lendemain, à son réveil, un gai soleil illuminait les arbres touffus du jardin. Des oiseaux glissaient dans les massifs avec un joyeux sautillement. Thérèse aurait voulu que toute la nature, les hommes, les animaux et les choses pussent partager sa joie. Son cœur se gonflait d'allégresse. Oh! qu'il faisait bon vivre! Oh! que le ciel était bleu! Si elle n'aimait pas Robert comme Robert l'aimait lui-même, elle en était bien près, grâce à la mystérieuse influence d'un sentiment vrai. Et, tout de suite, elle arrêta le plan de sa matinée; car, sans doute, Robert viendrait de bonne heure, sitôt après son déjeuner. La joie qu'elle éprouvait, serait-elle donc seule à la connaître? Précisément, quelques jours auparavant, on lui avait recommandé de braves gens, qu'une longue maladie du chef de la famille réduisait à la misère. Déjà, l'avant-veille, elle avait envoyé un premier secours à ces pauvres diables; mais, à présent, elle se reprochait de n'être pas allée les voir. Elle savait si bien que la présence d'une heureuse de ce monde agit sur le moral des indigens! Thérèse commanda la victoria et partit, souriant à la brise fraîche qui fouettait son visage. Jamais elle ne mit tant d'ardeur à secourir les autres; jamais la charité ne lui parut plus douce ni meilleure à exercer; elle aurait voulu trouver une façon nouvelle d'aider ceux qui avaient besoin d'elle. Ces pauvres gens demeuraient fort loin, dans une rue étroite et obscure de Montmartre. Lorsqu'elle les quitta, il lui semblait avoir acquis le droit de goûter à pleines lèvres le bonheur qui s'offrait. Aimer et être aimée de cette façon-là! Cette pensée revenait toujours en elle,

très persistante; elle jouissait avec tout son être de cette sensation nouvelle. Au boulevard, la victoria s'arrêta. Thérèse était si absorbée qu'elle ne s'en aperçut pas tout d'abord; puis, voyant un embarras de voitures, elle ordonna à son cocher de la déposer au coin de l'avenue de l'Opéra. Le soleil luisait si gaîment qu'elle voulait marcher un peu, rentrer à pied, se mêler à la foule joyeuse qui se pressait à droite et à gauche, comme si on eût été dans un jour de fête. En arrivant aux Tuileries, elle s'arrêta une minute pour sourire à des enfans qui s'ébattaient au milieu d'une allée. Et comme les feuilles étaient d'un beau vert, lumineux et doux! Elle s'éloignait un peu de son chemin pour passer sous les arbres. En face d'elle, et venant à sa rencontre, marchait un homme d'une quarantaine d'années; il paraissait beaucoup plus vieux que son âge; Thérèse ne le remarqua même point; elle ne vit pas cet inconnu s'arrêter et la regarder avec stupeur. Puis, soudain, jetant un cri bien vite étouffé, il la contempla de ses yeux écarquillés.

— Thérésine! dit-il.

Le cri l'atteignit en plein cœur. Elle se retourna violemment, comme si on lui eût jeté une grossière insulte au visage. Qui la connaissait? qui l'appelait? Elle ne vit rien. La bande des enfans continuait à jouer gaîment sous les allées; rien qu'un individu, assez âgé déjà, voûté, mal vêtu, avec des cheveux grisonnans sous un chapeau lustré, et une redingote brillante et usée, qui tournait le dos et s'éloignait lentement. Ce ne pouvait être lui. « Thérésine! » Elle avait bien entendu, cependant; elle ne rêvait pas. Ce n'était pas une hallucination brusque, un coup de folie. Thérésine! quelqu'un possédait le droit de l'appeler Thérésine, elle, Mme Thérèse Dawitt! Elle revint sur ses pas, épiant, cherchant. Plusieurs hommes, une dizaine, étaient là. Celui-ci se promenait; celui là marchait hâtivement; un troisième, assis sur un banc, lisait un feuilleton de journal. Lequel? Lequel d'entre eux avait lancé ces trois syllabes maudites? Elle allait, le front plissé, les dents serrées. Jamais lionne traquée n'eut des mouvemens plus hautains et plus fiers. Elle sentait moins de crainte que de colère. Thérésine! Qui osait l'appeler ainsi? Qui osait, avec ces trois syllabes détestées, ressusciter le passé mort, et la fouetter devant tous avec ses ignominies oubliées? Elle ne trouvait pas, elle ne trouvait pas!

Dans sa marche brusque, elle dépassa l'homme qu'elle avait remarqué déjà. Il semblait n'avoir plus d'âge. Des rides profondes couturaient sa figure vieillotte, fatiguée, usée. Elle le dévisagea : vainement. Ces traits inconnus ne disaient rien à son souvenir. Elle ne connaissait pas plus celui-là qu'elle ne connaissait les autres,

le promeneur béat, le passant attardé, le lecteur tranquille. Alors qui, grand Dieu! qui l'avait appelée par son nom d'autrefois? La terreur remplaçait la colère maintenant. Un danger qu'on peut atteindre, eh bien! on le combat, on le saisit corps à corps, on tâche de le dominer, si on ne peut pas le fuir. Mais un danger qu'on sent et qu'on ne voit pas, si bien qu'il est impossible d'aller au-devant, comme on va bravement à l'ennemi! Elle rentra chez elle affolée. Adieu l'amour, adieu les joies qu'elle se promettait, adieu tout le bonheur qui enorgueillissait son âme! Une seconde suffisait pour détruire tout cela. Pâle, nerveuse, elle marchait à travers sa chambre, comme une bête blessée. Elle interrogeait sa mémoire; sa mémoire ne lui disait rien. Il lui était impossible de vivre ainsi, avec la certitude que quelqu'un possédait son secret. Et elle se répétait encore : « Qui, grand Dieu! qui est-ce? » O les déchiremens d'un cœur! Comme elle les comprenait maintenant qu'un grand vide se creusait en elle, et qu'elle pleurait, et qu'elle souffrait à crier! Les larmes mêmes ne purent la soulager. Et personne à qui se confier; non, personne! Comme elle se sentait seule dans cette grande ville où tant de gens se disaient ses amis! Et elle se répétait toujours : « Qui, grand Dieu! qui est-ce? » Une angoisse inexprimable l'étreignait. Elle songeait que, dans quelques heures, Robert allait venir, et que jamais elle n'oserait le regarder en face. Elle s'imaginait que maintenant il suffisait de jeter les yeux sur elle pour y lire toute la vérité.

Et pendant qu'elle se torturait l'esprit, pas une fois il ne lui vint à l'idée de se rappeler le premier jour où elle avait rencontré Phineas; et ce Jacques de Vaulcomte, ce joueur insolent et mal élevé, qui la traitait si dédaigneusement, elle, la petite chanteuse de café-concert, ramassée par un caprice sensuel, en une heure de curieuse dépravation.

XV.

Un joueur est un homme perdu. L'échéance peut être reculée, mais elle est fatale. Pour M. de Vaulcomte, la dégringolade avait été lente. Monte-Carlo et les tripots divers qui honorent Paris engloutissaient chaque année une partie de son patrimoine. La lutte dura dix ans, pendant lesquels Jacques combattit rageusement la déveine.

Le malheureux en vint à épuiser ses dernières ressources. Pendant un an ou dix-huit mois, il se soutint encore avec sa réputation passée. Ses fournisseurs lui accordaient du crédit. Quand on a été riche, on possède un vague prestige qui commande le respect, sinon la confiance. Bientôt il lui fut impossible de rester membre du

« grand cercle » dont il faisait partie. Il donna sa démission, pour ne pas subir la honte de l'affichage.

Alors il plongea. Le spectacle d'un homme qui se déclasse est lamentable à voir, et ressemble à l'éparpillement d'un vaisseau échoué, sous l'action irrésistible de la mer. Le bâtiment crie et s'indigne, comme si l'âme du vieux chêne se révoltait contre les outrages subis. Chaque lame nouvelle arrache un débris nouveau ; et toujours une plainte sourde se mêle au gémissement rythmé de la vague régulière. L'épave résiste, elle essaie de lutter contre cette force implacable et tranquille qui la ronge morceau par morceau ; tous les jours le combat recommence, et tous les jours un fragment s'engloutit dans l'abîme. Bientôt, il n'apparaît presque plus rien à fleur d'eau qu'un débris informe ; l'Océan avide a tout dévoré. Où est-il, le navire fier et léger qui riait des flots grondans et se jouait dans la tempête comme se joue l'albatros dans les tourbillons d'air? Noyé, anéanti ; et la mer indifférente n'a pas même gardé son souvenir. Ainsi pour un homme du monde qui cesse d'appartenir au monde. Lui aussi veut résister et lutter ; il se raccroche à toutes les espérances. Elles lui échappent les unes après les autres, et la malheureuse épave humaine assiste à l'émiettement de sa réputation et de son honneur. Paris est semblable à l'Océan : il a ses flux et ses reflux ; il a ses vagues inclémentes qui submergent violemment le déclassé. L'infortuné se révolte comme le vaisseau échoué, et comme lui vainement. Celui-ci ne le salue plus, celui-là l'évite ou feint de ne pas l'apercevoir ; un troisième ébauche ce dédaigneux sourire qui atteste autant de mépris que d'indifférence. Puis les relations changent, et le niveau des camaraderies s'abaisse. On ne fait plus partie d'un cercle, mais d'un tripot ; on est lié avec les écumeurs de toutes les professions et les forbans de tous les métiers. On vit sur le boulevard et par le boulevard, riche un jour, pauvre le lendemain, selon qu'un banquier heureux, un ponte millionnaire ou un garçon de jeux imprévoyant, aura fait au déclassé l'humble cadeau de quelques louis.

Toutes ces gorgées de honte, Jacques les avait bues une à une. D'abord, il usait la générosité de sa famille, ensuite la générosité de ses amis ; puis il en venait à lasser les uns et les autres. Quand il rencontra Thérèse, il était à la côte. Traqué par ses créanciers, mal vu même au tripot, n'ayant de crédit nulle part, il ne savait plus que faire, où se réfugier, à qui mendier. En apercevant la jeune femme, il songea soudainement à Phineas Dawitt, ce camarade d'enfance prodigue et riche comme un nabab. Comment n'avait-il pas encore pensé à lui? Certes, il ne se doutait pas de la vérité, mais un vague instinct lui disait que des relations avaient dû s'établir entre cette fille et le créole. Lui écrire? Il fallait con-

naître son adresse, et la meilleure manière de se la procurer était encore de la demander à cette Thérèse qui paraissait devenue riche. Après tout, s'il se trompait, si aucun lien n'existait entre elle et Dawitt, il irait chez elle, il lui rappellerait leur rencontre à Cannes autrefois : et qui sait s'il ne tirerait pas plume ou aile de cette créature tant méprisée jadis? A tout hasard, il la suivrait. Oh! prudemment! Il s'apercevait bien de son trouble en s'entendant appeler, en se voyant reconnue; chasseur adroit, il ne voulait pas effrayer à l'avance ce gibier qu'il comptait conduire jusqu'à son gîte.

Dès que Thérèse s'éloigna, il fit volte-face, et, se tenant à une dizaine de mètres derrière elle, ne la perdit pas des yeux. La jeune femme marchait assez rapidement, d'une allure saccadée; Jacques rasait la devanture des maisons, se dissimulant de temps à autre sous une porte cochère. Inutile prudence! La terreur hantait l'esprit de Thérèse; elle ne pensait pas à retourner la tête. Quand elle entra dans la cour du somptueux hôtel de la rue de Lille, M. de Vaulcomte eut un mouvement de stupeur. Quoi! l'ancienne petite chanteuse habitait le palais des Courtival! Toujours possédé de son idée première, il pensa qu'elle avait fait fortune, ou que plutôt elle était la maîtresse d'un millionnaire quelconque, paisible successeur de l'héroïque marquis. Dix minutes après, un honnête commissionnaire, heureux de boire une bouteille *marquée* avec un bon camarade, donnait à Jacques tous les renseignemens désirables. L'hôtel de Courtival appartenait à Mme Phineas Dawitt, une très riche étrangère. Et quel luxe d'ameublemens! quels chevaux superbes! quelles voitures magnifiques! Tout cela narré avec les hyperboles chères aux gens du peuple. Dans le récit du naïf commissionnaire, la vie de Thérèse se changeait en un chapitre des *Mille et une Nuits*; à croire ce brave homme, cette fortune américaine ressemblait aux trésors fabuleux que la belle Shéhérazade prête aux héros de ses contes.

Jacques de Vaulcomte, en revenant vers son tripot, restait fort perplexe. Il cherchait à démêler le vrai du faux dans ce féerique et long rapport. Un fait dominait tous les autres : c'est que maintenant Thérésine se nommait Mme Phineas Dawitt. Alors, il se rappela tous les incidens de leur première rencontre, dix ans auparavant, et le caprice soudainement allumé du créole, et ses plaisanteries dédaigneuses, à lui Jacques, qui trouvait malséant de souper avec cette fille. Aussitôt, le passé presque oublié s'éclairait d'une lueur vive, et le Parisien alerte, à l'imagination dégourdie, commençait à reconstruire le roman de Thérésine. Évidemment le créole la revoyait, jadis, et à leur première rencontre avaient succédé bien d'autres nuits d'amour. Puis Dawitt

repartait pour la Louisiane, et, content de sa maîtresse passagère, lui laissait une grosse somme d'argent, avec laquelle Thérésine commençait sa fortune! Il faut si peu de chose à ces femmes pour se hisser tout en haut! Une fois le tremplin trouvé, elles ont tôt fait de rebondir; et le tremplin, c'est le premier niais qu'on ruine, le second qu'on affole et le troisième qu'on déshonore. Donc Thérésine était riche, très riche même, puisqu'elle possédait l'hôtel de Courtival. Rien d'étonnant. Elle n'était ni la première ni la dernière courtisane qui ramassait des millions dans l'alcôve. La fille d'aujourd'hui ne ressemble guère à celle d'autrefois; naguère elle crevait à l'hôpital, maintenant elle meurt dans un palais. A présent Manon Lescaut offrirait à dîner, et donnerait des nasardes aux agens effrontés qui la voudraient mener à Saint-Lazare.

M. de Vaulcomte déduisait fort bien ces raisonnemens les uns des autres, et, à vrai dire, ils ne manquaient ni de logique ni de vraisemblance. Seulement, pourquoi s'appelait-elle Mme Phineas Dawitt? Là, les idées du joueur s'embrouillaient; car pas un instant il ne se serait avisé de croire que son ami eût épousé la petite chanteuse. Il cherchait une explication plus simple et plus naturelle. Est-ce que très souvent une fille rangée n'emprunte pas le nom d'un de ses anciens amans? Cela s'est vu vingt fois, cent fois. Mais alors comment admettre que dans la longue liste de ses conquêtes, Thérésine se fût souvenue du créole? Précisément parce que Phineas était Américain, parce qu'il demeurait dans un pays perdu au fond de la Louisiane. Elle choisissait ce nom parce que Dawitt devait ignorer la fraude. M. de Vaulcomte commençait à voir clair dans ce qui lui semblait obscur. Quand il entra, le front haut et l'œil brillant, dans la salle du déjeuner, les valets de pied ne reconnurent pas le joueur décavé dont la mine rogue « collait la déveine à la partie, » à ce qu'affirmaient les pontes superstitieux. C'est qu'une lueur d'espérance filtrait dans le cœur de ce découragé.

En dehors des grands cercles, où l'on n'est admis qu'avec une certaine difficulté, il existe d'autres cercles honorables, plus accessibles aux petites bourses; et tout en bas, dans les fonds louches du Paris vicieux, flambent pompeusement les lampes des tripots. Riches de l'argent que dévore la cagnotte, ils engloutissent la fortune et l'honneur des malheureux qui s'y acoquinent. Tout est bon au croupier enrichi qui veut fonder un de ces établissemens suspects; il sème l'argent et les promesses pour obtenir la permission d'ouvrir ses salons. Les salons ouverts, on donne presque pour rien le déjeuner et le dîner; d'anciens joueurs ruinés sont lancés en racoleurs et se chargent de recruter les étrangers ignorans ou les millionnaires naïfs. Celui où Jacques élisait

domicile possédait un nom officiel et un surnom. Pour la préfecture de police, il s'intitulait le cercle des Arts-Réunis; pour les habitués, la Grande-Grèce. M. de Vaulcomte campait là depuis cinq ans. A midi, tous les jours, il arrivait pour le déjeuner. Lorsqu'il avait un louis, il s'asseyait autour d'une table de baccara, en tâchant de doubler cette mise modeste. C'est ce qu'en leur langage bizarre, les décavés appellent de cette expression pittoresque : « Gagner sa matérielle. » Quand Jacques n'avait pas ce louis sauveur, il employait son après-midi à le trouver ; un vieil ami qu'on apitoie, un ancien fournisseur qu'on rencontre, refusent rarement une maigre aumône. Puis, souvent, le gentilhomme se sentait en veine, reprenait confiance en son étoile, et, se risquant avec hardiesse, amassait rapidement une grosse somme. Et, précisément, ce jour-là, Jacques croyait en lui ; il voyait l'avenir moins sombre que son présent. Thérésine évoquait le souvenir du passé, du temps où il jouissait encore de la moitié de son patrimoine. Il déjeuna de bon appétit, et, en se levant de table, compta sa fortune : trente francs environ. Bien peu de chose ! Mais X***, le fameux croupier, était devenu millionnaire avec moins que cela. La *partie* paraissait animée ; M. de Vaulcomte s'approcha du tapis vert, résolu à jouer prudemment jusqu'à ce qu'il eût une certaine somme qui lui permît de faire figure : ensuite il ouvrirait les hostilités contre cette fille impudente qui osait s'affubler du nom de son ami ! Eh ! certes oui ! il était en veine ! Une heure après, les jetons de nacre et les louis s'empilaient devant l'heureux vainqueur : il enlevait ainsi au banquier un peu plus de deux mille francs. La tentation lui vint de profiter de la chance et d'user de son bonheur retrouvé. Pendant quelques minutes, il resta hésitant, autour du tapis vert, talonné par ce désir, presque invincible, qui aiguise les nerfs et brise les volontés robustes. Pour la première fois de sa vie, peut-être, Jacques eut une lueur de raison et laissa le bon sens l'emporter sur la folie. Violemment il s'arracha à la tentation, et prit la fuite, en serrant d'une main fiévreuse le gain conquis. Enfin, il pourrait donc s'habiller comme autrefois et redevenir, d'apparence au moins, un homme du monde !

Pendant deux jours, enfermé dans la petite chambre d'hôtel meublé où il gîtait, il résuma ses idées et construisit son plan. Donc Thérésine était riche et portait le nom d'un de ses anciens amans. Eh bien ! il irait chez elle, se ferait reconnaître, et qui sait ?.. Quand on a bu beaucoup de honte, qu'importe une gorgée de plus ! Cela ne donne pas même la nausée. Thérésine enrichie ne devait pas tenir beaucoup à ce qu'on connût par le détail son passé et l'infimité de ses débuts. Il y aurait moyen de s'entendre avec une femme intelligente. Puis elle serait heureuse, sans doute, de jeter aux orties sa

défroque menteuse. Pourquoi ne lui offrirait-il pas aide et protection, et même son nom de gentilhomme, en échange de « la forte somme » et d'une pension viagère? Le cerveau va vite. Plus on a roulé bas, plus on éprouve le besoin de remonter, et l'imagination du déclassé, excitée par l'espérance se montrait singulièrement active. Tout à coup, Jacques se heurta contre une invraisemblance. Certes, beaucoup de filles prennent pour s'en parer le nom d'un de leurs anciens amans; mais enfin elles choisissent de coutume celui qu'elles ont connu le plus longtemps. Et dans le système inventé par Jacques, les relations de Phineas et de Thérésine ne duraient que peu de semaines, deux ou trois mois au plus. Alors, comment admettre que la courtisane allât chercher si loin dans son passé? M.de Vaulcomte se buta à cette objection qu'il se faisait à lui-même : elle méritait en effet qu'on s'y arrêtât. Est-ce que par hasard?.. Et déjà il combinait de nouvelles aventures. En quelle année Phineas Dawitt avait-il passé à Cannes? En 1876. La mémoire de Jacques demeurait très nette et très précise. Cette même année, quelques mois après le départ de son ami, l'habitué de Monte-Carlo avait fait sauter la banque. Ce sont là de précieux souvenirs et qui ne s'effacent jamais de la reconnaissance d'un galant homme. Donc, en 1876, vers août, septembre ou octobre... Le mois lui échappait, par exemple. Mais peu importait, avec la solution hardie qu'il imaginait soudainement.

Dès qu'il fut convenablement nippé, M. de Vaulcomte sortit un matin vers onze heures, et se présenta dans les bureaux de la Compagnie transatlantique : il demandait à parler au directeur. Généralement, les hommes distingués qui administrent ces grandes entreprises connaissent peu les dessous malsains et mystérieux du boulevard parisien. Ainsi ils ignorent si M. Jacques de Vaulcomte, fils d'un officier-général et petit-fils d'un pair de France de Louis XVIII, est devenu le familier d'un tripot célèbre. Le directeur de la Compagnie transatlantique reçut celui qu'il croyait être encore un homme du monde avec sa courtoisie accoutumée.

— Veuillez me pardonner, monsieur, dit Jacques, si je vous trouble à l'heure de vos travaux. J'ai perdu de vue, depuis de longues années, un de mes amis d'enfance qui habitait l'Amérique. La dernière fois que je l'ai rencontré, en 1876, il allait repartir pour son pays; mais je ne me rappelle exactement ni le mois de son départ ni le nom du bâtiment sur lequel il s'est embarqué. Vous est-il possible de me donner ces petits renseignemens?

Et pourquoi non? Le directeur de la Compagnie transatlantique ne voyait aucun inconvénient à satisfaire M. de Vaulcomte. Il fit apporter un grand registre, le registre de 1876, et, à la date du 15 septembre, on retrouva cette mention très claire : « M. Phineas Dawitt

et sa femme. Cabines n°s 7 et 9, New-York. » Un éclair illumina la pensée de Jacques. En apparence, il demeura impassible, n'osant pas même effleurer de sa main le papier jauni. Il craignait qu'un léger tremblement de ses doigts ne trahît sa profonde émotion. Il salua le directeur, le remerciant de sa bonne grâce et de sa courtoisie, et il sortit des bureaux, avec un air absolument détaché des choses de ce monde. « M. Phineas Dawitt et sa femme! » Ainsi le créole avait emmené Thérésine avec lui! Tout s'expliquait. Non pas que Jacques crût réellement au mariage de son ami avec la petite chanteuse. Pour lui, un *gentleman* vingt fois millionnaire est inévitablement un homme d'esprit, et un homme d'esprit ne commet pas une pareille sottise. Seulement, il comprenait à présent pourquoi la jeune femme portait le nom de Phineas. Sans doute, celui-ci vivait avec sa maîtresse pendant plusieurs années. Riche de ses libéralités, Thérésine continuait avec le même bonheur ses exploits galans; et le jour où elle « se rangeait, » où elle se transformait en « demi-castor, » comme on dit dans l'argot du boulevard, elle prenait le nom du créole. Comment réclamer lorsqu'on habite au fond de la Louisiane?

Etendu dans un large fauteuil de cuir, moelleux et confortable, Jacques ruminait ses féeriques projets. Il était rentré fort satisfait au tripot de la Grande-Grèce, et l'avenir se rosait de teintes très agréables. Un vague pressentiment lui disait que cette rencontre imprévue deviendrait la source de prospérités nouvelles. En vérité, il n'écoutait guère maintenant les appels des croupiers. Le jeu ne le tentait plus. Il allait risquer une partie bien autrement décisive. L'après-midi s'achevait, et M. de Vaulcomte poursuivait son rêve. Il allumait un cigare après un autre, cherchant un moyen pour se présenter chez Thérésine, lorsqu'un valet de pied entra dans le salon, apportant les journaux. Jacques prit *le Figaro* d'un geste machinal, et l'ouvrit avec la mine ennuyée d'un homme que la politique laisse fort indifférent. Ses yeux erraient sur la première page, quand il fit soudain un grand sursaut en lisant ces quelques lignes aux *Échos de Paris* : « Mgr Hyacinthe Clavière, évêque de X***, prêchera dimanche 29 mai, en l'église Sainte-Clotilde, à l'occasion de la Pentecôte. L'évêque de X*** est descendu, comme d'habitude, chez Mme Phineas Dawitt. » Un prélat chez Thérésine! Et quel prélat? Le frère du capitaine Robert, son camarade d'enfance à lui, et l'ami de Phineas! L'émotion du joueur fut si vive qu'il prononça presque à voix haute ces quelques mots :

— L'imbécile! il l'a épousée!

Mais elle devenait une mine d'or, cette petite chanteuse transformée en femme du monde! Bien sûr, on ne connaissait pas son passé, et elle devait le cacher prudemment, craignant toujours qu'une in-

discrétion ne révélât son existence d'autrefois. Elle était liée avec l'évêque de X***, donc liée avec Robert et avec leurs amis ; elle allait dans le monde, on la recevait et elle recevait. Sans doute devenue très pieuse, bigote même comme ces femmes qui ont roulé à travers toutes les alcôves. Oh ! l'heureuse découverte ! Décidément, les journaux servent quelquefois à quelque chose. Les plans du gentilhomme ruiné se transformaient subitement : il entrait dans une autre voie, bien plus nette, bien plus directe. D'abord, il fallait savoir si Phineas Dawitt vivait encore. Avec l'âge et l'infortune, on devient prudent. Donc, recueillir le plus de renseignemens possible, et bien s'éclairer avant de commencer la bataille, comme font ces habiles généraux qui lancent à la découverte d'alertes escadrons de cavalerie. Les habitués de la Grande-Grèce virent, avec surprise, M. de Vaulcomte modifier des habitudes enracinées chez lui, depuis des années. Il revenait bien au gîte, à l'heure exacte, pour déjeuner et pour dîner ; mais il ne s'asseyait pas autour du tapis vert, qui semblait ne plus exercer de séduction sur lui. On apprit bientôt qu'il retournait à l'Opéra, délaissé depuis longtemps par l'ancien homme du monde. Bien plus ; il causait avec quelques-uns de ses amis d'autrefois, et d'un air d'amicale familiarité. C'est que Jacques conduisait mystérieusement, mais sûrement, son enquête. Il interrogeait celui-ci, et faisait bavarder celui-là. De l'un, il apprenait que Mme Phineas Dawitt était veuve ; de l'autre, que cette étrangère, riche à millions et très répandue dans le haut monde parisien, appartenait à de nombreuses œuvres de charité. En éparpillant ses questions sur tout le monde, M. de Vaulcomte n'éveillait les soupçons de personne. Et c'est ainsi qu'en huit jours, il reconstituait d'une manière à peu près exacte la vie de la jeune femme depuis son installation dans l'hôtel de Courtival.

Sans doute, ces renseignemens précis changeaient les projets du joueur, car un beau soir, il annonça négligemment qu'il s'absenterait pendant une semaine. Mon Dieu, oui, quelques intérêts dans le département du Nord qu'il ne fallait pas négliger ! Jacques parlait même, en cachette, d'un héritage inespéré qui venait de lui échoir. Les hôtes de la Grande-Grèce rapprochaient ce voyage inattendu des allures inaccoutumées de leur compagnon ; ils en vinrent à se convaincre les uns et les autres qu'un brusque incident modifiait tout à coup la vie aventureuse du gentilhomme. On ne lui en témoigna qu'une considération plus grande. M. de Vaulcomte partait en effet, mais pour le Midi et non pour le Nord. Peut-être jugeait-il à propos de ne point raconter ses affaires intimes à ses excellens amis. On glosa de ce voyage, entre décavés, pendant dix minutes, en attendant l'heure du dîner. Chacun émit son opinion : l'un prétendit que Jacques allait essayer à Monte-Carlo sa veine enfin retrouvée,

l'autre qu'il devait prochainement se marier. Puis les jours s'écoulèrent, et l'on cessa de s'occuper de lui. L'absence de M. de Vaulcomte dura plus longtemps qu'il ne le croyait lui-même, car pendant plusieurs semaines il ne reparut point à Paris. Qu'allait-il faire cependant, sinon creuser le piège où il s'efforcerait de pousser la malheureuse Thérèse, remontée de si bas pour tomber entre les mains de ce misérable?

XVI.

Les natures faibles cèdent tout de suite. Le ressort de leur volonté est bientôt cassé. Thérèse, au contraire, était trempée pour la lutte. Son premier sentiment de colère lui revenait. Quoi! elle aurait si énergiquement combattu pour succomber dès les premiers pas? Froidement, elle regarda la réalité bien en face. Qui possédait son secret? Qui la reconnaissait dix ans après son départ de France? Un des chanteurs du café-concert, ses camarades d'autrefois, ou Marius Flougeac, l'ancien baryton de Marseille devenu impresario? Son imagination n'allait pas au-delà, et ne se connaissant pas d'ennemis, elle ne concevait pas qu'on voulût la jeter dans l'abîme. Un fait restait indéniable. Quelqu'un pouvait mettre son nom ancien sur son visage; quelqu'un pouvait raconter sa vie de fille perdue; et non pas en susurrant quelques-unes de ses adroites calomnies qui font vite leur perfide chemin, mais en énonçant la vérité, étayée de faits clairs, nets et précis. Un frisson la secouait. Lutter! Comment lutter contre un ennemi qu'on ignore? Elle examina son visage dans une glace et se vit toute blanche, torturée par l'inquiétude, bouleversée par l'angoisse. Et Robert allait venir! Jamais elle n'oserait supporter son regard. Il lui semblait que les yeux francs du capitaine liraient son secret sur sa figure, et qu'elle ne lui cacherait rien, non, rien!

Brusquement, Thérèse prit un parti; elle défendrait sa porte, elle se dirait malade, elle ne verrait personne. Oh! non, personne! Cette malheureuse créature voulait la solitude pour discuter avec elle-même et se raidir contre le danger. Pendant que ces pensées roulaient en son esprit surexcité, le timbre de l'hôtel résonna dans le silence. Quelques minutes après, elle vit Robert descendre les degrés, traverser la cour et s'éloigner, la tête courbée. Il souffrait de n'avoir pas été reçu, il souffrait de la savoir malade, et d'être éconduit comme un indifférent. Et quand? Lorsqu'il venait d'ouvrir son cœur, d'avouer son amour, lorsqu'elle-même avait à demi confessé le sien. Le soir, un peu avant le dîner, il se présenta de nouveau et n'obtint que la même réponse : « Madame est souffrante et condamnée à fermer sa porte. » Comme il devait

être malheureux! Il ne comprendrait pas cet exil subit qui le frappait à l'heure où il devait le moins s'y attendre. Quelque chose lui disait que Robert douterait de cette maladie soudaine, qu'il y verrait une manœuvre, une coquetterie, peut-être une cruauté. Est-ce que les amoureux ne raisonnent pas toujours en n'envisageant qu'eux-mêmes? S'il allait s'éloigner d'elle! S'il allait se détacher d'elle! Robert lui plaisait seulement, quelques jours avant. Après ses paroles, si tendres, elle avait senti son cœur doucement remué; et maintenant, en craignant de le perdre, elle mesurait la profondeur du sentiment qui la dominait. Analysait-elle même bien exactement la nature de son amour? Comment l'aurait-elle pu, puisque, quelques jours auparavant, elle ne le soupçonnait pas encore?

Elle aimait, et elle avait besoin d'être aimée. Jamais elle n'eût rêvé une passion plus délicieusement caressante, plus chastement idéale. Et à l'heure où son bonheur se complétait, elle le laisserait échapper! Pourquoi? Parce qu'un inconnu lui jetait au visage son nom d'autrefois? Eh bien! non, elle lutterait, elle résisterait vaillamment. A quoi bon se désoler? Autant elle cédait tout d'abord à son découragement, autant, à cette heure, elle se raccrochait à l'espérance. Cet inconnu qui la souffletait de son passé, qui était-il, d'où venait-il? Pourquoi le redoutait-elle ainsi? Il n'osait pas même l'aborder, lui parler! Et quand même ce serait un ennemi? Il ne suffisait pas de connaître ce passé, ou un fragment de ce passé, pour reconstruire son existence: il faudrait encore des preuves. Et lesquelles pourrait-on donner? Où les recueillir, à qui les demander?

Toutes ces idées traversaient le cerveau de Thérèse, ramenant peu à peu le calme dans son esprit bouleversé. Quand elle s'éveilla le lendemain matin, elle s'accusait presque de folie. Certes, oui, elle était folle! S'épeurer parce que quelqu'un l'appelait par son nom d'autrefois? Pauvre Robert! Il souffrait sans doute, comme elle; comme elle, il redoutait une catastrophe qui détruirait soudainement son rêve de bonheur. L'après-midi commençait à peine, lorsque le jeune homme se présenta de nouveau à l'hôtel de Courtival. Il faillit jeter un cri de joie quand on lui dit que Thérèse l'attendait dans la bibliothèque. Elle l'aimait donc toujours, et sans doute le valet de chambre ne mentait pas la veille en affirmant que sa maîtresse était malade. La jeune femme vint à lui, les mains tendues.

— Excusez-moi, dit-elle; je me sentais souffrante. Il faut que vous ayez un peu d'indulgence. J'ai mes heures d'abandon et de découragement, où je dirais volontiers comme la pauvre héroïne malheureuse : « Plus ne m'est rien, rien ne m'est plus... »

— Ah! si vous m'aimiez, vous ne connaîtriez plus ces tristesses-là!

Les lèvres de Thérèse s'entr'ouvrirent pour répondre; une lueur d'hésitation passa dans ses yeux. Puis sa franchise l'emporta :

— Je vous aime, murmura-t-elle.

Robert jeta un grand cri de joie, et voulut prendre entre ses bras le corps souple de son amie.

— Non, non, je vous prie!..

— Eh bien! accordez-moi une grâce! Paris est à peu près désert, et, d'ailleurs, notre intimité est acceptée par tout le monde. Donnez-moi votre journée entière. Permettez-moi de vivre auprès de vous les heures tièdes de cet après-midi; ce soir, je vous enlèverai, et nous irons dîner ensemble sous les arbres, voulez-vous?

Elle souriait à présent. Peut-être ne se fût-elle pas abandonnée aussi vite au charme qu'il exerçait sur elle, sans la menace qu'elle croyait la veille suspendue au-dessus de sa tête.

— Soit, dit-elle. Aussi bien, si je vous rends heureux, je me rends heureuse moi-même.

Robert était fou de joie. Elle l'aimait! L'aveu était enfin sorti de ses lèvres, et maintenant tout lui disait que cette exquise et délicate créature lui appartiendrait. Aucun projet n'avait été ébauché par elle; mais il la sentait sienne, prête à devenir sa femme. L'aimer devant tous et en plein soleil! Grand Dieu! quelle joie!

Quand il la quitta vers six heures, Robert croyait rêver. Il reviendrait la prendre à la nuit pour ne plus se séparer d'elle que très tard. L'idée le hantait de dîner avec Thérèse, à la fois en plein Paris et loin de Paris. La grande ville offre peu de ressources aux amoureux qui veulent s'enfuir et cacher leur bonheur. La plupart s'en vont dans les établissemens connus et tarifés par la mode. Mais le jeune homme se révoltait à la pensée d'y conduire Thérèse. Il concevait un projet à la fois original et bizarre, et il savait d'avance qu'il plairait à Mme Dawitt. Au milieu du Jardin d'acclimatation, dans un fouillis d'arbres et de verdure, se trouve un petit restaurant que bien peu de Parisiens ont remarqué. Souvent le capitaine, épris de solitude, envoyait une dépêche pour avertir qu'il viendrait dîner le soir. Rien de plus délicieux pendant les torpeurs lourdes de l'été. Le visiteur solitaire peut se croire transporté par une baguette magique loin du boulevard. Le silence et la fraîcheur le bercent doucement; de temps en temps, les centaines d'animaux, parqués à droite et à gauche, jettent un appel voluptueux; et c'est comme une évocation des pays lointains et mystérieux, au milieu du tumulte puissant de la capitale. Lorsqu'à huit heures du soir, Thérèse se vit dans ce décor étrange, elle comprit aussitôt la pen-

sée délicate de son ami. Il voulait lui rappeler la Maison-Rouge et les poésies louisianaises. La table, dressée en plein air, s'éclairait aux lueurs fauves du soleil couchant. A droite et à gauche montaient des flots de verdure, et, sans les fils de fer tressés qui couraient le long des allées, on aurait pu se croire en pleine campagne.

— Je ne m'imaginais pas qu'une pareille oasis pût exister au milieu de Paris, dit Thérèse en souriant de plaisir. Elle me fait songer au lac des Eaux-Claires.

Des cerfs des Alpes, des chamois, des biches, avaient sauté pardessus leur grillage et, plantés à dix mètres des jeunes gens, les regardaient de leurs yeux languissans emplis de stupeur et de rêverie.

— Ne soyez pas étonnée si notre dîner a de pareils spectateurs, reprit Robert. Tous les soirs, ces animaux se sauvent de leurs cages et vont rôder dans le parc, à la clarté de la lune. J'ai souvent pensé, quand on m'a conté ce détail, qu'ils devaient se rappeler les nuits de leurs montagnes natales. Les hommes et les animaux sont d'énernels exilés. Nous nous enfuyons, nous aussi, de notre prison pour nous réfugier dans l'oubli des songes aériens : puis la réalité a tôt fait de nous ressaisir, et nous rentrons dans nos geôles plus attristés...

Un sourire éclaira le visage de Robert :

— Je prête à de simples chamois une philosophie un peu trop compliquée! Ils ne reviennent à leurs cages que pour y retrouver la pâture du matin!

Thérèse riait à son tour, et comme elle l'interrogeait à nouveau sur sa vie ancienne, sur ses rêves, sur ses espérances, il lui chantait pour la dixième fois le doux cantique de son amour. Et tout le passé revivait, et il lui contait encore comment l'invincible amour s'était planté dans son cœur. L'ombre les enveloppait, descendant en nappes grises sur les arbres voisins. Vaguement, la lueur des globes dépolis, qu'on avait apportés sur la table, jetait une clarté tremblante. Il s'était assis près d'elle, et maintenant leur causerie se faisait plus tendre et plus intime. Des projets, si doux à rêver, un existence nouvelle à construire! Ils habiteraient Paris pendant quatre mois d'hiver. Le reste de l'année, ils s'en iraient à travers l'Europe, promenant leur bonheur inassouvi partout où le ciel clément convie les heureux de ce monde à chercher le soleil.

Une ou deux fois, une pointe de jalousie avait traversé le cœur de Robert. Il pensait à ce mari disparu, à cet ami d'enfance, à ce premier possesseur de tant de beautés cachées et visibles. Par un phénomène psychologique dont il ne se rendait pas compte lui-même, il sentait cette jalousie germer dans son cerveau depuis qu'il avait obtenu l'aveu de la jeune femme. Auparavant, jamais une pareille idée

n'eût hanté son esprit. Il entr'ouvrit la bouche pour prononcer le nom de Phineas. Et puis une pudeur le retint. Après tout, cet homme ne vivait plus; lui, le nouvel élu, il triomphait si bien du passé que Thérésine n'hésitait pas à lui confier son avenir.

Alors, chassant ces amères et inutiles songeries, il en revint aux délices de l'heure présente, goûtant à pleines lèvres son bonheur inespéré. La soirée, d'une infinie douceur, était embaumée par les bouquets de roses écloses au milieu des parterres. Tout à coup, la lune se leva dans le ciel pur, et les animaux captifs lancèrent leur salut rauque à la pâle déesse des nuits. Puis tous se taisaient brusquement, comme pris de peur subite. Robert avait appuyé son bras sur celui de Thérèse, et ils marchaient à travers les allées, ne disant pas un mot, émus et inconsciemment troublés par le grand silence qui les entourait. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à l'étang, assez large, dont les eaux semblaient argentées sous les pâles rayons. Au fond se dresse une grotte artificielle où vont dormir les cygnes quand le soleil est couché. On les voit de loin, éclairant l'ombre, et, tels que des apparitions blanches, glissant indolens et superbes sur l'eau immobile. A demi apprivoisés par l'habitude, ils viennent au-devant des visiteurs chercher les friandises qu'on leur apporte; et bientôt une armée de cygnes nagea doucement vers la rive où Thérèse et Robert se tenaient debout, charmés de ce spectacle imprévu. Les oiseaux blancs avançaient d'une allure régulière et lente, ouvrant à demi leurs ailes gonflées, éblouissantes sous les reflets de la lune. C'était comme une flottille féerique apparue soudainement dans ce décor, et cette symbolique vision de l'amour, émouvante comme un présage, prenait pour les jeunes gens un caractère augural.

Ils furent vite entourés des cygnes rangés en demi-cercle, dressant leur col mince, et battant l'eau très légèrement. Les rayons se déplaçaient de temps à autre, et sur l'étang, redevenu couleur d'acier, les gracieux messagers des voluptés futures se détachaient comme la neige des pommiers d'avril sur un terrain sombre. Robert glissa tendrement son bras autour de la taille de son amie. Elle ferma les yeux, laissant tomber en arrière sa tête, qui s'appuya sur la poitrine du jeune homme. Il tendit les lèvres vers ces lèvres roses qui s'offraient à lui; et c'est ainsi qu'ils échangèrent leur premier baiser d'amour...

Lorsque, deux heures plus tard, Thérèse se trouva seule dans sa bibliothèque, elle était comme grise de bonheur. Elle se sentait aimée et surtout elle aimait! Cela est si bon d'aimer, de se donner, de se dévouer! Elle aimait comme elle croyait impossible d'aimer, c'est-à-dire avec la plénitude de ses sensations renouvelées. Accoudée à sa fenêtre, qui donnait sur le parc de l'hôtel, elle restait immo-

bile, les yeux fixes, recommençant par le souvenir les heures délicieuses qu'elle venait de vivre. Son imagination évoquait le passé et l'avenir; elle se voyait heureuse à jamais avec Robert, qui remplirait d'allégresse tous les jours de son existence. Elle oubliait jusqu'à ses angoisses de l'avant-veille. Sa pensée ne s'y arrêtait même plus; ou si elle se rappelait une minute la scène des Tuileries, c'était pour n'y plus attacher d'importance. Heureuse, elle était heureuse! Et ses lèvres remuaient comme pour prononcer à voix haute ce mot exquis. Qu'aurait-elle redouté maintenant? Elle n'appréhendait plus rien. Il lui semblait que cet amour la protégeait contre toute menace, qu'il devenait comme un bouclier solide placé entre elle et les ennemis ignorés. En réalité, elle était moins seule dans la vie. Elle possédait l'ami sûr, absolu, en Nathaniel; elle posséderait l'amant immuable en Robert. A peine, en fermant les yeux, eût-elle reconnu bien, bien loin dans le passé, la petite chanteuse de café-concert, qui naguère hantait sa mémoire. Thérésine était décidément morte, cette Thérésine dont le nom la faisait pâlir quarante-huit heures auparavant. Elle allait franchir le dernier échelon et consacrer, par un mariage nouveau, la royauté nouvelle qui ferait d'elle l'une des souveraines du tout-puissant Paris.

XVII.

Il était onze heures du matin. Encore bercée par son rêve, Mme Dawitt rentrait souriante de sa promenade au Bois, quand le valet de chambre lui remit une carte de visite: « *Jacques de Vaulcomte.* » Ce nom ne disait rien tout d'abord à Thérèse. Le valet de chambre ajouta que ce visiteur inconnu se présentait comme un ami ancien de M. Phineas Dawitt. Il attendait depuis dix minutes dans le salon Louis XVI, espérant qu'on lui ferait l'honneur de le recevoir. Le domestique parlait pour l'acquit de sa conscience, car sa maîtresse ne l'écoutait même pas. Non qu'elle eût le pressentiment d'un malheur. Elle cherchait à fixer les souvenirs que lentement ces cinq syllabes éveillaient en elle. Une curiosité vague lui venait; et puis un ami de Phineas... qui pouvait-il être? Sans même entrer chez elle pour retirer son amazone et passer une robe, elle alla droit au salon Louis XVI. Sur le seuil elle s'arrêta, jetant rapidement un regard devant elle. Jacques se leva dès qu'il l'aperçut, et la saluant avec un profond respect:

— Veuillez me pardonner, madame, si je prends la liberté de me présenter chez vous à une heure aussi matinale, mais je ne fais que traverser Paris, où j'habite rarement. Je m'en serais voulu, y passant une journée, de ne point venir saluer la veuve de mon plus ancien ami.

— Monsieur...

D'un geste, elle faisait signe à M. de Vaulcomte de s'asseoir en face d'elle. Le nouveau-venu paraissait gêné, ou plutôt il était visiblement étonné. Quand on a beaucoup rôdé dans les bas-fonds parisiens, on connaît pas mal de ces aventurières qui se glissent dans le monde par fraude ou par complaisance. Mais toutes rappellent plus ou moins leur origine vulgaire ; tandis que là, Jacques se trouvait en face d'une vraie grande dame. Il l'avait seulement entrevue, trois jours avant, dans le jardin des Tuileries. Un coup d'œil suffit pour reconnaître, non pour analyser. Il sentait vaguement que cette jeune femme à la lèvre hautaine, au regard loyal, ne serait pas une ennemie facile à vaincre. Au lieu d'attaquer franchement, il rusa, tournant autour de l'obstacle.

Il parla de Phineas, de leur amitié de collège, des rencontres très rares qu'ils avaient eues depuis la séparation première. Il disait tout cela d'un ton léger, ne précisant rien, n'insistant sur aucun détail, comme s'il ne voulait pas éveiller les craintes de son adversaire. Et, malgré ces précautions, il obtenait un résultat tout contraire. Jacques pouvait dorer ses paroles, mais non pas se débarrasser de ce qui décelait en lui l'aventurier louche et malfaisant.

Sans qu'il s'en rendît compte, à mesure qu'il débitait son petit discours, ses yeux ne quittaient pas les yeux de Thérèse. Mme Dawitt sentait une terreur irraisonnée s'emparer d'elle. Ce regard dur qui heurtait le sien l'épouvantait. Elle devinait un ennemi en cet homme qui se présentait brusquement ; et d'autant plus que, de minute en minute, elle ressaisissait son souvenir. Oui, elle le connaissait cet étranger, cet ami prétendu de Phineas. Mais où l'avait-elle vu ? où l'avait-elle rencontré ? Dans quelles circonstances ? Elle cherchait, et ne trouvait pas ; et sa peur augmentait avec son angoisse. Oui, sa peur ! Elle aurait voulu qu'il hâtât son attaque, qu'il démasquât ses batteries. Cependant, pour rien au monde, elle n'aurait prononcé un mot qui pût lui donner barre sur elle. Ce fut Jacques, impatienté, qui entama les hostilités :

— Je m'étonne, madame, que vous ne m'ayez pas reconnu tout de suite. La dernière fois que j'ai vu Phineas, il était avec vous.

— Avec moi !

Thérèse prononça ces deux mots d'une voix faible, car sa terreur, toujours croissante, l'étreignait à la gorge.

— Je me suis bien vite aperçu que vous m'aviez oublié. C'est naturel ; tant d'années nous séparent de ce souper que nous avons fait à Cannes en 1876...

Il s'arrêta une minute pour jouir de son triomphe. Thérèse l'écoutait, immobile, les sourcils froncés. Sa volonté seule la soutenait.

Dans ce péril effrayant, elle sentait son énergie s'en aller lentement. Cannes! Cet homme l'avait connue à Cannes! Elle se rappelait maintenant; elle se rappelait! Par une effroyable fidélité de mémoire, elle reconstitua d'un seul coup le passé : d'un seul coup, elle eut la vision très nette de ces années maudites.

— Ah! vous avez fait un beau rêve, madame! Qui aurait cru que la petite chanteuse du café-concert dirigé par Marius Flougeac serait un jour l'une des plus grandes dames de Paris?

Il se tut de nouveau. Sa voix devenait railleuse. Il semblait sûr de son fait, et ne parler qu'en homme certain de la victoire.

— J'ai pensé que vous seriez curieuse d'avoir des nouvelles de cet excellent Marius Flougeac, et aussi... aussi de quelques-unes de vos anciennes camarades. Je viens de me promener dans le Midi à votre intention. A votre intention, mon Dieu oui! Lorsque j'ai eu l'honneur de vous rencontrer l'autre jour aux Tuileries, je ne me suis pas trompé une minute. Vous êtes de celles qu'on n'oublie jamais, madame, quand on a eu l'honneur de les voir pendant une soirée! C'est alors que j'ai eu l'idée de retrouver vos amis d'autrefois. Figurez-vous que j'ai déjeuné avec Marius Flougeac! Le brave garçon a fait fortune. Il habite une jolie bastide dans la plaine de Toulon. Quand je lui ai parlé de vous, il a sursauté de joie. « Oh! cette bonne Thérésine! s'est-il écrié. Je serai ravi de l'embrasser sur les deux joues! » Et Mlle Dahlia! vous avez oublié Mlle Dahlia? Quelle jolie voix! Vous souvenez-vous de ses minauderies charmantes lorsqu'elle chantait :

> Elle s'app'lait Ernestine,
> Et vendait de la sardine,
> Et lui s'appelait Ernest,
> Employé d'l'gar' de l'Est!

J'ai dîné avec Mlle Dahlia! Elle est mariée à Nice avec un couturier, et leurs affaires sont assez florissantes. J'ai cru qu'elle se pâmerait de joie quand j'ai prononcé votre nom...

Thérèse écoutait toujours. Elle comprenait maintenant! Cet homme voulait la dominer, lui faire peur. Son instinct l'avertissait qu'elle ne se trompait pas. Jacques de Vaulcomte la rencontrait; après l'avoir reconnue, il se disait sans doute qu'une seule preuve ne suffisait pas. Alors il partait en guerre et se présentait armé de toutes pièces. Qui douterait si trois personnes s'écriaient : « C'est bien la Thérésine d'autrefois! » Mais où voulait-il en venir?

— Vous le voyez, madame, continua l'aventurier avec un gros soupir, tous vos amis ont eu de la chance, excepté moi. Hélas! la fortune m'a cruellement poursuivi. Quand j'ai soupé avec vous, jadis, j'étais riche. Aujourd'hui, je suis pauvre. Que dis-je, pauvre?

Ruiné. Si vous vouliez cependant... Aurez-vous jamais d'ami plus sûr que moi? Paris vous croit de bonne famille créole. Ce bon Paris! il est si facile de le tromper sur l'étiquette!

Le but de l'aventurier était clair, Thérèse ne se leurra pas d'un vain espoir; elle dit d'une voix brève :

— Vous venez ici pour me vendre votre silence. Combien voulez-vous?

— Madame!

— Pas de phrases! Combien voulez-vous?

Et, gêné par cette riposte brutale, Jacques prenait la mine offensée d'un galant homme susceptible. Mais il n'était plus temps de jouer la comédie. Mme Dawitt se sentait enfermée dans une impasse : elle voulait en sortir coûte que coûte.

— Ayez au moins la franchise de votre action, reprit-elle. Jouons cartes sur table! Vous m'avez suivie, l'autre jour. Vous avez pris des renseignemens sur moi. On vous a dit que j'étais riche, très riche même. Or, vous l'avouez vous-même : vous êtes pauvre, vous êtes ruiné. Si vous avez couru les villes du Midi pour retrouver... les gens que vous me nommiez tout à l'heure, c'est que vous avez un projet. Ce n'est pas difficile à deviner. Je vous le demande donc encore une fois : combien voulez-vous?

Si bas qu'un homme soit tombé, il garde toujours une sorte de pudeur instinctive. Certes, il ne répugne pas à commettre une infamie; au moins ne veut-il pas qu'on le traite de coquin. L'attitude nette et franche de Mme Dawitt intimidait M. de Vaulcomte. Il sentait peser sur lui le regard clair de la jeune femme. Il y eut un petit silence; mais les hésitations de l'aventurier ne durèrent pas plus longtemps que ses scrupules. Il s'efforça de sourire, et d'un ton assez léger :

— C'est un vrai plaisir, madame, que de conclure une *affaire* avec vous. J'appuie sur le mot affaire, car c'en est une, n'est-il pas vrai? Décidément, vous étiez digne de la haute fortune à laquelle vous êtes parvenue. Vous me demandez quelle somme je veux toucher? Dieu me garde de poser des conditions! Je suis bon gentilhomme. Fixez-vous même un chiffre, et quel qu'il soit...

Thérèse l'interrompit d'un geste, et se leva. Elle prit sur un meuble un petit buvard en cuir de Russie, l'ouvrit et griffonna rapidement quelques mots. Et, tendant un papier à M. de Vaulcomte :

— Puisque votre silence est à vendre, je l'achète!

Il n'eut pas même le temps de balbutier une parole. Déjà Thérèse avait sonné, et un valet de pied entrait dans le salon Louis XVI.

— Reconduisez monsieur, dit-elle.

Jacques ne remarqua même pas la façon insolente dont elle

le congédiait. D'un rapide coup d'œil, il avait parcouru le papier que chiffonnaient ses mains un peu tremblantes. Thérèse priait son banquier de remettre cinquante mille francs au porteur de la lettre. Cinquante mille francs ! Pour une simple menace ! Pendant qu'il traversait la cour de l'hôtel, M. de Vaulcomte ne se tenait pas de joie. Décidément, il avait eu une bonne idée. Il allait refaire sa fortune, grâce à cette ancienne chanteuse de café-concert. Ah ! comme il se vengerait de tous ces insolens qui lui tournaient le dos depuis sa déconfiture ! Certes, en voyant de près Mme Dawitt, la moitié de ses espérances s'étaient évanouies. Il ne pouvait plus songer à épouser la veuve de Phineas. Ce drôle devinait le caractère résolu de la jeune femme à la manière hautaine dont elle l'avait reçu. Que lui importait, en somme ? M. de Vaulcomte ne désirait nullement posséder une femme légitime ! Que Thérèse lui donnât de l'argent, qu'elle lui permît de recommencer son existence d'autrefois, le misérable n'en demandait pas davantage. Son ambition n'allait pas au-delà d'une vie large et facile. Il ne s'inquiétait pas de savoir d'où viendrait l'argent, pourvu qu'il en dépensât.

Toutes ces pensées traversaient son esprit, pendant qu'il s'en retournait alerte et joyeux vers le boulevard. Cet homme n'était pas un coquin vulgaire. Il se promettait bien de ne pas effrayer Mme Dawitt, de ne pas abuser du secret qui la mettait sous sa dépendance. D'ailleurs, à quoi bon tourmenter la jeune femme ? Certainement, elle ne pourrait ni s'enfuir ni lui échapper. Après s'être installée somptueusement à Paris, elle ne se sauverait pas au loin, afin de se délivrer d'un ennemi. Un ennemi ? Mais il se sentait plein de sympathie pour elle, au contraire ! Au besoin même, il la défendrait, si jamais un insolent se permettait de l'attaquer devant lui !

Et, pendant ce temps-là, Thérèse était seule dans sa chambre, en proie à de folles terreurs. Il ne s'agissait pas maintenant de discuter un danger plus ou moins réel. Le danger, elle le voyait face à face. Si elle n'achetait pas le silence de cet homme, elle serait perdue. A tout prix, elle devait obtenir qu'il se tût. Elle venait de lui donner une grosse somme comme on jette un os à un chien. Mais, bientôt, M. de Vaulcomte reparaîtrait, il ferait de nouvelles menaces, elle serait forcée de le payer une seconde fois. Et, après cette seconde fois, une troisième, et, après cette troisième fois, une quatrième, et toujours, et toujours ! La malheureuse ! ce misérable la tenait dans ses griffes. Si encore elle eût été certaine qu'il ne dît jamais rien ? Et personne à qui se fier, à qui demander du secours, personne ! Nul ne pouvait venir à son aide, encore moins Robert que les autres.

Robert ! Qu'allait-elle faire avec lui maintenant ? La veille encore,

elle se croyait libre et seule au monde. Excepté Nathaniel, aucun être humain ne connaissait le passé honteux. Elle s'imaginait s'être réhabilitée, et voilà que soudain elle tombait du haut de ses espérances. Écrire à Béryot, lui dire d'accourir à Paris, le charger de la défendre? Mais Nathaniel ne serait pas plus fort qu'elle-même en présence d'un ennemi tenace et rusé. Cette femme, à l'intelligence supérieure, s'efforçait d'examiner la situation où elle se trouvait jetée à l'imprévu. D'abord avait-elle eu tort de céder tout de suite, de s'épeurer dès la première menace? Valait-il mieux jouer la comédie, feindre de ne pas comprendre, et ordonner à ses laquais de chasser ce M. de Vaulcomte?

Mais non, elle n'avait été ni faible ni imprudente. Ce drôle possédait son secret. Si elle avait nié, il l'eût accablée sous l'évidence. Et de nouveau elle se demandait : « Que faire? » Thérèse hésitait, torturée, ne sachant quel parti prendre, lorsqu'on lui annonça le capitaine. En un pareil moment! La pauvre femme crut qu'elle allait se trouver mal. Il lui semblait que Robert lirait la vérité sur son visage. Refuser sa porte? Impossible. Il arrivait, encore enivré par les souvenirs de la veille. La caresse qu'ils avaient échangée, c'était pour lui le baiser de fiançailles. Dès qu'il aperçut Mme Dawitt, il s'arrêta net, pris de peur. Les yeux hagards de Thérèse, ses lèvres blêmes, sa figure décomposée, l'épouvantaient.

— Grand Dieu! qu'avez-vous?

— Ce n'est rien : un peu de migraine...

— Est-ce que nous ne sommes pas restés trop tard au Bois, hier soir? N'avez-vous pas eu froid?

— Ne vous reprochez rien. Ce n'est qu'un petit malaise qui passera vite.

Elle souriait en parlant ainsi, calme dans sa pâleur, s'efforçant de chasser les idées terrifiantes qui l'obsédaient. Elle trompa si bien Robert qu'il s'assit auprès d'elle, et rassuré maintenant :

— Je vous aime! Vous m'avez rendu le plus heureux des hommes. Jamais je n'oublierai les heures délicieuses que je vous dois. Voulez-vous que mon bonheur soit complet? Fixez le jour de notre mariage.

Elle eut un frisson. Le jour de leur mariage! Elle ne pouvait plus épouser Robert, à présent ; à présent que ce M. de Vaulcomte la tenait en son pouvoir, qu'il était capable de la perdre si elle n'obéissait pas à ses volontés.

— Eh! quoi, vous hésitez à me répondre? reprit le jeune homme avec beaucoup de douceur. Ne m'avez-vous pas avoué que vous m'aimiez?

— Ah! c'est parce que je vous aime que je vous supplie...

Elle ne savait que dire! Une terreur la prenait à la gorge. Si Robert allait deviner, grand Dieu!

— Vous me suppliez?.. Je ne comprends pas. Est-ce que je ne suis pas prêt à faire tout ce que vous voudrez? Il vous déplaît de vous remarier sitôt? Vos scrupules sont peut-être exagérés, mais je les respecterai sans me plaindre. Je ne vous demande qu'une seule chose: c'est de me fixer une date. Dites-moi: « A telle époque je serai votre femme, » et j'accepte tous les délais qu'il vous conviendra de m'imposer.

— Robert...

— Comment, vous vous taisez encore? Après le cher aveu que j'ai reçu de vous...

Elle se leva droite, frémissante, et d'une voix nerveuse:

— Oui, je vous aime! je vous aime, et il m'est impossible de vous épouser! Ne me demandez rien de plus; c'est un secret que je ne peux pas vous confier. Je vous en prie, laissez-moi seule. Vous voyez bien que, malgré tous mes efforts, je n'arrive pas à vous cacher ce que je ressens! Je vous en prie encore, partez, laissez-moi seule! Vous reviendrez plus tard, ce soir, demain; mais à présent...

Épuisée, elle retomba sur son fauteuil, et, cachant sa tête entre ses mains, elle éclata en sanglots.

XVIII.

Cette scène imprévue restait pour Robert absolument mystérieuse. Que s'était-il passé depuis la veille? Il ne savait pas! Mais, à coup sûr, un événement bouleversait la vie de Thérèse. Rester chez elle malgré sa défense? Il l'aimait trop pour lui désobéir. Interroger quelqu'un de ses gens? Il se respectait trop pour descendre jusque-là. Et cependant une jalousie lancinante le tourmentait. Les réponses incohérentes et inexplicables de la jeune femme le jetaient dans un ordre d'idées tout nouveau. Évidemment, un incident était survenu. Lequel? Elle l'aimait, et elle refusait de l'épouser. Elle refusait! Quelques heures plus tôt, ce mariage semblait bien décidé. A présent, elle s'enfermait dans un silence obstiné quand il la suppliait d'en fixer la date. Un homme très amoureux trouve toujours le moyen de donner à sa jalousie des explications rassurantes. Mais une autre remarque achevait d'effrayer le capitaine. Quand il était entré auprès de Thérèse, elle était toute tremblante, toute pâle. Pourquoi ce malaise subit, pourquoi cette terreur qu'elle essayait vainement de cacher?

Alors, il repassait dans son esprit toute l'existence de la jeune

femme depuis son arrivée à Paris. Mgr Hyacinthe la prenait dans son obscurité et la menait pour ainsi dire par la main dans tous les salons où elle fréquentait maintenant. Les personnes qu'elle connaissait, Robert les connaissait également. M. de Mérens, M. de Charlepont, M. de Clérac et les autres jeunes gens que voyait Mme Dawitt étaient ses amis à lui, ou ses camarades de club. Jamais personne n'avait prononcé sur le compte de Thérèse un seul mot qui pût l'atteindre. Pas même une de ces plaisanteries souriantes qu'on oublie en cinq minutes. Sa vie était au grand jour, et cependant...

Et cependant sa jalousie concevait d'absurdes soupçons! Si, après tout, cette femme pieuse et charitable, qui visitait les malades et secourait les pauvres, si cette femme n'était qu'une hypocrite adroite et corrompue? Si, comme tant d'autres, elle faisait le bien ostensiblement et le mal en cachette? Si sa vertu n'était qu'un masque qui cachait son vice? En quittant l'hôtel de Courtival, Robert était rentré directement chez lui; et il se posait anxieusement toutes ces questions en marchant avec fièvre à travers sa chambre. En somme, pourquoi Mme Dawitt n'aurait-elle pas un amant? Un amant qu'elle aurait pris par ennui, par distraction, par oisiveté? Elle ne l'aimait pas, cet inconnu qu'il soupçonnait. Mais évidemment elle lui avait écrit. Les femmes sont si imprudentes! Et lorsqu'elle annonçait à cet homme qu'elle voulait le quitter, elle subissait des menaces qui la terrifiaient. C'est pour cela qu'elle tremblait, qu'elle pleurait, qu'elle refusait de fixer la date de leur union. Quelle autre explication Robert se serait-il donnée à lui-même? Certes, il aurait dû se dire que la vie de Mme Dawitt ne prêtait même pas à la médisance. Mais les hommes, même les meilleurs, n'ont qu'une piètre idée de la vertu des femmes : les uns, parce qu'ils ont eu beaucoup de maîtresses; les autres, parce qu'ils tiennent l'espèce humaine en médiocre estime.

L'imagination de Robert travaillait, et il en arrivait à construire un roman, sinon vrai, du moins vraisemblable. Mme Dawitt était veuve et ne devait rien à personne. Soit à l'étranger, soit à Paris, elle rencontrait un jeune homme qui devenait son amant. Cette liaison se continuait après l'entrée de la jeune femme dans le monde, sous les auspices de l'évêque. Un jour, elle retrouvait Robert, elle l'aimait, elle voulait rompre... Il est impossible d'être violemment amoureux sans être violemment jaloux. Or, les raisonnemens d'un homme jaloux ne sont ni modestes ni logiques. Le capitaine ne songeait pas qu'une femme telle que Thérèse ne succombe ni par vice ni par désœuvrement. Elle peut s'abandonner à un homme qu'elle aime; elle est incapable de se livrer à un caprice sans lendemain. Puisqu'elle était riche, pourquoi aurait-elle pris

un amant qu'elle n'eût pas aimé? Et puisqu'elle était veuve, pourquoi ne l'aurait-elle pas épousé après l'avoir choisi? Pendant toute la nuit, ces idées torturèrent le malheureux. Il ne ferma pas l'œil un instant. Comme il arrive toujours, sa jalousie prenait corps, et ce qu'il ne faisait que supposer la veille devenait maintenant une réalité. Elle avait un amant! Qui était-ce? Il ne se demandait plus si Thérèse était coupable ou non. Il en était sûr. Il voulait connaître l'*autre*, ce rival exécré, le poursuivre, le souffleter, user sur lui sa rage et son désespoir. Ah! la misérable femme! Comme elles sont toutes pareilles, ces créatures qui se font un masque de la religion! Et, d'ailleurs, il saurait bien chasser le souvenir maudit de sa passion morte! Il souffrait encore, mais cette souffrance ne durerait pas longtemps; avec le mépris, l'amour s'en irait...

Le mépris! En était-il donc venu là qu'il pensât de pareilles horreurs sur une femme qu'il mettait si haut! Car, malgré sa jalousie, il sentait que sa conscience s'indignait et criait. Non, Thérèse ne mentait pas. Impossible! Sa vie était trop pure, ses yeux trop sincères, sa parole trop franche. Il se rappelait tout ce que son frère lui racontait naguère : l'héroïsme de Thérèse à Galveston, son dévoûment que rien ne rebutait, son courage toujours actif, au milieu de périls toujours renaissans; il se rappelait la conduite de Mme Dawitt à Paris, cette conduite admirée par tout le monde; il se rappelait enfin le charme de sa causerie, la séduction de sa parole, la souplesse de son intelligence. Et, à présent, le jeune homme défendait Thérèse contre lui-même avec autant d'ardeur qu'il l'accusait une heure auparavant. Mais alors pourquoi? Oui, pourquoi? C'était toujours là qu'aboutissaient ses doutes et ses angoisses! Elle s'était troublée en le voyant, elle avait pleuré... Et, sans doute, il se serait posé cent fois les mêmes questions pour n'y point trouver de réponses, si, au matin, le sommeil ne l'eût jeté sur son lit, dompté et vaincu par la souffrance et par l'insomnie.

Pendant que la jalousie torturait Robert, M. de Vaulcomte tentait la fortune avec l'argent de Thérèse. Un seul vice est inguérissable : le jeu. Après s'être ruiné autour des tapis verts, Jacques se hâtait d'y retourner. Quand il entra au tripot vers neuf heures du soir, il y eut une émotion parmi les habitués. On ne se trompait donc pas naguère, lors de sa disparition? Il devait avoir hérité pour être si hautain. Jacques parlait haut, il appelait les valets de pied d'un ton vainqueur; il riait d'un rire sonore et insolent; le « colonel » lui-même n'était pas à l'abri de ses impertinences. Tout tripot qui se respecte possède au moins un colonel!

— Eh bien! messieurs? s'écria tout à coup M. de Vaulcomte. Est-ce que nous ne faisons pas une *petite* partie? Il y a mille louis en banque!

On raconte que les invasions de sauterelles s'arrêtent subitement dans leur vol, quand elles planent au-dessus d'une grasse province de la Mandchourie ou du Turkestan. Il y a un instant d'hésitation dans l'armée dévastatrice ; et brusquement elle s'abat, avec un bruit sinistre d'armes heurtées, sur les blés, sur les herbes qu'elle dévore en quelques heures. Les habitués des bas-fonds parisiens ont un instinct pareil et une pareille gloutonnerie. Ainsi qu'une armée de sauterelles, ils s'élancèrent autour de la table de baccara, et si rapidement, qu'en cinq minutes le grand salon de jeu fut rempli. La bataille dura jusqu'à cinq heures du matin. D'abord plein d'audace, parce que la fortune se montrait favorable, M. de Vaulcomte se signala par des *abatages* invraisemblables. Les huit et les neuf qu'il énonçait d'une voix cuivrée terrifiaient ses adversaires décontenancés. Bientôt, la veine tourna. Il fut obligé de sortir de sa poche de nouveaux billets de banque. Plusieurs fois il essaya de se dérober ; mais la meute des joueurs se pressait autour de lui, enhardie par la déveine du banquier. A l'aube, Jacques n'avait plus rien : pas même un louis. Il se leva de la table, repoussant avec rage son fauteuil de banquier, la tête basse, le corps usé, l'estomac vide :

— J'ai faim ! dit-il.

Un valet de pied le servit sur un guéridon. Et pendant qu'il soupait, il songeait qu'après tout il serait bien bête de se décourager. Est-ce qu'il n'avait pas Mme Dawitt à sa disposition? Est-ce que la jeune femme ne possédait pas une fortune considérable? Cinquante mille francs d'un coup ! Certainement, c'était un gros morceau ; elle se regimberait, elle refuserait de céder une seconde fois à ses menaces. Mais avec de bonnes paroles il l'amènerait encore à lui obéir. D'abord, il promettrait d'être sage. Depuis si longtemps il en était réduit à la portion congrue ! A mesure que Jacques dévorait hâtivement, ses illusions renaissaient. Le vrai joueur ne désespère jamais. Pendant les longues heures de cette nuit, il avait passé par toutes les phases de l'extrême joie et de l'extrême abattement. A son dernier coup de perte, il avait eu un mouvement de rage. Maintenant il se promettait bien de réparer son malheur. Il retournerait le jour même à l'hôtel de Courtival et se confesserait en toute sécurité. En somme, un secret qui pouvait perdre Mme Phineas Dawitt valait plus de cinquante mille francs ! Il se rappelait, jusqu'aux moindres détails, son entrevue avec la jeune femme. Elle s'était montrée hautaine et dédaigneuse, mais elle avait cédé tout de suite. Pourquoi ne céderait-elle pas encore? Et le corps échiné, il se jeta sur un des divans de la salle de jeu, où il s'endormit bientôt d'un lourd et pesant sommeil.

Lorsque M. de Vaulcomte s'éveilla, midi allait sonner. Les garçons de cercle respectent toujours le repos d'un joueur qui a

perdu deux mille cinq cents louis. Il se sentait tout guilleret, cet excellent gentilhomme! Rafraîchi par quelques heures de calme, fort de cet aplomb qui ne l'abandonnait jamais, il résolut d'exécuter son projet sans tarder. Il commença par regagner la chambre garnie où il gîtait, afin d'effacer les dernières traces de cette nuit fiévreuse. Après avoir fait une toilette très soignée, il déjeuna rapidement. Puis, la lèvre souriante, la moustache en crocs, la fleur à la boutonnière, il se dirigea d'un pas tranquille, ainsi qu'un promeneur indolent, vers l'hôtel de Courtival, où Thérèse ne l'attendait guère. Certes, il lui fallait une certaine audace pour se présenter en cette maison d'où on l'avait si nettement éconduit. Mais sa confiance superbe le soutenait; il ne doutait pas de la réussite.

Mme Dawitt eut un violent battement de cœur en entendant résonner le timbre de l'hôtel. C'était Robert, sans doute! Non, ce n'était pas Robert. Lorsqu'on lui annonça M. de Vaulcomte, la jeune femme ne put retenir un cri de colère. Si elle eût cédé à son premier mouvement, elle aurait refusé de recevoir ce misérable. Mais tant de craintes, tant d'angoisses l'assaillaient depuis vingt-quatre heures! Que lui voulait-il encore? Ne l'avait-elle point payé? Serait-elle donc condamnée au supplice d'admettre constamment cet homme chez elle et de subir sa présence? Cependant, elle se révolta. Elle fit répondre qu'elle était souffrante et gardait la chambre. M. de Vaulcomte écouta le valet de pied sans broncher. Il se contenta de répliquer qu'à son profond regret, il était forcé d'insister pour voir Mme Phineas Dawitt. Il s'agissait d'une affaire de la plus haute importance.

Thérèse crut qu'en effet un incident nouveau était survenu. Ses terreurs grandissantes l'empêchaient de percevoir nettement la réalité des choses. Elle n'avait pas de nouvelles de Robert; pas même une lettre. Elle s'imagina qu'un péril inattendu la menaçait. Pourquoi Marius Flougeac ou Mlle Dahlia ne viendraient-ils pas, eux aussi? Et il lui semblait que tout son passé allait surgir subitement pour la couvrir de boue! Si M. de Vaulcomte se présentait encore, impudemment, c'était peut-être pour l'avertir, pour la mettre sur ses gardes. Elle souffrait tellement, qu'elle perdait la tête, qu'elle devenait folle.

— Je vois que ma visite vous surprend, madame, dit Jacques avec un gracieux sourire. C'est naturel. Vous avez été si généreuse...

— Ah! de grâce, monsieur!

— Croyez que ma reconnaissance vous est à jamais assurée. Hélas! la vie est ainsi faite que je suis de nouveau forcé d'avoir recours à vous. Comment ai-je dévoré le patrimoine de ma famille?

Par le jeu. Le jeu est une plaie sociale! Les gouvernemens devraient protéger les hommes contre leurs passions. Hier, en vous quittant, je comptais noblement employer la somme que vous m'avez si libéralement offerte. Le vice fatal qui a perdu ma vie l'a emportée encore une fois. J'ai joué et j'ai perdu.

Thérèse le regardait, écoutant à peine les paroles qu'il prononçait. Ainsi, c'était décidé; désormais, elle appartenait à cet homme; elle devenait son bien, sa chose. Elle serait forcée de subvenir à ses vices, de payer pour qu'il entretînt ses maîtresses, de payer pour qu'il pût jouer à son caprice, de payer pour qu'il menât la vie à grandes guides. Et cette fortune, qui ne lui appartenait pas, en somme, cette fortune, honorablement gagnée par plusieurs générations de travailleurs, serait la proie de ce misérable! Ce forban du boulevard, cet homme qui avait usé son existence dans les mauvais lieux, qui avait déshonoré un nom illustre en le traînant de tripot en tripot, serait son maître à elle, qui ne serait montée si haut que pour retomber si bas! Une colère violente la prit; elle devint toute pâle, si pâle que M. de Vaulcomte eut peur. Les yeux gris de Mme Dawitt étaient durs comme de l'acier.

— Écoutez-moi bien, dit-elle d'une voix nette. Vous connaissez mon secret. Hier, vous vous êtes présenté chez moi. Vous me menaciez de me perdre si je n'achetais pas votre silence. Ai-je eu tort ou raison de céder? Ce qui est fait est fait. Il ne me convient pas de revenir sur le passé. Mais si vous vous imaginez avoir raison de moi facilement, détrompez-vous. Agissez comme vous voudrez! Accusez-moi, calomniez-moi, si bon vous semble! En attendant, je vous chasse. Allez!

Et, d'un geste hautain, elle lui montrait la porte. M. de Vaulcomte ne s'attendait guère à cette sortie violente. Leurré par la scène de la veille, il espérait que Mme Dawitt lui obéirait la seconde fois aussi facilement que la première. Et voilà qu'elle se révoltait! Voilà que cette femme qu'il croyait avoir domptée le jetait hors de chez elle comme un serviteur pris en fraude. Un autre aurait piteusement quitté la place, mais Jacques ne se démontait pas aisément.

— Vous ne me connaissez guère, madame, reprit-il, et je vois bien que vous me tenez en médiocre estime! Moi, vous menacer? Je viens vous implorer, au contraire. J'ai été imprudent, je l'avoue. Cinquante mille francs perdus en une seule nuit... c'est de l'insanité! J'ai désiré vous voir, uniquement pour vous offrir un petit traité d'alliance. Vous occupez à Paris une situation considérable. Tout le monde vous respecte; Mgr Hyacinthe a pour vous une considération très haute, et mon ami Robert Clavière...

Son ami! Ce misérable était l'ami de Robert! Thérèse frissonnait

à la pensée que ces deux hommes auraient pu se rencontrer chez elle.

— Vous avez donc tout intérêt à ce que les choses restent comme elles sont. Soyez mon alliée, et je vous affirme que vous n'aurez pas à vous en repentir. Voici ce que je vous propose. Dans ma petite promenade à travers le Midi, je me suis procuré votre extrait de naissance. Le premier venu peut en faire autant; le premier venu peut établir que vous êtes la Thérésine qui chantait naguère dans le café-concert de Marius Flougeac. Eh bien! cette Thérésine, je vous offre de la supprimer. J'ai eu le malheur, il y a plusieurs années, de perdre une amie...

Il crut de bon goût de s'arrêter pendant une seconde et de feindre une émotion discrète.

— Certes, son prénom ne ressemblait pas au vôtre, mais il est d'habiles écrivains, et avec un grattage adroit... Vous me comprenez bien, n'est-il pas vrai? A côté de l'acte de naissance, vous aurez l'acte de décès. Et si quelque malotru s'avisait un jour de prétendre que vous avez quelque chose de commun avec la petite chanteuse de café-concert, il en serait bientôt pour sa courte honte. En échange, vous me signerez un chèque de... cinq cent mille francs...

Thérèse était écœurée. Le cynisme de cet homme lui donnait la nausée. Cédant de nouveau à sa colère, elle allait le chasser de sa maison, lorsqu'un domestique se présenta. Le capitaine Clavière faisait demander si Mme Dawitt pouvait le recevoir. Robert! Robert et Jacques de Vaulcomte en face l'un de l'autre! Une peur folle la saisit. A tout prix, il fallait empêcher qu'ils ne se rencontrassent. Robert avait été l'ami de Jacques; il se demanderait pourquoi cet homme venait chez sa fiancée.

— Priez M. Clavière d'attendre un instant, dit-elle au domestique.

Et elle restait debout, tremblante, éperdue. Elle sentait grandir le péril qui la menaçait, et qui montait autour d'elle comme une vague irrésistible, prête à la submerger.

XIX.

Elle était seule avec M. de Vaulcomte. Alors elle ouvrit une porte, et lui fit signe de se cacher dans le boudoir voisin.

— Attendez-moi. Vous aurez ma réponse tout à l'heure.

Enfin! Elle se regarda dans la glace et fut effrayée de sa pâleur. Pourvu que Robert ne se doutât de rien! Elle eut un geste violent et sonna.

— Faites entrer M. Clavière, ordonna-t-elle.

Robert arrivait humble et repentant, décidé à tout avouer, et ses doutes, et ses soupçons, et les terribles pensées qui le désespéraient depuis la veille. Cependant, il fut frappé aussitôt par l'embarras que décelait le visage de Thérèse. Il la contemplait, ne disant pas un mot, cherchant à lire jusqu'au fond de ces yeux clairs, jadis si tendres, et maintenant remplis de terreur. Il s'assit auprès d'elle, et lui prenant la main :

— Je veux que vous sachiez tout, dit-il. Hier, vous m'avez épouvanté. Vous me receviez d'une façon si bizarre! J'ai cru que vous ne m'aimiez plus. Et puis, je vous voyais trembler; vos larmes coulaient malgré vous. Des frissons vous secouaient, et vous sembliez être sous le coup d'une menace invisible. Dites-moi tout. Est-ce que je ne suis pas votre meilleur ami? Maintenant encore vous n'êtes pas vous-même. Y a-t-il donc dans votre vie un mystère que vous n'osiez point m'expliquer? Si vous saviez quelles idées mauvaises m'ont poursuivi et torturé! Je vous ai accusée, je vous ai maudite, j'ai cru que vous n'étiez pas digne de moi, et je vous ai calomniée dans ma pensée, ô chère créature que vous êtes!

Thérèse jeta un cri. Maintenant, elle regardait Robert avec angoisse. Comme il était près de deviner la vérité, grand Dieu! Elle sourit, devenant tendre et câline :

— Pardonnez-moi, mon ami, je suis trop nerveuse. Mais je changerai, vous serez content de moi. Quel ravissant dîner nous avons fait ensemble, l'autre soir! Je me sens si heureuse, quand je suis toute seule avec vous...

La jalousie du jeune homme était bien loin. Il aimait Thérèse si passionnément qu'un sourire d'elle suffisait à dissiper ses soupçons. Elle allait se livrer à toute sa joie reconquise, quand elle pensa à M. de Vaulcomte qui l'attendait dans le boudoir. Qu'il entrât soudainement et tout était perdu.

— Un ordre à donner, balbutia-t-elle, et je suis à vous. Si vous êtes libre aujourd'hui, je le suis aussi. Pourquoi n'irions-nous pas à Fontainebleau?

— Quel bonheur!

— Alors, vous permettez?

Thérèse alla vers un petit bureau de laque, et s'assit sur une chaise. Rapidement, elle écrivit quelques lignes. Robert la dévorait des yeux. Que se passa-t-il dans l'âme de cet homme, amoureux, jaloux et passionné? Quelle folie traversa tout à coup ce cerveau hanté pendant la nuit par des pensées si violentes? Thérèse se levait pour appeler un domestique, lorsque le capitaine s'approcha d'elle.

— Je vous en prie, dit-il, laissez-moi lire ce papier.

— Vous voulez...

— Je veux... je ne sais pas ce que je veux! Mais si c'est un caprice, pardonnez-le-moi.

La main de Thérèse froissait le papier et le serrait nerveusement.

— C'est trop à la fin! Je suis maîtresse, chez moi, et...

— Thérèse, je vous en supplie, donnez-moi cette feuille! C'est de la folie, de l'aberration, mais je souffre trop depuis vingt-quatre heures...

Il y eut une révolte chez Mme Dawitt.

— Non, dit-elle d'une voix presque dure.

— Thérèse!

— Ah! si dès aujourd'hui vous vous montrez violemment jaloux, que sera-ce donc quand nous serons mariés?

D'un geste nerveux, Robert saisit le poignet de la jeune femme.

— Donnez-moi cette lettre! s'écria-t-il d'une voix altérée.

— Non!

— Je le veux!

— Vous me faites mal, Robert!

— Je le veux!

— Jamais!

— Je le veux! Je le veux!

Il ne raisonnait plus, il ne réfléchissait plus. Il lui fallait ce papier que Thérèse serrait obstinément entre ses doigts frêles. La lutte ne pouvait pas être bien longue. Robert tenait le poignet de Mme Dawitt meurtri par sa main. Il sentit que l'effort diminuait. Elle-même renonçait à la lutte. Elle ouvrit les doigts, et la lettre glissa sur le tapis. Puis, se réfugiant sur un fauteuil, Thérèse éclata en sanglots. Robert était en possession de la feuille précieuse. Deux fois il hésita avant de la déplier, et de lire ces lignes mystérieuses ou terribles d'où allait dépendre sa destinée tout entière.

« *Partez, je vous en supplie... Je ferai tout ce que vous me commanderez de faire.* »

Ces quinze mots flamboyaient devant les yeux du jeune homme. Il relut à voix haute : « *Partez, je vous en supplie... Je ferai tout ce que vous me commanderez de faire.* » C'était clair. Thérèse appartenait à un inconnu qui la dominait. Les idées de la veille se pressèrent dans le cerveau de Robert. Cet amant qu'il soupçonnait, cet amant existait. Il en avait la preuve maintenant. Mme Dawitt voulait s'affranchir, afin de l'épouser, lui, Robert; et voilà qu'elle se heurtait tout à coup à une volonté énergique! Autrement, comment cet homme aurait-il pu la perdre? Pourquoi aurait-elle consenti à lui obéir? Il regardait Thérèse! Elle pleurait tou-

jours avec de longs sanglots. Il y avait tant de désespérance en elle, qu'une lueur de pitié traversa le cœur de ce malheureux affolé par la jalousie. Doucement, Robert prit la main de Thérèse : elle la repoussa avec une sorte de rudesse, qui raviva la colère du jeune homme.

— Cette lettre vous a confondue ! s'écria-t-il. Je savais bien que vous aviez un amant !

Elle se dressa toute pâle, les sourcils froncés, l'œil éclatant :

— Non, je n'ai pas un amant, dit-elle d'une voix creuse. Mais j'en ai eu vingt !

Elle était si belle, en jetant ce formidable aveu, que Robert recula. Thérèse courbait la tête, à présent. Puis, se laissant glisser à genoux :

— Vous croyiez que j'avais voulu vous tromper, murmura-t-elle d'un ton très doux. Ah ! si vous saviez quels orages ont bouleversé mon cœur ! A présent, je me suis juré que vous sauriez tout ! Écoutez-moi avec confiance : je ne mentirai pas. Non que j'espère encore conserver votre amour ! Mais au moins je garderai votre estime...

Et, toujours agenouillée, elle commença la terrible confession. Elle dit tout, et sa naissance au fond des montagnes du Var, et de quelle manière on l'avait élevée. Puis comment à quinze ans, elle se retrouvait petite vendeuse de fleurs sans argent et sans asile sur le pavé de Cannes. Pauvre Thérèse ! Elle entrait dans la voie douloureuse, comprenant bien qu'il était aussi cruel pour elle de parler que pour Robert de l'entendre.

— J'ai juré que vous connaîtriez ma vie entière ! Oui, voilà ce que j'ai fait. J'ai mené une existence de femme perdue. Mais pensez donc à la créature que j'étais ! J'ignorais tout ce qu'on apprend aux jeunes filles de mon âge. Je ne savais pas lire, je ne savais pas écrire. On ne m'avait pas même enseigné ce qu'on enseigne aux enfans de l'école primaire. Mon imagination ne concevait rien au-delà du monde où je vivais. Et je m'enfonçais chaque jour dans la honte, sans même pouvoir mesurer ce que c'était que la honte ! J'étais la courtisane déshonorée, mais inconsciente, qui ne sait ni d'où elle vient ni où elle va. Je vécus ainsi jusqu'au jour où j'ai rencontré Phineas. La Providence voulut qu'il m'aimât assez pour m'arracher à cet abîme !

Elle s'arrêta. Les larmes l'étouffaient. Robert fit quelques pas vers elle. Cette confession brutale et sincère le remuait jusqu'au plus profond de son être.

— D'abord, je ne me rendais compte de rien, reprit-elle. J'ai suivi Phineas, sans me douter qu'il opérait le rachat de mon

âme. Ah! Dieu seul peut savoir quelle infinie reconnaissance je lui garde! C'est Nathaniel Béryot qui a coulé dans mon cerveau et dans mon cœur les idées qui me possèdent aujourd'hui. Grâce à lui, j'ai pu mesurer mon abjection et la comprendre. Comment vous exprimer le mépris que j'ai ressenti pour moi-même? J'avais mené une existence ignominieuse, et rien, non, jamais rien! ne pourrait détruire cet infâme passé que je traînais désespérément après moi! Si je vous disais tout ce que j'ai fait pour me racheter! Quelles luttes mon repentir a subies! Vous me confessiez un jour que vous trouviez admirable l'œuvre que j'ai tentée en Louisiane. Vous aviez tort. Ce que j'ai fait, je ne l'ai pas fait pour les autres, mais pour moi. Lorsque je m'exposais à la mort à Galveston, il me semblait que j'effaçais lentement le passé honteux, de même qu'un soldat qui est tué pour son pays lave toutes les souillures de sa vie!

De nouveau elle s'arrêta. Depuis le commencement de sa confession, elle était restée à genoux à la même place, immobile, écrasée. Elle ne voyait pas l'émotion qui grandissait chez Robert, ni le trouble qui le gagnait peu à peu.

— Vous savez tout à présent, acheva la malheureuse. Je ne vous ai rien célé, et j'ai mis mon cœur à nu devant vous. J'ai mal vécu, tant que j'ai ignoré ce que c'était que le mal. Quand on m'a enseigné le bien, j'ai maudit le passé, et j'ai tout fait pour me racheter devant ma conscience et devant Dieu...

Elle ne pouvait plus continuer. Les larmes l'empêchaient de parler. Si elle avait osé regarder Robert, elle aurait vu quelle énergique tendresse remplissait les yeux du jeune homme. Il s'avança vers elle :

— Thérèse! murmura-t-il.

Alors, lentement, elle redressa le front. Robert ne lui dit que deux mots :

— Relevez-vous...

Et, comme elle restait tremblante, il ouvrit les bras. Elle jeta un grand cri, se réfugiant sur la poitrine du bien-aimé. Il baisa doucement ses cheveux.

— Pauvre créature absoute par Dieu, murmura-t-il, où donc prendrais-je le droit de te condamner?

ALBERT DELPIT.

(La dernière partie au prochain n°.)

LA

PHILOSOPHIE ET LES SCIENCES

Les lecteurs de la *Revue* se souviennent peut-être d'un article de M. Claude Bernard (1), qui a paru ici même, et où l'illustre savant, en parlant du progrès des sciences physiologiques, exposait quelques-unes de ses idées sur les rapports de la philosophie et des sciences. Nous ne discuterons pas ses théories de physiologie ; ce soin concerne ses émules et ses successeurs. Mais, sans empiéter sur un terrain qui ne nous appartient pas, nous pouvons, tout profanes que nous sommes, exprimer quelque étonnement de la méthode que Claude Bernard entendait appliquer à ses études favorites. Selon lui, « la science vitale » ne peut employer d'autres méthodes, ni avoir d'autres bases, que celles de la science minérale ; il n'y a aucune différence à établir entre les principes des sciences physiologiques et les principes des sciences physico-chimiques. Les conditions des fonctions vitales et les conditions des actions minérales présentent un parallélisme complet et une relation directe et nécessaire. Pour les corps vivans aussi bien que pour les corps bruts, tout dépend du milieu où ils existent. Seulement, les animaux à sang chaud, l'homme par exemple, ont, outre le milieu ambiant, un milieu intérieur qui modifie, comme le fameux moule intérieur de Buffon, les matériaux qu'ils reçoivent du dehors.

(1) Claude Bernard, *Du Progrès dans les sciences physiologiques.* (*Revue* du 1er août 1865.)

C'est en partant d'un principe qui assimile la matière animée à la matière inerte que Claude Bernard a été amené à donner à la méthode expérimentale une importance tout à fait exagérée. Sur cette pente, il va jusqu'à soutenir que la physiologie, appuyée sur des expériences, doit régir les phénomènes de la vie. Il semble pourtant qu'avant de les régir, elle doit les observer, tels que la nature les offre à nos regards; autrement, elle met des hypothèses à la place de la réalité. L'expérimentation est sans doute fort utile, quand elle sait se borner à un service secondaire, suivant le conseil de Cuvier; mais, en sortant de ses limites, elle devient presque un roman, où l'imagination prend une part très périlleuse. Du reste, Claude Bernard n'en admire pas moins « les machines vivantes, » dans lesquelles il reconnaît les propriétés les plus merveilleuses. En risquant, après tant d'autres, une définition nouvelle de la vie, il déclare que « la vie, c'est la création, et qu'elle a son essence dans la force, ou plutôt dans l'idée directrice du développement organique. » Ce sont les termes dont il se sert. Cette idée directrice, n'en déplaise à Claude Bernard, est bien près d'être la marque d'une intelligence toute-puissante. Aussi, le physiologiste s'arrête-t-il tout à coup dans cette voie; et distinguant les causes premières et les causes secondes ou prochaines, il affirme que les causes premières sont absolument impénétrables. Il les laisse de côté, parce qu'il trouve que « le Pourquoi est une question absurde; » il veut s'en tenir au Comment, qui seul est accessible à l'homme. Néanmoins, il avoue que l'idée de finalité est indispensable à la physiologie, tandis que le physicien et le chimiste n'en ont pas besoin. En effet, il serait bien difficile de nier que l'œil soit fait pour voir; ou l'oreille, pour entendre. Par suite, Claude Bernard refuse à l'astronomie toute recherche d'une fin quelconque; et il la réduit à n'être qu'une science d'observation pure. Sur ce point, il est en opposition formelle avec le juge le plus compétent, avec Laplace, qui voit dans l'astronomie une science de calcul, à laquelle il suffit de quelques arbitraires, en très petit nombre, trois au plus, pour construire le plus solide et le plus magnifique édifice dont l'esprit humain puisse se vanter.

Quant à l'histoire des sciences, Claude Bernard la conçoit d'une façon non moins singulière. Élève ou imitateur de M. Auguste Comte, il divise tout le passé en trois périodes. Il croit, avec les positivistes, que la science a débuté par être théologique; il attribue la seconde phase historique à la philosophie, qu'il appelle aussi la raison; enfin, la troisième période, celle où nous sommes, est parvenue à l'expérience, qui est la conquête définitive. Sous un autre nom, l'expérience ainsi comprise se confond avec l'état positif de

M. Auguste Comte. Cette théorie, quelque répandue qu'elle soit, n'a pas le moindre fondement, comme on essaiera tout à l'heure de le prouver. Ce n'est qu'une réprobation sommaire du passé et une glorification vaniteuse du présent. Mais, quand on comprend dans le même anathème la philosophie ou raison et la théologie, ne devrait-on pas voir que l'on frappe du même coup la science positive, qui, pour être équitable, aurait à s'efforcer d'être un peu plus modeste, et à se demander : qu'est-ce que peut bien être la science sans la raison ?

D'après de telles conceptions sur la nature des êtres animés, sur la méthode en physiologie et sur le passé de la science, on peut pressentir le jugement que Claude Bernard doit porter de la philosophie ; il se défie beaucoup d'elle, et il la traite parfois avec une sévérité qui n'est pas loin d'être un véritable mépris. Tout en accordant que l'esprit philosophique doit régner sur toutes les connaissances humaines et sur toutes les sciences, il veut restreindre son influence à être celle d'un simple excitant ; la philosophie est bonne à provoquer l'ardeur des intelligences, en leur posant des problèmes insolubles ; mais elle est incapable de les diriger. Ce qui la perd, c'est la manie du système ; car tout ce qui est systématique effraie Claude Bernard, comme si la science s'était jamais privée de faire des systèmes, comme si la physiologie n'avait pas les siens, même de nos jours, comme si la synthèse n'était pas nécessaire et absolument inévitable après l'analyse. C'est que, dans l'opinion de Claude Bernard, la philosophie, aveuglée par ses prétentions, n'est guère qu'un tissu de rêves ; elle n'a rien de scientifique ni de précis. L'indéterminé, comme il le dit expressément, est son domaine, tandis que le déterminé est le domaine exclusif de la science. La psychologie, qui est la partie essentielle de la vieille philosophie, n'est qu'une branche subordonnée de la physiologie. Il y a donc entre la philosophie et la science une sorte d'antagonisme. « Elles peuvent bien s'unir et s'entr'aider, dit Claude Bernard, sans vouloir se dominer l'une l'autre ; mais si, au lieu de se contenter de cette union fraternelle pour la recherche de la vérité, la philosophie voulait entrer dans le ménage de la science, et lui imposer dogmatiquement des méthodes et des procédés d'investigation, l'accord ne pourrait certainement plus exister. La philosophie ne fait que suivre la marche de l'esprit humain, de même que les grands hommes ne sont que fonctions de leur temps, qu'ils représentent, mais qu'ils ne font pas. » Si nous comprenons bien la pensée du physiologiste, c'est une exclusion péremptoire qu'il oppose à la philosophie ; il ne veut pas d'elle dans la science ; et la science aurait même grand profit à s'en passer. A notre avis, c'est

là une erreur énorme; les principes, sur lesquels toute science repose, sont uniquement philosophiques; et vouloir en omettre l'étude, ce serait supprimer la science elle-même, qui, dès lors, ne s'appuierait plus sur rien.

Parmi les savans, cette opinion de Claude Bernard, qui l'énonçait en maître, est fort bien reçue; ils approuvent en général l'ostracisme énergiquement lancé contre la philosophie; elle leur est tout au moins suspecte, quand ils ne la proscrivent pas ouvertement. Ainsi, le positivisme, qui se porte fort pour la science tout entière, n'est au fond qu'une tentative de substituer à la philosophie un système qui la détruit, tout en gardant le nom sous lequel le monde l'a toujours connue. Il est vrai qu'Auguste Comte se défend d'employer encore ce nom néfaste, et qu'il tâche d'en corriger le mauvais effet par le correctif qu'il y joint; il userait d'un mot différent si la langue lui en fournissait un autre; mais il doit se résigner à celui-là, faute de mieux. Ce scrupule est mal fondé, et l'on peut rassurer M. Auguste Comte. S'il est forcé de conserver un mot malencontreux, il ne conserve pas la chose que ce mot désigne depuis un temps immémorial. Le positivisme, il faut qu'il le sache, est bien la négation de la philosophie. Qu'on en juge.

Tout d'abord, M. Auguste Comte rappelle un axiome dont personne ne conteste l'évidence : « Depuis Bacon, dit-il, tous les bons esprits répètent qu'il n'y a de connaissances réelles que celles qui résultent de faits bien observés. » Depuis Bacon, soit, quoique la justice voulût qu'on remontât beaucoup plus haut; les ouvrages d'Hippocrate et ceux d'Aristote, sans citer ceux de Galien, ni de tant d'autres, prouvent que l'observation attentive et exacte n'est pas aussi récente qu'on veut bien la faire. L'antiquité l'a pratiquée tout comme nous; elle a même proclamé que l'observation des faits est la première règle de la méthode. Mais M. Auguste Comte se hâte d'ajouter que, si l'esprit humain peut observer tous les phénomènes extérieurs, il est hors d'état, par une étrange exception, d'observer les siens propres, attendu que l'individu pensant ne saurait se partager en deux. Pour toute réponse à cette assertion surprenante, on peut renvoyer M. Auguste Comte à l'*Homo duplex* de Buffon; mais on peut en référer aussi à M. Auguste Comte lui-même. Est-ce que, dans le cours de son long ouvrage, qui est une espèce d'encyclopédie des principes les plus généraux des sciences, il n'a pas eu cent fois l'occasion d'analyser ses doutes, et de produire ses sentimens et ses réflexions personnelles, quand il avait à contredire ce que d'autres avaient pensé? A quelle source a-t-il puisé ses argumens? N'est-ce pas à son esprit qu'il a dû s'adresser? S'il n'a pas saisi sur le fait ce retour de l'esprit sur lui-même, c'est qu'il ne l'a pas voulu; ou plu-

tôt, c'est qu'il a négligé d'y regarder. Le phénomène n'en est pas moins certain; l'individu pensant se dédouble, lorsqu'il se prend pour objet de son observation. Ce privilège, qui est exclusivement celui de l'homme, s'appelle la réflexion, ou le fait de conscience. C'est mutiler l'esprit humain que lui retrancher cette faculté, dont il jouit sans cesse, bien qu'il oublie trop souvent, comme M. Comte, l'emploi perpétuel qu'il en fait.

De cette première méprise, il en est sorti une foule d'autres, qui sont presque aussi graves. Le passé de l'intelligence humaine n'a pas été mieux observé que son état actuel et permanent. Qu'est-ce que sont ces trois périodes dans lesquelles on divise tout son développement? Où a-t-on vu que la science avait été d'abord théologique, puis métaphysique; enfin, et seulement de nos jours, positive? En remontant aussi loin que nous le pouvons dans les temps écoulés, qu'y a-t-il de théologique dans la poésie d'Homère? A l'aurore de la science, qui s'annonce avec Thalès et Pythagore, six cents ans environ avant notre ère, où est la théologie? Quel caractère théologique a la théorie des nombres? Et les démonstrations de la géométrie et le pressentiment du vrai système du monde, est-ce là encore de la théologie? Un peu plus tard, est-ce par la théologie que le père de la médecine est inspiré? Ses œuvres, que nous possédons, en portent-elles la moindre trace? Et les monumens historiques d'Hérodote et de Thucydide sont-ils théologiques ou métaphysiques aussi? Même le platonisme, issu de Socrate, est-il théologique? — L'histoire naturelle d'Aristote, dans les trois grands ouvrages qui la composent, sa politique, sa météorologie, sa psychologie, sa morale, sa logique, sa métaphysique, ne sont-elles pas le résultat et le fécond dépôt des observations les plus exactes et les plus nombreuses? Ne renferment-elles pas un inappréciable trésor de faits étudiés avec autant de discernement et de soin que peut en avoir notre temps? On sait d'ailleurs comment la science s'est éclipsée avec la chute de l'empire romain, et comment elle s'est délivrée peu à peu des ténèbres et des liens du moyen âge; on sait aussi qu'à sa glorieuse renaissance, elle n'a fait que reprendre la route tracée et parcourue par l'antiquité; elle a renoué alors la chaîne des âges. Depuis quatre cents ans, ses progrès sont immenses et d'un éclat incomparable; mais, tout admirables qu'ils peuvent être, ils ne sont que la continuation du labeur des ancêtres, un héritage incessamment accru, que les siècles futurs accroîtront encore, accumulant sans fin des faits nouveaux, par les mêmes procédés dont les siècles passés se sont servis. La seule différence, c'est que le nombre des observateurs s'est augmenté prodigieusement, ainsi que les acquisitions scientifiques; la seule différence, c'est que les observa-

tions sont mieux faites et de plus en plus méthodiques. Mais les trois degrés, théologique, métaphysique, positif, n'ont rien de réel. Autant vaudrait accuser M. Comte d'être théologique, parce que, sur ses derniers jours, il a imaginé une religion qui n'avait pas plus d'avenir que le reste de son système. Cette théorie des trois périodes de la science est particulièrement chère au positivisme, parce qu'il s'en est fait un piédestal aux dépens de ce qui l'a précédé, et qu'il croit se grandir en abaissant tout ce qui n'est pas lui. Positif, c'est le vrai ; théologique et métaphysique, c'est le faux. Le positivisme est tellement satisfait de ses trois périodes qu'il les retrouve jusque dans l'individu, tout aussi bien que dans l'humanité. L'enfant commence par être théologique, dans le peu qu'il sait ; jeune homme, il est à l'état métaphysique ; adulte ou vieillard, il devient positiviste. De tels rapprochemens sont-ils sérieux ?

Ce qui l'est peut-être davantage, c'est la classification des sciences ; elle est considérée par M. Comte et son école comme le cœur et la gloire de sa doctrine. Cette tentative n'était pas précisément la première de ce genre ; on en trouverait le plus ancien germe dans la république de Platon. Depuis Bacon, nos encyclopédistes du XVIIIe siècle, et Ampère, le physicien, avaient renouvelé l'épreuve, sans beaucoup plus y réussir. Une classification des sciences est à peu près impossible, comme l'échelle des êtres, à cause de la complexité infinie de la nature ; on peut demander à Cuvier, après Linné, combien une classification, même très imparfaite, rencontre d'obstacles insurmontables, non pas même pour la nature entière, mais pour un seul de ses règnes, le règne animal, à ne mentionner que celui-là. Quoi qu'il en soit, M. Auguste Comte classe les sciences selon que les faits qu'elles étudient sont plus ou moins généraux. Il commence par les mathématiques, calcul, géométrie, mécanique rationnelle; après les mathématiques, c'est l'astronomie, qui présente les faits les plus simples ; puis, la physique ; après la physique, la chimie ; après la chimie, la physiologie, et enfin la sociologie, ou physiologie sociale. Telles sont les sciences principales, au nombre de six. Selon le positivisme, elles comprennent tout le savoir possible.

Mais la philosophie, où est-elle dans tout cela? La philosophie, répond le positivisme, consiste uniquement à condenser, pour chacune des sciences, les généralités que l'esprit humain peut en extraire ; l'ensemble de ces généralités, plus ou moins clairement déduites, forme toute la philosophie. Quant à la science de l'esprit, la psychologie faisant partie de la physiologie, soit physique, soit sociale, elle n'a pas de rang dans la série scientifique, loin d'avoir le premier rang que lui assigne la philosophie vulgaire ; tout au

plus lui ferait-on une petite place à part dans la physiologie, sous le nom de psychophysiologie. Le moi pensant, auquel croit la métaphysique, n'existe pas; c'est le cerveau qui pense, ou, mieux encore, le centre de l'encéphale, le mésocéphale, qui, chez les positivistes, remplace la glande de Descartes. Il ne faut pas dire avec Descartes: « Je pense, donc je suis; » il faut dire : « Je sens, donc je suis. » L'impression est le fait fondamental de toute science.

Pour M. Auguste Comte et ses partisans, voilà le comble de la science; il n'y a rien au-delà. Les sciences travaillent chacune spontanément et sans méthode commune, dans leur domaine spécial; la philosophie vient recueillir, tant bien que mal, ce qu'elles ont de plus général, c'est-à-dire de moins positif, puisque le positif, c'est l'observation, et que les généralités ne sont, après tout, que des abstractions plus ou moins hypothétiques et des inductions qui ne sont pas infaillibles. Cependant cette classification, si incomplète, passe par excellence pour l'œuvre philosophique du XIX[e] siècle; elle a donné à la philosophie, nous assure-t-on, la méthode positive des sciences, et aux sciences l'idée d'ensemble de la philosophie. M. Auguste Comte est venu terminer, après deux siècles, la révolution inaugurée par Descartes. Plus grand même que lui, il a remplacé définitivement la doctrine mécanique par la doctrine positiviste; maintenant la révolution est close. La philosophie pourra toujours recommencer ses inventaires, au fur et à mesure que les sciences s'étendront par de nouvelles découvertes; mais sa fonction ne changera plus; désormais, elle sait ce qu'elle est tenue de faire, si elle ne veut pas retourner à ses anciennes illusions, et retomber dans les abîmes de la métaphysique et de la théologie.

Tout indépendant que croit être M. Comte, il adjoint prudemment quelques autorités à la sienne; il les emprunte à ce passé tant déprécié, et il invoque Bacon, Descartes, Galilée, Newton, Cuvier même, dont il fait les précurseurs du positivisme. Il dédie son livre à M. Fourier, le mathématicien, et à M. de Blainville. C'est là se mettre certainement en excellente compagnie; mais cette compagnie n'est pas tout à fait celle du positivisme, et l'on peut douter que cet hommage fût bien accueilli par ceux à qui il est adressé. Bacon lui-même, quoiqu'il semble parfois incliner vers le positivisme, au sens où l'a entendu M. Auguste Comte, répète souvent que la métaphysique est la mère des sciences, en leur fournissant tous leurs axiomes, et il ne se fait pas faute de respecter la théologie. Descartes, plus résolument encore que Bacon, dit que toutes les autres sciences empruntent leurs principes à la philosophie; et il craint si peu la métaphysique qu'il n'hésite pas à déclarer que les raisons dont il se sert pour démontrer la vérité de sa méthode,

surpassent en certitude et en évidence les démonstrations de géométrie. Bien plus, il dédie ses méditations métaphysiques à MM. les doyens et docteurs de la sacrée faculté de théologie de Paris. Newton repousserait également l'honneur qu'on lui fait, en montrant le scholie général qui termine le troisième livre des *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, et où il proclame que le vrai Dieu est un dieu vivant, intelligent et tout-puissant, au-dessus de tout et absolument parfait. Galilée, Laplace, le Newton de notre temps, et Cuvier, ne seraient pas embarrassés de faire des déclarations non moins décisives. Peut-être le positivisme ne les accepterait-il point; mais quoi qu'en pense M. Auguste Comte, ces hommes de génie ne sont pas ses patrons; ils ne sont pas avec lui en « opposition évidente » contre l'esprit théologique et métaphysique.

Dans l'ancienne philosophie, la théorie des causes finales est celle que le positivisme attaque avec le plus d'énergie et de persévérance. Sur ce sujet scabreux, l'école positiviste se prononce avec bien plus de décision que M. Claude Bernard. Ce n'est pas seulement la cause suprême qu'elle écarte sans cependant oser la nier, mais sans l'affirmer non plus; elle écarte, même les causes secondes, quelles qu'elles soient; elle prétend se borner à la constatation des phénomènes et de leurs lois, qui n'ont point eu, à ce qu'il paraît, de législateur pour les établir et qui se sont établies toutes seules. Aristote avait proclamé hautement que la nature ne fait rien en vain; et cette grande maxime a été répétée par la plupart des philosophes : elle est d'accord avec toutes les religions et avec le sens commun de l'humanité; elle est même d'accord avec la vraie science, qui admire d'autant plus les phénomènes naturels qu'elle les connaît et les comprend mieux. Comme le dit Pascal : « L'esprit de l'homme se lassera plus tôt de concevoir que la nature de fournir; » ou, comme le dit Agassiz, qu'on peut écouter même après Pascal : « La nature cache d'inépuisables richesses dans l'infinie variété de ses trésors de beauté, d'ordre et d'intelligence. » Mais les positivistes sont implacables contre la nature, ils n'y voient ni providence ni sagesse; ils détestent une marâtre, qui répand le mal à profusion. Ils laissent donc les causes finales à la métaphysique; elles sont un instrument sans vertu; c'est un de ces problèmes que l'esprit humain s'était posés dans son enfance, et dont il continue à poursuivre la solution par tradition et par simple habitude.

A ces déclamations pessimistes, on peut répondre que, sans les causes finales, aboutissant à une cause souveraine, l'univers est inintelligible; la science n'est plus qu'un amas de faits sans liaison entre eux, et, pour nous, la nature demeure plongée dans la plus profonde obscurité. Elle peut encore servir à nos besoins, comme

elle sert aux besoins des brutes; elle ne dit plus rien à notre raison ni à notre cœur.

C'est là cependant ce que le positivisme veut nous donner pour le dernier mot de la science et de la philosophie; il est imperturbablement convaincu d'avoir résolu l'énigme agitée, depuis plus de deux mille ans, par tout ce qu'il y a de plus grand dans l'humanité. Sa foi en lui-même est si robuste et si aveugle, qu'il se persuade avoir changé de fond en comble les bases de la moralité, avec celles des sciences, et qu'il invite l'Europe civilisée à recommencer toute son éducation. Jusqu'à lui, tout a été ignorance et chaos; c'est lui qui apporte enfin la lumière que les siècles antérieurs n'avaient pas trouvée. La classification des sciences répond à tout et doit tout régénérer. Kant demandait, avec candeur, que les gouvernemens voulussent bien s'entendre pour inculquer le système de la raison pure aux peuples, qu'elle seule pouvait instruire. Auguste Comte ne présente pas une requête aussi naïve; mais pour refaire l'éducation et la moralité des peuples, le concours des gouvernemens et des souverains les mieux disposés ne serait pas de trop, s'ils se prêtaient à cette croisade.

Ampère, le physicien, bien loin d'être l'adversaire de la philosophie, comme Auguste Comte et Claude Bernard, a fait lui-même de la psychologie et de la métaphysique spiritualistes; mais, dans sa classification des sciences, il a méconnu la place réelle que la philosophie doit occuper. Il partage les sciences en deux règnes ou groupes principaux: les sciences cosmologiques et les sciences noologiques, c'est-à-dire sciences de la nature et sciences de l'esprit. Cette division était plus acceptable que celle de Bacon, adoptée par les encyclopédistes, ou que celle d'Auguste Comte. Mais commencer l'étude des choses par l'univers et ne mettre l'intelligence qu'en seconde ligne, c'est manquer gravement à la logique. Bacon avait commis la même faute, en rangeant les sciences selon l'ordre qu'il assignait aux facultés humaines: mémoire, imagination, raison; histoire, poésie, science ou philosophie. Ampère a le tort de mettre aussi la philosophie au troisième rang, après les mathématiques et la technologie, et de la faire suivre de l'ethnographie. Il n'est pas plus heureux quand, abordant les sciences philosophiques proprement dites, il les dispose dans l'ordre suivant: psychographie, logique, méthodologie et idéogénie. A l'appui de cette division, déjà peu rationnelle, il en établit une autre, encore moins justifiable, dans la psychographie: ontothétique, théologie naturelle, hyparctologie et théodicée. Mais quelques critiques qu'on puisse faire de ses bizarreries et de l'uniformité de ses dichotomies, procédé défectueux emprunté au platonisme, Ampère s'est efforcé

de servir la philosophie ; il ne l'a pas repoussée ou détruite, avec les physiologistes et les positivistes.

Il serait fastidieux de pousser plus loin cette nomenclature. A Claude Bernard, à Auguste Comte, à Ampère lui-même, on joindrait une foule de savans qui ont médit de la philosophie ou qui ne l'ont pas bien comprise. De leur part, on ne doit peut-être pas attendre ou exiger davantage. Mais que des philosophes aient attaqué la philosophie, à laquelle d'ailleurs ils étaient sincèrement dévoués, c'est ce dont on peut être surpris à bon droit. Notre siècle en compterait plus d'un exemple. Jouffroy, dans sa belle préface à la traduction des œuvres de Thomas Reid, soutient que la philosophie est une science dont l'idée n'est pas encore fixée. Tandis qu'il n'y a qu'une physique, qu'une astronomie, il y a autant de philosophies que de philosophes. Cette divergence vient de ce qu'on n'a qu'une idée vague de la philosophie. Toujours confuse, elle ignore et cherche encore quel est son objet, sa circonscription, sa méthode et son critérium. Elle s'égare de système en système, sans pouvoir s'arrêter à aucun. Aussi Jouffroy accorde-t-il aux Écossais trois mérites, entre tant d'autres : d'abord, ils ont prouvé par leurs écrits qu'il y a une science de l'esprit humain ; en second lieu, qu'il faut commencer cette science par la psychologie ; et enfin, qu'il faut modeler complètement les recherches philosophiques sur les recherches physiques. A ce prix, la philosophie peut devenir une science aussi régulière que toute autre. Mais ce qui a toujours empêché ses progrès, c'est qu'elle s'est fait de fausses idées d'elle-même ; elle s'est flattée d'être une science à part et supérieure, une science extraordinaire et unique. Il faut qu'elle rabatte de son orgueil ; la réserve qu'elle saura s'imposer recevra sa récompense dans une stabilité et un succès que les sciences naturelles ont dès longtemps conquis. Jouffroy, tout étranger qu'il peut être au positivisme, pense donc avec Auguste Comte que la philosophie est à réformer entièrement ; elle s'est trompée sur la route qu'elle a adoptée ; il faut qu'elle en change. Certes, nous partageons l'estime de Jouffroy pour les Écossais ; on ne saurait trop louer leurs études aussi sages qu'utiles ; elles leur font le plus grand honneur. Mais le respect et la reconnaissance dus aux Écossais n'empêchent pas de les juger. Leur tentative a échoué dans ce qu'elle a de plus important aux yeux de Jouffroy ; ils n'ont pas assuré la place de la philosophie à côté des sciences naturelles. Voilà plus d'un siècle que Thomas Reid écrivait ses admirables Essais ; ils n'ont pas modifié en quoi que ce soit la philosophie, qui est restée ce qu'elle était avant lui.

Kant, sur leur trace, et, non moins qu'eux, adversaire déclaré du

scepticisme de Hume, s'était cru aussi en mesure de réformer la philosophie, dont l'état lui semblait déplorable. Suivant lui, la métaphysique n'a point été assez heureuse pour prendre le caractère d'une science, quoiqu'elle soit la plus ancienne de toutes; elle n'a jamais été dans le passé qu'un pur tâtonnement entre de simples concepts. En ce point, la nature s'est montrée peu bienveillante envers l'homme ; elle a affligé notre raison du soin infatigable de rechercher la certitude métaphysique, prise pour notre intérêt le plus grand. Dans la révolution que Kant médite, il se propose d'imiter Copernic. L'astronome a démontré le vrai système du monde en faisant tourner la terre et les planètes autour du soleil, au lieu de faire tourner le soleil autour de la terre immobile. Pourquoi ne pas tenter la même inversion dans les problèmes métaphysiques? Jusqu'ici, l'on s'est figuré que notre savoir devait se régler sur les objets; il faut essayer si l'on ne réussirait pas mieux en supposant que les objets doivent se régler sur nos connaissances, au lieu de nous les procurer. Tel est le but que Kant espérait atteindre par la critique de la raison pure. L'entreprise pouvait sembler réalisable, mais elle n'était que téméraire; il était impossible qu'elle réussît, parce que le fondement en était ruineux. On ne pouvait critiquer la raison que par la raison elle-même; et, dès lors, comment la raison qui critique aurait-elle eu plus d'autorité que la raison qui est critiquée? De là, les erreurs de Kant, qui fait de l'espace et du temps de simples formes de la raison; de là aussi, toutes les conséquences désastreuses dont le criticisme a été le point de départ. Il était inévitable que l'idéalisme sortît du système de Kant; entre ses mains, l'idéalisme s'était tenu encore dans certaines bornes; chez ses élèves, il s'est déchaîné, dans toutes ses exagérations et ses inextricables subtilités. Il en est résulté un affreux désordre, où de puissans esprits ont jeté de très brillans éclairs; mais ces lueurs éblouissantes et passagères n'ont fait qu'épaissir les ténèbres. La philosophie en est sortie encore plus décriée qu'auparavant; la métaphysique, que Kant voulait réhabiliter, est tombée plus bas que jamais dans la considération des hommes. Cette défaite bruyante et irrémédiable n'a pas peu contribué à inspirer aux savans le dédain dont ils ne se cachent pas. Les arguties ultra-scholastiques de Kant et de ses successeurs les ont repoussés et dégoûtés. Appliqué aux sciences, le kantisme est devenu ridicule, malgré sa bonne foi et les vastes monumens qu'il a élevés. Ces égaremens, du reste, n'avaient rien de nouveau; Descartes avait essayé, deux siècles auparavant, de les prévenir, « parce qu'il avait appris, dès le collège, disait-il, qu'on ne saurait imaginer rien de si étrange et de si peu croyable qui n'ait été dit par quelqu'un des philosophes. » L'Al-

lemagne philosophique ne semble pas avoir entendu l'avertissement, quelque pratique qu'il eût été pour elle.

On le voit donc : savans et philosophes sont parfois d'accord pour dénigrer la philosophie. Mais de nos jours, pour le dire en passant, on a vu mieux encore. A la suite d'une révolution politique, l'autorité a prêté son concours à des rancunes qu'on n'osait avouer, mais qui n'en étaient pas moins vivaces. Elle a supprimé, dans les études de la jeunesse, jusqu'au nom de la philosophie; les programmes de nos lycées n'ont plus eu que des classes de logique. C'était peut-être une réminiscence de la haine de Napoléon contre l'idéologie. On aurait dit que les pouvoirs publics avaient les mêmes ressentimens que M. Auguste Comte, et qu'ils auraient aimé avec lui à effacer pour jamais un mot odieux. C'était aussi pour complaire aux savans qui étaient les promoteurs de cette réforme, qu'on appelait la bifurcation d'un nom aussi barbare que ses effets. Il paraît même que des professeurs de philosophie s'étaient prêtés à réglementer ces exécutions, oublieux du jugement de Tacite sur les empereurs, qui se figuraient, bien avant leurs copistes, qu'en brûlant des livres, on abolissait la conscience du genre humain.

Des cœurs fidèles à la philosophie se sont émus pour elle ; ils l'ont crue menacée en voyant la conspiration des savans, des philosophes et des gouvernemens ; peut-être même sont-ils allés, dans leur sympathie, jusqu'à redouter un dépérissement fatal, si ce n'est une mort définitive. Ces craintes honorent ceux qui les ont éprouvées, mais elles sont sans cause. Les titres de la philosophie sont imprescriptibles. La pérennité que lui promettait Leibniz a bravé de bien autres persécutions ; la ciguë, les bûchers n'y peuvent rien. Victor Cousin, remontant dans sa chaire, en avril 1828, démontrait éloquemment, et pour toujours, que la philosophie appartient à l'esprit humain ; elle subsistera aussi longtemps qu'il subsistera lui-même. Entre les cinq idées essentielles qui le constituent, la philosophie est à la fois la plus haute et la plus nécessaire. Elle représente le vrai, de même que la religion, avec le culte, représente le saint, que l'art représente le beau, que l'état représente le juste et que l'industrie représente l'utile. A un certain point de vue, la vérité est encore plus indispensable que tout le reste. L'idée du vrai pénètre et soutient les autres idées, qui lui sont soumises, et qui y plongent leurs racines. L'utile, le juste, le beau, le saint et le vrai, c'est là un faisceau qu'aucune force ne peut rompre ; et c'est le vrai qui en est le lien indestructible.

Qu'est-ce donc que la philosophie? Quels sont ses rapports avec les sciences? En quoi en diffère-t-elle? En quoi leur ressemble-t-elle ?

Cette question a pu longtemps paraître épineuse ; cependant, grâce aux enseignemens du passé et à toutes ses élaborations, la réponse est aujourd'hui plus facile qu'on ne le suppose généralement. Pour l'éclaircir, il faut interroger l'histoire avant tout, sans négliger non plus de consulter l'état actuel, qui n'est pas moins instructif. L'école positiviste convient qu'à l'origine toutes les sciences ont été cultivées simultanément par les mêmes esprits, et qu'elles formaient alors une unité. Il serait plus exact de dire qu'au début il n'y avait qu'une seule science, enveloppant toutes les autres dans son sein ; c'était un germe contenant en quelque sorte les fruits et les floraisons de l'avenir. Le premier coup d'œil jeté par l'homme sur le monde où il est placé, n'a pu que lui révéler un ensemble ; la vue distincte des détails n'est venue que successivement. Ce regard initiateur n'a pas été moins clair que les suivans, bien qu'il s'adressât à la totalité du phénomène, avant de s'adresser à ses parties. Le tout, mille fois plus important que les élémens dont il est formé, dut apparaître d'abord sous un aspect non pas confus, mais immense. Si, plus tard, l'intelligence de l'homme a tenté d'analyser les parties une à une, ce fut toujours pour comprendre cette totalité que l'impression primitive lui avait fait connaître, et qui reste le constant objet de notre sollicitude. Il n'a été donné à personne d'assister à la naissance de l'humanité et à ses émotions primordiales ; mais, sur ce mystère, la raison peut se trouver d'accord avec les légendes religieuses. L'homme a été doué d'un désir insatiable de savoir, comme Aristote le remarque dès la première ligne de sa *Métaphysique ;* et le spectacle que la science humaine ne cesse de nous offrir confirme de jour en jour ces vénérables traditions. L'homme ne renonce jamais à cette passion, qui lui est tout à la fois si naturelle et si utile ; on s'est trompé en lui en faisant un crime, mais lui ne se trompe pas en s'y livrant. Eh bien ! la philosophie, c'est l'étude de l'ensemble ; les sciences ne sont que l'étude des parties diverses. Quand on considère les parties isolément, c'est afin de les mieux observer ; mais les parties ne se comprennent bien que par leur relation avec le tout ; elles y sont attachées, ainsi que les rameaux le sont au tronc de l'arbre qui les porte, quelque nombreux qu'ils soient.

Voilà le rapport le plus général des sciences à la philosophie. Mais ce rapport n'est pas le seul, il s'en faut bien. On ne tentera pas ici une nouvelle définition de la philosophie, définition manquée trop souvent. C'est un simple fait historique qu'on rappelle et qui ne peut être contesté. Le savoir humain a nécessairement commencé comme on vient de le dire ; et l'épanouissement de toutes les branches du savoir, quelque large qu'il devienne, ne peut altérer en rien cette relation de la philosophie et des sciences ;

elle est à cette heure aussi étroite qu'elle l'a toujours été et qu'elle le sera toujours. Il n'y a pas entre les sciences et la philosophie cet antagonisme que Claude Bernard dénonçait avec tant d'amertume. Entre elles, il n'y a aucune opposition absolue; de part et d'autre, c'est toujours le savoir. L'unique différence, c'est que l'objet du savoir n'est plus le même. Par là s'explique encore l'erreur du positivisme sur la nature de la philosophie. Des généralités sur les mathématiques, sur l'astronomie, sur la physique, la chimie, la physiologie et la sociologie seront toujours, quelque exactes qu'on puisse les faire, des mathématiques, seront toujours de l'astronomie et le reste. Les six principales sciences du positivisme auraient beau embrasser réellement tout le savoir permis à l'homme, la science de l'ensemble manquerait encore. On n'a pas défini ce qu'est le cercle quand on a défini ce que sont le diamètre, le centre, les rayons, les arcs, les sinus et cosinus, en un mot toutes les parties et les élémens du cercle. Même après ces définitions limitées, et quoique l'idée du cercle soit impliquée dans toutes, le cercle est encore à définir. Oublier cette dernière définition, plus compréhensive que toutes les autres, c'est ne faire les choses qu'à moitié. Il en est de même pour la philosophie et les sciences. Les notions que les sciences nous procurent ne sont que partielles; la notion totale est absente; et, sans celle-là, les autres sont trop incomplètes pour assouvir ce légitime besoin de connaître dont l'homme se félicite, loin de s'en affliger avec Kant.

La philosophie est donc un complément et un couronnement nécessaire; sans elle, le savoir humain serait décapité. Mais elle fait pour les sciences, dont elle est le tronc, plus que les engendrer; elle les nourrit de la même manière que l'arbre fait vivre ses rameaux. Toutes les sciences, sans aucune exception possible, n'ont qu'un procédé; pour savoir les choses, il faut les observer, quoique d'ailleurs on les observe plus ou moins bien. Mais l'esprit humain, passionné pour le vrai, que fera-t-il afin de mieux assurer ses pas et d'éviter, autant qu'il le peut, des chutes fâcheuses? Il s'imposera une règle de conduite dans l'usage de ses facultés. C'est ce qu'on appelle la méthode, mot dont l'étymologie ne signifie que cela. Mais à qui revient le soin de chercher la méthode, d'en fixer les lois et d'en prescrire l'application? Évidemment, ce n'est à aucune des sciences particulières que ce devoir incombe. Si les mathématiques, l'astronomie, la physique ou toute autre science essaient d'étudier la théorie de la méthode, et si elles font acte de législation à l'égard des autres sciences, elles cessent par cela même d'être ce qu'elles sont; elles manquent à leur fonction propre, pour assumer une fonction qui leur est étrangère. Cette

usurpation nuit à la science, sortie de son domaine, et sert mal au progrès. Plus d'un savant s'y est trompé, même avec le secours du génie. Épris de l'étude à laquelle on se livre, on veut l'imposer pour modèle à toutes les autres. Ainsi Laplace pour l'astronomie, ainsi Cuvier pour l'histoire naturelle, se sont laissé séduire. Pour l'un, la méthode de l'astronomie, pour l'autre, la méthode de la zoologie, est la seule méthode que les sciences devraient adopter; c'est l'école de la vraie logique. A plus forte raison, les mathématiciens sont-ils d'un pareil avis. Il est vrai que, pour soutenir leur ambition, ils peuvent invoquer l'autorité de Pascal, un de leurs maîtres, et le génie que l'on sait. Pascal avait cependant contribué à la composition de la Logique de Port-Royal, et cette collaboration aurait dû le retenir. Mais, bien que la revendication des mathématiques soit plus spécieuse que toute autre, elle n'est pas plus recevable; et quand les mathématiciens se hasardent sur le terrain de la méthode, ils désertent le leur, où ils devraient demeurer.

La méthode, guide commun et instrument de toutes les sciences, ne pouvant appartenir à aucune d'elles, revient à la science générale et ne peut revenir qu'à celle-là. C'est à elle qu'aboutit tout le savoir; c'est à elle de le conduire dans toutes ses voies, aussi sagement que le comporte l'infirmité humaine. La philosophie est donc chargée de la méthode; et, de fait, elle s'en est toujours occupée. Socrate et Platon ont eu leur méthode; Aristote a eu la sienne, qu'il a tracée presque aussi régulièrement que la traçait Descartes quand il écrivait cet immortel Discours touchant la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences. Victor Cousin, après avoir établi que la philosophie n'est pas autre chose que la réflexion en grand, ajoute qu'elle n'est guère qu'une méthode, et qu'aucune vérité ne lui appartient peut-être exclusivement. Cela est vrai, mais c'est un peu exagéré. La méthode n'est pas toute la philosophie, parce qu'elle en relève. Descartes a exposé les règles qu'il a suivies personnellement, sans vouloir exiger que les autres les suivent. On peut en adopter de différentes, bien que les siennes soient remplies de prudence.

Mais si les règles varient, l'obligation de la méthode ne varie pas. C'est un nouveau rapport de la philosophie avec les sciences, et un service qu'elle seule peut leur rendre. En le leur rendant, elle n'entre pas dans le ménage de la science; c'est au contraire la science qui entre dans le ménage de la philosophie, quand elle agite incidemment une question capitale qui ne la concerne pas. Le reproche de Claude Bernard tombe de lui-même. Ceci ne veut pas dire que le mathématicien, l'astronome, le chimiste, ne puissent traiter de la méthode, s'ils le veulent; mais alors ils doivent sa-

voir qu'ils ne font plus œuvre de chimie, d'astronomie, de mathématiques, mais œuvre de philosophie. Cette excursion peut leur être très profitable. La philosophie, loin de s'en plaindre, accueille les nouveau-venus; elle est heureuse de se les acquérir et de les inspirer.

En fait de méthode, la philosophie est une science tout comme une autre, usant elle-même assidûment des procédés qu'elle conseille à autrui. Mais ici s'élève une question délicate et ardue. Où la philosophie trouve-t-elle les lois de la méthode? A quelle autorité dominatrice et incontestable les emprunte-t-elle? Est-ce elle qui les invente? C'est peu probable, puisqu'elle est la première à s'y soumettre. Alors, à quelle source supérieure lui faut-il remonter? Pour la plupart des hommes, c'est ici que l'obscurité commence; pour la philosophie, c'est ici que la lumière éclate : c'est la raison qui confère à la méthode cette suprême autorité. Mais où l'esprit entend-il les oracles de la raison? Grâces à Dieu, depuis Descartes, on ne peut plus hésiter; c'est l'esprit qui, en se repliant sur lui-même, trouve en lui les règles qu'il se prescrit et qui s'étendent à tout. Il est « le réceptacle des axiomes » qui doivent gouverner tout le savoir et même toute la vie de l'homme. Bacon l'avait dit; c'est Descartes qui l'a démontré, sans laisser désormais de place un peu solide à aucune objection.

Descartes attache à la méthode plus d'importance que ne l'a jamais fait aucun philosophe ni aucun savant. Peut-être même va-t-il trop loin quand il avance que la méthode fait toute la différence entre les hommes, attendu que la raison est tout entière en chacun de nous. C'est être bien modeste, quand on a soi-même un tel génie, de se mettre sur le niveau des autres mortels. Mais la méthode n'a pas tant de vertu; elle ne peut pas nous conférer une puissance que nos facultés n'ont pas naturellement; elle nous apprend simplement à mieux user de celles que nous avons reçues. Mécontent de la philosophie vulgaire, « qui ne donne que le moyen de parler vraisemblablement de toutes choses et de se faire admirer des moins savans, » honteux des disputes oiseuses qu'elle prolonge depuis plusieurs siècles, se défiant de la logique et même des mathématiques, « Descartes ne veut bâtir que dans un fond qui soit tout à lui; » il ne veut réformer que ses propres pensées, sans rien demander à celles des autres. Or l'esprit ne peut avoir que deux objets d'observation : lui-même ou le dehors, le moi et le non-moi, le subjectif et l'objectif, selon le langage de l'école. Sans nier le second terme, Descartes s'en tient au premier; et c'est exclusivement à l'esprit qu'il se confie. L'esprit peut mettre en doute toutes choses, quelles qu'elles puissent être; mais il ne peut pas

douter de sa propre pensée, qui lui est plus présente, s'il est possible, que son existence même. De là l'inébranlable axiome : « Je pense, donc je suis. » Dans le fait de la pensée se saisissant elle-même, il y a une clarté irrésistible et une évidence que le scepticisme le plus audacieux, avec ses plus extravagantes suppositions, ne peut obscurcir, puisque le scepticisme lui-même est bien forcé de recourir à la pensée. Tout ce que l'esprit concevra aussi clairement qu'il se conçoit lui-même sera vrai; ce qu'il ne verra pas avec une égale évidence sera faux, ou tout au moins douteux.

D'où vient que les philosophes eux-mêmes ont en général si peu compris la fécondité et la force invincible d'un tel principe? D'où vient que bon nombre d'entre eux l'ont combattu, non pas seulement au XVIIe siècle, mais aussi dans le nôtre? Descartes a répondu victorieusement à toutes les critiques de son temps, après les avoir provoquées de la part de ses amis. Les critiques actuelles n'ont pas plus de valeur, et il n'y a point à s'en inquiéter davantage. L'axiome cartésien, que chacun de nous peut vérifier à toute heure sur soi-même, est l'*aliquid inconcussum* cherché par tous les systèmes antérieurs, entrevu par quelques-uns, et oublié trop de fois par les philosophes et les savans. C'est le fondement unique et resplendissant de toute certitude; car la certitude ne vient en définitive que de l'incomparable évidence de ce premier fait, qui se répète inévitablement, et sans exception possible, dans tous les faits de connaissance. A quelque objet extérieur que l'esprit s'applique, il s'affirme d'abord lui-même par un acte de foi, qui d'ordinaire est inconscient, mais dont on peut toujours se rendre compte dès qu'on le veut. La réflexion ne dépend absolument que de nous; à tout instant, l'esprit peut rentrer en lui-même et se prendre pour objet de sa propre attention. C'est la réflexion ainsi pratiquée qui constitue précisément le caractère distinctif du philosophe; chaque homme peut se le donner à son gré, parce que la faculté de conscience, si ce n'est la raison, est la même dans tous les êtres humains. Comment se fait-il alors qu'il y ait si peu de philosophes? Descartes nous l'apprend : c'est que, « pour entendre ces raisonnemens, il faut se détacher du commerce des sens, et qu'il ne se trouve pas tant d'esprits dans le monde qui soient propres pour les spéculations de la métaphysique que pour celles de la géométrie. » C'est que le fait de conscience, comme le dit Bossuet, « se passe dans un endroit de l'âme si profond et si retiré, que les sens n'en soupçonnent rien, tant il est éloigné de leur région. » C'est enfin, comme le remarque Buffon, en commençant l'étude de la nature de l'homme, que, « quelque intérêt que nous ayons à nous connaître nous-mêmes, il nous arrive trop souvent de connaître mieux tout ce qui n'est

pas nous. » Socrate avait obéi à l'oracle de Delphes : « Connais-toi toi-même ; » et il avait recommandé le divin conseil à ses semblables, après l'avoir pratiqué jusqu'à la fin et au péril de sa vie. Descartes, vingt siècles plus tard, a clos la question, en montrant le foyer inextinguible où la lumière se concentre, et d'où elle jaillit pour éclairer l'homme et l'univers. Descartes n'a peut-être pas introduit l'esprit philosophique dans le monde moderne, ainsi qu'on l'a dit, mais il l'y a tout au moins renouvelé.

A cet égard, les sciences doivent tout à la philosophie. Quoiqu'elles soient peu reconnaissantes envers elle, c'est pourtant de la philosophie qu'elles tirent toute leur certitude, et, par conséquent, toute leur puissance. Elles s'en rapportent spontanément au témoignage des sens, auxquels elles se fient, non sans motif, comme le genre humain s'y abandonne, par un instinct naturel. Sans eux, les sciences ne pourraient rien faire. Mais les sens ne sont pas infaillibles. Une réfutation qui les accable n'est pas à chercher bien loin : l'astronomie, une des sciences les plus vénérées et les plus sûres, leur donne le plus éclatant démenti, que Descartes a signalé le premier. Le lever, le coucher du soleil, et sa marche dans les vastes cieux, sont des faits quotidiens auxquels nos sens nous forcent de croire, mais que notre raison ne croit plus et qu'elle ne pourra jamais croire de nouveau. Dans quelle mesure faut-il se fier aux sens? Dans quelle mesure faut-il les récuser? C'est la philosophie seule qui l'enseigne aux sciences; par elles-mêmes, elles ne peuvent pas le savoir. Sans doute, le savant peut faire les découvertes les plus belles et les plus utiles sans avoir examiné ce qu'est l'instrument dont il se sert, quelle en est la nature et la portée. Mais l'esprit humain a plus de souci ; et, après bien des efforts, il franchit toute la distance qui sépare le précepte socratique de l'axiome cartésien. Arrivé à cette limite extrême, il s'y arrête, parce qu'il ne saurait aller au-delà. Les sciences ne devraient pas en vouloir à la philosophie de les défendre contre le scepticisme, qui, depuis Ænésidème jusqu'à Hume, n'a cessé de les attaquer. Recevoir de la philosophie le secret de la méthode et de la certitude, est-ce donc si peu de chose qu'on puisse dédaigner de tels services? N'en a-t-on pas toujours le plus urgent besoin ? Les sciences pourraient-elles les trouver ailleurs que dans la philosophie?

Voilà déjà bien des liens essentiels entre la philosophie et les sciences. Sont-ce les seuls? N'y en a-t-il pas encore bien d'autres? Outre la méthode et la certitude, les sciences ne font-elles pas à la métaphysique des emprunts non moins indispensables? Quand la science étudie les êtres que le monde des sens lui révèle, ne suppose-t-elle pas toujours certaines conditions indéfectibles auxquelles

ces êtres sont tous soumis? Indépendamment de leurs formes diverses et variables, n'y a-t-il pas dans chacun d'eux quelque chose qui subsiste et qui les fait être ce qu'ils sont d'une manière permanente? N'est-ce pas ce qu'on appelle la substance? Tous les êtres, en conservant leur substance, ne sont-ils pas placés dans un temps et dans un espace? Substance, espace et temps sont des idées absolument nécessaires aux sciences, qui les introduisent, sans y prendre garde, dans tout ce qu'elles observent et dans tout ce qu'elles décrivent. Qu'on dise avec Kant que ce sont là de simples concepts, qui sont dans notre raison, ou qu'on en admette la réalité hors de nous, il n'importe guère. Quelque parti que l'on prenne, il faut toujours analyser ces idées; il faut les approfondir dans leur infinitude; et comme les sciences spéciales ont un but tout différent, c'est la métaphysique qui remplit cette tâche, pour compléter l'œuvre de l'intelligence et de l'observation scientifiques. Omettre cette analyse se conçoit de la part des sciences spéciales; mais c'est une lacune que l'esprit humain doit combler, attendu que rien ne pourrait se comprendre sans ces conditions indispensables et communes. De nos jours, elles n'excitent pas moins d'intérêt que du temps de Platon et d'Aristote. Pas plus que nos ancêtres, nous ne saurions les supprimer; et même, plus la science est rigoureuse, moins elle doit penser à se priver de ce secours. Il y a bien d'autres idées que celles de l'espace, du temps et de la substance, dont la métaphysique doit se préoccuper au profit de la science; mais rappeler ces trois-là suffit; si les autres sont encore fort importantes, elles sont subalternes.

Méthode, certitude, substance, espace et durée, voilà par quelles chaînes les sciences tiennent secrètement, mais indissolublement, à la philosophie, et même à la métaphysique, tant redoutée. Parfois, les sciences ont essayé entre elles, et en dehors de la philosophie, d'autres alliances, qui semblaient plus pratiques et qui néanmoins ont échoué. Ainsi, les sciences physiques, chimiques et naturelles ont cherché à s'unir; elles n'y ont pas réussi; et quand elles ont prétendu pousser leurs études un peu avant, elles sont arrivées à des synthèses qui avaient le double inconvénient d'être partielles et hypothétiques. C'est en poursuivant un dessein de ce genre que Claude Bernard se hasardait à soumettre à une même loi le développement des êtres animés et celui des minéraux. La chimie, sans doute, peut être utile à la physiologie, comme les mathématiques le sont à l'astronomie et à une foule de sciences; mais dans chacune des sciences particulières, il se trouve toujours quelques questions réservées qui ne peuvent être comprises par les sciences voisines; et quand, de proche en proche, on parvient par la synthèse

d'une science aux principes qui la doivent sanctionner, on aperçoit que ces principes sont du domaine de la philosophie. C'est à ce centre qu'il faut toujours en revenir. Voilà comment on peut, avec Aristote, définir la philosophie : la science des principes et des causes. Parmi tant de définitions, celle-là est encore une des plus exactes, tout en étant une des plus vieilles. Ce n'est pas Descartes, non plus que Bacon, qui y contredirait. Le positivisme lui-même est contraint d'avouer qu'il y a des principes logiques, tels que celui-ci : l'effet ne peut pas contenir ce que la cause ne contient pas; et « des dispositions morales innées qui règlent le gros de la conduite. » Mais les positivistes ne nous disent pas comment nous connaissons ces principes, qui sont tout ensemble la règle de nos jugemens et la règle de nos actes. Descartes, tant blâmé, n'est pas coupable d'une omission si peu philosophique.

C'est qu'en effet l'axiome cartésien est plus que scientifique, il est éminemment moral; pour s'en convaincre, il n'y aurait qu'à voir les conséquences qui en sortent. Tout d'abord, l'esprit, en s'affirmant lui-même, se sépare de ce qui n'est pas lui; il distingue profondément l'âme du corps; et, malgré leur intime union, il ne peut plus les confondre. Ce principe a dans la science les suites les plus considérables; il l'empêche de se perdre dans le matérialisme, vers lequel elle n'est que trop portée. Si les savans obéissaient toujours à ce prudent avis, et s'ils se rendaient à cette évidence, ils s'épargneraient bien des faux pas; ils craindraient une inattention qui les mène aux plus regrettables erreurs. On n'attend pas de la science qu'elle démontre l'immortalité de l'âme et qu'elle en fournisse les preuves; mais on peut lui demander de ne pas la nier à la légère, et de vouloir bien, avant de se prononcer, peser les argumens tirés par Descartes de la nature de l'esprit.

Autre conséquence de même ordre, et non moins profitable aux sciences. Descartes a rattaché directement l'idée de l'existence de Dieu à notre propre existence. L'esprit ne peut pas rentrer un seul moment en lui-même sans avoir le clair sentiment des bornes où il est renfermé. Partant de l'idée du fini qu'il voit en lui, il ne se comprend qu'à la condition de l'idée de l'infini, parce que le contraire suppose son contraire de toute nécessité, comme la sagesse antique l'avait dès longtemps reconnu. Descartes, appuyé sur cette invincible logique, ne balance pas à affirmer que l'existence de Dieu et l'existence de l'âme sont plus certaines que les choses du dehors. C'est un mathématicien, c'est un savant qui parle ainsi. Descendons avec le philosophe dans ces profondeurs et ces lumières de la réflexion, et nous verrons que les preuves du dehors, quelque puissantes qu'elles soient encore, ne valent pas cette démon-

stration rationnelle. Certainement, on fait bien de les invoquer, à défaut de meilleures; mais celle qu'a donnée Descartes est la vraie; et, auprès de celle-là, toutes les autres pâlissent et s'effacent. L'athéisme est un des plus funestes égaremens de la science; la philosophie peut le conjurer, si la science consent à l'écouter et à rester dans ses attributions. Pas plus que pour l'immortalité de l'âme, les sciences n'ont à se prononcer sur l'existence de Dieu; mais quand elles la nient, elles ne se trompent pas moins que quand, à leur grand dommage, elles confondent la matière et l'esprit. Il paraît bien que Laplace n'a pas tenu le propos qu'on lui prête; mais il est parfaitement vrai que l'astronomie n'a point à s'occuper de cette question. La réserve même du positivisme, qui ne veut ni affirmer Dieu ni le nier, est louable, s'il ne s'agit que du devoir des sciences spéciales; mais la philosophie doit parler quand tout le reste se tait; le silence qu'on prétendrait lui imposer ne serait qu'une faiblesse de sa part. Si elle l'acceptait jamais, ce serait trahir la cause de l'humanité.

Ajoutez que cette idée de l'infini, apparaissant à notre raison, quand elle considère l'être fini que nous sommes, contient une solennelle leçon. Qu'est-ce que l'homme en présence de l'être infini? Qu'est-ce que la science humaine, toute vaste qu'elle est, en face des phénomènes prodigieux et sans nombre qui la sollicitent et qui dépassent si démesurément notre curiosité? Que sommes-nous dans cette immensité où se perd notre esprit, aussi bien que notre existence éphémère? Sans aucun doute, la science est encore dans l'homme ce qu'il a de plus fort et de plus réel; mais que les bornes de la science sont étroites! Que son cercle est restreint! Ses conquêtes les plus glorieuses, que sont-elles auprès de toutes les conquêtes qu'elle peut rêver, mais qu'elle n'atteindra jamais? Socrate avait coutume de dire que ce qu'il savait le mieux, c'est qu'il ne savait rien. Descartes avouait que tout ce qu'il avait appris n'était rien en comparaison de ce qu'il ignorait. Qui peut se flatter d'être mieux partagé que ces deux sages? Qui a le droit de ne pas ressentir autant d'humilité? N'est-ce pas là un enseignement et un exemple à l'usage de tous les temps? L'orgueil sied-il jamais à l'homme? Les sciences peuvent être fières à juste titre de leurs progrès, quand elles se rappellent leur point de départ et qu'elles voient où elles en sont arrivées. Dans cette carrière, l'homme ne rencontre que lui-même. Mais quand il porte ses regards vers l'infini ne sent-il pas que cette notion l'écrase et le réduit presque à un pur néant? Pascal a bien raison de trouver que l'homme est plus noble que l'univers, parce que l'homme comprend l'univers et que l'univers ne comprend pas l'homme. Mais, encore une fois, malgré

cette légitime noblesse, qu'est-ce que l'homme devant l'infini et devant Dieu? Il est bon que la philosophie et les sciences fassent de temps à autre ces réflexions salutaires, pour ne pas méconnaître, comme elles le font quelquefois, le véritable rôle de l'homme et pour ne pas abdiquer le leur, en se substituant à Dieu. Il s'est trouvé des savans pour refaire le monde au lieu de l'étudier, et pour être persuadés que si, à l'origine des choses, ils eussent pu être consultés, elles seraient mieux organisées qu'elles ne le sont aujourd'hui. Laissons-leur cette démence, qui heureusement n'est pas contagieuse.

Dernière considération qui doit toucher les savans non moins que les philosophes. Cet esprit qui, en s'interrogeant lui-même dans la conscience, y découvre les règles de la méthode, les fondemens de la certitude, les notions essentielles de la nature des êtres, la distinction de l'âme et de la matière, l'idée de l'infini et de Dieu, y découvre encore des choses qui nous importent plus, s'il se peut. N'est-ce pas, en effet, sur le théâtre de la conscience, dans le for intérieur, que se passent les actes les plus admirables de la vie humaine? Où la vertu, guidée par le libre arbitre et la volonté, puise-t-elle ses résolutions héroïques, ses dévoûmens, ses abnégations? Où les martyrs puisent-ils leur enthousiasme et leur indomptable courage? Où les poètes reçoivent-ils leurs inspirations? Où s'élaborent les maximes de la morale éternelle? Où se font entendre les ordres du devoir, cet « impératif catégorique » que Kant allait chercher si loin quand il l'avait en lui-même et sous sa main? La science peut-elle vouloir émaner d'une source plus haute et plus pure? N'a-t-elle pas, elle aussi, ses héros et ses martyrs, quoi qu'elle en ait moins que la philosophie? Si elle ne veut pas naître de ce sanctuaire, comme en naissent la philosophie et la métaphysique, de quelle nouvelle région de l'âme humaine pourra-t-elle venir?

Maintenant peut-on insister pour savoir si la philosophie est une science? Peut-on encore lui opposer le succès des sciences naturelles et ses constans revers? A première vue, il paraîtrait bien surprenant que la philosophie, qui procure aux sciences leur certitude et leur méthode, ne fût pas elle-même une science. Ce qu'elle conquiert par l'étude de l'esprit est-il moins assuré, est-il moins clair que ce que les sciences conquièrent en étudiant la nature? N'est-ce pas l'esprit qui fait la science? Sur les deux élémens qui la composent, n'est-ce pas l'esprit qui est l'élément invariable et constant? L'élément extérieur change; l'élément intérieur ne change pas. L'objet d'une science n'est jamais l'objet d'une autre science. La physique, la chimie, les mathématiques, en un mot toutes les sciences, ont des objets différens; mais dans toutes sans distinction,

des plus relevées aux plus humbles, l'intelligence, qui étudie tour à tour chacun de ces objets, reste identique; c'est l'intelligence qui crée la science, tandis que le phénomène extérieur n'en est que l'occasion. Jouffroy reprochait à la philosophie d'ignorer encore quel est son objet, sa circonscription, sa méthode et son critérium. Ne peut-on pas répondre à Jouffroy: l'objet de la philosophie, c'est l'étude de l'esprit par l'esprit, avec toutes les conséquences qu'il peut déduire de la réflexion; sa circonscription est celle de l'esprit, qui peut embrasser tout; sa méthode est l'observation, que l'esprit a le don d'employer d'abord à connaître ses facultés propres, avant d'en faire la discipline obligée de toutes les sciences extérieures; enfin, le critérium de la philosophie, c'est l'évidence, dont l'esprit est le seul juge, ainsi que Descartes l'a définitivement démontré? Que peut-on exiger de plus? Si ces titres ne sont pas scientifiques, quelle science peut en présenter de plus authentiques que ceux-là? C'est en vain qu'Auguste Comte nie l'observation intérieure; elle est tout aussi réelle, et l'on pourrait presque dire plus réelle que l'observation du dehors.

Mais, dit-on, pourquoi la philosophie n'a-t-elle pas fait plus de progrès quand les sciences naturelles en ont fait tant? Pourquoi s'attarde-t-elle à enfanter tous ces systèmes qui ne naissent et ne se succèdent que pour se renverser les uns les autres? Cette objection a l'apparence d'être fort grave; mais, au fond, elle ne l'est pas. Trouve-t-on que la poésie ait fait beaucoup de progrès depuis Homère? Sur cette route que l'humanité a mis trente siècles à parcourir, n'a-t-elle pas rencontré et admiré une foule de poètes à côté du plus grand et du plus parfait de tous? Dieu nous garde de comparer la philosophie à la poésie: la philosophie est le domaine de la raison, dans ce que la raison a de plus sévère et de plus fécond; la poésie est le domaine attrayant et léger de l'imagination. Cependant, entre la poésie et la philosophie, il y a cette ressemblance que l'une ne paraît pas avoir avancé plus que l'autre dans cette longue carrière de trois mille ans. Virgile en est-il moins beau, parce que son génie est autre que celui d'Homère, et que l'*Énéide* ne tient pas à l'*Iliade?* Le cartésianisme en est-il moins vrai, parce que le platonisme l'a précédé? Homère et Virgile ont charmé et charmeront à jamais tous les esprits assez délicats pour les goûter; Platon et Descartes instruiront ceux qui se mettent à leur école et qui se dévouent à ces austères méditations. C'est que la philosophie est tout individuelle, ainsi que la poésie; c'est leur point de contact, malgré les différences frappantes qui les séparent.

Le philosophe interroge sa conscience; mais il ne peut pas interroger de la même façon la conscience de ses semblables. Comme

Socrate, il ne peut qu'accoucher les autres intelligences, ou, comme Descartes, leur proposer son exemple. On ne saurait être en un autre au même degré qu'on est en soi. C'est pour son propre compte que l'individu pense; il ne peut penser pour le compte d'autrui. Quand il donne une expression à ses croyances, il ne parle qu'en son nom personnel. Son témoignage sur lui-même, sur Dieu, sur le monde et la nature, peut toujours être contesté par le témoignage contraire d'un observateur qui a vu les choses sous un autre aspect, bien qu'il les ait vues par le même procédé et sur le même théâtre. Les consciences ne varient pas moins que nos physionomies; nous avons tous un visage composé des mêmes parties, et cependant aucun de nous n'a la physionomie de ses voisins. Il en est de même en philosophie. Les systèmes y sont plus ou moins vrais, plus ou moins compréhensifs, plus ou moins conformes à la réalité; mais ils ont tous le tort, ou l'avantage, d'être individuels. C'est de là que vient la faiblesse de la philosophie, qu'on lui a si souvent objectée; mais de là aussi sa grandeur, composée surtout d'indépendance et de raison.

Les sciences ayant nécessairement un objet extérieur, matériel et sensible, qui ne varie pas, elles peuvent ajouter sans cesse des faits nouveaux à des faits antérieurement observés; elles amoncellent leurs richesses, et elles finissent par les porter au point où nous les voyons et les admirons à cette heure. C'est une gloire que personne ne peut leur refuser. Elles ne s'arrêteront même pas là, et elles ont le droit de compter sur un avenir non moins brillant que leur passé. Elles peuvent se promettre des conquêtes de plus en plus belles, et le gage de ces fermes espérances, ce sont les merveilles qu'elles réalisent chaque jour sous nos yeux. La philosophie ne saurait prétendre à une pareille fortune. Les systèmes qu'elle produit ne se joignent pas aux systèmes précédens; ils se succèdent sans s'accumuler et s'unir, pas plus que les chefs-d'œuvre de la poésie. Cette inconsistance n'enlève à la philosophie quoi que ce soit de sa puissance et de son utilité. Seulement, son influence et son action ne sont pas celles des sciences; et elles s'exercent tout autrement. Il semble donc qu'il y a dans les sciences une stabilité dont la philosophie ne jouit pas. Pourtant, que les sciences ne se hâtent pas de triompher; elles aussi ont eu, et elles auront toujours, leurs systèmes, presque aussi mobiles que ceux de la philosophie; elles subissent la loi commune. La physiologie de Claude Bernard n'est pas celle de Haller. La chimie de notre temps n'est plus celle de Lavoisier. Si la mobilité scientifique est moins grande, c'est que le champ d'études pour chaque science est plus étroit, tandis que le champ de la philosophie est sans bornes, comme les objets qu'elle

cherche à s'expliquer. Les sciences doivent en outre se dire que, placées devant l'infini, chacune dans leur sphère, elles ne l'épuiseront pas; l'analyse, poussée aussi loin qu'on voudra, ne verra jamais le terme éternellement poursuivi et éternellement inaccessible. La sience ne désespère pas cependant; pourquoi la philosophie se découragerait-elle? De loin en loin, des sciences nouvelles surgissent; ce qui prouve bien que la science n'est pas complète. Ces éclosions, que les deux derniers siècles ont vues se multiplier, ne cesseront jamais. La géologie, la chimie, l'électricité, le magnétisme, la paléontologie sont d'hier; à des symptômes non douteux, on sent que bien d'autres sciences sont à l'état d'incubation et qu'elles ne tarderont pas à naître. Pour les sciences, l'analyse ne sera donc jamais achevée, pas plus que la synthèse ne l'est pour la philosophie. Si l'une est à critiquer, l'autre ne l'est pas moins.

Si l'on pèse ces considérations, on doit comprendre comment la philosophie ne saurait devenir une science naturelle. Le conseil qu'on lui donne pour qu'elle se réforme est inspiré peut-être par une sincère sympathie et par une sorte de regret bienveillant, mais il est absolument impraticable. Les tentatives faites à plusieurs reprises ont avorté, et elles ne pouvaient pas obtenir un résultat meilleur. Les Écossais, si sensés, si attentifs, si persévérans, y ont perdu leur peine; personne ne peut espérer d'être plus heureux, parce que personne ne méritera davantage de l'être. A regarder l'objet propre de la philosophie et l'objet des sciences naturelles, on voit que l'assimilation est impossible; autant vaudrait songer à supprimer la synthèse au profit de l'analyse, ou l'analyse au profit de la synthèse. La philosophie, c'est la liberté, parce qu'elle ne s'adresse qu'à l'esprit; la science est soumise à la nécessité, parce qu'elle s'adresse à la nature, où rien ne dépend de l'homme. L'esprit se dirige comme il le veut; la science doit s'astreindre docilement à l'étude de phénomènes qui ne changent pas. Les faits sensibles peuvent être vérifiés à tout instant par un observateur nouveau, parce qu'ils sont immuables et qu'ils restent ce qu'ils sont. Mais les faits de conscience ne peuvent être connus que par celui qui les porte en lui-même; ils sont insaisissables à tout autre. Sur des objets tels que l'esprit, l'univers et Dieu, il ne peut y avoir que des opinions individuelles et absolument libres. Si jamais la philosophie arrivait à l'état de science naturelle, elle imposerait bientôt aux intelligences un Credo et un catéchisme. Des philosophes ont, à bonne intention, couru cette aventure; on sait avec quel ridicule. C'est qu'alors la philosophie, s'oubliant elle-même, passe à l'état de religion; en d'autres termes, elle se suicide. Est-ce à cela qu'on la convie, quand on lui souhaite de devenir une science telle que toutes les autres? N'est-ce

pas la méconnaître absolument? C'est peut-être à Newton qu'il faudrait faire remonter l'équivoque. Mais le grand astronome, en intitulant son ouvrage : *Principes mathématiques de la philosophie naturelle* ne songeait guère à transformer l'antique philosophie; il restreignait la philosophie naturelle à l'astronomie et à quelques autres sciences analogues, comme le font encore bien des écrivains anglais ; il ne pensait pas à provoquer une révolution, qu'on a tentée plus tard, et qu'il aurait, dans sa piété, certainement désavouée.

Si la philosophie ne peut pas prendre place parmi les sciences naturelles, elle n'est pas non plus une science unique et à part; elle ressemble au reste des sciences, en ce qu'elle vit comme elles d'observations et d'inductions. On l'a blâmée d'une prétention et d'une vanité qu'elle n'a pas. La seule différence qui puisse l'isoler est, non pas en elle-même, mais dans les objets qu'elle étudie. Ces objets ne peuvent être comparés à aucun des autres objets, parce qu'ils sont les plus grands et qu'ils comprennent tous les autres. Qu'y a-t-il au-dessus de Dieu, de la nature et de l'esprit? Est-il rien de plus nécessaire pour notre intelligence que de sonder les mystères que ces trois mots recèlent? Est-il rien de plus pratique pour la conduite de la vie et pour l'explication de notre destinée, pour les sociétés et pour les individus? La religion tâche de les interpréter, et même quelquefois d'en retenir le monopole par la force, tant l'humanité est jalouse de la solution! La philosophie n'a point à combattre la religion; elle serait tentée plutôt de la défendre, quoique souvent persécutée par ceux qui la représentent. Mais elle ne suit pas la religion comme la suivent les nations, parce que son procédé est tout autre, et que la raison, si elle peut s'accorder sur certains points avec la foi, ne peut jamais se confondre avec elle, malgré ce que Leibniz en a pensé. La foi s'en remet au témoignage et à l'autorité; la raison ne s'en remet qu'à elle seule. Elle cesserait d'être ce qu'elle est, si elle abdiquait son indépendance en quelque mesure que ce fût. Elle n'en a pas moins d'affectueuse vénération pour la religion, dont le but est le même que le sien, quoique la religion y arrive par une voie moins sûre.

De cette conformité d'objet sort une conséquence toute naturelle : c'est que la philosophie reçoit, dans l'estime des hommes, quelque chose de leur respect pour la religion. Ce n'est pas aux ministres du culte, ce n'est pas aux philosophes que s'adresse cet hommage; il s'adresse aux problèmes que la religion et la philosophie ont à résoudre, chacune à leur point de vue. Ces problèmes sont si graves, ils intéressent si essentiellement l'humanité, qu'elle ne saurait les entourer de trop de solennité. Leur grandeur majestueuse se reflète en partie jusque sur ceux qui en gardent le dépôt, sacré ou pro-

fane. Placer la philosophie à cette hauteur, est-ce la surfaire? Est-ce lui demander plus qu'elle ne peut donner? Est-ce se méprendre sur sa vraie fonction à l'égard des sciences, et même à l'égard des sociétés? S'il pouvait subsister en ceci le moindre doute, il suffirait, pour le dissiper, de recourir au passé et de voir la place que la philosophie y a toujours remplie. La voix des siècles nous répond et nous prouve que la philosophie est apparue à nos ancêtres les plus éclairés telle que nous la concevons à notre tour. C'est à la Grèce d'abord de nous dire ce qu'elle en a pensé. La Grèce est le peuple philosophique par excellence. Dans les conditions où elle a vécu, la philosophie lui a tenu lieu de religion, à côté et au-dessus de la mythologie populaire.

Pythagore, Platon, Aristote, peuvent nous sembler bien anciens, peut-être même bien surannés; mais la vérité ne vieillit pas; et puisque ces puissans esprits l'ont découverte, elle est à notre usage aussi bien qu'au leur. Qu'importe si les œuvres de Pythagore ne sont pas parvenues jusqu'à nous? N'est-ce pas lui qui a inventé ce noble mot de philosophie, où sont contenues tant de choses? En faut-il davantage pour signaler celui qui le prononça le premier à l'attention et à la gratitude de ses successeurs? Selon Pythagore, toutes les occupations des hommes en société peuvent se ranger sous trois classes : ou les hommes songent à leurs intérêts, ou ils se passionnent pour la gloire et le bruit qu'elle fait, ou enfin ils se contentent de contempler le spectacle magnifique de l'univers, sans lui rien demander que de le comprendre; « car rien n'est plus beau que la vue du ciel et des astres qui s'y meuvent, pourvu qu'en admirant l'ordre qui les régit on remonte à leur principe, que la raison seule peut concevoir. » Ces contemplateurs de l'univers, ce sont les philosophes, les amis de la sagesse. Entre les destinées humaines, la leur est la plus enviable de toutes, malgré la richesse des uns ou la renommée des autres.

Telle est, six siècles avant l'ère chrétienne, l'idée de la philosophie; très simple, mais exacte, comme il convenait à ces temps reculés et au début d'une race aussi intelligente.

Dans Platon, cette idée est déjà beaucoup moins vague. Pour lui, la philosophie est la première des sciences, parce qu'elle remonte à l'essence des êtres, en sachant la discerner sous leurs apparences matérielles et passagères. Il donne à cette science supérieure une méthode par la dialectique. Mais beaucoup plus pratique qu'on ne le suppose ordinairement, Platon s'applique à former des philosophes bien plutôt qu'à définir la philosophie. Il apprend aux chefs d'état quelles sont les qualités et les vertus qu'annoncent dès l'enfance ces natures heureuses, amies du vrai, pleines d'hor-

reur pour le mensonge, insatiables d'apprendre et apprenant facilement, désintéressées dans leur modération, leur douceur et leur magnanimité. C'est qu'avant tout Platon, en bon citoyen, songe au bien public, et que, par l'éducation des natures philosophiques, il voudrait préparer pour la société des guides capables de la bien gouverner un jour et de faire son bonheur. On s'est beaucoup raillé de ce rêve platonicien; mais la raillerie paraît bien déplacée quand on songe aux règnes d'Antonin le Pieux et de Marc-Aurèle. Il n'est que trop réel que la félicité des peuples est en proportion de la sagesse de ceux qui les gouvernent. Les sages sont partout fort rares; ils le sont plus encore à la tête du pouvoir. Du reste, Platon ne se trompe pas sur le sort qui attend les philosophes dans leurs relations avec le reste des hommes; et l'exemple de son maître, Socrate, pouvait lui faire voir jusqu'où vont parfois l'ignorance, l'envie et l'iniquité contre les plus innocens.

Avec Aristote, la philosophie est constituée dans toute sa force; elle connaît tous ses devoirs, presque aussi clairement qu'avec Descartes, deux mille ans après lui. Père et organisateur de la métaphysique, il en marque le caractère en traits ineffaçables. « A la différence des autres arts, dit-il, la science des premiers principes et des causes n'a pas un objet directement pratique; c'est là ce qu'atteste l'exemple des plus anciens philosophes. A l'origine, comme aujourd'hui, c'est l'étonnement et l'admiration qui conduisirent les hommes à la philosophie. Entre les phénomènes qu'ils ne pouvaient comprendre, leur attention, frappée de surprise, s'arrêta tout d'abord à ceux qui étaient le plus à leur portée; et, s'avançant peu à peu dans cette voie, ils dirigèrent leurs doutes et leur examen sur des phénomènes de plus en plus nombreux. C'est ainsi qu'ils s'occupèrent des phases de la lune, du mouvement du soleil et des astres, et même de la formation de l'univers. Si donc c'est pour dissiper leur ignorance que les hommes ont cherché à faire de la philosophie, il est évident qu'ils ne cultivèrent si ardemmen cette science que pour savoir les choses, et non pour en tirer le moindre profit matériel. En effet, cette science est, entre toutes, la seule qui soit vraiment libre, puisqu'elle est la seule qui n'ait absolument d'autre objet qu'elle-même. C'est la plus divine des sciences, et les dieux pourraient l'envier aux mortels, si les dieux étaient accessibles à un sentiment de jalousie. Les autres sciences peuvent être plus nécessaires que la philosophie; il n'en est pas une qui soit au-dessus d'elle. »

Aristote dit encore, en comparant l'étude des choses éternelles et celle des choses périssables : « Dans quelque faible mesure que nous puissions atteindre et toucher aux choses éternelles, le peu

qu'il nous est donné d'en apprendre nous cause, grâce à la sublimité de ce savoir, bien plus de plaisir que tout ce qui nous environne, de même que, pour les personnes que nous aimons, la vue du moindre et du plus insignifiant objet nous est mille fois plus douce que la vue prolongée des objets les plus variés et les plus beaux. » Aussi, avec quel enthousiasme, avec quels ravissemens inattendus, le fondateur de la logique, de la psychologie, de la météorologie, de la science politique, de l'histoire naturelle et de tant d'autres sciences, ne vante-t-il pas les inexprimables jouissances que nous procure la contemplation de la nature, où rien n'est à négliger, parce que tout y resplendit de puissance, de sagesse et de beauté! Mais Aristote ne se contente pas d'admirer la nature; il enseigne le moyen de la connaître. Ce moyen unique, c'est l'observation des faits, première loi de la méthode; il l'a lui-même toujours pratiquée, et il la recommande magistralement à toutes les sciences, qui doivent y rester à jamais fidèles. Bacon, au XVIIe siècle, ne faisait donc que répéter Aristote; Bacon n'inventait rien, et surtout il n'apportait pas à l'esprit humain le nouvel organe qu'il lui promettait.

Après Aristote, après Platon, après Pythagore, parlant au nom de la Grèce, Sénèque, qui peut parler au nom de Rome, s'exprime à peu près comme eux : « Ce que la philosophie, dit-il, a de plus grand et de plus estimable, c'est que la divinité n'en a donné naturellement la connaissance à personne; mais elle a accordé à tout le monde la faculté de l'acquérir; on ne la doit qu'à soi-même, on ne l'emprunte pas d'un autre. Si c'est aux dieux immortels que nous devons la vie, c'est à la philosophie que nous devons de savoir employer la vie comme il convient. La sagesse en est le fruit et la récompense. »

Après de tels enseignemens reçus des anciens, que restait-il à faire, si ce n'est ce qu'a fait Descartes? C'était de montrer à l'esprit humain, replié sur lui-même, les trésors qu'il renferme, et lui indiquer la voie qu'il doit suivre pour marcher du pas le plus assuré et le plus fécond. Descartes ne veut pas faire de la science un métier pour le soulagement de sa fortune; mais avant de se livrer sans retour à ses études solitaires, il parcourt le monde, où, pendant neuf années, « il roule çà et là, » ainsi qu'il nous le dit lui-même, observant les choses sans s'y mêler plus que ne le ferait un disciple attardé du pythagorisme. Désormais la philosophie, sans jurer sur la parole d'un maître, et tout en conservant sa pleine indépendance, doit se mettre à l'école de Descartes, parce que c'est l'école de la vérité. On s'égare dans la mesure où l'on s'en éloigne. Notre siècle agité a vu des philosophes se faire gloire de

secouer un joug tutélaire. Cet aveuglement a été châtié par des chutes inévitables, qui peut-être ne préviendront pas de nouvelles témérités; celles de Spinoza n'ont pas manqué d'imitateurs. Quant à nous, écoutons doublement Descartes lorsqu'il nous affirme, en philosophe et en juge expérimenté des choses sociales, « qu'il reçoit une extrême satisfaction des progrès que sa méthode lui a fait faire dans la recherche de la vérité, et que si, entre les occupations des hommes, purement hommes, il y en a quelqu'une qui soit solidement bonne et importante, il ose croire que c'est celle qu'il a choisie. »

Si l'esquisse qu'on vient de tracer n'est pas inexacte, si le passé de la philosophie, sa nature et sa relation avec les sciences, sont tels qu'on les a exposés, quel sérieux dissentiment peut subsister entre la philosophie et la science de nos jours? Les sciences n'ont-elles pas besoin de la philosophie toutes les fois qu'elles veulent scruter les principes sur lesquels elles reposent? La philosophie ne doit-elle pas toujours emprunter les matériaux de ses synthèses aux sciences particulières? Qu'y a-t-il de changé? Rien, absolument rien, non pas seulement depuis Descartes, mais depuis l'antiquité, notre vénérable aïeule. Ce n'est donc qu'un malentendu entre la science contemporaine et la philosophie. Par la nature même des choses, ce malentendu ne saurait être définitif, mais il peut durer longtemps. La philosophie, mère des sciences plutôt que leur sœur, comme le supposait Claude Bernard, n'a rien à craindre, et elle ne peut pas périr; mais elle peut souffrir des éclipses plus ou moins prolongées. Le spiritualisme cartésien est la vérité même, et tout système qui ne l'admet pas, ou qui le contredit, est condamné à être faux et même dangereux, soit pour la conduite de l'intelligence, soit pour l'ordre social. Mais malgré l'éclat que le spiritualisme a jeté, quand l'éloquence de Victor Cousin l'interprétait, voilà soixante ans, il n'a pas persuadé le XIXe siècle, qu'entraînent en sens contraire une foule de causes qui ne regardent plus la philosophie. C'est dans le siècle précédent que cette tendance regrettable s'est manifestée; elle s'est fortifiée de plus en plus, malgré des résistances venues de côtés divers. Aujourd'hui, elle domine dans les sciences, et l'on n'entrevoit pas de motif pour que cette aberration cesse de sitôt. On nous permettra de plaindre notre siècle, sans désespérer de l'avenir. La philosophie a traversé des temps plus durs; étant ce qu'elle est et ne redoutant pas d'être jamais dépossédée, elle se résigne sans peine à être moins en honneur; elle se passe d'une vogue qu'elle n'a jamais ambitionnée et qui pourrait la compromettre, en l'enivrant, comme il est arrivé au XVIIIe siècle, père et corrupteur du nôtre.

Actuellement, dans le monde entier, aussi bien que chez nous, les sciences obéissent au mouvement qui les emporte, et qui ne laisse pas que d'être périlleux pour elles. Pendant plus de deux siècles après la renaissance, les lettres seules avaient été cultivées et honorées, les sciences étaient restées presque en oubli et en sous-ordre. Bacon fut un des premiers à pressentir leur prochain triomphe, suite de la diffusion des lumières depuis la découverte de l'imprimerie. Le *De augmentis* et *l'Instauratio magna* n'ont pas un autre sens; et cette aspiration généreuse fit la fortune de ces deux ouvrages, d'ailleurs si loin de tenir leurs promesses. En eux-mêmes, ils étaient insuffisans; mais ils annonçaient, dans le style le plus brillant, l'avènement d'une puissance nouvelle. Les sciences allaient entrer en scène, à côté des lettres, et les remplacer, si elles le pouvaient. C'est donc une sorte de revanche que les sciences continuent à poursuivre de nos jours. Dans la lutte, la philosophie n'a pas été moins maltraitée que les lettres; elle partage la défaveur qui les atteint. Elle ne s'en étonne ni ne s'en émeut. Les lettres sont une œuvre purement humaine; elles ne demandent presque rien au dehors; elles viennent de l'esprit et ne s'adressent qu'à l'esprit. La philosophie ne fait guère autre chose, si ce n'est qu'elle substitue la raison à l'imagination et à la sensibilité. Le destin des lettres et le sien sont semblables, et elle tient à ne s'en pas séparer. Elle attendra patiemment la réaction, qui est inévitable. Quand le monde se sera saturé de science, il verra ce qui lui manque, et il reviendra aux lettres et à la philosophie, qui donnent aux sciences leur forme et leur base. Mais ces oscillations de l'intelligence chez les nations les plus civilisées peuvent être fort lentes. Des périodes d'obscurcissement succèdent à des périodes de lumière. Après la Grèce et Rome surviennent les ténèbres que le moyen âge a eu tant de peine à vaincre. D'aussi funestes cataclysmes ne sont plus à redouter; mais ce qui est toujours possible, c'est la prédominance d'un des élémens de l'esprit sur l'autre élément, relégué dans l'ombre. Aujourd'hui, l'esprit est surtout occupé des choses extérieures, et il néglige celles du dedans. On peut, sans être trop sévère, trouver que c'est là un abaissement; mais chez les peuples comme chez les individus, l'esprit peut être opprimé par la matière, bien que cette déchéance ne soit jamais que transitoire.

Deux dangers principaux menacent les sciences : d'abord, une analyse poussée à l'excès; et, d'autre part, une recherche trop assidue des applications pratiques. Ces deux déviations, également fréquentes, peuvent fausser la science en la détournant de son but. L'immensité des détails est un poids accablant; le nombre en augmente incessamment, et déjà il est presque incalculable. Il n'est

pas une branche de l'histoire naturelle qui ne se développe sans fin à mesure qu'on la cultive. Un savant peut consumer son existence entière dans l'histoire d'une seule espèce d'insectes. La prédiction de Pascal se réalise, et la nature se lasse de fournir encore moins que l'homme ne se lasse de l'étudier. L'infini de petitess n'est pas plus épuisable que l'infini de grandeur. Sans doute, on ne saurait blâmer une légitime curiosité, même ainsi bornée ; peut-être même les limites étroites dans lesquelles elle se renferme assurent-elles aux résultats obtenus plus de précision et d'exactitude. L'analyse, portée aussi loin qu'on le peut, est une des règles les plus utiles de la méthode cartésienne. Mais ces travaux, par trop minutieux, gênent la science plus qu'ils ne la secondent. Le positivisme lui-même a cru devoir s'en inquiéter ; et les synthèses d'Auguste Comte n'avaient été tentées que dans cette intention ; il voulait résumer en de brèves généralités chacune des six sciences entre lesquelles il divisait tout le savoir humain. Comte a échoué dans une entreprise qui dépassait ses forces, et qui, en outre, manquait d'un fondement assez solide. Mais la pensée n'en est pas moins juste, l'exécution seule a failli, comme pour le *Cosmos* de de Humboldt. Ce besoin de synthèse partielle est tellement réel que toutes les sciences, chacune dans leur domaine spécial, s'efforcent spontanément de le satisfaire. Quand les observations accumulées paraissent assez multipliées, on tâche de les condenser en les généralisant, afin de les mieux comprendre. C'est ainsi qu'on a été amené à faire la philosophie de l'histoire, la philosophie de la chimie, la philosophie de la zoologie, la philosophie de la nature, la philosophie des mathématiques, etc. Ce n'est plus là de la philosophie proprement dite ; mais dans la circonscription de chaque science isolée, l'esprit éprouve, à un certain moment, le même désir qui le pousse à embrasser l'ensemble des choses par la philosophie première, par la philosophie véritable. Il n'y a pas d'autre barrière à opposer à ces analyses exagérées. C'est à la science de se corriger elle-même de ce défaut, dès qu'elle sent le mal.

Le second danger est beaucoup plus sérieux ; il est moins facile de le conjurer. Sans doute, on ne saurait avoir trop de louange et d'estime pour la science assurant à l'industrie, sous toutes ses formes, ses progrès les plus réels et les plus bienfaisans. Il y aurait parti-pris d'injustice et de malveillance à nier les services que la science rend aux sociétés en dirigeant les arts, dont elles ont sans cesse l'impérieux et renaissant besoin. La vie sociale, jadis si rude et si imparfaite, a été adoucie et améliorée de toutes les manières. Il ne s'écoule pas de jour qui ne voie de merveilleuses découvertes accroître matériellement le bien-être des hommes ; une invention

en fait surgir cent autres, et c'est la science qui enfante ces prodiges dont elle est fière, autant qu'en sont étonnés ceux qui en profitent.

Les peuples reconnaissans comblent d'honneurs et de richesses les savans qui les servent si bien. Mais c'est là précisément qu'est l'écueil, d'autant plus redoutable qu'il est caché sous les plus belles apparences, et que même de grandes âmes, dédaigneuses de la fortune et de la gloire, peuvent ne pas rester insensibles à la tentation de devenir un des bienfaiteurs de l'humanité. Il faut cependant se défendre de cette séduction et de cet attrait. Le savant est, par-dessus tout et exclusivement, l'ami de la vérité; c'est à elle seule qu'il se dévoue, elle seule qu'il poursuit dans ses laborieuses investigations; pour la conquérir, il n'a pas trop de toutes ses forces et de tout son temps. Sans parler des catastrophes auxquelles l'industrie est sujette, et que le savant peut subir avec elle, en s'y livrant il fausse sa vocation; il abandonne son devoir purement scientifique pour y mêler un accessoire étranger. Dans l'industrie, on applique la science; on ne la fait pas. Le savant à qui est due une découverte peut se croire plus apte que personne à en tirer les conséquences industrielles; la pente est fort glissante. Mais alors le savant doit s'avouer qu'il va être perdu pour la science; elle veut qu'on se donne à elle tout entier pour elle-même. Il doit laisser à d'autres mains les applications, quelque faciles, quelque précieuses qu'elles soient; elles ne le regardent point, et si son cœur est sincèrement épris de la vérité, le sacrifice ne lui coûte guère; sa part reste encore la plus belle et la plus féconde; car l'industrie et la richesse ont des bornes et d'amers retours que la science ne connaît pas.

Exiger ce désintéressement absolu peut sembler excessivement sévère; et ce conseil de stoïcisme a d'autant moins de chance d'être écouté que, parmi les philosophes les plus illustres et les plus autorisés, il en est qui ne l'approuvent pas, et qui même proposent à la science et à la philosophie, pour but suprême, les applications pratiques qui servent directement à la vie et à la société. Descartes, tout spiritualiste qu'il est, incline à cette opinion; « il voudrait qu'au lieu de cette philosophie spéculative qu'on enseigne dans les écoles, on en pût trouver une pratique, par laquelle, connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres et de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les pussions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres; et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature. » Descartes va même plus loin : en terminant le *Discours*

de la méthode, il annonce « sa résolution de ne consacrer le temps qui lui reste à vivre qu'à tâcher d'acquérir quelque connaissance de la nature qui soit telle qu'on en puisse tirer des règles pour la médecine. » Et d'où vient tant de prédilection pour l'art médical ? C'est que le philosophe est convaincu que, « s'il est possible de trouver quelque moyen qui rende communément les hommes plus sages et plus habiles qu'ils n'ont été jusqu'ici, c'est dans la médecine qu'on doit le chercher. »

Bacon, avant Descartes, avait appliqué toutes les ressources de son génie et de son style à imprimer à la philosophie cette direction nouvelle. C'était en changer absolument le caractère et la fonction, comme devait l'essayer aussi Auguste Comte, qui se croyait l'héritier de Bacon, et qui a échoué encore plus complètement. Au temps de Bacon, la méprise se conçoit mieux ; on se débattait alors contre la scholastique, d'où l'on sortait à peine ; on sentait tout le vide de ses vaines formules, et l'on se précipitait avec passion à l'excès opposé, au risque de blesser la philosophie, frappée d'un anathème qu'elle ne méritait pas, et qui n'aurait dû atteindre que les ridicules de l'école. Lord Macaulay, si justement implacable envers le chancelier prévaricateur, ne trouve pas assez d'éloges pour une innovation qu'il qualifierait volontiers de prophétique. A l'entendre, c'est Bacon qui a suscité et inspiré les sciences appliquées ; qui leur a révélé leur avenir et leur fécondité inépuisable ; c'est lui qui a appris enfin aux philosophes à ne plus se payer de mots et à ne s'occuper que des choses ; à lui qu'est dû cet incomparable développement qui a commencé à son appel et qui ne s'arrêtera plus. Lord Macaulay fait bon marché d'un titre de gloire ordinairement attribué à Bacon ; l'induction avait été connue, décrite bien avant lui, et employée de tout temps ; lui-même n'en a rien su tirer. Mais son vrai titre, son titre impérissable, selon Macaulay, est d'avoir démontré que la philosophie doit avoir un but pratique et ne plus être uniquement un exercice de l'esprit ; en excitant les hommes à découvrir des vérités utiles, Bacon les a arrachés aux rêves d'une stérile spéculation. Aussi Macaulay, dans son enthousiasme de panégyriste, n'hésite-t-il pas à mettre l'artisan fort au-dessus du philosophe, parce que l'artisan, même le plus vulgaire, un cordonnier par exemple, est cent fois plus exact dans ce qu'il crée que le philosophe ne l'est dans ce qu'il dit. Au temps de Pompée et de César, Posidonius, blâmé par Sénèque, prônait déjà la philosophie pratique, avec autant de ferveur et aussi peu de raison.

Laissons à Macaulay la responsabilité de cette comparaison ; dans sa pensée, elle n'a rien d'injurieux ; et convenons qu'il a parfaite-

ment expliqué les prévisions de Bacon. Mais où nous nous séparons de lui, c'est quand il semble admettre que c'est Bacon qui a déterminé ce mouvement immense d'industrie scientifique dont nous sommes les témoins. D'abord, un progrès tout à fait analogue, quoique moins général, s'est produit dès l'antiquité. Les magnifiques monumens qu'elle nous a transmis et que nous pouvons juger malgré leurs ruines, ses entreprises perpétuelles de civilisation pacifique ou de guerre, attestent assez que la science appliquée aux arts n'a pas été plus inconnue des anciens que du moyen âge et de nous. En second lieu, le siècle même où Bacon a vécu avait réalisé bon nombre de découvertes avant qu'il n'écrivît. Son mérite, qui n'en est pas moins considérable, c'est d'avoir deviné l'explosion qui se préparait, de l'avoir encouragée, et même de l'avoir louée avant qu'elle n'éclatât dans toute son énergie. Notre temps est encore plus fertile en inventions que ne l'ont été les deux siècles précédens ; serait-il équitable de reporter à l'influence de Bacon ce que nous voyons et ce que verront nos successeurs ? Ce serait une exagération que peut excuser le patriotisme, mais que l'impartiale histoire ne ratifie pas.

Que reste-t-il des conseils éloquens et répétés de Bacon ? Ceci uniquement, si on l'en croit : que la philosophie, depuis sa plus lointaine origine jusqu'au XVII[e] siècle, a fait fausse route, et qu'elle doit à tout prix cesser d'être spéculative, pour devenir pratique et utile. Avoir contre soi Macaulay, Bacon, peut-être Descartes, et certainement la plupart des savans contemporains, qui tiennent la philosophie en fort médiocre estime, c'est beaucoup ; mais cependant nous ne nous rendons pas, et nous résistons sans hésiter à ces autorités imposantes. Nous maintenons que la philosophie n'a point à se réformer ; elle n'a nullement à changer de rôle ; sa mission est bien toujours celle-là même que lui assignaient les sages de l'antiquité, quand ils la nommaient la science des choses divines et humaines. Etudier l'esprit de l'homme, la nature et Dieu, lui suffit ; c'est là son devoir ; et dans la division du travail intellectuel, sa part est assez grave et assez large pour l'absorber entièrement. La tâche est si ardue qu'en s'y consacrant sans réserve, elle ne peut pas même se flatter de l'accomplir dans toute son étendue. Les questions qui lui sont confiées sont trop hautes et trop mystérieuses pour que l'esprit de l'homme n'y succombe pas quelquefois, en dépit des efforts les plus énergiques et les plus constans. Le mot de l'énigme universelle n'a été définitivement trouvé, ni par Socrate, ni par Platon, ni par Aristote, ni par Descartes. Dans les religions, ce mot n'est trouvé que pour les croyans et les fidèles ; il reste éternellement à chercher : chaque philosophe vient à son tour dé-

poser son opinion et son témoignage individuel. Quand la voix de l'interprète est assez puissante, elle est entendue par l'humanité, ou du moins par l'élite qui se dévoue au même labeur, ou qui se préoccupe des mêmes problèmes. Appeler la philosophie à devenir pratique, au sens de Bacon ou de Macaulay, c'est lui proposer de déserter son poste. Les sciences mêmes, issues de la philosophie, leur mère et leur institutrice, ne peuvent jamais s'en passer complètement, et elles ne doivent pas davantage céder à une invitation décevante. Elles non plus n'ont point à penser à l'utile ; elles ne doivent penser qu'au vrai.

Est-ce à dire pour cela que la science pure et la philosophie sont sans fruit, comme Bacon le leur reproche, et stériles, comme ces vierges auxquelles il les compare? L'histoire du passé est là pour protester et prononcer sans appel. Le platonisme frayant la voie à des croyances meilleures, quatre cents ans avant l'ère chrétienne, le péripatétisme exerçant sa souveraineté bienfaisante durant tout le moyen âge, le stoïcisme soutenant les âmes défaillantes, le cartésianisme au siècle de Louis XIV, ont-ils été sans influence sur les destinées du genre humain? La philosophie du XVIIIe siècle n'a-t-elle rien fait pour son temps ni pour le nôtre? Est-ce qu'il peut y avoir deux réponses à de telles questions? Si l'on veut rapprocher les changemens qu'amènent les sciences appliquées aux arts des changemens que la philosophie cause dans le monde moral, nous nous assurons que la spéculation, tant accusée de stérilité, a été plus pratique et plus efficace que les sciences hybrides auxquelles on voudrait l'immoler. Vienne quelque nouveau génie, si Dieu nous l'accorde, dans la philosophie et dans la science, et l'on verra si notre âge reste plus insensible et plus sourd que ses devanciers, et s'il écoute moins attentivement l'heureux mortel qui lui apportera une parcelle de vérité ignorée jusque-là. Quant à renoncer définitivement aux problèmes qu'agite la philosophie, ce n'est pas à elle qu'il faut le demander ; c'est à l'esprit humain.

A l'heure où nous sommes, la philosophie n'entre donc pas dans le ménage de la science, comme l'en accusait Claude Bernard ; elle connaît trop bien ses propres frontières pour vouloir envahir les frontières d'autrui. Elle respecte toutes les sciences, et elle applaudit d'autant plus volontiers à leurs progrès qu'elle en profite. Plus leur domaine s'étend, plus le sien, qui ne peut pas s'étendre, devient solide. Après Copernic, Kepler, Newton, Laplace, la métaphysique ne peut plus parler du système du monde comme au temps d'Aristote ; après Cuvier et la révélation des fossiles, elle ne peut pas parler du globe que nous habitons dans les mêmes termes que Voltaire, au siècle dernier. Ainsi la philosophie, loin de dédaigner le concours de la science, le réclame ; elle en use, pour pénétrer

plus profondément dans les secrets de la nature et de la Providence. La psychologie même ne repousse pas l'aide de la physiologie, mais elle s'en distingue; l'esprit, qui, pour se connaître, ne peut s'en fier qu'à lui-même, ne sait que trop qu'il est joint à un corps. Descartes, qui a fait le *Discours de la méthode*, a fait aussi le *Traité des passions de l'âme*. Mais la philosophie, malgré les emprunts qu'elle peut demander aux sciences, n'en est pas moins indépendante. Elle sent sa supériorité, non point par une illusion d'amour-propre, mais parce qu'elle est antérieure aux autres sciences et plus générale qu'aucune d'elles. La philosophie gardera la priorité qui lui est échue dans le temps et dans l'ordre universel des choses; ce n'est pas elle qui a posé ces règles immuables; elle y obéit comme le reste; et le seul avantage peut-être qu'elle revendique, c'est de les comprendre aussi clairement que le permet notre trop réelle infirmité.

Concluons qu'entre les sciences et la philosophie, il n'y a pas plus aujourd'hui qu'autrefois le moindre motif de dissentiment; elles servent toutes deux une seule et même cause, et contribuent à un résultat commun : l'interprétation de plus en plus exacte et de plus en plus large des œuvres de Dieu. D'où viennent donc des divergences qui nuisent également à l'une et à l'autre? Elles tiennent uniquement à des préjugés dont les meilleurs esprits ne se préservent pas toujours. L'antiquité, exempte de ces préventions, n'a jamais connu une telle différence entre les sciences et la métaphysique. Les controverses de notre temps passeront comme tant d'autres, sans laisser plus de traces; et surtout elles ne changeront rien aux relations essentielles de la philosophie et des sciences. Mais ce qu'on pourrait attendre des savans qui se plaisent à ces polémiques, ce serait de montrer un peu plus de tolérance. On a pu les avertir assez justement qu'ils renouvellent contre la philosophie la guerre que lui a faite, pendant si longtemps, la théologie. S'unir à la théologie contre la libre métaphysique, c'est une violente contradiction de la part des sciences contemporaines; elles se l'infligent cependant, sans se douter peut-être de la faute qu'elles commettent si gratuitement. Il est vrai que jadis les persécuteurs supprimaient la personne de leurs adversaires; aujourd'hui, on se contente de supprimer les questions; et, du même coup, la philosophie, qui dès lors n'aurait plus de raison d'être. Toute proportion gardée entre les époques, les sciences ne se font guère plus d'honneur que la théologie, par de hautaines et insoutenables négations, ou par une indifférence peu digne d'elles.

BARTHÉLEMY-SAINT HILAIRE.

L'EXPÉDITION DU TAGE

I.

Ce n'est pas en vain qu'on s'est imprégné de l'esprit d'une époque héroïque. Les officiers de 1812 étaient des enfans quand éclata la révolution française. Toute leur éducation s'est faite sous l'influence d'événemens qui, durant un quart de siècle au moins, nous donnèrent le droit incontestable de nous appeler « la grande nation. » Nos revers maritimes ne suffisaient pas à étouffer chez eux l'orgueil dont le cœur de tout Français, à cette époque, était gonflé. On s'en prenait au gouvernement des avocats, à l'anarchie ; on se disait que le retour à la discipline, aux saines traditions militaires, ne pouvait manquer de changer bientôt le cours des choses. La confiance était prête ; le moindre succès devait lui donner l'essor. En ce moment, les Duperré et les Bouvet parurent (1) : une sorte de commotion électrique ébranla la flotte tout entière. Les campagnes de l'Inde furent, pour notre marine si éprouvée en 1798 et en 1805, ce qu'avait été au XVIe siècle, pour les flottes chrétiennes de la Méditerranée, la bataille de Lépante (2). Le prestige anglais s'effaçait peu à peu ; Aboukir et Trafalgar tombaient insensiblement dans l'oubli. Nul n'aurait

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er novembre 1887, l'article intitulé : *les Héros du Grand-Port.*

(2) Voyez, dans la *Revue* du 1er décembre 1885, l'article intitulé : *Un Amiral de vingt-quatre ans.*

osé dire, après le combat du Grand-Port : « Les Anglais sont invincibles sur mer. » On ne le pensait même plus. Voilà le nouvel esprit, la nouvelle marine dont la restauration recueillit l'héritage. Elle y ajouta les souvenirs de la grande lutte engagée en 1778, terminée en 1783, et fit de cet assemblage la glorieuse marine qu'elle transmit au gouvernement de Juillet.

La plus lourde faute que nous pourrions commettre serait de vouloir dater notre histoire d'hier. Tant de révolutions ont passé sur notre malheureux pays que la foi politique y a été nécessairement fort ébranlée. Qu'il nous reste au moins le culte de la France! Quand je compare ma carrière à celle de mon ami Drummond, que j'ai rencontré *commander*, *post-captain*, vice-amiral, amiral, après l'avoir connu *midshipman*, je ne puis m'empêcher de le trouver bien heureux de n'avoir jamais eu à servir qu'un seul et même gouvernement. La stabilité est vraiment une belle chose. A défaut de ce présent enviable, le ciel nous a du moins départi une humeur facile, indulgente, douce à nos adversaires. De trop fréquentes secousses ont amorti chez nous la haine du méchant. Le méchant en politique est, — personne ne l'ignore, — celui qui ne pense pas comme nous. Ce n'est pourtant pas assez d'être clément envers les vaincus, il faut aussi être juste. Il n'est pas un de ces pouvoirs si tristement éphémères, pas un de ces gouvernemens que nous avons successivement renversés dans un jour de colère ou dans un jour de folie, qui n'ait consciencieusement cherché, suivant ses lumières, la grandeur et la prospérité du pays remis, par un tour de roue de la Fortune, à sa tutelle.

Les aptitudes d'une nation ne se révèlent pas dès le premier jour. L'Angleterre n'est devenue une puissance maritime que vers la fin du XVIe siècle. Les flottes flamandes lui ont longtemps suffi pour conduire ses armées à l'invasion de la France. S'il ne lui eût fallu défendre ses rivages contre la Grande-Armada, si les richesses du Nouveau-Monde n'eussent allumé les convoitises de ses corsaires, il se serait peut-être passé bien des années encore avant que l'Angleterre songeât à se constituer une marine nationale. Notre marine, à son tour, prit naissance quand l'ennemi séculaire afficha la prétention de faire de la Manche une mer fermée, du domaine colonial un apanage anglais. La restauration reprenait l'une après l'autre les traditions de l'ancienne monarchie ; il eût été surprenant qu'elle ne tentât pas de faire revivre la marine de Louis XIV et de Louis XV, la marine surtout si brillante de Louis XVI. Elle aurait, je le crois, préféré, s'il eût fallu choisir, une grande flotte à une grande armée. Le continent ne l'inquiétait pas ; l'Angleterre lui faisait toujours ombrage. Peu d'années avant la révolution de 1830, on vit tout à

coup reparaître dans nos rangs, ou se préparer à y prendre place, la plupart des noms inscrits en 1778 sur les listes du grand corps : les Contenson, les Coriolis, les Maisonneuve, les Morogue, les Charitte. La base de la marine royale en 1830 n'en restait pas moins encore ce que j'ai appelé la marine de 1812.

La restauration voulait que sa marine fût une marine savante. Elle se croyait en droit d'attribuer nos revers aux grossières pratiques des officiers improvisés en 1792, et ne pensait pas que, pour commander les vaisseaux du roi, il suffît d'être « un homme de métier. » La restauration, en un mot, se faisait gloire du souvenir de Borda presque autant que de celui de Suffren. Je ne l'en blâmerai pas. Toute tendance cependant n'est bonne qu'à la condition de ne pas tomber dans l'exagération. Les observations et les calculs astronomiques prirent en quelques années une importance que le sujet ne comportait certes pas. On ne parlait plus que de distances lunaires, et l'avancement semblait en quelque sorte exclusivement promis à celui qui ferait le meilleur usage de son sextant ou de son cercle à réflexion. Un peu plus tard survint la manie des rapports. Des réputations s'établirent sur des dépêches plus ou moins bien tournées. Tout cela n'était pas en soi regrettable, pourvu que tout cela ne devînt pas puéril. Le danger eût commencé le jour où, sacrifiant à de vaines chimères, on aurait cessé de mettre en première ligne « le métier, » c'est-à-dire le grand art de manœuvrer et de combattre. J'ai vu poindre le temps où tout enseigne de vaisseau, assez riche pour payer le cens, allait, si l'on n'y prenait garde, aspirer à devenir député. Confiez donc un quart à d'aussi profonds politiques ! Le capitaine Roussin restera, par la juste proportion de ses aptitudes et de ses ambitions, un modèle achevé du véritable officier de marine. Il a été astronome, hydrographe à ses heures, négociateur, préfet maritime, ministre, représentant de son pays, dans les circonstances les plus délicates : il a mis, avant tout, sa gloire à savoir, mieux qu'un autre, conduire un vaisseau dans un chenal difficile ou au feu.

Le naufrage de la *Méduse* sur le banc d'Arguin eut, en 1816, un grand retentissement. Il servit de prétexte à une immolation générale. Les « rentrans » se virent à leur tour impitoyablement frappés. On les accusa en bloc d'ignorance. Le procédé est commode ; il a de plus l'avantage d'être assuré d'avance de la faveur publique. Dans ses enthousiasmes comme dans ses dénigremens, la France ne s'arrête jamais à mi-chemin. Pas une voix ne s'éleva d'ailleurs pour défendre le commandant Chaumaret. La seule excuse qu'on pût trouver à la perte de la malheureuse frégate fut toutefois timidement insinuée. Les cartes de cette partie de la côte d'Afrique

étaient si défectueuses! Nommé au commandement de la corvette la *Bayadère*, le capitaine Roussin fut chargé de les rectifier. Il partit de Rochefort le 29 janvier 1817. L'aviso le *Lévrier*, commandé par l'enseigne de vaisseau Legoarant, l'accompagnait; un ingénieur hydrographe, M. de Givry, dépositaire des traditions encore respectées aujourd'hui de M. Beautemps-Beaupré, devait lui prêter le secours de ses connaissances techniques.

Le 17 août, la *Bayadère* rentrait au port. Au début de l'année 1818, elle reprenait la mer pour mener à bonne fin le travail ébauché dans une première campagne. « J'ai rendu compte au roi, écrivait au commandant de la *Bayadère* le comte Molé (impassible exécuteur de la rigoureuse épuration qui suivit le naufrage de la *Méduse*), des deux campagnes successives dans lesquelles vous avez continué jusqu'aux îles de Los les reconnaissances entreprises par le chevalier de Borda en 1776. Ce savant navigateur ne les avait pas prolongées au-delà du cap Bojador. J'ai particulièrement insisté sur les difficultés que présentait l'archipel des Bissagos. L'intrépidité avec laquelle vous avez affronté les dangers d'une pareille expédition, la prudence dont vous avez fait preuve en y échappant et l'infatigable activité qui vous a conduit aux heureux résultats que vous avez obtenus, ont paru au roi dignes des plus grands éloges. Sa Majesté m'a chargé de vous en exprimer sa satisfaction. » Un ministre de Louis XVI n'aurait pas mieux dit. L'hydrographie n'a plus guère de mystères : elle n'en demeure pas moins un des exercices les plus salutaires du marin. C'est par elle qu'on apprend à fixer dans sa mémoire la configuration et le gisement des terres, les alignemens qui conduisent le navire, comme si on le plaçait sur un rail, à travers le labyrinthe des aiguilles de granite, des longues battures de roche et des sournoises surprises des bancs de sable.

Le grand titre hydrographique de l'amiral Roussin n'est pas l'exploration à laquelle le comte Molé rendait si justement hommage; le *pilote du Brésil*, magnifique levé de 900 lieues de côtes à peu près inconnues, gigantesque travail accompli sur un navire à voiles de l'année 1819 à l'année 1821, assigne au commandant de la *Bayadère* un rang bien plus exceptionnel encore parmi les officiers qui se sont voués à ces utiles et périlleux travaux. S'il ne s'agissait que d'un officier ordinaire, je pourrais insister davantage : pour un homme qui a sa place marquée aux pages les plus honorables de notre histoire, de pareils services se perdent dans le nombre. On aurait sans doute mauvaise grâce à les passer sous silence; ce n'est pourtant pas l'hydrographe qui sauvera la mémoire de l'amiral Roussin de l'oubli; ce n'est pas même le diplomate habile et prévoyant :

ce sera l'homme de guerre. Les lauriers conquis dans le Tage sont les seuls qui ne se faneront jamais.

Au mois de juillet 1821, le capitaine de vaisseau Roussin repartait pour le Brésil, à la tête d'une division navale composée de la frégate l'*Amazone* qu'il montait, de la corvette l'*Espérance*, du brick le *Curieux* et de la goëlette la *Lyonnaise*. Au mois de septembre de la même année, il reçoit l'ordre de passer, avec l'*Amazone*, dans la mer du Sud. Les frégates la *Clorinde*, commandée par le capitaine de Mackau, la *Pomone*, confiée au capitaine Fleuriau, sont déjà en observation dans les ports du Chili : elles se rangeront, dès son arrivée, sous ses ordres. « La mission ostensible, a écrit le baron Portal dans ses remarquables mémoires, était de faire des reconnaissances et des vérifications hydrographiques; le but réel et secret, d'étudier ce qui se passait, de causer avec Bolivar et de nous préparer au rôle que nous aurions à jouer. » La situation de cette division lancée audacieusement au-delà du cap Horn fut pendant un instant assez critique. L'Angleterre, toujours prête à régenter le monde, semblait vouloir s'opposer à notre intervention en Espagne, comme elle nous menaça plus tard de s'opposer à notre expédition d'Alger. Le commandant Roussin opéra sa retraite vers les mers d'Europe, sans attendre d'instructions, ne prenant conseil que des circonstances, et montrant pour la première fois cet esprit de décision qui le marquait d'un cachet à part. Sa conduite fut approuvée : on l'en récompensa, le 17 août 1822, par le grade de contre-amiral.

Un contre-amiral de quarante et un ans! cela ne se voit pas souvent aux jours où nous sommes. Même après le sanglant et magnifique combat livré par l'*Aréthuse* (1), le 7 février 1813, combat qui, au dire de Decrès, « laissait bien loin derrière lui celui de la *Belle-Poule* en 1778, celui de la *Nymphe* en 1780, et tous les autres qui ont eu plus ou moins de célébrité, » la promotion de Bouvet au grade d'officier-général paraîtra encore au trop scrupuleux ministre « prématurée. » Bouvet n'a que trente-huit ans! On se contentera de le nommer officier de la Légion d'honneur. En 1822, Bouvet est toujours capitaine de vaisseau. Serait-il, par hasard, astronome insuffisant? Rédigerait-il mal ses rapports? Nous savons cependant par le précis de ses campagnes, opuscule excellent qu'il publia en 1840, que la plume en ses mains eut, quand il le fallait, toute la vigueur de sa vaillante épée. Les César, les Napoléon, les Bugeaud, n'ont pas mieux écrit. Bouvet était de leur école.

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er novembre 1887, l'article intitulé : *les Héros du Grand-Port*.

L'étrange oubli dont le capitaine de la *Minerve*, de l'*Iphigénie*, de l'*Aréthuse* fut victime, demeure donc, à mes yeux, inexplicable. « Je pense, j'affirme et je l'ai dit sans cesse à qui l'a voulu entendre, s'empresse de lui écrire l'amiral Roussin lorsqu'il apprend, pendant une relâche à Rio-Janeiro, la promotion du 17 août 1822, que vous êtes le premier officier de la marine de France. J'ai plus appris, pendant les dix mois que j'ai été votre second, que dans tout ce que j'ai vu ailleurs. Je n'ai jamais cru possible de me voir avant vous sur une liste... Vous m'avez fait croire que les belles actions étaient faciles en me montrant combien elles paraissaient vous coûter peu. J'ai tâché de vous imiter, mais je n'en ai eu que le désir : les occasions m'ont manqué. Vous, qui les avez trouvées et si glorieusement saisies, combien n'êtes-vous pas audessus de moi ! Je l'aurais appris cent fois par les étrangers si je n'en étais convaincu. Les Anglais, cher Bouvet, vous rendent une haute justice, et j'ai eu souvent l'occasion de me glorifier de vous avoir eu pour mon chef, de pouvoir aujourd'hui vous nommer mon ami. » Que pensez-vous de ce second et de ce capitaine? Vous étonnerez-vous encore qu'on soit fier d'être marin, quand la marine a produit de tels hommes?

Rentré en France le 31 décembre 1822, le contre-amiral Roussin arborait de nouveau son pavillon sur la frégate l'*Amphitrite*, le 6 juillet 1823. Il ne réclamait pas de repos ; on trouvait tout naturel de ne pas lui en accorder. Sur l'*Amphitrite* et sur l'*Amazone*, qui lui fut bientôt rendue, coursier fidèle dont il connaissait les allures, Roussin prit part aux grandes manœuvres de l'escadre d'évolutions rassemblée sous les ordres d'un illustre maître, le vice-amiral baron Duperré. La campagne fut courte : commencée le 6 juillet, elle se termina le 27 septembre.

II.

Une période de loisir s'ouvrait enfin. Durant quarante-deux mois et vingt-sept jours, le contre-amiral Roussin ne fut plus qu'un homme de bureau. Il n'y a que les capitan-pachas qui commandent toute leur vie. Il est vrai que leur vie est souvent abrégée lorsqu'ils cessent de plaire. Ne nous plaignons donc pas trop de notre sort. A l'exemple de l'Angleterre, la France créait, le 21 août 1824, un conseil d'amirauté. On espérait, grâce à cet expédient, pouvoir se dispenser de chercher dans la marine même le ministre à qui l'on confierait la conduite de ses destinées. Grande illusion, suivant moi ! La responsabilité, quelque détour qu'on prenne pour en

alléger le fardeau, ne se partage pas. « Le conseil d'amirauté entendu, » des décisions de la plus grave importance furent prises dans l'espace de quelques années. Préfectures maritimes, équipages de ligne, vaisseau-école pour l'instruction des aspirans, ordonnance du 27 octobre 1827 sur le service à la mer, sortirent presque à la fois des élucubrations qui aspiraient à reprendre en sous-œuvre la vieille maison édifiée par Colbert. On a beaucoup pâli, même en des temps récens, sur l'organisation du service des arsenaux. Je n'y attache, pour ma part, qu'un très médiocre intérêt. Les mesures réellement fécondes, mesures que l'on doit à deux règnes différens, sont, à mon sens : l'institution des écoles de spécialités et la constitution encore solide et vivace de la maistrance navale. Le contre-amiral Roussin, — c'était la plus haute marque d'estime et de confiance que le gouvernement de la restauration pût lui donner, — fut appelé, dès la création du conseil d'amirauté, à en faire partie. Si l'organisation qui nous régit encore a quelque valeur, le contre-amiral Roussin serait assurément en droit de revendiquer l'honneur d'avoir, plus que tout autre, contribué à la fonder. Je ne regretterai cependant pas pour sa gloire que ces fonctions administratives ne se soient pas prolongées outre mesure. L'amiral, dans mon humble opinion, avait un meilleur emploi à faire des rares qualités que onze années de service actif achevèrent, de 1817 à 1828, de mûrir.

En 1827, la capture de sept bâtimens français arrêtés, à l'embouchure de la Plata, par les forces brésiliennes, en vertu de doctrines que la France n'a jamais admises, fit naître entre l'empereur don Pedro Ier et le gouvernement français un conflit sérieux. Pendant des mois entiers, la diplomatie s'efforça en vain d'aplanir le différend. Il fallut se résoudre à une démonstration armée. Le contre-amiral Roussin fut placé à la tête d'une division navale composée du vaisseau le *Jean-Bart*, des frégates la *Terpsichore*, la *Nymphe*, l'*Aréthuse*, la *Magicienne*, des corvettes l'*Isis* et la *Railleuse*, des bricks-avisos l'*Iris* et le *Cygne*. L'amiral arbora son pavillon sur le *Jean-Bart* le 25 avril 1828. Au mois de mai, il quittait le port de Brest. La route du Brésil lui était familière. On ne savait pourtant pas encore que, pour couper la ligne, en d'autres termes, pour sortir du fameux et lugubre « pot au noir, » il vaut mieux ne pas se laisser intimider par l'exemple de Cabral, qui découvrit le Brésil malgré lui. S'opiniâtrer, dans la crainte des courans équatoriaux, à suivre le long de la côte d'Afrique « la route des Portugais, » est une mauvaise tactique. En s'abandonnant, au contraire, aux vents variables qui règnent sous l'Équateur, en pro-

longeant franchement sa bordée vers le continent américain, on ne tarde pas à retrouver un ciel clair et le régime régulier des alisés. Cette confiance ne nous a été inspirée que depuis une trentaine d'années par le succès de quelques capitaines américains. La route des Portugais, recommandée encore par « le pilote du Brésil, » retint assez longtemps le *Jean-Bart* dans des parages où les grains sont fréquens. Un de ces tourbillons soudains, difficiles à prévoir, surprit le fier vaisseau toutes voiles déployées, les cacatois en tête de mât, et lui coûta la perte de sa grand'vergue. L'accident me fut plus d'une fois raconté par de vieux matelots, durant les quarts de nuit, sur le gaillard d'avant de l'*Aurore*. L'amiral Roussin le supporta sans humeur et le répara si promptement, que sa traversée en fut à peine allongée. Le 5 juillet, il arrivait devant l'entrée de Rio-Janeiro.

Sans perdre un instant, sans s'amuser à parlementer avec les forts qui le hèlent, il franchit tout d'un trait les formidables passes hérissées d'artillerie. Duguay-Trouin lui a donné l'exemple, et pourtant Duguay-Trouin, s'il eût pu voir les fortifications nouvelles sous lesquelles l'escadre en branle-bas de combat et mèches allumées défile, n'aurait pu s'empêcher d'applaudir à tant d'audace. Les canonniers des batteries, pris à l'improviste, hésitent, attendent des ordres : vaisseau, frégates, corvettes, bricks, toute l'escadre, conduite par le *Jean-Bart*, est déjà hors de portée. Roussin va jeter l'ancre à 600 mètres des quais de la ville. Dès ce moment, il était maître de la position. Il salue le pavillon brésilien : le salut lui est rendu coup pour coup. Il demande une audience à l'empereur : l'audience lui est sur-le-champ accordée. En quelques jours, l'intelligence se trouve rétablie entre les deux pays. Au mois de septembre 1829, l'escadre rentrait à Brest. Le 15 septembre, l'amiral, pacifiquement victorieux, amenait son pavillon.

« Le roi, lui écrivait le ministre de la marine, a remarqué la manière franche et hardie dont vous avez débuté sur la rade de Rio-Janeiro, en venant mouiller devant cette ville, prêt à vous conduire en ami ou en ennemi, suivant les circonstances. Vous avez eu, aussitôt après, une heureuse inspiration en brusquant votre première entrevue avec l'empereur don Pedro. Il n'est pas douteux que cette démarche n'ait aplani tous les obstacles. Ainsi, monsieur le contre-amiral, vous avez amené, par votre attitude, la solution d'une difficulté qui intéressait essentiellement notre commerce, et vous avez fait consacrer pour l'avenir un principe important de droit maritime, principe qu'à l'exemple de l'Angleterre, le Brésil n'avait pas voulu jusque-là reconnaître. Il n'a point échappé au roi qu'étant à la tête de forces suffisantes pour détruire, s'il l'eût fallu,

celles que la marine brésilienne aurait pu vous opposer, vous avez su résister au désir, si naturel chez les Français, de triompher les armes à la main, et que vous avez préféré parvenir au même résultat d'une manière également honorable pour le pavillon de Sa Majesté, sans sacrifier aucun des bâtimens ni des marins qu'elle avait mis à votre disposition; sans rompre les liens d'amitié qu'il importe à la France de conserver avec la seule monarchie qui existe en Amérique. »

Le contre-amiral Roussin était déjà baron : le roi voulut le nommer gentilhomme de sa chambre. Je ne dirai pas avec un des biographes de l'amiral : « Cette faveur, il ne l'avait assurément pas sollicitée; il se montra même fort contrarié quand il apprit que le roi l'avait élevé à une distinction qui ne s'alliait ni avec les habitudes de sa vie ni avec son caractère. » J'aime à croire, au contraire, qu'il en fut très flatté.

« On ne prête qu'aux riches, » affirme le proverbe. Le contre-amiral Roussin devait l'éprouver. A peine était-il l'objet de l'attention du monarque qu'une ambition, dont il lui était bien permis de caresser secrètement la pensée, mais dont il n'eût jamais peut-être osé risquer l'aveu, se trouvait tout à coup satisfaite. Le 25 janvier 1830, l'Académie des Sciences l'appelait dans son sein par 40 suffrages sur 52 votans. Que de fois j'ai accompagné l'élu reconnaissant de l'Institut jusqu'aux portes du palais où tant d'illustrations se plaisaient à lui faire fête! Que de fois je l'en ai vu revenir heureux et pour ainsi dire rajeuni! C'était au temps où ses forces, prématurément affaiblies, lui annonçaient déjà l'inévitable déclin. Il oubliait tout, les affaires, les soucis, les souffrances, dès l'instant où il pénétrait dans ce temple serein de la science et de la sagesse.

Je vais anticiper sur les événemens : le moment cependant ne saurait être mieux choisi pour montrer les sentimens qui l'animaient envers une compagnie dont les membres ont tant fait pour la gloire de la France. L'entrée du Tage a été forcée : il a écrit au ministre, il a écrit à sa femme, il a écrit à sa mère. Maintenant il s'adresse au président de l'Académie des Sciences : « Monsieur le président, lui dit-il, ce n'est pas sans un peu de défiance que je prends la liberté de vous écrire. Privé depuis dix mois de la société de confrères qui commandent au plus haut degré mon attachement et mon respect, une si longue absence m'a sans doute effacé de leur souvenir : le leur m'est toujours présent, et j'éprouve souvent le désir de le leur dire. Une circonstance de quelque intérêt m'encourage : je me suis flatté qu'elle servirait de passeport à l'hommage de mes sentimens pour l'Académie. A la faveur du léger bruit

qui lui parviendra de Lisbonne, j'espère qu'elle distinguera avec bonté le nom d'un de ses membres. C'est dans cette confiance que je vous adresse ces deux mots. Veuillez, monsieur le président, y voir l'expression de l'affection respectueuse que je porte à mes confrères et dont je vous prie de vouloir bien être l'interprète auprès d'eux. »

En 1830, la vieillesse ennemie n'approchait pas encore du vaillant officier-général. Le contre-amiral Roussin était alors dans toute la force, dans toute la verdeur de sa maturité. L'avenir s'ouvrait devant lui rempli de promesses : la révolution de Juillet vint brusquement fermer ces perspectives. Par bonheur, je l'ai déjà dit plus haut, si notre pays a connu, depuis l'année 1789, bien des périodes troublées, ces vicissitudes politiques, en se multipliant, ont, comme d'autres fléaux, notablement perdu de leur venin. Le gouvernement sorti des barricades ne fit de victimes que parmi ceux qui mirent leur honneur à réclamer ce rôle. Était-ce bien au moment où la flamme menaçait de gagner toute l'Europe, où la guerre étrangère semblait, pour mille motifs, prochaine et inévitable, qu'un officier de quelque valeur eût pu songer à se réfugier dans la retraite? Ni l'amiral Duperré, ni l'amiral Roussin, ni l'amiral de Rigny, ni l'amiral de Mackau, n'apprécièrent ainsi leur devoir. Ils ne sortirent pas de nos rangs. Tout bon Français en remerciera le ciel.

Au mois de novembre 1830, le contre-amiral Roussin était appelé, en qualité de préfet maritime, à prendre la direction de notre plus important arsenal, du port de Brest. Il y trouva le choléra et l'émeute, fit avec une égale énergie face aux deux calamités, mérita les bénédictions du peuple et l'estime de tous les gens de bien. Une ordonnance du 26 avril 1831 le nomma grand-officier de la Légion d'honneur. Moins d'un mois après, il était investi du commandement des forces navales destinées à exiger du gouvernement portugais « réparation des injustices dont les Français établis à Lisbonne avaient à se plaindre. »

III.

« Le monde est bien malade, monsieur l'amiral, » disait le roi Jean VI à mon père, qui, revenant de la Mer du Sud, lui était, en 1819, présenté au Brésil. En quel temps le monde n'a-t-il pas été malade? Il semblerait vraiment que notre génération ait été la seule à souffrir des agitations auxquelles il a plu au ciel de livrer l'esprit humain. A toutes les époques de l'histoire, il y a eu des satis-

faits et des mécontens, des riches et des pauvres, des enfans gâtés et des déshérités. Ne cherchons pas ailleurs, de quelque beau nom qu'on les décore, le secret des aspirations qui troublent de temps à autre les situations acquises, ne prétendant pas au fond autre chose que substituer une couche sociale à une autre. On ne peut toutefois méconnaître la profondeur de la leçon que Joseph de Maistre donnait du même coup aux gouvernans et aux gouvernés : « Je voudrais, disait-il, pouvoir me placer entre les peuples et les rois; dire aux peuples : les abus valent mieux que les révolutions ; et aux rois : les abus mènent aux révolutions. »

Il existait de nombreux abus dans les vieilles monarchies. Je n'ai pas, ce me semble, à le prouver; la chose est généralement admise. La période de réaction qui suivit la chute de l'empire rendit, par une pente naturelle, ces abus à la fois plus audacieux et plus crians : l'esprit de discussion qu'avait éveillé la révolution française les rendit plus difficiles à supporter. Au commencement de l'année 1820, l'Espagne se soulève; au mois de septembre, le Portugal réclame à son tour une constitution. Chassé du Brésil par une insurrection inattendue, le roi Jean VI vient, sur ces entrefaites, reprendre, le 3 juillet 1821, le gouvernement de ses états de terre ferme. Quel chemin ont fait les idées depuis le jour où le plus débonnaire des souverains évacuait Lisbonne pour y céder la place à l'armée de Junot! Ce ne sont plus les Portugais du 29 novembre 1806 que l'héritier de la maison de Bragance retrouve; c'est tout un peuple en proie aux passions jusqu'alors contenues, qui, pendant quinze années, ont couvé sous la cendre. Le mot de l'empereur François à la diète de Hongrie est plus vrai que jamais : *Totus mundus stulticitat et vult habere constitutiones novas*. L'Europe en démence ne rêve qu'institutions nouvelles. Le bon Jean VI s'accommoderait assez volontiers d'un régime qui appelle des chambres, des ministres, au partage de la responsabilité royale. Il n'a pas, comme tant d'autres souverains, la fureur de gouverner par lui-même; il se contentera fort bien de régner.

La fierté de la reine ne se soumet pas aussi aisément ; la reine s'indigne à la seule pensée d'un compromis, qui n'est à ses yeux qu'une abdication déguisée. Jean VI a deux fils. Le ciel les a faits d'humeur très différente. L'un d'eux, l'aîné, a l'esprit libéral : il est resté au Brésil, où il règne, depuis le départ de son père, sous le nom de don Pedro Ier. Le second, don Miguel, a gardé pour sa part tous les instincts despotiques de la race. Il aspire ouvertement, sans vouloir prendre la peine de s'en cacher, au trône de Portugal, quand la mort de son père rendra ce trône vacant. Le 10 mars 1826, Jean VI trouve enfin dans la tombe le repos qu'il n'a jamais

connu sur la terre. Don Miguel, après maintes péripéties, voit réaliser ses espérances : il est roi. L'absolutisme avec lui a repris l'avantage ; le Portugal se remet bardiment en marche pour remonter, si la chose est encore possible, le cours des siècles. Don Miguel ne croit pas la tâche au-dessus de ses forces et de son courage. Un nouveau coup de tonnerre éclate : la révolution s'est rendue maîtresse de la France. Que tous les souverains se tiennent sur leurs gardes ! Le fils de Jean VI reste un instant atterré. Sa nature l'emporte : il combattra la contagion par le fer et le feu. La révolution de 1830 lui est apparue comme un sacrilège ; la majesté des rois est intéressée à la proscrire et à la détester. Tels sont ses sentimens ; il n'en fait pas mystère. La déportation, les emprisonnemens, les amendes, la flagellation en place publique, infligés aux Français sous le moindre prétexte, ne sont à ses yeux que l'expiation du grand attentat que son cœur abhorre. Il y allait de l'honneur, de la sécurité même du gouvernement de Juillet, de ne pas laisser de semblables offenses impunies.

Les négociations demeuraient infructueuses. Pouvait-il en être autrement? L'envoi d'une force navale devant le Tage fut résolu. L'Angleterre ne s'y opposait pas ; tout un parti dans ce parlement, où l'on a vu se manifester tour à tour des sympathies pour les causes les plus diverses, semblait même nous y encourager. L'Angleterre libérale, elle aussi, avait eu ses craintes ; la révolution de Juillet les dissipa ; il ne lui paraissait pas bon qu'on mît au ban de l'Europe la seule monarchie qui voulût se modeler à son image. Le gouvernement de Juillet était donc assuré d'avoir le champ libre.

La démonstration armée fut, au début, restreinte, la force employée peu considérable. Le blocus du Tage fut déclaré. Une division, placée sous les ordres du capitaine de vaisseau de Rabaudy, — encore un officier de la *Sémillante* (1), — eut mission de le maintenir. Cette division ne se composait que de la frégate la *Melpomène* et de quelques corvettes. Plusieurs navires de commerce portugais se virent brusquement arrêtés en mer. Le commandant de Rabaudy les expédia sur Brest. Le dommage n'était pas sérieux ; le gouvernement de don Miguel n'en tint compte. Il fallut se résoudre à vaincre sa résistance par une agression plus directe et plus imposante. L'armement d'une escadre fut prescrit au port de Toulon. Le contre-amiral Hugon conduirait dans les eaux du Tage les forces réunies dans la Méditerranée ; le contre-amiral Roussin, — le sou-

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er février 1886, p. 611, la capture du navire anglais la *Cecilia*. L'aspirant de première classe de Rabaudy fut chargé, le 15 mars 1808, de conduire cette prise à l'Ile-de-France.

venir de Rio-Janeiro le désignait d'avance, — viendrait prendre, avec la direction supérieure des affaires, le commandement en chef de l'escadre de Toulon en même temps que celui de la division de blocus. Il arborerait à Brest son pavillon à bord du vaisseau de 90 canons le *Suffren*, magnifique navire construit, sur un plan entièrement nouveau, par un ingénieur de grand mérite, M. Leroux. Quand la triple jonction serait accomplie, la flotte d'opération ne compterait pas moins de quinze bâtimens : six vaisseaux de ligne, — je les nomme suivant le rang d'ancienneté des capitaines, — le *Marengo*, commandant Maillard de Liscourt; l'*Algésiras*, commandant Moulac; la *Ville-de-Marseille*, commandant de la Susse; le *Suffren*, commandant Trotel; l'*Alger*, commandant Leblanc; le *Trident*, portant le pavillon du contre-amiral Hugon, commandant Casy; — cinq grandes frégates : la *Pallas*, commandant de Forsans; la *Melpomène*, commandant de Rabaudy; l'*Indépendante*, commandant Couhitte; la *Sirène*, commandant Charmasson; la *Guerrière*, commandant Kerdrain; — deux corvettes à gaillards : l'*Églé*, commandant Rafy; la *Diligente*, commandant Garibou; — deux bricks de 16 : le *Hussard*, commandant Thoulon; l'*Endymion*, commandant Nonay.

L'effort témoignait encore une fois de la renaissance de notre marine. Après Navarin, Alger; après Alger, le Tage. La France reparaissait sur les mers dans tout son éclat. Qu'eût-ce été si les bouleversemens politiques l'avaient épargnée! Les navires étaient excellens; les capitaines avaient tous fait la guerre, — la grande guerre. — L'amiral de Rigny venait, dans le Levant, de les retremper à son école. Ils unissaient la vigueur de 1812 aux habitudes de bonne tenue et de régularité contractées dans la longue fréquentation des marines étrangères.

« L'affaire dont il s'agit, écrivait, le 3 mai 1831, à M. le comte d'Argout, ministre de la marine, le général Horace Sébastiani, alors ministre des affaires étrangères, est exclusivement française. En conséquence, le commandant des forces navales doit s'abstenir avec le plus grand soin d'y mêler toute espèce de question relative à la situation intérieure du Portugal. Il doit rester entièrement étranger à toute intrigue directe ou indirecte contre le gouvernement de ce pays. » Instructions prudentes, à coup sûr, mais instructions tenues de rester avant tout secrètes : l'opinion publique ne les aurait pas ratifiées. L'opinion, en 1831, était acquise à tous les insurgés; elle entendait formellement réserver ses applaudissemens et son approbation aux faits d'armes qui feraient sauter un trône.

L'ordre de départ expédié de Paris parvient à Brest le 9 juin au

soir. Le *Suffren* venait d'arriver de Cherbourg. Si le vent eût été favorable, l'amiral fût parti dès le lendemain. Les navires à voiles, par malheur, sont obligés de compter avec le vent. Les impatiences, les anxiétés commencent. Je vais raconter l'histoire d'une grande responsabilité ; je désire que ce soit une leçon profitable pour nos futurs officiers-généraux. Mon admiration pour l'entrée de vive force d'une escadre française dans le Tage est chez moi un héritage de famille. Mon père avait le jugement sûr, parce qu'il avait le cœur élevé : une basse jalousie n'effleura jamais son âme. Je l'ai entendu maintes fois déclarer que cette affaire, au fond peu sanglante, était un des plus beaux faits d'armes, sinon le plus beau, qui ait, dans les temps modernes, illustré nos fastes maritimes. Il m'a fallu étudier de près les difficultés de l'entreprise pour me rendre un compte bien exact des motifs qui inspiraient à mon père cet enthousiasme, au premier abord excessif. La lumière ne s'est faite que peu à peu dans mon esprit : elle est devenue éclatante quand j'ai connu par ma propre expérience ce que comporte de doutes une grave résolution à prendre. Vaincre, quand on s'y trouve en quelque sorte contraint par les circonstances, a été le lot de plusieurs; aller volontairement au-devant de l'épreuve, s'exposer au désastre pour conquérir la gloire, n'appartient qu'à la race des Roussin, des Nelson et des Suffren.

« Je suis établi sur le *Suffren* depuis hier, écrivait le 9 juin au matin l'amiral Roussin. Depuis vingt-quatre heures, les vents sont au sud-ouest, le baromètre bas. Je ne suis jamais allé à Lisbonne, et je le regrette fort, car c'est un grand avantage en toute chose que d'*avoir vu*. Les hostilités sont commencées. Si les Portugais ont un peu de sens, ils défendront l'entrée du Tage. D'où il faut conclure d'abord l'absence de pilotes, si ce ne sont des pilotes arrêtés en mer et, par conséquent, peu sûrs. » Le 11 juin, il a pris connaissance des dépêches du ministre. Il répond par le télégraphe : « Deux heures après la réception de vos dépêches, toute communication du *Suffren* avec la terre a été interrompue. Le vaisseau n'a plus qu'à filer son corps mort. Le vent, qui avait passé à l'ouest dès le 8, souffle encore de cette partie avec force. Il est impossible d'appareiller. Soyez sûr que je saisirai le premier instant favorable. » Il le disait et il devait, non pas seulement tenir parole, mais trouver *favorable* un instant qui, dans l'opinion de tous les marins, ne l'était pas.

Les ordres du ministre deviennent d'heure en heure plus pressans. Voici le nouvel avis qui, parti de Paris le 15 juin, à une heure trente minutes du soir, sur les ailes du télégraphe, parvient le même jour à Brest, à quatre heures quarante-cinq minutes de

l'après-midi : « A la suite d'une révolution, l'empereur et l'impératrice ont été forcés de quitter le Brésil. Ils viennent de relâcher à Cherbourg sur une corvette anglaise. Cela peut amener quelques changemens à Lisbonne : cependant partez. Je vous enverrai, s'il y a lieu, des instructions supplémentaires par la *Guerrière.* »

Partir ! Le 12 juin, « le vent est toujours grand frais de sud-ouest. » Le 13 juin, « il souffle de l'ouest-nord-ouest. » Dans la nuit « calme plat. » Le 14, « faible brise d'ouest-sud-ouest : grande marée. » Il était autrefois de règle à Brest de ne jamais tenter de franchir le goulet, — à moins qu'on n'eût tout à fait vent sous vergue et une brise bien établie, — en plein jusant. La marée est sans doute d'un puissant secours pour s'élever au vent, quand le vent est contraire ; seulement, si l'on s'échoue, pendant que la mer baisse, on peut se considérer comme perdu. La roche Mingan est, dans ce cas, bien autrement à craindre que les rochers de Scylla ou que le gouffre de Carybde. Le vaisseau le *Golymin* y a disparu ; la frégate l'*Aurore* a failli y rester. D'un autre côté, vouloir refouler à la fois le flot, courant contraire, et le vent, n'est tentative permise qu'à la vapeur. Une frégate, une corvette, un brick, auraient été enchaînés au mouillage. Qu'attendre d'un vaisseau de 90 canons, tout frais échappé du port, avec une maistrance inconnue et un équipage novice !

Un de ces coups de bascule familiers au régime parlementaire a remplacé au ministère de la marine le comte d'Argout par le vice-amiral de Rigny. « Mon général, écrit, le 14 juin, au nouveau ministre, l'amiral dont la résignation se trouve mise à si rude épreuve, la plus insupportable contrariété semble s'attacher à nous. Les vents d'ouest continuent depuis le 8 au matin, sans qu'il y ait eu un seul moment d'espoir de les voir cesser. Tous les meilleurs pilotes du pays sont à bord : ils sont unanimes sur l'impossibilité de sortir, tant que ce temps durera. Je vois avec désespoir le temps s'écouler. Je sais, par votre dépêche d'hier, que l'escadre de Toulon est partie le 9. Nous sommes ici, les amarres à la main, depuis quatre jours. Rien ne peut exprimer mon impatience et mon chagrin. L'idée que cette contrariété peut faire manquer la mission m'est horrible. C'est le 8 que la *nuaison* de douze jours de vent de nord-est a cessé, c'est-à-dire précisément vingt-quatre heures avant l'arrivée de votre estafette. Depuis ce moment, il n'y a même pas eu l'apparence d'un temps favorable. »

La plainte est ici contenue : l'amiral tient à garder le ton qui convient à une dépêche officielle. Avec ses amis, il donnera un plus libre cours à sa bile. Nous verrons mieux ainsi à quelles épreuves

le commandement en chef peut soumettre une âme inquiète, une âme soucieuse au plus haut degré de la moindre ombre qui ternirait sa réputation. L'amour-propre, je l'ai déjà dit et je l'ai toujours pensé, est le grand ressort de la machine humaine. Sans lui, les rouages, paresseux par nature, s'endormiraient. Que de souffrances pourtant dans cette tension continue de l'esprit vers l'approbation des Athéniens! Combien le sentiment de la responsabilité s'en aggrave! Jamais cœur ne fut plus épris de la gloire que celui de l'amiral Roussin. Ministre de la marine en 1840, « il fut, nous apprend un de ses biographes, atteint d'une débilité dans les jambes, résultat des fatigues de mer, du travail de cabinet et d'une chute malheureuse. » Non! ce n'est pas la fatigue, ce n'est pas le travail, ce n'est pas l'accident qu'on en veut rendre responsable, qui troubla si profondément le système nerveux de l'illustre amiral. Il s'était, — qu'on me passe l'expression, — *dévoré* toute sa vie : l'horloge ne pouvait résister indéfiniment à ces vibrations constantes; elle perdit peu à peu l'équilibre. Les âmes froides sont heureuses. Peut-on dire qu'elles soient aussi bien préparées aux grandes choses que les âmes qui tressaillent involontairement au moindre appel? Les phrénologistes ont voulu distinguer *l'orgueil* de *l'approbativité*. L'orgueil se contente de sa propre approbation; l'approbativité a besoin de celle des autres. Est-ce de l'orgueil, est-ce de l'approbativité que vous découvrirez dans la lettre tout intime que je vais ici transcrire?

Le 15 juin 1831, l'amiral Roussin écrit à son ami le baron Tupinier, ingénieur éminent, administrateur de premier ordre, à qui le cousin germain de mon père, le vicomte Jurien, a, depuis l'année 1827, abandonné de son plein gré la direction des mouvemens et du matériel au ministère de la marine : « Mon cher ami, lui dit-il, avez-vous quelques sentimens de pitié dont vous ne sachiez que faire? Accordez-les à un malheureux qui, eût-il tué père et mère, n'aurait pas mérité les tribulations que j'endure depuis sept jours. Vous figurez-vous ce malheureux enfermé entre quatre planches depuis le 9 du mois, l'œil et l'âme attachés à la girouette maudite qui vient sans fin et sans cesse du sud-ouest? Comprenez-vous un homme dans ma position, cloué sur la rade par l'inexorable vent d'ouest? Jamais il ne m'est arrivé pareille chose; aussi en suis-je bouleversé et malade. Après une série de douze jours de vent de nord-est, il est trop naturel d'en avoir des contraires; mais il faudrait pour se résigner qu'il ne fût question que d'un voyage à Constantinople. Quinze jours plus tôt ou plus tard n'y feraient rien. Mais ici! Je sais que l'escadre de Toulon est partie le 9; que les Portugais perdent leurs bâtimens de commerce; que l'heure de

don Miguel est sonnée ; que don Pedro est arrivé en France. Mille événemens peuvent s'ensuivre. Par quelle fatalité faut-il que je sois retenu ! Impossible d'appareiller. Depuis le 8, vent d'ouest opiniâtre et forcé : il n'y a nulle chance de bouger un vaisseau. Patience donc jusqu'à la mort ! Quand elle viendra, je serai bien maigre, car à la lettre j'enrage. Nuit et jour, nous sommes aux aguets. Que le moindre jour se présente, je m'y jetterai pour tâcher de réparer le temps perdu. Faites des vœux pour moi, mon cher ami ; jamais je n'en ai eu tant besoin. Je vous embrasse bien affectueusement. » Clytemnestre, tremblez pour votre fille ! Si le vent ne doit changer qu'à ce prix, on l'immolera.

O Nelson, votre grande âme n'eût-elle pas compati à ces souffrances morales ? Ne les avez-vous pas maintes fois éprouvées ? Ne vous auraient-elles pas prématurément ravi à la terre, si la balle du *Redoutable* n'eût pris les devans ? Les dieux cependant se sont laissé toucher. Nous trouvons ce *post-scriptum* à la lettre que je viens de reproduire : « 15 juin, huit heures du soir : Renfort de vent de sud-ouest. Déluge de pluie. — Tempête. — A demain. » C'est la crise : espérons.

« Le 16 juin, écrit au ministre l'amiral affranchi par un coup d'audace de ses entraves, le vent d'ouest me parut maniable ; le baromètre ne baissait pas ; la saison n'était pas rigoureuse : je fis appareiller à sept heures du matin. Nos efforts réussirent. Le vaisseau ne manqua pas une seule évolution. A dix heures du soir, sur notre trente et unième bordée depuis le départ de la rade, nous doublâmes Ouessant. »

Trente et un viremens de bord dans l'Iroise, trente et une évolutions de jour et de nuit, au milieu de tant de rochers et d'écueils, à une époque où le phare de Saint-Mathieu éclairait seul les passes, ce n'est pas, on en conviendra, une entrée en campagne ordinaire. Il n'y a que mon ami, le commandant Grasset, — aujourd'hui contre-amiral, — qui ait renouvelé ce tour de force, mais il l'a renouvelé sur une frégate. Et puis tout le monde n'a pas le coup d'œil et le sang-froid du capitaine de la *Résolue !*

Que l'amiral Decrès avait donc raison quand il écrivait : « Désignez-moi, pour commander la *Gloire*, un officier qui revienne de l'Inde ! » J'aurais pourtant préféré encore, si j'eusse été le ministre de l'empereur, un officier revenant de la Manche ou de la Mer du Nord. Voilà, suivant moi, la grande, la bonne école ! Ma voix, depuis seize ans, crie dans le désert : on était trop occupé du Tonkin. Une autre voix, bien plus autorisée, celle du commandant Bouvet, fut-elle, en d'autres temps, mieux écoutée ? « Je voudrais, proclamait, en 1821, l'ancien capitaine de l'*Aréthuse*, que nul ne fût

admis dans le corps des officiers de la marine royale, s'il ne justifiait avoir navigué pendant trois années au cabotage et s'il ne pouvait répondre d'une manière satisfaisante à un examen sévère sur la pratique des côtes de France, sur l'entrée des ports, sur les sondes des passes et des baies, sur les mouillages. » On traita le héros de l'Inde de barbare :

Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis.

Bouvet, au fond, ne demandait que ce que les Anglais ont mis en pratique depuis le temps d'Édouard IV. Je serais curieux de comparer les examens des *midshipmen* de la reine à ceux de nos aspirans. Non, certes, que je veuille déprécier le moins du monde notre vaillant corps d'officiers, mais il faut toujours avoir en vue ses plus sérieux adversaires et chercher à pénétrer quelles ont été les causes de leurs succès.

Être hors de l'Iroise, c'est déjà un grand point. La route, néanmoins, est encore longue, pour peu que le vent soit contraire, d'Ouessant à Lisbonne. « Le vent, poursuit le contre-amiral Roussin, ne s'améliorait pas. La nuaison de sud-ouest continua son cours les jours suivans. Le 22 juin, nous n'étions encore qu'à 70 lieues dans le nord-ouest de Brest. Enfin, après vingt-quatre heures de calme, la brise se leva du nord, et, le 25 à midi, je me trouvai à vue des îles Barlingues, d'où je portai sur le cap la Roque. Je me maintins à petits bords pendant la nuit. Le lendemain 26, je communiquai avec le capitaine de vaisseau de Rabaudy. Il me rendit compte qu'il avait expédié la veille la seizième prise portugaise; que, le 16, il avait envoyé à Brest la corvette la *Diligente* pour y déposer les prisonniers et y refaire des vivres. »

IV.

Il s'est trouvé des gens pour qualifier l'entrée de l'amiral Roussin dans le Tage de « succès facile. » Oui, facile,.. comme la découverte du Nouveau-Monde; il fallait seulement avoir le courage de l'essayer. C'est à ce courage que je veux rendre hommage. Je tiens à mettre nos jeunes officiers en présence de tous les doutes, de tous les scrupules qui assiégèrent, pendant près d'un mois, l'esprit d'un des hommes de guerre les plus résolus qu'ait possédés notre marine. Ils apprendront ainsi ce qu'il convient d'entendre par ce grand mot qui résume toute la science et toutes les épreuves

du commandement : la responsabilité. Ce que je leur offre ici n'est autre chose que *le journal de bord* de l'amiral Roussin, de l'amiral conférant avec lui-même, attestant, par un document qui ne fut jamais destiné à voir le jour, les phases que sa détermination a traversées, avant d'aboutir à l'acte de vigueur dont il importe de perpétuer le souvenir.

Que savait-on de l'entrée du Tage, quand l'amiral Roussin reçut l'ordre de la forcer, si l'obstination du gouvernement portugais lui en démontrait la nécessité? On savait qu'en 1806 et en 1807, le contre-amiral sir Sidney Smith, celui-là même dont Napoléon disait à Sainte-Hélène « qu'il lui avait fait manquer sa fortune, » s'était, quand nous occupions Lisbonne, borné à la bloquer. Depuis cette époque, les défenses du Tage étaient, d'un consentement unanime, réputées « inexpugnables. » On ne discutait plus la question. Outre ce renseignement, si positif dans sa concision, le ministère n'avait à communiquer au commandant de nos forces navales que des rapports d'émigrés. Personne n'ignore, je pense, que les rapports d'émigrés doivent toujours être tenus pour suspects. Les émigrés, — je ne les en blâme pas, — aplanissent à dessein les difficultés devant l'étranger qu'ils veulent engager à tout prix. Un échec ne pourra que leur garantir plus sûrement encore le concours dont ils ont besoin.

L'embouchure du Tage est comprise entre le fort Saint-Julien, bâti sur la terre ferme, et le fort de Bugio, élevé sur un îlot complètement isolé du rivage. Cette embouchure a un mille trois quarts de large, — 3,241 mètres, de 16 à 17 encâblures à peu près. L'espace navigable se trouve singulièrement rétréci par deux bancs qui se prolongent sous l'eau dans la direction du sud-ouest, dangereux récifs dont la présence n'est signalée, même à marée basse, que par les remous du fleuve. Ces deux traînées de roches et de sable portent le nom de Cachopo du nord et de Cachopo du sud. Entre le Cachopo du nord et le fort Saint-Julien, il existe une passe, — la petite passe, — large de deux encâblures, profonde de 10 et 11 mètres, très courte, par conséquent très facile à franchir, pourvu que le vent soit franc, bien établi, et qu'il souffle de l'arrière. Le chenal du sud est la grande porte du Tage. La profondeur de l'eau s'y maintient, pendant tout le parcours, entre 13 et 20 mètres. Cette passe, — la grande passe, — où peuvent s'engager, de tout temps et en pleine confiance, les plus forts vaisseaux de ligne, conserve, jusque dans sa partie la plus étroite, une largeur d'un mille marin au moins. La longueur du mille marin est de 1,852 mètres.

Le fort Saint-Julien, la tour de Belem, la ville de Lisbonne, occupent la rive droite du fleuve. Du fort Saint-Julien à la tour de Be-

lem, on compte un peu plus de cinq milles; de la tour de Belem aux quais de la ville, moins de quatre. Contenu par les hautes falaises de la rive gauche, le fleuve se resserre, dès qu'on a dépassé Belem : il s'épanouit, au contraire, à la hauteur de Lisbonne, passant soudain des dimensions d'un canal large d'un mille à peine à celles d'un bassin d'une capacité de 11,000 hectares.

Quant aux défenses militaires, elles étaient formidables ou méprisables, suivant les dépositions auxquelles on prêtait l'oreille. Les uns évaluaient à 300 bouches à feu l'armement des forts et des batteries échelonnés sur la rive droite ; ils pensaient que la rive gauche où s'élevait la vieille tour, — Torre-Velha, — ne devait pas être moins bien pourvue d'ouvrages et d'artillerie. « Le général Junot, disaient-ils, pendant l'occupation française, s'était hâté de multiplier, avec le concours de ses officiers du génie, d'artillerie, de marine, les moyens de défense, déjà très grands, du Tage. Mouillée devant Lisbonne, l'escadre serait dominée de tous côtés, et elle aurait une armée de 12,000 hommes au moins en présence. Cette armée n'était pas à dédaigner : elle avait été organisée, exercée, depuis 1806, par des officiers anglais ; elle avait fait avec distinction toutes les campagnes de la Péninsule sous le duc de Wellington. »

A en croire d'autres témoignages, cet appareil, si redoutable en apparence, n'était que pur mirage. « Il serait déplacé, écrivait un colonel portugais réfugié en France, de parler de Cascaës, ville de guerre à 5 lieues de Lisbonne, située sur le revers méridional de la montagne de Rocca, ainsi que des petits forts et des redoutes placés le long du rivage, depuis le cap du même nom jusqu'à Saint-Julien. C'est à Saint-Julien seulement que commence la défense de Lisbonne. Si l'on considère l'emplacement et la mauvaise disposition de toutes les fortifications qui défendent les deux rives du Tage, leur élévation au-dessus de la mer, les défauts de leur tracé, la hauteur énorme des profils, la grandeur extraordinaire des embrasures, la mauvaise construction des affûts, la vétusté des canons, presque tous en fer, et surtout le peu de dévoûment des soldats d'artillerie et du génie, privés de leurs meilleurs officiers, je suis tenté de croire que les seules difficultés réelles pour forcer l'entrée du Tage proviendront des bancs de sable et des rochers qui en barrent l'ouverture. »

Entre ces deux opinions, probablement extrêmes l'une et l'autre, l'amiral Roussin se sentait incliné à donner sa confiance à celle qui flattait le plus son courage. La crainte des batteries, quel qu'en pût être le nombre et la force, ne l'arrêterait pas; il ne s'inquiétait que des obstacles naturels. En revanche, il s'en inquiétait beaucoup, et

certes, marin comme il l'était, il en avait le droit. Le souvenir du combat du Grand-Port demeurait profondément gravé dans son esprit : il se promettait bien de ne pas renouveler la faute des Anglais.

« Je veux, écrivait-il *confidentiellement* au ministre, le 27 juin, réfléchir devant vous à l'affaire qui m'amène ici. Elle est assez grave pour m'occuper exclusivement, et je suis persuadé qu'elle ne vous occupe pas moins. Je vous en parlerai donc sans autre préambule que celui-ci : si je pouvais supposer que qui que ce soit pût attribuer à un motif suspect l'examen que je vais faire des difficultés de l'entreprise, je ne dirais pas un seul mot; mais, chargé et responsable d'une opération où il s'agit de l'honneur de la France, je dois compter pour rien mes susceptibilités personnelles. Je commence par répéter que je crois possible le forcement des passes du Tage avec des vaisseaux. Il est impossible de ne pas admettre qu'avec un vent fait de l'arrière, secondé par un courant de flot bien établi et un temps qui permette de voir devant soi, — car il ne faut pas compter sur des pilotes, — une ligne de vaisseaux puisse, à la condition d'en sacrifier peut-être quelques-uns, franchir ces passes, malgré les obstacles militaires et naturels qu'elles présentent.

« Ce fait posé, il faut voir quelles chances on a de réunir les conditions nécessaires. La première, celle des vents du nord-ouest au sud-sud-ouest, est extrêmement rare dans les mois de juin, juillet et août. Durant cette partie de l'année, il y a des nuaisons entières de vents du nord-est au nord, sans aucune variation. Il se pourra donc que, sous ce rapport, l'escadre trouve un obstacle invincible, au moins pour longtemps. Or, le long temps employé à croiser dans ces parages, avec une escadre nombreuse, équivaut, à bien peu près, à une impossibilité complète, à cause des avaries inévitables. La condition du vent de l'arrière est pourtant de rigueur. D'après tous les renseignements que je reçois des hommes du pays, je trouve que : « soit qu'on prenne la petite passe, soit qu'on prenne la grande, il arrive que tous les vents dans lesquels il entre du nord *nordissent* de plus en plus en avançant dans le goulet. Ils deviennent nord-est en dedans du fort Saint-Julien, et, par conséquent, *trop près* quand on vient par la petite passe, tout à fait debout quand on entre par la grande. Conclusion : il faut absolument des vents sous vergue, c'est-à-dire du nord-ouest au sud-ouest, car si les forts ne sont pas un obstacle absolu, ce n'est sans doute qu'autant qu'il ne faut pas faire évoluer des vaisseaux sous leurs feux croisés. Dans ce cas, on ne pourrait compter sur un virement de bord. Si le vent manque ou hale de l'avant sous le fort Saint-Julien, le

salut du vaisseau est sans espoir, mouillât-il toutes ses ancres, à cause du fond de roche et du remous qui rapporte tout le flot des deux passes sur la pointe nord-est du Cachopo du nord. Si l'on n'avait qu'à sacrifier le premier vaisseau engagé dans cette situation, soit par dématage, échouage ou saute de vent, on devrait y souscrire; mais ce vaisseau dématé, échoué ou mouillé, obstruerait en grande partie le passage fort étroit. Qu'un abordage ait lieu par le vaisseau suivant, tout le reste est arrêté, et, en définitive, on ne passe point.

« Ce raisonnement sur la petite passe s'applique encore mieux à la grande, qui serait sous le vent. Une semblable perspective donne à réfléchir. Quant aux obstacles qui succèdent au fort Saint-Julien, on s'accorde à les signaler comme très inférieurs aux premiers. Les forts intérieurs sont plus ou moins vicieux, mal placés, négligés, en y comprenant même ceux de Belem. Saint-Julien et Bugio sont la clé du Tage et de Lisbonne. Jusqu'ici, personne ne l'a encore forcée ; ce qui indique au moins qu'elle ne manque pas de sûreté. Il y a donc ici, mon général, chance de perdre une escadre. Je dis *perdre*, car, s'il ne s'agissait que de coups de canon à centaines, nous n'en parlerions pas : nous passerions assurément. Mais, si nous ne passons pas! J'y réfléchirai encore beaucoup. Tout ce que je puis vous affirmer aujourd'hui, c'est qu'aucun des grands intérêts que vous m'avez confiés ne souffrira. » Voilà quelles étaient les préoccupations des Ruyter, des Nelson, des Roussin. La vapeur est venue affranchir nos amiraux de ces entraves. Il en reste d'autres. Si l'on n'a forcé, ni en 1870 ni en 1871, l'entrée de la Jahde, il y avait probablement pour cela de bonnes raisons. L'opinion publique s'étonne peut-être encore d'une inaction dont elle apprécie mal les motifs. Quand les amiraux réfléchissent, l'opinion publique ferait bien, à son tour, de réfléchir un peu. Malheureusement, ce n'est guère, dans notre pays surtout, son habitude.

Nous possédons un établissement où les ministres devraient pouvoir aller puiser des renseignemens certains pour toutes les campagnes et pour toutes les entreprises. Cet établissement se nommait autrefois le dépôt général des cartes et plans de la marine. Il a pris, je ne sais trop pourquoi, le nom de « direction du service hydrographique. » A-t-on voulu restreindre ses attributions? Ce serait un tort, suivant moi. Je proposais, en 1871, d'y faire dépouiller, analyser, tous les journaux de bord, non pas seulement au point de vue météorologique, comme on parut malheureusement le comprendre, mais dans un dessein bien autrement large. J'aurais voulu que toute expédition projetée trouvât au sein de ce dépôt, dont j'étais alors le directeur, des documens qu'on a toujours quelque

peine à se procurer quand le temps presse : si nos vaisseaux devaient jamais être appelés à opérer de nouveau dans la Baltique ou dans la Mer du Nord, qu'on ouvre les armoires où j'ai fait renfermer le travail de condensation dont M. le capitaine de frégate de Latour-Dupin consentit à se charger sur mon invitation : il en sortira, je l'affirme, des renseignemens du plus haut prix.

On ne saurait conjecturer à l'avance sur quel point les courans variables de la politique pourront un jour ou l'autre appeler l'intervention de nos escadres. Il est donc d'un sérieux intérêt de mettre en réserve, pour les divers parages du globe, un aperçu général des obstacles matériels que rencontrerait telle mission invraisemblable à l'heure où les regards sont tournés vers de tout autres points de l'horizon. Cette précaution eût probablement prévenu des illusions dont les conséquences devaient être funestes, à l'époque où fut résolu l'envoi d'un corps expéditionnaire au Mexique. Quoi de plus sincère qu'un journal de bord? Sébastien Cabot pressentit le premier le parti qu'on pourrait tirer de ces impressions notées au jour le jour. Tous les journaux de bord ne sont pas tenus avec le soin que l'amiral Roussin apportait à l'enregistrement du moindre événement de mer. A qui la faute, si ce n'est à nous, qui laissons ces précieux papiers s'entasser dans les majorités des ports, sans que personne ait la faculté ou le désir d'y jeter les yeux? Je voudrais qu'au retour de chaque campagne, les journaux de la timonerie et ceux des officiers fussent expédiés à Paris, qu'une sérieuse analyse en fût faite, qu'un rapport fût, à ce sujet, adressé au ministre, provoquant immédiatement l'éloge ou le blâme. Vous verriez bientôt quelle masse d'indications, portant sur tous les sujets, sur tous les détails, viendrait insensiblement remplir vos cartons.

Je suis bien convaincu, — permettez-moi d'en faire ici la remarque, — que nos ports, que nos rades, constamment visités par les étrangers, ne l'ont pas été sans fruit. L'amiral Roussin regrettait de n'avoir pas vu Lisbonne. D'autres yeux que les siens auraient dû avoir vu pour lui : ses anxiétés en eussent sans doute été de beaucoup diminuées. « Nous avons, me dira-t-on, les rapports des capitaines. » Je n'ai pas confiance dans les rapports. Il y a là trop de style. Si ces rapports sont succincts, ils ne disent pas assez ; s'ils sont longs, on ne les lit pas. Je ne veux avoir foi que dans les journaux de bord. Les journaux de la timonerie et ceux des officiers constatent ce qui s'est passé de quatre heures en quatre heures. C'est de la photographie maritime.

Les hostilités, cependant, étaient ouvertes. Le capitaine de Rabaudy n'avait pas seul fait acte de guerre, en arrêtant les bâtimens de commerce portugais ; l'amiral Roussin, quelques jours après son

arrivée, canonnait une forteresse. C'est ainsi qu'il entendait « assurer son pavillon. » Je laisserai ici parler son propre journal, ce *memento* où il consignait chaque soir ses actes et ses impressions: « Le jeudi 30 juin, écrit-il, vu la terre de Portugal, à trois lieues, — cap la Roque; — approché jusqu'à trois milles, — mis en panne, à cause d'une brume épaisse qui borne la vue. — Les corvettes reçoivent l'ordre d'aller chercher des pilotes parmi les pêcheurs. — A neuf heures, on aperçoit un trois-mâts devant nous, tout à fait à terre. — Il est Portugais. — Le *Hussard* est de l'avant; il le canonne, mais de trop loin. — Le trois-mâts serre la côte, de manière à toucher légèrement sur la pointe du cap Razo. — Il gagne la terre néanmoins, et se dirige sur le fort Sainte-Marthe et sur la citadelle de Cascaës. Il va mouiller sous cette forteresse. Le *Hussard* prend le large. — Le *Suffren* prolonge sa route sur le navire étranger. Parvenu devant le fort, il se trouve un peu trop sous le vent pour le combattre et atteindre le bâtiment portugais mouillé. Je reprends tribord amures, — vent du nord et nord-nord-ouest. — Quand je suis assez au vent, je revire et viens combattre le fort à demi-portée, le navire à 150 toises. — Le fort tire sur nous. Les boulets nous dépassent de 300 toises. — Le fort fait usage de peu de ses pièces, faute de monde, sans doute, car il a beaucoup de canons. Nos boulets lui arrivent en grand nombre. — Le Portugais amène. — Un canot et deux officiers vont à son bord et s'en emparent. — Nous continuons, le fort et nous, à nous canonner. Quand nous l'avons dépassé, la *Melpomène* nous imite et combat à son tour. Nous revirons pour nous élever de nouveau au vent et serrer encore une fois le fort à la même distance. — Le bâtiment portugais file sa chaîne, appareille et nous rallie. — Après avoir reviré une troisième fois sur le fort, nous le laissons et prenons le large avec notre prise. C'est le *Wellington* de 450 tonneaux, venant de Bahia, chargé de sucre, coton, cuirs, etc., parti le 16 avril 1831. Je lui donne un équipage et l'expédie pour Brest. — Fait signal de satisfaction à la *Melpomène*. — Beaucoup de nos boulets ont touché le fort. Les boulets du fort nous ont tous beaucoup dépassés; un seul nous a touchés sans accident. — Le fort m'a paru manquer de monde, mais il a au moins 100 pièces. C'est le fort Santa-Martha et le fort San-Antonio-da-Guia. C'est une citadelle à plusieurs rangs de batteries. »

De vaisseau à forteresse, il se passe souvent des choses étonnantes. Voici ce que j'ai vu devant Sébastopol, au mois d'octobre 1854. Un brick de commerce autrichien, chargé de foin pour le compte des Anglais, part un matin du mouillage de la Katcha pour se rendre à Balaklava. Le vent était court, la brise faible : le courant rapproche peu à peu le navire de la côte. Le capitaine veut

prendre la bordée du large; il manque deux fois de suite à virer. Les forts de Sébastopol ouvrent le feu. Capitaine et équipage s'embarquent dans la chaloupe qui était à la traîne et abandonnent le brick à son sort. Plus de 100 canons foudroient le navire déserté, le foudroient sans l'atteindre. Les Russes cependant tiraient bien. Le brick, impassible, les perroquets hauts, les basses voiles amurées, continue majestueusement sa route, sous les bordées de fer qui redoublent. Il va s'échouer doucement, la proue à terre, sur un lit d'algues et de sable, au fond d'une petite anse couverte par le monticule de la quarantaine. La Fortune a conduit cet aveugle par la main. Les Russes ne l'aperçoivent plus : ils le savent là pourtant, et s'acharnent à faire pleuvoir leurs projectiles dans la baie, au jugé. Nous allâmes sur-le-champ le visiter. Trois obus seulement l'ont touché. L'un a troué le grand perroquet; le second a traversé la guibre; le troisième est venu mourir, sans éclater, auprès de la claire-voie du pont. Nous attendîmes la nuit pour alléger ce brick si visiblement protégé par la Providence, et parvînmes sans grand'peine à le remettre à flot. La manœuvre fut habilement et intrépidement conduite par un des aides-de-camp de l'amiral, le lieutenant de vaisseau Giovanetti. Le brick, dès qu'il flotta, — on lui avait rendu son capitaine et ses matelots, — reprit tranquillement sa route vers Balaklava. Si le capitaine était resté à bord, il serait aujourd'hui rangé parmi les héros. Il est vrai que ce capitaine n'eût peut-être pas aussi bien gouverné que le hasard. L'entrée de l'anse était étroite, difficile à saisir : le meilleur timonier pouvait la manquer.

Le contre-amiral Roussin, en vertu du vœu formellement exprimé par le ministre, demeurait, tout placé qu'il fût à la tête d'une escadre, le préfet maritime titulaire du port de Brest. Le contre-amiral Le Coupé, major-général, le remplaçait pendant son absence. L'amiral Roussin adressa, le 1er juillet, à l'officier-général qui le suppléait, la dépêche suivante : « Mon cher général, je vous envoie une assez belle prise que je viens de faire à la pointe de l'épée. Elle s'était réfugiée sous les forts, où nous sommes allés la chercher et la prendre. Nous avons échangé un certain nombre de coups de canon qui ont ruiné pas mal de pièces. Les Portugais ont été moins adroits. L'escadre de Toulon a été aperçue au cap Saint-Vincent, il y a cinq ou six jours, mais le vent de nord-est, forcé comme à l'ordinaire, s'oppose au ralliement aussi bien qu'à d'autres opérations. »

V.

Partie de Toulon le 8 juin, cette division, attendue avec impatience le 1er juillet, était plus qu'un renfort; elle constituait, à elle

seule, toute la solidité de la force navale mise à la disposition de l'amiral Roussin. Rien n'eût été possible sans son concours. Les vaisseaux de ligne qui la composaient provenaient de l'ancienne escadre du Levant. Ce n'étaient donc pas des vaisseaux novices, mais des vaisseaux lentement exercés, formés à la meilleure des écoles. L'amiral de Rigny se réservait, quand viendrait la discussion du budget, de le faire remarquer à la chambre. Ce fut son grand argument, lorsqu'il lui fallut emporter d'assaut le maintien en principe d'une escadre d'évolutions permanente. Importante conquête dont nous sommes redevables à la sagacité d'un ministre hors ligne et au succès presque invraisemblable de l'expédition du Tage !

Ce qui rehaussait encore la valeur de ce puissant secours, c'est qu'il était amené par un officier-général réputé à bon droit un de nos meilleurs hommes de mer et de guerre, par l'ancien commandant de la frégate l'*Armide*, de cette frégate que les Anglais saluaient, à Navarin, de leurs acclamations, par le contre-amiral baron Hugon. Né à Granville, inépuisable pépinière de marins, le 31 janvier 1783, Gaud-Amable Hugon touchait alors à la cinquantaine. Il conservait encore toute sa verdeur. Sous des dehors un peu rudes, ce vétéran des campagnes de l'Inde cachait un grand fonds d'instruction et une bonhomie souriante, indice de la plus sérieuse bonté. Il appartenait cependant à la vieille école. Les aspirans ne l'auraient jamais trouvé familier. Quand ils l'accompagnaient à terre dans son canot, ils devaient se tenir respectueusement à l'extrémité de la chambre de l'embarcation, sans capote cirée, quel que fût le temps ; assis les bras croisés, réservés et silencieux, sur le bout du banc. L'amiral daignait-il leur adresser la parole, c'était pour leur demander « l'âge de la lune. » Il fallait répondre à l'instant et ne pas perdre de temps à consulter sa mémoire. Un aspirant qui n'eût point connu, à un jour quelconque, l'âge de la lune, courait le risque d'être mal noté. L'amiral Hugon me rappelle encore aujourd'hui le général Pélissier dans les momens où l'épais sourcil noir de ce chef honnête et rigide ne se fronçait pas. C'était la même inflexibilité apparente, le même amour de la discipline, la même équité scrupuleuse dans l'appréciation des services. Les bons officiers, les vaillans matelots, rencontraient dans l'amiral Hugon un sérieux protecteur, un patron peu verbeux, peu démonstratif, profondément pénétré néanmoins des devoirs qu'il lui semblait avoir contractés envers les braves gens qui s'étaient, comme lui, donnés tout entier à la dure profession dont il avait fait le culte et l'honneur de sa propre vie. Le doux besoin de plaire fut la force et le charme de l'amiral Lalande : l'amiral Hugon ne demandait que de l'obéissance.

A l'âge de douze ans, en 1795, il s'était engagé sur un bâtiment de l'état. Il y servit d'abord en qualité de mousse, puis de novice, acquit à la dérobée, je ne sais trop dans quelle école d'hydrographie, les connaissances nécessaires pour devenir aspirant le 28 novembre 1798; fut nommé enseigne de vaisseau le 5 juillet 1805, lieutenant le 23 juin 1810, capitaine de frégate le 1er septembre 1819, capitaine de vaisseau et gouverneur de l'île de Gorée le 23 mai 1825. Rien n'annonçait encore, à cette époque, qu'il deviendrait un jour vice-amiral, commandant d'escadre, sénateur, grand'croix de la Légion d'honneur. Dans un temps où les fils de famille commençaient à briguer, — et non pas sans éclat, — l'héritage des Guichen, des de Grasse, des Suffren, le capitaine Hugon restait jusqu'à un certain point, le modeste fils de ses œuvres, le type, si j'osais m'exprimer ainsi, de l'officier de fortune; disons mieux, de l'officier dépourvu de toute protection. Les Anglais auraient dit effrontément qu'il lui manquait la chose sans laquelle il n'était guère, — il y a vingt ou trente ans du moins, — d'avancement possible dans leur marine : l'*interest*. Le commandement de l'*Armide* le mit soudain en lumière. Il sortit de la journée de Navarin, non pas seulement honoré, mais illustre. Il en sortit sacré par les cris d'admiration de trois escadres. Dans l'expédition d'Alger, on lui confia la partie la plus difficile, le soin de conduire en Afrique une flottille de 500 bâtimens de transport. Le 1er mars 1831, il était nommé contre-amiral et prenait à Toulon le commandement de l'escadre destinée à rallier, devant Lisbonne, l'amiral Roussin, — son ancien, mais son égal de grade. Il eût pu ambitionner le premier rang; il se montra satisfait du second, appréciant, avec toute la droiture de son âme, les éminentes qualités qui avaient dicté le choix du gouvernement.

En même temps que ce lieutenant dévoué, irréprochable, arrivaient à l'amiral Roussin des capitaines comme en eût souhaité Nelson : Maillard de Liscourt, digne à tous égards de l'honneur qui devait lui échoir de prendre la tête de l'escadre pour la conduire dans les passes du Tage; Moulac, le commandant du *Ceylan* au Grand-Port, Moulac dont le nom seul faisait tressaillir d'enthousiasme les vieux matelots. — Quand il mourut dans les mers du sud, un quartier-maître se suicida, dit-on, pour ne pas lui survivre. — De La Susse, l'organisateur sans rival, le véritable fondateur du bon ordre à bord de nos bâtimens; Leblanc, le commandant à la puissante carrure, à la voix de tonnerre, fait pour dominer les élémens; Casy, en qui l'amiral Lalande se plaisait à voir une sorte de Souvarof provençal. — « Les Anglais, disait-il, feraient bien de prendre garde à Casy. Cet homme-là, si on le laissait approcher, vous enlèverait un vaisseau du premier bond. Les

Provençaux entre ses mains deviennent des lions. Avec ses harangues, ses drapeaux, ses fanfares, ses tambours-majors, il a l'art de leur inculquer le fanatisme militaire. » Casy était le capitaine de pavillon de l'amiral Hugon. Je ne parle pas de Trotel, le commandant du *Suffren* : l'amiral Roussin l'avait choisi; tous les officiers du port de Brest le lui auraient désigné.

Que de gages de victoire! Le vent seul pourrait les rendre stériles. L'amiral Roussin avait renoncé à se plaindre. L'aurait-on compris à Paris? Son journal seul recevra désormais la confidence de ses secrètes angoisses. « 1er et 2 juillet. — Temps brumeux, grande brise, fraîchissant de plus en plus du nord au nord-nord-est. — Je donne le commandement de la prise à l'élève de première classe Lefèvre. Il a l'élève de deuxième classe Gervaise pour second. — La brise devient furieuse. — Temps clair au haut du ciel, très brumeux à l'horizon. — Temps forcé. — Obligé de carguer la misaine et de mettre le perroquet de fougue sur le mât pour attendre les corvettes, qui font des signaux de conserve. — Malgré les deux ris pris, on s'aperçoit au jour que le grand mât de hune est rompu sous la noix. Il faut le changer. — Le vent est tel que je ne vois pas ce qu'il sera possible de faire d'une escadre dans de semblables circonstances.

Du 2 au 3 juillet. — Beau temps. — Grand frais de nord-est. — Grosse mer. — A huit heures, le grand mât de hune est guindé. Le grand hunier est rétabli, ainsi que le grand mât de perroquet. — A dix heures, nous apercevons le cap la Roque au nord-est et le cap Spichel à l'est. — Prolongé la bordée de babord dans le golfe formé par ces deux caps. — Je ne suis pas fâché d'avoir cette occasion de l'étudier. Les côtes sont arides, pelées et sablonneuses, mais leur approche est saine. Le cap Spichel est élevé et abrupt au sud et à l'ouest. Il est plat au sommet. Un phare le surmonte et, un peu à l'est, à la même hauteur, est un édifice qu'on dit être le couvent de *Nossa Senhora da Cabo.*

Du 3 au 4 juillet. — Beau temps. — Grande brise du nord-nord-est et nord. La brise mollit en approchant de terre; la mer s'adoucit. — Augmenté de voiles. — Prolongé babord amures pour pénétrer dans le golfe du Tage. La mer y est belle, les côtes sont saines. — A deux heures et demie, viré vent devant. — On trouve vingt-huit brasses, en virant à 4 milles de terre. — Sur l'autre bord, le vent fraîchit de nouveau; la mer redevient grosse. — La brise est toujours forte, l'horizon moins fumeux. La terre, moins couverte, me donne l'espoir que le temps s'améliore. — Repris les ris pour ménager les mâts de hune qui me paraissent de mauvaise qualité. — Au jour, la division ralliée. — A six heures, le cap la Roque est à 3 lieues est-nord-est. — A huit heures, la brise est un

peu moins violente. — Largué un ris. — Je m'approche de terre. — Une fois sur le méridien du phare de Guia, je mets en panne au milieu des bateaux de pêche et je leur remets tous ceux de nos prisonniers portugais qui ne sont pas marins, avec leurs effets. Il y en a vingt-neuf. Ils conviennent tous qu'ils ont été traités avec égard et humanité. — Quand cette opération est terminée, je prends le large et je rejoins la *Melpomène*, qui continuait, avec les bricks, de croiser au vent.— Vent toujours très frais de nord-nord-ouest au nord-est. — Le flot nous entrait rapidement dans le Tage.

Du 4 au 5 juillet. — Beau temps, brumeux. — Vent de nord-est fraîchissant de plus en plus. — Je crains de ne pouvoir tenir ici sans avaries majeures. Je crois également impossible que l'escadre, tant que ce vent durera, puisse me rallier. Cette perspective est désespérante. — *Rien ne change depuis vingt-cinq jours*. Une brume épaisse et humide couvre l'horizon. A 10 degrés de hauteur, on voit à peine la terre, dont nous sommes à 4 milles, et le vent est grand frais. J'ai ordonné de remplir les caisses en fer d'eau de mer : le vaisseau donne beaucoup de bande.

Du 5 au 6 juillet. — Beau temps, belle brise, un peu moins forte qu'à l'ordinaire. Au jour, plusieurs bateaux à vue sont visités. A cinq heures, on aperçoit le cap la Roque 7 milles à l'est. »

Que de réflexions, dans le cours de cette laborieuse croisière, durent agiter l'esprit de l'illustre amiral ! Sommes-nous bien sûrs qu'il ne se dit pas souvent, comme Agamemnon :

> Heureux qui satisfait de son humble fortune
> Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché !

La mission sur laquelle il bâtissait en secret tant d'espérances menace de tourner mal. Il aura bataillé des mois entiers avec la mer, et reviendra peut-être au port, humilié, plein de confusion, ramenant des vaisseaux harassés, sans avoir obtenu du gouvernement portugais la moindre satisfaction. « *Rien ne change depuis vingt-cinq jours*, » écrit-il. Rien ne change et l'eau se consomme. S'il fallait lever le blocus ! On croit facilement que ce qui vous intéresse intéressera les autres. Pour moi, ces notes intimes, que l'amiral consigne chaque soir sur son journal, me mettent, mieux que tous les rapports du monde, en communion avec ses pensées. Je le vois dans sa chambre, soucieux, assombri, dépouillant cette sérénité de commande qui est un des devoirs les plus impérieux du chef. Rien ne change ! Nous n'entrerons pas à Lisbonne. Il a dicté ses ordres pour la nuit. Il se jette, souvent tout habillé, sur sa couchette. Ce n'est pas, malgré les fatigues de la journée, le repos qu'il y trouve.

Rien ne change ! La phrase revient incessamment dans ses rêves. Il faut que la gloire soit chose bien tentante pour qu'on la poursuive à travers tant d'épreuves. Rien ne change !

Je rouvre le journal de bord, dont je n'ai pas voulu jusqu'ici retrancher une seule ligne : je le rouvre, m'attendant à y trouver le même accent désespéré. L'impression, cette fois, est moins triste. « 6 juillet, sept heures et demie. — La frégate la *Didon* se fait reconnaître, écrit l'amiral Roussin. — J'appelle le capitaine de Châteauville à bord. Il a quitté l'escadre hier à quelques lieues à l'ouest-sud-ouest. »

Le capitaine de Châteauville ! Voilà, certes, une excellente recrue ! L'âme d'un preux sous l'uniforme de capitaine de vaisseau. Toutes les aventures que les mers de l'Inde pouvaient réserver aux officiers qui servirent dans ces lointains parages sous l'empire, Châteauville les avait traversées. C'était lui qui commandait le vaisseau-école l'*Orion*, quand je faisais, de 1828 à 1829, mon noviciat d'élève. Les vieux matelots nous contaient les histoires les plus merveilleuses sur notre brave commandant. « Il avait été, dans sa jeunesse, disaient-ils, amiral de l'Imam de Mascate, compagnon de Surcouf à bord du corsaire la *Confiance*, puis maître coq à bord d'un navire de commerce américain. » Nous le contemplions avec un respectueux étonnement. Tous ses traits, toute son attitude, respiraient la noblesse. Cet officier de l'empire descendait en droite ligne de la marine de Louis XVI. Rien n'avait pu altérer sa vieille foi de chrétien et de chevalier. Sous ses ordres, la *Didon* valait un vaisseau de ligne. On en pourra bientôt dire autant de la frégate la *Pallas* qu'amène de Toulon le contre-amiral Hugon. La *Pallas* est commandée par M. de Forsans, — un autre Châteauville.

VI.

Le 7 juillet, à midi, l'escadre de Toulon paraît dans l'ouest, rangée sur deux colonnes. L'amiral Roussin saisit sa longue-vue. — Huit bâtimens ! Ils y sont bien tous. Voici, outre le *Trident*, le *Marengo*, l'*Alger*, la *Ville-de-Marseille*, l'*Algésiras* ; une frégate de 60 canons, la *Pallas* ; une corvette à gaillards, la *Perle*, et un brick, le *Dragon*. « Beau temps, toujours fumeux, écrit l'amiral.— Fraîche brise de nord-est. Les terres chargées de nuages blancs.— Assez belle mer. — J'appelle à poupe le *Trident* et le *Marengo*. — Je signale à l'escadre de s'élever au vent, à petits bords. — Je suis salué. — Je rends le salut de sept coups de canon. — Le contre-amiral Hugon vient à bord. Je conviens avec lui que nous irons mouiller à 1 mille de la pointe de Cascaës, pour conférer ensemble

sur la mission. — Je dis au capitaine du *Marengo,* qui vient auss à bord, qu'il prendra le commandement de l'escadre pour l'entretenir à petits bords au vent.—Tout cela expédié, je fais route pour le mouillage avec le *Suffren*, le *Trident*, la *Melpomène*, l'*Églé* et l'*Endymion*. L'escadre louvoie. — A cinq heures, je mouille à 1 mille de Cascaës, la citadelle me restant au nord 1/2 ouest du compas. Il y fait calme plat, tandis qu'en arrivant, nous ne pouvions qu'à peine porter les huniers à deux ris. — Mes conserves mouillent près de moi, par vingt brasses, fond de sable. — Dans la nuit, assez beau temps. Calme.—Au matin, vent de nord-nord-ouest, qui fraîchit, à mesure que le soleil monte sur l'horizon. — A neuf heures, l'escadre est à vue. — Je l'appelle au mouillage et la fais mouiller près de moi. Mon intention est de la faire voir en entier à Lisbonne, qu'on aperçoit assez clairement à 3 lieues dans l'est-nord-est. Les capitaines viennent à bord, où je les appelle, afin de conférer avec eux sur les opérations futures. »

Le mouillage de Cascaës est une véritable trouvaille. Il va singulièrement simplifier la tâche de l'escadre. Grande brise au large, calme à terre : cela se rencontre souvent. Seulement, il faut le savoir. Voilà ce qu'on gagne à pouvoir se dire : *J'ai vu.* Et nous continuons à ne rien voir, à tourner imperturbablement chaque année dans le même cercle ! Heureusement, nous avons la consolante assurance de vivre, jusqu'à la fin des siècles, en paix avec tout le monde : il n'y a donc nulle urgence de modifier sur ce point nos allures. On ne dira pas d'ailleurs que l'amiral Roussin ait pris le gouvernement de don Miguel en traître. Il lui a fait constater l'habileté de ses canonniers ; il lui donne maintenant toute facilité pour apprécier la force de ses vaisseaux : si les Portugais négligent de se mettre en défense, la faute n'en sera vraiment pas à notre plénipotentiaire.

Je ne connais rien d'imposant comme l'aspect de la chambre de conseil à bord d'un vaisseau-amiral, quand des capitaines, la plupart blanchis sous le harnais, y apportent un avis appuyé de 74, de 80, de 90 canons. J'ai eu ce spectacle une fois dans ma vie. Je ralliais l'amiral Lalande au mouillage d'Ourlac. Sur un signe de l'ambassade de Constantinople, l'amiral forçait l'entrée des Dardanelles. Il ne se le fût pas fait dire deux fois. En pénétrant dans la chambre de conseil où s'étaient rassemblés tous les commandans de l'escadre, il me sembla voir Nelson et ses capitaines devant Copenhague. Un vaisseau de ligne, et plus encore un vaisseau cuirassé, c'est bien autre chose, avouez-le, qu'un régiment. Et, d'abord, c'est une partie infiniment plus considérable de la fortune publique. Vous possédez, je suppose, vingt navires cuirassés : quelle importance

attribuez-vous à l'officier qui commande une de ces puissantes unités? Le grade de colonel me paraît ici inférieur à la gravité de la fonction. En tout cas, je voudrais que deux navires de haut bord accouplés, — deux matelots de combat, comme je les appelai jadis, — fussent toujours placés sous les ordres d'un contre-amiral.

« J'expose aux capitaines, écrit l'amiral Roussin, l'objet de la mission. Ils sont tous d'avis, ainsi que les pilotes, que l'escadre ne peut entrer dans le Tage qu'avec un vent sous vergue, c'est-à-dire du nord-ouest au sud-sud-est par l'ouest. Je leur remets des instructions sur l'entrée, sur les préparatifs du passage et du combat, un ordre du jour aux équipages, un tableau de l'ordre de marche et de l'ordre de bataille. »

Le journal de bord, on le voit, devient bref. Pas une phrase inutile : le temps presse. C'est pour son ami, le baron Tupinier, que l'amiral Roussin garde ses effusions : « Mon cher ami, lui écrit-il le 8 juillet, me voici en face du dénoûment ; mais je commence à craindre qu'il ne tourne mal. Les vents sont cloués du nord-est au nord. Il faut absolument vent arrière ou vent largue pour faire entrer ici une escadre, sous peine de la jeter à la côte. Je ne connaissais point Lisbonne. Je n'ai pas eu le temps de discuter l'affaire et de présenter des objections. La brièveté des instructions que j'ai reçues et la couleur pressante qu'elles avaient m'ont porté à penser qu'il n'y avait qu'à se baisser et courir. Mais voici bien d'autres affaires. Nous sommes en pleine saison de vents de nord-est. Ils durent depuis deux mois, sans autre interruption que des calmes, et cela ira ainsi, assurent les pilotes, jusqu'à la fin d'août. Ajoutez que l'escadre, n'ayant plus que quarante-cinq jours d'eau, ne peut guère rester ici plus de vingt-cinq jours. Et si, durant ce temps, les vents d'ouest ne viennent pas ! On n'avait donc nuls renseignemens sur Lisbonne ! Nuls renseignemens, si ce n'est les *on-dit* des jeunes bavards qui font claquer leur fouet quand il n'y a rien à faire, et qui baissent le ton quand ils sont là, — comme je le vois ici. Nous sommes aujourd'hui sous la dépendance absolue du vent. La force de Lisbonne est autant dans la nature des localités, des bancs, des vents et des courans que dans les forteresses. Les Portugais les regardent comme *inexpugnables*, par la raison qu'elles n'ont jamais été forcées. Il n'y a que le vent arrière qui puisse réduire aux obstacles militaires les difficultés. Adieu, mon ami. Je commence à avoir de bien cruelles inquiétudes. La saison a mille chances pour une contre nous, quoiqu'il ne faille que quelques heures de vent d'ouest pour entrer. Je ne suis qu'à deux lieues des forts. Je vous embrasse. »

Que faire au mouillage de Cascaës, pendant que le ciel, vainement imploré, reste sourd? Prendre les dernières dispositions de combat? Tous ces préparatifs serviront-ils jamais? L'amiral se décide à envoyer à Lisbonne un parlementaire. Ne verrons-nous là qu'un moyen détourné de tromper la fiévreuse impatience qui grandit chaque jour? Il est pourtant loyal, avant d'en arriver aux dures extrémités d'une entrée de vive force, d'offrir encore une fois au gouvernement portugais l'occasion d'éviter les calamités qui le menacent. La loyauté est l'essence même du caractère de l'amiral Roussin. Tous ceux qui l'ont connu lui rendront cette justice. L'amiral Roussin expédie donc à Lisbonne le brick le *Dragon*, commandé par le capitaine de frégate Deloffre. Un de ses adjudans, le lieutenant de vaisseau de Cayeux, prendra passage sur le *Dragon*, et ira remettre au vicomte de Santarem, ministre des affaires étrangères de don Miguel, deux plis cachetés : un de ces plis renferme l'ultimatum officiel; l'autre contient une lettre confidentielle.

L'ultimatum s'exprime ainsi : « Monsieur le vicomte, les réclamations réitérées de M. le consul de France et la note remise le 16 mai à Votre Excellence, par M. le capitaine de vaisseau de Rabaudy, ont dû lui expliquer suffisamment les motifs qui m'amènent devant Lisbonne. Je viens y maintenir les demandes consignées dans cette note. Si Votre Excellence me fait immédiatement connaître qu'Elle est disposée à traiter sur ces bases, le présent débat peut se terminer sur-le-champ. Dans le cas contraire, la guerre se trouvant déclarée de fait entre la France et le Portugal, toutes les conséquences qu'elle entraîne peuvent être prévues : elles ne se feront pas attendre. Je prie Votre Excellence de ne pas différer sa réponse de plus de vingt-quatre heures. »

Le style ne peint-il pas l'homme; et me blâmera-t-on si je me permets de l'appeler un style *nelsonien?* N'est-ce pas Nelson encore qui, devant Copenhague, eût pu, sans manquer à sa gloire, signer la lettre suivante : « Monsieur le vicomte, mon parlementaire porte à votre gouvernement les demandes officielles du mien. En remplissant ce devoir, je ne crois pas qu'il doive m'empêcher de tenter un moyen d'en tempérer la rigueur. Cette lettre confidentielle a pour objet de vous engager, de vous prier même, de préférer, dans l'alternative que je vous ai présentée, le rétablissement encore possible de la paix à la continuation certaine d'une guerre imminente. Établi devant le Tage avec une escadre française, j'entrerai dans ce fleuve. Vous en doutez peut-être, monsieur le vicomte, mais Votre Excellence ne saurait nier que le succès de cette tentative ne soit au moins possible. Je le prouverai. Il s'agit donc

de savoir si la ville de Lisbonne, si la capitale de votre pays, restera exposée au danger qui la menace. J'ai cru que la démarche que je fais ici, en vous offrant le moyen de l'en garantir, dût-elle échouer, nous honorerait tous deux, car la confiance qu'elle suppose ne marche qu'avec l'estime. »

Tels sont les procédés habituels de nos marins. L'amiral Baudin n'en connut point d'autres (1). Un beau langage, quand il n'est pas soutenu, au besoin, par des actes, n'a cependant pas plus d'importance qu'une composition d'écolier ou une dissertation de rhéteur. L'amiral Roussin confie une fois de plus à sa *table de loch* les pensées intérieures qui l'agitent : « J'ai fait, écrit-il, le recensement de l'eau des bâtimens. Il faut que nous soyons entrés avant vingt ou vingt-cinq jours. Cette position est bien critique. Je suis décidé à ne point tenir compte des obstacles matériels de guerre, mais le vent de l'arrière est *indispensable*. On ne peut compter sur des viremens de bord sous le feu des batteries. Il n'y a nul doute qu'il faille essayer d'entrer. Nous essaierons, certainement, *mais avec du vent*. »

Le parlementaire est parti à dix heures du matin. L'amiral Roussin arpente sa dunette à grands pas : la longue-vue à la main, il suit attentivement et avec anxiété la marche du *Dragon*. Le brick se dirige vers la passe du sud. Au même moment, une galiote hollandaise entrait, par la passe du nord, dans le Tage. « Elle a ses bonnettes, remarque l'amiral. Elle les garde jusque sous le fort Saint-Julien, c'est-à-dire tant qu'elle court à l'est. Le vent n'a donc pas dévié du nord-nord-ouest, comme il est ici. Mais il est très faible. Le navire a bonnettes et cacatois. Sa vitesse ne serait pas suffisante pour une escadre qui entrerait de vive force. Parvenu par le travers du fort Bugio, le *Dragon* met en panne. Il dérive en dedans avec le courant et passe à l'est du fort Saint-Julien. Quand il est passé, il prend tribord amures et revient sur ce fort. Une demi-heure après, il paraît faire route pour Belem. »

L'amiral ne vous a-t-il pas fait, depuis le jour où il est monté sur le *Suffren*, partager ses émotions? Sans être bachelier, il sait peindre ce qu'il voit, rendre ce qu'il éprouve. Sa résolution est arrêtée ; sa confiance hésite encore. Et pourtant on sent instinctivement qu'il passera. Il a si bien étudié le terrain, si minutieusement pesé toutes les chances? La fortune serait vraiment habile, si elle réussissait à le prendre en défaut. Déjà le *Marengo*, l'*Algésiras*, l'*Alger*, la *Pallas*, viennent d'appareiller. Ces bâtimens ont ordre

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 février 1836, page 772, la lettre écrite par l'amiral Baudin avant l'attaque de Saint-Jean-d'Ulloa.

de croiser à petits bords devant le mouillage de Cascaës et d'y paraître tous les matins, pour peu que le vent semble de nature à favoriser l'entrée. « Nous serons ainsi plus tôt prêts, écrit l'amiral. Un appareillage en masse demanderait trop de temps, vu la longueur des touées et les mauvaises qualités des cabestans. » Nous avons affaire, remarquez-le bien, à un homme qui sait son métier. Aucun détail ne lui échappe.

Le 10 juillet, à quatre heures vingt minutes du soir, le *Dragon* rapporte la réponse du vicomte de Santarem. L'amiral Roussin inscrit sur son fidèle registre, sur ce registre confident de ses plus secrètes pensées, l'impression qu'il en ressent : « Le gouvernement portugais, écrit-il, refuse les satisfactions demandées par la France. Il offre de traiter à Londres. C'est refuser. J'entrerai dans le Tage à la première occasion favorable. Je prends mes dernières dispositions. » Tout le gréement, en effet, est déjà bossé pour le combat. Les renseignemens recueillis par le commandant du *Dragon* sur sa route ont plutôt affermi qu'ébranlé la résolution de l'amiral : « Le fort de Saint-Julien est armé de 62 canons : 35 battent au sud, 20 au sud-ouest, 7 à l'est. Le calibre paraît être du 24. Bugio a haut et bas, 12 pièces battant à l'ouest, au nord et au nord-est. Viennent ensuite : le fort Feitoria, 5 canons à embrasures ; Paço d'Arcos, 2 canons ; Sant-Amaro, 2 canons ; le fort das Maias, 8 canons à embrasures. Il y a sur rade, vis-à-vis la Corderie, trois frégate de 48, deux corvettes et un brick. Le vaisseau le *Jean VI* et une troisième corvette sont mouillés un peu plus haut que l'*Alcantara*. La brise, nord-ouest et nord-nord-ouest, a toujours diminué, au fur et à mesure que le brick entrait dans le fleuve. Aussitôt Saint-Julien doublé, calme. Trois minutes après, une brise d'est-nord-est s'élève. Elle souffle fraîche jusqu'au mouillage. Le courant y mène le brick en quarante-cinq minutes. On est resté dix minutes sous le feu du fort Saint-Julien, de l'ouest à l'est. »

M. de Cayeux ajoute : « Le conseil s'est rassemblé au palais de don Miguel. Un officier de marine est venu nous chercher. Nous avons été introduits auprès du ministre. Le commandant du *Dragon* a remis la lettre de l'amiral. Le vicomte de Santarem a paru très ému ; il a reçu le message en tremblant. Une partie du ministère a été changée depuis huit jours ; mais le comte de Bast nous déteste et fait dominer son opinion contre nous. Quand nous avons mis pied à terre, le peuple est accouru de toutes parts. Il paraissait avide de connaître l'objet de notre envoi. La police prenait soin de ne laisser approcher personne. Malgré tout, un grand nombre de Portugais portaient la main à leur chapeau, non sans crainte évidente d'être remarqués. »

« J'entrerai, » a dit l'amiral Roussin. Le moment est venu : moment solennel où vont se jouer une belle réputation militaire et une escadre dont la perte serait un deuil immense pour la France. Le vent est-il donc devenu tout à coup propice? Le vent n'a guère varié; mais il a suffi au *Dragon :* pourquoi ne suffirait-il pas à l'escadre? Qu'il la conduise seulement au-delà du fort Saint-Julien : le courant de flot fera le reste.

VII.

Le soleil du 11 juillet 1831 se lève. Nous possédons le rapport officiel de l'amiral Roussin sur cette imposante journée. Tout le monde l'a lu. C'est une belle page d'histoire. Nous lui préférons cependant le simple récit inséré dans la table de loch, où nous n'avons cessé de puiser à pleines mains. Ici, nulle emphase : des faits. L'amiral se raconte à lui-même sa gloire, — sa grande gloire, — dépouillée de tout artifice de rédaction.

« Du lundi 11 au mardi 12 juillet. — A neuf heures du matin, vent de nord-ouest. Je me décide à entrer. — Je fais appareiller. — L'escadre rallie. — Je gouverne sur elle. — Mon ancre est levée à dix heures : elle est cassée. — J'expédie mes dernières instructions à tous les bâtimens. — Je signale de serrer le vent tribord amures. — La mer est grosse, la brise forte, la brume épaisse. — A midi quarante-cinq minutes, la distribution de mes ordres, confiée aux avisos, est terminée. La marée favorable doit finir à trois heures. Il n'y a plus de temps à perdre, — viré lof pour lof et formé l'ordre de bataille babord amures :

Colonne de gauche. — *Marengo, Algésiras, Suffren, Ville-de-Marseille, Trident, Alger, Pallas, Melpomène, Didon.*

Colonne de droite. — *Endymion, Églé, Dragon, Perle.*

A une heure quarante-cinq minutes, laissé arriver dans la passe du sud. — Gouverné sur le vaisseau de tête, entre les forts Saint-Julien et Bugio. — A deux heures, ces forts ouvrent leur feu. — Nous sommes encore trop loin. — A deux heures dix minutes, nous ouvrons le nôtre sur le fort Saint-Julien. Les corvettes et les frégates canonnent le fort Bugio. — Nous passons ensuite successivement devant les forts intérieurs. — Tous combattent, mais avec maladresse. Quand nous sommes par le travers, ils se taisent.

A trois heures, arrivés devant Paço d'Arcos. — Le *Marengo* et l'*Algésiras* n'ont pas aperçu le signal de *continuer*. Ils mouillent au poste que je leur avais assigné dans la première partie du plan d'attaque. Voyant que je continue, ils remettent sous voiles et suivent l'escadre. Chef de file alors, le *Suffren* arrive, à quatre heures,

devant le fort Belem, qu'il range à 60 toises. Il le canonne. Ayant ensuite passé sous tous les forts, je mouille en face du palais neuf, vis-à-vis la Corderie. Une partie de l'escadre mouille à l'ouest de moi. Je donne ordre à l'autre de se porter sur l'escadre portugaise qui est embossée dans l'est et de la combattre ou amariner. La *Pallas* lui tire quelques coups de canon ; l'escadre portugaise, composée d'un vaisseau, trois frégates, trois corvettes et deux bricks, répond par quelques coups et amène. — Toute l'escadre française mouille le long des quais, depuis Belem jusque devant Lisbonne. A six heures, j'envoie un parlementaire sommer le gouvernement portugais de donner satisfaction. »

Vainqueur, tenant la ville de Lisbonne, le palais du roi, sous son canon, l'amiral Roussin avait encore peine à s'expliquer la facilité de son succès : « N'est-ce pas, se demandait-il, un fait incroyable, qu'après avoir tiré près de 15,000 coups de canon, en défilant, pendant trois heures et demie, sous vingt forts, qu'on prétendait formidables, les pertes de l'escadre se soient bornées aux plus légers accidens ? Tout le poids du jour est tombé de l'autre côté. C'était justice. »

Les plus grands hommes de mer ne sont pas exempts de faiblesse : ils croient, en semblable occasion, à l'intervention de la Providence. « Ma chère mère, écrivait l'amiral Roussin à la pieuse et vénérable femme qui mourut presque centenaire, et pour laquelle sa tendresse filiale ne se démentit jamais, avez-vous une église où vous puissiez raisonnablement rendre sa politesse au bon Dieu ? Il nous a visiblement touchés de son doigt, et c'est bien le moins qu'on l'en remercie. Mais reçoit-il toujours à Arc-sur-Tille dans une grange ? Toutefois, grange ou église, je ne doute pas que vous ne teniez à le remercier de sa bonté pour nous ; au besoin, je vous en prie, trop mauvais sujet que je suis peut-être pour m'en acquitter à suffisance moi-même. Le miracle est assez visible. Il ne paraîtrait pas douteux, si nous étions seulement moins vieux de cinq ou six siècles. Comment croire, en effet, naturel qu'on puisse se tenir pendant quatre heures sur une route de 3 lieues, sous plus de 200 canons, sans y laisser pieds ou ailes ? Nous n'avons pas eu vingt hommes blessés et l'ennemi a été foudroyé. »

Tout n'était pas fini cependant. Si le gouvernement portugais se réveillait ! S'il amenait de l'artillerie sur la rive, s'il élevait de ces ouvrages en terre contre lesquels la marine s'est de tout temps, — avant l'invention de la mélinite, — déclarée impuissante ! S'il mettait l'escadre au défi de détruire la ville ! S'il lui rendait, par des attaques incessantes, le mouillage intenable ! C'est ici que la contenance de l'amiral me paraît plus que jamais digne de la grande

nation qu'il représente. Tout le servira : sa mâle assurance, la superbe attitude de ses vaisseaux et jusqu'à ce ton brusquement impérieux que le vainqueur d'Austerlitz avait enseigné à ses lieutenans.

A six heures et demie du soir, le 11 juillet, le vicomte de Santarem reçoit la lettre suivante : « Monsieur le ministre, vous voyez si je tiens mes promesses. Je vous ai fait pressentir hier que je forcerais les passes du Tage. Me voici devant Lisbonne. Tous vos forts sont derrière moi et je n'ai plus en face que le palais du gouvernement. Ne provoquons point de scandale. La France, toujours généreuse, vous offre les mêmes conditions qu'avant la victoire. Je me réserve seulement, en en recueillant les fruits, d'y ajouter des indemnités pour les victimes de la guerre. J'ai l'honneur de vous demander une réponse immédiate. »

Le gouvernement de don Miguel s'inclina devant la mauvaise fortune. A dix heures du soir, le vicomte de Santarem répondait : « Excellentissime seigneur, j'ai l'honneur de déclarer à Votre Excellence que le gouvernement de Sa Majesté très fidèle, voulant éviter, par tous les moyens possibles, les désastres qui pourraient résulter des derniers événemens, adopte les bases proposées dans la dépêche de Votre Excellence du 8 courant. »

La soumission ne s'est point fait attendre : les négociations, néanmoins, menacent tout à coup de traîner en longueur. L'amiral Roussin jette de nouveau son épée dans la balance : « Monsieur le vicomte, écrit-il le 13 juillet au ministre de don Miguel, vous me poussez à bout, et j'ai l'honneur de vous prévenir que cela ne peut vous réussir... Je m'en suis rapporté à votre parole, et je ne souffrirai pas plus longtemps les conséquences de mon erreur. J'attends Votre Excellence ou la personne autorisée qu'elle désignera aujourd'hui ou demain jusqu'à midi. Je la recevrai à mon bord et non ailleurs. »

Où donc l'amiral Roussin a-t-il pris le style de ses dépêches, lui qui n'a jamais reçu de leçons que de M. Petit-Genet? N'est-ce point sur ce ton que les empereurs romains parlaient aux Goths et aux Francs ? L'*imperatoria brevitas* ne s'enseigne pas dans les collèges. Ce que nous entendons, c'est la marine de 1812 ; la révolution de Juillet lui a rendu son fier accent. La révolution de Juillet,— ce sont mes souvenirs personnels qu'ici j'interroge, — fut, avant tout, une révolution bonapartiste, la revendication des vétérans de César, attendant naïvement qu'au bruit de leur triomphe le duc de Reichstadt accourût de Vienne. Tout prêts à élever l'objet d'une inébranlable idolâtrie dans leurs bras, il leur semblait revenir une seconde fois de l'île d'Elbe. Que peuvent la sagesse, les bienfaits d'un gouvernement, — la restauration était assurément un gouvernement

bienfaisant et sage, — contre de tels transports? On ne songeait guère à la république dans ce temps-là! Pour la masse de la nation, la république, c'était encore la Terreur. Avec le drapeau tricolore s'éveillèrent sur-le-champ tous les souvenirs de l'empire. Faut-il s'étonner que l'amiral Roussin en retrouvât presque à son insu le langage?

Le 14 juillet, le traité de réparation fut signé, à bord du *Suffren*, par le chargé de pouvoirs du gouvernement portugais, M. Antonio Kavrio d'Abreu Castello Branco. Le vicomte de Santarem le ratifia le jour même. Le 26 juillet, à quatre heures et demie du soir, la division du contre-amiral Hugon reprenait la route de Toulon; le 14 août seulement, l'amiral Roussin, nommé vice-amiral par ordonnance du 26 juillet, reprenait, de son côté, la route de Brest. Il emmenait, avec les frégates la *Sirène*, la *Guerrière*, qui étaient venues le rejoindre, la *Didon*, la *Pallas*, le *Dragon*, combattans du 11 juillet, et, pour mieux attester encore sa victoire, toute l'escadre portugaise, à l'exception du vieux vaisseau le *Jean VI*.

Par une de ces arguties familières aux faibles, le gouvernement portugais avait essayé de contester la validité de la capture. Ses forts étaient réarmés; l'escadre française ne comptait plus dans ses rangs qu'un seul vaisseau de ligne. L'occasion était bonne pour venger l'honneur national, pour reconquérir d'un seul coup tout l'ascendant perdu. « Les navires portugais, affirmaient les gazettes de Lisbonne, ne sortiraient pas du Tage. » A cette heure critique, reportons-nous au journal de l'amiral Roussin. Ce sera la dernière page que j'en veuille extraire : « Du 13 au 14 août. — Au jour, branle-bas de combat. — A neuf heures vingt minutes, la brise se faisant du nord-nord-ouest au nord-nord-est, nous mettons sous voiles. La *Melpomène* et la corvette l'*Églé* restent en station dans le Tage. J'ai donné mes instructions à M. de Rabaudy. — Appareillé le premier et voulant sortir le dernier, je mets en panne et signale aux autres bâtimens de forcer de voiles; mais ils sont de beaucoup en retard. Le courant de jusant me fait sortir malgré moi. A onze heures, je suis dehors. Les forts n'ont fait aucun mouvement hostile. Les dégradations que nous leur avons causées en entrant sont réparées, malgré les assurances de M. de Santarem. »

Le triomphe ne laissait plus rien à désirer. L'amiral Roussin força deux fois l'entrée du Tage : la première fois avec une escadre, la seconde avec une division. L'Angleterre, par la bouche de lord Wellington, s'en déclara publiquement humiliée. Quel Français, en revanche, n'aurait dû sentir battre son cœur avec plus de fierté? La France, au contraire, resta froide. Ce n'était pas une victoire qu'elle attendait; c'était une révolution. Et puis le succès, pour être à ses

yeux éclatant, n'avait pas coûté assez cher. Je voudrais l'habituer à mieux juger des choses maritimes. Tel est surtout le but que je me suis proposé dans ce récit.

Une armée de cent mille hommes n'aurait que difficilement obtenu ce qu'une flotte, au fond peu considérable, venait de réaliser en quelques jours : la paix scellée par des réparations, sans la moindre lacune ; le drapeau d'un gouvernement nouveau et à peine reconnu de l'Europe, affirmé sous les murs de la capitale qui se croyait le mieux à l'abri de toute insulte. Il était juste de nommer le chef de l'expédition vice-amiral, de l'élever le 11 octobre 1832 à la pairie. Il n'eût pas fallu oublier le capitaine Maillard de Liscourt. L'amiral Roussin demandait pour ce vaillant chef de file le grade de contre-amiral. Chez nos voisins, la récompense ne lui eût pas manqué. Les Anglais ont le sens des affaires navales ; nous avons beaucoup à progresser encore avant de l'acquérir. Le commandant Maillard de Liscourt est mort capitaine de vaisseau. Lui aussi, il porta la peine d'une déception causée par les visées les plus chimériques. Le maréchal Sébastiani avait très prudemment déclaré que l'expédition du Tage devait rester une question toute française. L'amiral Roussin s'en souvint, et voilà peut-être pourquoi sa gloire, si justement enviée par tous les marins du monde, attend encore une statue. La politique gâte tout ce qu'elle touche : elle a l'haleine fétide des harpies.

Contrariée par les calmes et par les vents du nord, la traversée de retour fut lente. Comme l'amiral Hugon, l'amiral Roussin, — n'en déplaise à mon savant confrère M. Faye, — avait foi dans les phases de la lune. Je trouve dans son journal cette mention, qui témoigne tout au moins de ses espérances : « Du 18 au 19 août. — Belle lune de treize jours. » — J'y rencontre aussi cet aveu : « Du 19 au 20 août. — Je suis assez gravement malade depuis quelques jours. » On l'eût été à moins ! Par quelles angoisses cet esprit toujours aux aguets avait passé ! Il n'y a pas que les poètes qui souffrent de leur organisation nerveuse ; les héros en sont peut-être plus cruellement encore tourmentés. Héros et poètes, au demeurant, c'est tout un. Enfin, le 1er septembre, à dix heures du matin, on aperçoit dans une éclaircie le bec du Raz. Le 2 septembre, la division, accompagnée de ses prises, mouille à Brest.

Je me trompe fort, ou ce récit, d'où j'ai écarté à dessein tout ce qui aurait pu en rompre l'unité, ne sera pas lu sans fruit par les hommes du métier, par ceux-là surtout qui peuvent avoir, un jour ou l'autre, une grande résolution à prendre. La réputation des défenses du Tage était usurpée : sans l'amiral Roussin, le préjugé subsisterait encore.

JURIEN DE LA GRAVIÈRE.

LE

PLAT DE TAILLAC

SOUVENIRS DE L'AGENAIS.

I.

— Liro! liro! liro!

Une troupe de canards se précipita vers la porte principale de la métairie de la Tuque. Cette porte, festonnée de roses grimpantes, encadrait une svelte et brune figure de jeune fille, qui, la manche relevée jusqu'au coude, mêlait des grenailles dans le grand plat creux qu'elle tenait à la main.

— Liro! liro!

Elle posa le plat sur le *sol*, sur l'aire d'argile battue, crevassée par la chaleur, qui s'étendait devant la vieille maison basse, solidement construite en pierre, contre laquelle un figuier déployait son large éventail. C'était le repas de midi des canards; le soleil dévorait la campagne vibrante de chants d'insectes et violemment péné-

trée de la senteur capiteuse qui s'exhalait des haies voisines, un fouillis magnifique d'églantiers et de chèvrefeuilles.

— Jésus-Maria! dit, en s'essuyant le front, un homme assis à l'extrémité du banc qu'abrite ce toit avancé dont l'ombre se détache si franche, si vigoureuse, sur l'ardente blancheur des murs. Jésus-Maria! nous ne cuirons guère mieux chez le diable!

— Ne vous y fiez pas pour votre compte, Mingo, répondit en riant la jeune fille. Vous faites de trop bonnes affaires dans ce monde-ci, vous le paierez dans l'autre, pecayré!

— Moi, de bonnes affaires?.. Tu es folle, ma pauvre Caussadette, folle, je te dis! Le métier de peillerot est perdu aujourd'hui. Nous n'avons plus l'occasion ni d'acheter ni de vendre depuis que les vignes sont ruinées. On épargne, on marchande...

— Baste! attendez que je vous plaigne! reprit Caussadette en allongeant un coup de houssine à la grosse truie qui s'approchait sournoise, pour disputer leur pitance aux canards. Ceux-ci gloutonnement se bousculaient au bord du plat, où les plus voraces étaient entrés tout entiers; dans leur hâte d'avaler, ils éparpillaient autour d'eux des grains qui n'étaient pas perdus, car aussitôt, avec de faibles piaillements, une douzaine de poussins, conduits par leur mère, les picoraient, se glissant pour cela dans le cercle des convives légitimes, jusque sous leurs ailes agitées, sous leurs becs en spatule qui claquaient. Et bientôt d'autres petits cris, poussés de la prairie voisine, se rapprochèrent. Une dinde majestueuse, portant haut sa coiffe rouge et traînant sa robe de moire, accourut, suivie d'une nombreuse lignée, pour avoir sa part du régal, mais elle arrivait trop tard; en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, les canards avaient expédié leur besogne, sans laisser le plus petit grain de millet. Dame dinde donna un coup de bec dépité au plat vide sur lequel se fixait depuis quelque temps l'œil du peillerot. Il était plein de ruse, plein de curiosité, toujours en éveil, ce petit œil noir étincelant sous une arcade sourcilière hérissée. A la manière tenace dont il se posait sur les choses, on eût dit qu'il en prenait possession. Et, de fait, Mingo, en quelque lieu qu'il se trouvât, procédait toujours à une sorte d'inventaire. Rien ne lui échappait; il avait aussitôt déterminé la valeur de chaque objet, avec la volonté, si cet objet lui plaisait, de s'en rendre acquéreur au meilleur compte possible. Surnommé l'Agasse, il n'avait pas de la pie seulement le bec aiguisé, la démarche sautillante et le noir plumage, il en avait aussi les instincts de rapine. C'était un véritable nid de pie que sa boutique d'Astaffort, où, dans la rue des Espagnols, s'entassaient pêle-mêle les chiffons, les vieux meubles, les débris de toute sorte.

Cependant Caussadette (on appelait ainsi la fille du bonhomme Caussade ; elle était Caussadette comme Mingo était l'Agasse, comme Jean Caussade, à l'humeur piquante et peu commode, était Poivre, comme son propre amoureux à elle, Prospérine, était Brillant, bien qu'il se nommât Pierre Damousse ; en Gascogne, l'opinion publique ou l'usage vous baptise) ; Caussadette donc était rentrée dans la maison pour rassembler les peaux de lapins et les guenilles qui attendent le passage prévu du peillerot chez les bonnes ménagères. Tout est parcimonieusement recueilli, tout se vend, et Caussadette avait hérité des qualités d'ordre, de scrupuleuse économie qui distinguaient sa défunte mère, laquelle, Dieu merci, n'avait jamais laissé un fil se perdre. Cet éloge revenait sans variantes, mais continuellement, sur les lèvres du mari de feu Françoise Caussade, qui le décernait non moins volontiers à sa fille.

Resté seul, Mingo, se levant avec les précautions du chat qui guette une proie, sautilla jusqu'au plat que venaient d'abandonner à regret les canards, le prit dans ses deux mains et lui fit subir un examen attentif.

C'était une sorte de bassin de forme oblongue, un peu ébréché, maculé de terre et de crasse. A peine sur le bord distinguait-on les reflets brillans de la faïence, et il eût été impossible de reconnaître les détails de la décoration sous une croûte épaisse et sans nom à laquelle avaient contribué tous les animaux de la basse-cour ; mais dans le creux, mollement repliée sur elle-même, comme si elle eût chauffé tout de bon ses anneaux luisans au soleil, se prélassait une couleuvre. Vraiment on l'eût cru vivante, si vivante que l'Agasse, ému de peur et s'imaginant qu'un serpent venait prendre possession avant lui de l'objet de sa convoitise, faillit le laisser échapper. « Voilà, pensa-t-il, une idée, pas trop ragoûtante, de mettre pareille bête au beau milieu d'un plat. »

Jetant encore une fois son regard de pie vers la maison, des profondeurs de laquelle Caussadette venait de crier : « Patience, j'ai fini... » il tira son couteau de sa poche, gratta quelque peu, et entre ses dents étouffa le juron habituel à tout Gascon qui se respecte.

La couleuvre était couchée sur un lit de mousse merveilleusement imitée, et toutes ces petites bosses qui l'entouraient, informes, c'étaient, une fois nettoyées, des écrevisses, des grenouilles, des coquilles.

— F... ! répéta l'Agasse. Je gage que M. Lacassaigne m'en donnerait un bon prix, lui qui aime les drôleries qui ne ressemblent à rien.

Mais Caussadette lui criait du grenier :

— Je viens! je viens! votre jument en aura sa charge!

Il se dirigea vivement vers un grand puits, luxe suprême que les métayers des environs, contraints d'aller chercher assez loin leur eau, ce liquide rare, enviaient à la métairie de la Tuque. Autour du puits, l'argile, dure comme pierre partout ailleurs, était délayée par l'eau répandue et formait une boue couleur d'ocre. Le peillerot en ramassa une poignée, barbouilla de son mieux ce qu'il avait nettoyé avec tant de soin, puis retourna s'asseoir sur le banc au pied du figuier. Son œil indifférent affectait d'observer une escouade de petits nuages gris qui pommelaient le ciel au sud-ouest.

— La journée ne finira pas sans pluie, dit-il à la jeune fille lorsqu'elle reparut.

On eût juré qu'il n'avait été occupé en son absence qu'à interroger l'horizon.

— Que le bon Dieu vous entende! répliqua Caussadette; la terre a grand soif, et voilà que nos foins sont rentrés ou il s'en faut de peu. Mon père est ce matin après les derniers.

— Il va bien, le *papay?*

— *Ey balent;* il est vaillant, dit Caussadette en vidant son tablier devant le peillerot, qui leva les bras au ciel d'un air désolé.

— Que voulez-vous que je fasse de tout ce rebut? Il n'est bon qu'à m'embarrasser, grogna-t-il, tandis que la petite ménagère faisait valoir avec volubilité la beauté de ses peaux de lapins, de son duvet de volaille trié soigneusement et de quelques loques sordides qu'elle avait presque envie de garder tant elles pouvaient être utiles encore.

On se disputa longuement, la voix de Caussadette s'élevant criarde et récriminatrice, tandis que le peillerot, armé de sa romaine, pesait avec la préoccupation de tricher à son profit. Mais, s'il avait la main exercée, Caussadette était méfiante; elle se défendait donc; mille injures volaient sur ses lèvres rouges comme une gousse de piment, sur ses jolies lèvres souriantes auxquelles n'étaient étrangers ni les gros mots ni les mots lestes: ces mots-là sont, dans le Midi, compatibles avec l'honnêteté. Enfin, après d'interminables débats, on tomba d'accord sur le poids, et Mingo alla chercher l'énorme besace qui pendait sur les deux flancs de son cheval, spectateur patient du marché. Pauvre vieille jument grise! il ne lui arrivait pas souvent d'avoir, comme à la Tuque, l'ombre bienfaisante d'un ormeau pour s'y reposer au frais! Les arbres *couscoutés* au profit des bestiaux, réduits à l'état de balais, donnaient un médiocre abri le long des chemins poussiéreux qu'elle avait coutume de parcourir. Dans l'une des poches de la besace alla s'engouffrer le butin du peillerot, de l'autre fut tiré tout un

assortiment de fil, d'aiguilles, d'écheveaux de laine, de chapelets, de pots de pommade, que l'Agasse étala sur le banc. Il était colporteur aussi bien que chiffonnier et ne payait jamais qu'en nature. Un mouchoir jaune fixa d'abord l'admiration de Caussadette. Elle poussait aussi loin que possible l'art que toutes les filles de l'Agenais mettent à nouer de cent façons différentes ce mouchoir de tête, qui sied aux physionomies vives. La belle couleur! la jolie étoffe! Quel effet produirait ce jaune soyeux et clair sur ses bandeaux de jais! La tentation fut forte, mais aussitôt vaincue.

— C'est trop cher! soupira Caussadette en se tournant vers les pelotons de fil, qu'elle se mit à choisir.

— Va! lui dit l'Agasse, passe-toi tes fantaisies. Ton père ne t'a jamais rien refusé.

— C'est pourquoi, répéta sagement Caussadette, étant maîtresse de notre argent, je préfère le garder.

— N'as-tu pas honte à ton âge et gentille comme tu l'es de te montrer avare? Brillant, quand il reviendra du pays d'Alger, te trouvera plus belle avec ce mouchoir-là.

— Brillant me trouve belle comme je suis... Tenez, faites notre compte.

Et la discussion recommença très âpre. Le prix des aiguilles, du fil, des laines que Caussadette avait mis de côté dépassait, à en croire l'Agasse, celui des chiffons. Elle soutenait furieusement le contraire.

— S'il fallait combattre ainsi avec chacun, je ne ferais pas beaucoup d'affaires dans ma journée. Voyons, n'aurais-tu pas quelque autre chose à me vendre? Ce mouchoir te tient au cœur... Je serais arrangeant.

— Nenni, je n'ai plus rien.

— Pourtant,.. si tu cherchais un peu...

Et l'Agasse, promenant des regards fureteurs autour de lui, feignait de chercher avec elle.

— Tiens, il y a là un plat...

— Le plat des canards? dit la petite avec une moue incrédule.

— Il est délabré, j'en conviens; mais on rencontre quelquefois des originaux qui demandent du vieux. Peut-être me restera-t-il sur les bras. N'importe, j'en courrai le risque.

— Vous me donneriez votre foulard jaune pour ce plat? demanda Caussadette méfiante.

— Si tu m'en priais un peu, ma foi, oui! J'aime obliger les *gouyates* quand elles te ressemblent.

Caussadette éclata de rire :

— C'est donc que vous y trouveriez votre avantage. Écoutez, ce

plat est dans la borde depuis que je la connais; il y était bien avant ma naissance; je ne peux pas vous le vendre sans le consentement de mon père.

— Té! le voilà justement qui revient, ton père. Nous allons nous entendre. — Eh! *addiou*, Caussade!

— Eh! *addiou*, Mingo! (Il prononçait *Minnego* d'une voix chantante et sonore) : *Què disès?..*

Jean Caussade avançait sans se presser à la tête de ses bœufs, qui traînaient une lourde charrette de foin. C'était un grand homme sec, d'une cinquantaine d'années, sommairement vêtu d'une chemise rose et d'un pantalon de toile retenu par une ceinture rouge. Sa maigreur dantesque, son teint basané, sa rude crinière grisonnante, ses paupières que l'on eût dites charbonnées à plaisir tant elles étaient brunes, sa mâchoire saillante armée de fortes dents, les traits allongés et sévères de son visage imberbe, tout indiquait chez lui un Gascon de bonne race. Il ressemblait à don Quichotte, surtout en ce moment où il brandissait comme une lance sa toucadère.

— La faim me tourne la gorge et le goûter doit être prêt. Entrez, Mingo.

— Nenni. Un verre de vin, si vous y tenez, et je pars... avec ce plat dans ma besace, dit le peillerot en faisant mine de glisser la vieille faïence parmi les chiffons.

— Oh! vous ne l'avez pas encore, dit Caussadette avec un clignement d'intelligence à l'adresse de son père.

— Quand je te dis, s'écria l'Agasse, que j'apporterai pour le remplacer une jolie augette de pierre à tes poulets.

— Un plat neuf pour un vieux plat! dit le bonhomme en se grattant la tête.

— Et un joli mouchoir par-dessus le marché, ajouta la fille en toussant pour le mettre sur ses gardes.

Jean Caussade parut longuement ruminer cette offre exorbitante. La surprise lui coupait la parole.

— Je vais vous dire, Mingo. Il est bien laid, ce plat, bien sale, mais j'y tiens tout de même. Il m'est venu de mon père, qui l'avait hérité du sien, qui... On ne sait pas à quel Caussade il remonte, ce plat-là! C'est vieux comme le monde, oui, et plutôt que de le vendre, j'aimerais mieux le laisser à Prospérine comme mes parens me l'ont laissé.

— N'en parlons plus, dit le peillerot en posant le plat par terre d'un air d'indifférence qui fit regretter à Caussade d'avoir refusé trop vite, mais sa fille lui souffla tout bas à l'oreille :

— Hé! soyez donc tranquille, papay! Il reviendra!

— Si pourtant on m'en offrait un bon prix...

— Ce bon prix, je vous le donnais, finassé que vous êtes! Vous manquez une occasion,.. à votre aise! Vous avait-on jamais offert *à rez* de cette saleté? ajouta-t-il en repoussant le plat du bout de son pied avec dédain.

— C'est que personne peut-être ne l'avait vu... On sait bien que vous ne faites pas de mauvais marchés, mon compère!

Le peillerot, sans répondre, avait jeté la besace sur son cheval, mettant à part les peaux de lapins qui se balançaient le long des flancs décharnés de la pauvre bête :

— *Adichats*, la compagnie!

— *Adichats*, Mingo!

Il s'éloignait avec lenteur, croyant qu'on le rappellerait; mais déjà Caussadette était occupée à remplacer le vieux plat par un autre, en disant à son père :

— Nous n'avons qu'à attendre qu'il ait parlé à ces *moussus* de la ville qui aiment le vieux.

— Voir venir vaut un écu, répondit sentencieusement le père.

— Un écu! répéta-t-elle. Qui sait?.. Davantage encore, peut-être...

Là-dessus, tous les deux allèrent s'attabler devant la soupe aux fèves et les artichauts crus trempés dans du vinaigre que l'on arrosa d'un coup de vin, quoique le paysan gascon ne soit plus aussi prodigue de ce breuvage qu'à l'époque heureuse où la vigne n'était point malade.

II.

— Eh bé! reprit le père; cette lettre que le facteur t'a remise hier, tu ne m'en as pas parlé, je crois?..

— Vous étiez à vos foins; mais la voilà.

Et tandis que Jean Caussade, les mains allongées sur ses genoux, se reposait du travail matinal et de la lumière aveuglante des champs, dans l'ombre fraîche de la vaste cuisine, aux fenêtres en meurtrières, où depuis longtemps déjà s'était éteint le petit feu de sarment, qui laissait derrière lui sa bonne odeur, l'odeur pénétrante des ramilles fumeuses à demi brûlées, elle lut, du ton monotone que l'on prend à l'école, une longue lettre d'Afrique.

Brillant apportait dans la correspondance beaucoup plus de régularité qu'elle-même. Il avait une belle écriture, et volontiers il contait avec la verve d'une imagination intarissable, deux raisons pour aimer écrire. D'ailleurs, cette fois, à l'en croire, il pouvait se vanter de quelques hauts faits. Dans une escarmouche contre les Bédouins,

il s'était bien conduit; un coup de sabre l'avait retenu, il est vrai, quelques jours à l'hôpital... Baste! Il n'avait jamais été malade, en somme, au régiment, depuis cette fièvre de l'année précédente, qu'il appelait poétiquement la « fièvre des lauriers roses, » l'attribuant à la floraison exubérante des lauriers d'Algérie, dont les pétales pleuvent dans les cours d'eau, les empoisonnant ainsi. Un beau pays tout de même,.. qu'il ne serait pas fâché de quitter définitivement! Les femmes couraient bien un peu après lui; elles n'étaient pas mal dans leur genre, mais il ne voyait que sa Prospérine!

Et Prospérine riait, amusée plutôt qu'attendrie. Elle aussi ne voyait que Brillant, ce qui ne l'empêchait pas d'aller danser le dimanche avec autant de gaîté ou même de coquetterie que si elle eût été libre, et pour ce qui était de la blessure, le père et la fille jetaient les hauts cris, mais pas plus sérieusement qu'il ne fallait. Sans doute, ni l'un ni l'autre ne la croyait bien profonde. C'était leur habitude de dire en riant que cet intrépide soldat eût été digne de naître au village de Montcrabeau, où se trouve la pierre de Menterie. De cette pierre-là, du reste, selon la légende, tous les Gascons sont sortis.

Il plaisait cependant à Caussadette de croire que *soun amic* s'était exposé; elle ne se serait pas soucié de lui s'il n'eût été brave. Ce service militaire survenant à l'heure même où ils se promettaient l'un à l'autre les avait chagrinés; mais il fallait se faire une raison : tous les garçons en passaient par là. Et quand il était venu en congé, Brillant était si fier sous son uniforme de spahi! Un pacha, un prince des Mille et une nuits n'eût pas paru à Caussadette plus magnifiquement accoutré, plus exotique, plus supérieur à l'humanité vulgaire. Elle l'avait promené partout en triomphe. A eux deux, ils faisaient certainement un beau couple; lui alerte, remuant et souple, du vif-argent dans ses membres, l'œil hardi et vainqueur, les cheveux noirs moutonnant sur sa jolie tête juvénile et mâle tout ensemble, dont M. Osmen Delbos, le peintre, s'était inspiré pour un saint Sébastien qui ressemblait à quelque bandit romantique des Abruzzes; elle, provocante, avec un balancement des hanches et une légèreté dans la démarche qui eussent suffi pour qu'on la remarquât, n'eût-elle pas eu de grands yeux gris, étranges sur ce teint olivâtre, des yeux tour à tour enjôleurs et malins, dont une longue frange de cils ne réussissait pas à étouffer les éclairs. Avant un an, ils seraient mari et femme. Caussadette attendait ce jour avec impatience; elle était de ces filles pressées qui fredonnent en elles-mêmes la chanson :

Moun pay, ma may maridatme...

« Mon père, ma mère, mariez-moi, je le veux, je le veux, je le veux ! » Non sans regretter toutefois que son beau spahi ne dût être, une fois débarrassé du manteau dont il se drapait si bien, qu'un simple laboureur. Quelque artisan aisé eût mieux satisfait son ambition ; mais, comme elle le répétait souvent dans un soupir qui n'avait rien de sentimental : « Quand on n'a pas d'anneau, il faut se marier avec un lien d'osier. » Et le lien d'osier offert par Brillant ne lui déplaisait pas. Sans doute, il n'était encore que domestique dans une métairie ; pas plus que son père à elle, il ne pouvait dire *a nosto*, chez moi, mais cela ne l'empêchait pas d'avoir un peu de terre que faisait valoir avec la sienne Basile Damousse, le frère aîné. Cela s'arrondirait peut-être, on travaillait ferme ;.. on était jeune.

L'esprit occupé de Brillant et de sa lettre, mais aussi du plat aux canards, Caussadette suivit son père dans le pré. Elle savait au besoin, si mignonne qu'elle fût, aider aux plus rudes travaux comme un homme. Avant la nuit, la dernière charretée de foin rentra. L'orage pouvait venir maintenant ; mais il ne vint pas, malgré la prédiction du peillerot et les prières que M. le curé avait faites pour attirer la pluie sur les blés et sur la vigne. Les petits nuages menaçans s'étaient dissipés au coucher du soleil, laissant le ciel nocturne d'une pureté de saphir, et, par myriades incalculables, les étoiles s'allumèrent, et le clair de lune ruissela sur la métairie silencieuse, permettant à ses hôtes de se coucher sans chandelle, et le rossignol commença de turlurer son hymne d'amour infatigable aux branches du grand ormeau, tandis que Caussadette se retournait dans son lit, inquiète en réfléchissant qu'elle avait eu tort de mettre le plat à tremper dans l'eau de savon, ces amateurs à moitié fous qui recherchent le vieux aimant peut-être aussi la crasse, qui d'ailleurs sert à cacher les fêlures. Puis il lui sembla que trois louis tout neufs tombaient des mains de l'Agasse dans son tablier, et, sur cette vision dorée, elle s'endormit le cœur battant de joie. D'autres encore que Caussadette avaient à la même heure l'esprit préoccupé du plat si parfaitement ignoré la veille encore. Le hasard était intervenu de nouveau pour précipiter l'entretien que le peillerot se promettait bien d'avoir avec son meilleur client, M. Lacassaigne.

M. Lacassaigne, juge au tribunal d'Agen, n'habitait avec suite sa propriété de Roc, non loin d'Astaffort, que pendant les vacances ; mais, toute l'année, il y faisait de courtes apparitions à intervalles irréguliers, profitant pour cela des loisirs que lui laissaient ses devoirs austères de magistrat. Ce qu'il venait voir à Roc, avec l'empressement d'un amoureux à visiter sa maîtresse, c'étaient ses

chères collections, collections de toute sorte; on naît collectionneur comme on naît poète. M. Lacassaigne, méthodique, et par-dessus tout épris de classifications, de nomenclatures, de catalogues, eût collectionné, faute de mieux, des boutons de culotte, mais ses connaissances en archéologie lui permettaient de se livrer à des distractions plus nobles. Membre de toutes les sociétés de sciences et d'art de sa province, il rassemblait les chartes et les papiers de famille qui pouvaient servir à l'histoire des diverses localités. Les peillerots de sa connaissance l'aidaient dans cette chasse, et l'Agasse, entre autres, quoiqu'il ne sût pas lire, lui avait déniché, avec le flair d'un limier, des parchemins très précieux. Si M. Lacassaigne était friand de vieilles écritures, il l'était presque autant de vieux bahuts. Le petit château de Roc, auquel sa position arrogante au-dessus de la vallée du Gers et les hautes murailles qui l'entourent donnent de loin l'aspect d'une place forte, recélait toutes les armoires, tous les cuivres, toutes les faïences découverts depuis un quart de siècle dans les métairies à vingt lieues à la ronde. C'était, comme le disait complaisamment son propriétaire, un petit hôtel de Cluny, mais purement gascon, et de la Gascogne agenaise, une judicieuse décentralisation comptant parmi les idées fixes, toutes fort inoffensives, de M. Lacassaigne. Quelque pressentiment, comme il en vient aux antiquaires, poussa ce jour-là le digne homme de Roc à Astaffort. Laissant sa voiture près de l'église, à l'endroit où les protestans furent jadis si bien accommodés par les catholiques que, seul, le prince de Condé avec un serviteur, échappa au massacre, il descendit machinalement la rue des Espagnols. Un instinct plus fort que sa volonté le portait chez Mingo, dit l'Agasse. Si la suggestion eût été à la mode en ces parages, on aurait pu croire que le peillerot lui avait soufflé à travers l'espace une curiosité dont il comptait profiter.

— Té! vous voilà donc, monsieur Lacassaigne?

Mingo était tapi dans son repaire, comme l'est une araignée au centre de sa toile, vérifiant de l'œil et des doigts les rapines de la journée, vaquant, lui aussi, à une manière de classement qui n'était pas des plus faciles. Autant eût valu entreprendre de débrouiller le chaos que de se reconnaître parmi les objets hétérogènes qui jonchaient le grenier au seuil duquel s'arrêta hésitant, si brave qu'il fût, M. Lacassaigne. La boutique du peillerot était divisée en trois compartimens superposés, d'aspects tout à fait dissemblables. Au rez-de-chaussée, c'était une épicerie très correcte, avec annexe de mercerie et de menues *nouveautés*, le tout parfaitement tenu par Mme Mingo, la grosse Catinette, une personne accorte, malgré ses moustaches. Le premier étage recélait quelques meubles anciens

réparés et cirés à souhait; mais, pour connaître par excellence le nid de l'Agasse, un nid de pie désordonné, incohérent, où figurait tout ce qu'il avait pu ramasser, vieux chiffons, débris immondes, il fallait monter jusqu'au faîte, que connaissaient seuls les habitués de la maison. Plus d'une fois, M. Lacassaigne avait fait, dans ce réceptacle, d'heureuses trouvailles, au risque d'être dévoré par la vermine : les collectionneurs n'y regardent pas de si près.

— Té! monsieur Lacassaigne, vous m'auriez vu demain. J'ai trouvé une petite chose...

— Des papiers?.. interrompit le juge, qui ne songeait en ce moment qu'à publier sur le manoir de Manlèche, ancien monastère de templiers, une monographie pour laquelle les documens lui manquaient.

— Mieux que des papiers, une petite chose qui sera d'un bel effet dans votre salle.

— Quelque faïence? Il n'y a rien de beau dans le pays. D'ailleurs, je ne saurais qu'en faire, mes dressoirs en sont surchargés, mes murs en sont couverts, dit M. Lacassaigne avec la mauvaise humeur d'un homme désappointé.

— Vous ne devez pas en avoir de pareille à celle-là! C'est un plat, dit Mingo en quittant sa position accroupie au milieu des guenilles et des tessons de bouteilles, pour se rapprocher de son client et lui parler tout bas, un plat comme je n'en ai jamais vu. Il est bordé d'herbes et de bêtes que vous croiriez naturelles plutôt qu'imitées, et au milieu, il y a, couchée sur des feuilles, une grande couleuvre brillante qui n'est pas peinte, elle non plus, et qu'on prendrait dans la main si elle ne faisait peur.

— Une couleuvre en relief!.. s'écria M. Lacassaigne, qui s'était mis à écouter très attentivement, tandis que le regard perçant du peillerot, attaché sur lui, guettait ses impressions. Une couleuvre émaillée en relief? Ce serait, par impossible, un Palissy?.. Où avez-vous déniché cela?..

— Un Palissy? répéta l'Agasse en évitant de répondre. Palissy, c'est le nom d'une rue d'Agen,.. rue Bernard-Palissy...

— C'est aussi le nom d'un potier dont les ouvrages sont... assez estimés... Mais il a été imité par de nombreux élèves, dit négligemment M. Lacassaigne, qui commençait d'avoir envie du plat et ne tenait pas à révéler sa valeur au marchand.

— Ah!.. Vous verrez bien ce qu'il en retourne, vous qui connaissez tout, si vous voulez venir avec moi un jour à la borde...

— Quelle borde?

— A la borde où je l'ai trouvé, dit l'Agasse, qui ne pouvait permettre qu'il y allât tout seul.

— Dès demain, mon ami.

— Dès demain!.. Son ami!.. Oh bé! il l'achètera, pensa le peillerot.

— Ce sera me rendre grand service, monsieur Lacassaigne, reprit-il hypocritement; car, voyez-vous, le marché est fait, le plat m'appartient: je n'ai plus qu'à aller le prendre, et vous me direz si je ne l'ai pas payé trop cher. Mais demain je ne pourrais pas, il y a une vente à Nérac;.. disons lundi, si vous voulez.

Il craignait tout simplement de montrer trop d'empressement à Jean Caussade en retournant si vite chez lui. Ces paysans sont malins. Dès qu'on leur offre cinq francs d'un objet, ils croient qu'il en vaut cinquante. Le mieux est d'avoir l'air de ne pas s'en soucier.

— Le matois compte m'empêcher d'aller sur ses brisées. Il veut une commission! pensait de son côté M. Lacassaigne en s'éloignant. Tâchons de ne pas la donner trop forte. Après tout, si vraiment c'est un Palissy... Pourquoi pas?..

Sanguin et optimiste, il se persuadait sans peine tout ce qu'il pouvait désirer. Qu'y avait-il à cela de trop invraisemblable? L'illustre inventeur des figulines était Agenais. — Sur ce point, le juge archéologue tenait ferme avec son éminent collègue, M. Cazenove de Pradines, contre les biographes rivaux qui réclament Palissy pour la Saintonge, le Périgord ou le Limousin. — Il était de la Capelle-Biron du diocèse d'Agen et non des autres Capelle et des autres Biron qui le revendiquent. Donc il avait pu avoir des fours dans l'Agenais. Oui,.. mais Palissy n'inventa ses rustiques figulines qu'après les voyages qui firent surgir en lui le naturaliste, le géologue; ce fut à Saintes, qu'à travers les rudes labeurs de sa vie d'ouvrier, ses rêveries de poète, tant de misères et tant d'amertumes héroïquement supportées, le pauvre peintre-verrier poursuivit et trouva les émaux qui ont fait sa gloire; ce fut à Saintes que se développa son génie, patronné ensuite par le connétable de Montmorency, récompensé par la reine. S'il fallait croire la description de l'Agasse... — Mais comment se fier au dire d'un ignorant? Cependant cet ignorant avait des yeux qui souvent voyaient juste, et d'ailleurs aurait-il pu imaginer des signes si parfaitement caractéristiques? — S'il fallait s'en rapporter à la description de l'Agasse, le plat en question serait bien postérieur à l'ère des tâtonnemens de Palissy, de ses espérances si souvent manquées qui le faisaient tourner en dérision... Peut-être ce plat merveilleux venait-il de la Saintonge! Mais quelles vicissitudes en ce cas avaient pu l'amener dans une métairie lointaine?

Tout en cherchant à se les représenter, le châtelain de Roc oubliait de presser le pas des deux petits chevaux du Gers qui le

traînaient. Il en résulta que M[me] Lacassaigne tança vertement son époux ; la cloche avait sonné deux fois, le rôti serait brûlé ; il n'en faisait jamais d'autres, quand il allait visiter le royaume des puces. C'était le nom dédaigneux qu'elle donnait à la boutique du peillerot. En vain essaya-t-il de lui expliquer tout l'intérêt qu'avait eu cette visite. Elle répondit avec colère qu'il était libre d'ajouter indéfiniment à ses archives des manuscrits illisibles grignotés par les rats, mais que, pour sa part, elle ne supporterait plus qu'il entrât dans sa maison un seul morceau de vaisselle fêlée.

III.

Le lundi suivant, à la fin du jour, Caussadette, qui plus d'une fois avait fait le guet dans l'espoir, sans cesse déçu, de voir revenir le cheval du peillerot, poussa tout à coup un cri joyeux. Elle en était à regretter presque, une minute auparavant, de n'avoir pas accepté l'augette en pierre et le foulard jaune en échange du vieux plat, car, plus elle regardait celui-ci, plus il lui semblait détérioré. L'apparition d'une jardinière conduite par un monsieur aux côtés duquel se prélassait l'Agasse, lui rendit toute son ambitieuse confiance. Elle appela : — Papay ! — Et le père et la fille furent sur la route, avant même que ne s'arrêtât la jardinière.

— Voilà M. Lacassaigne que j'ai rencontré par hasard en chemin et qui m'a offert une place dans sa voiture jusqu'au Pergain où j'ai affaire, dit l'Agasse plus que jamais armé de ruse. Et moi je lui ai dit : — Voulez-vous voir la plus jolie borde du canton et la mieux tenue ? Arrêtons-nous chez Jean Caussade.

— Pour *poulite*, elle est *poulite*, répondit le vieux Poivre, aussi rusé que lui.

— Votre fille l'est davantage encore, insinua galamment le juge, sans que ce compliment direct fît rougir Caussadette.

— A votre service, dit le métayer.

Avec une sorte de malice, les Caussade montrèrent tout ce qu'ils possédaient aux visiteurs, hormis le plat pour lequel ceux-ci étaient venus : l'étable d'abord, l'étable basse et fraîche, où deux paires de vaches, à la fois laitières et bêtes de somme, se reposaient des fatigues du jour ; le toit aux porcs, où une jeune famille à peau rose, à queue en tire-bouchon, au groin barbouillé de son, s'aligna par rang de taille pour se faire admirer, avec des petits grognemens satisfaits ; le poulailler à claire-voie perché près du grenier, et auquel accédaient les poules par un chemin de sarmens entrelacés, tendu en pente douce ; le pigeonnier, une tour détachée d'assez

fière apparence; le potager rempli d'abeilles, de lis et de roses; la maison enfin, défendue contre les mauvais sorts par une petite croix pieusement clouée sur sa porte. L'intérieur se composait de deux pièces, que séparait une galerie profonde, sans autre plancher que la terre battue, sans autre plafond que de grosses poutres auxquelles s'accrochaient le *cambajou* et le *cervelatz*, sans autres fenêtres que des ouvertures étroites pour éviter les impôts et aussi la lumière trop éclatante de l'été; mais les murs étaient blancs, bien lavés à la chaux, et il régnait partout un aspect général de propreté, partout une saine odeur de romarin, de serpolet, de lavande. Les pays pauvres gagnent de sentir bon à l'absence d'engrais accumulés. D'un côté se trouvait la cuisine, avec le grand lit à rideaux du père de famille, la pierre à laver, le cabinet de chêne aux lourdes ferrures, la vaste cheminée dont le manteau abrite le coffre au sel sur lequel on s'assoit; de l'autre s'ouvrait la chambre de Caussadette, qui inspira de discrets madrigaux à M. Lacassaigne. Il envia galamment, en effet, la nichée de petits canards qui, à l'abri d'un paravent de planches brutes, partageait ce réduit avec la jeune fille et la poule noire qui couvait au fond de certain tonneau, non loin d'une couchette surmontée de l'image enluminée de *Damon et Henriette*, avec encadrement de couplets. Il s'attendrit sur les habitudes pieuses que semblait indiquer le petit autel, où, aux pieds d'une sainte Vierge, étaient placés, dans des vases dorés, deux gros bouquets de fleurs toutes fraîches, avec une couronne jaunie de première communiante; mais Caussadette remarquait fort bien que le bon *moussu* pensait à toute autre chose qu'à ce qu'il disait, que du regard il interrogeait le *cabinette*, le dressoir, les moindres recoins, d'un air d'impatience et d'ennui.

— Maintenant, dit-elle, vous connaissez la Tuque. Vous avez tout vu.

— Tout?.. répéta le juge.

— Non, dit le peillerot, tu ne nous as pas tout montré. Ce vieux plat...

— Quel plat? demanda Caussadette, en regardant innocemment son père.

— Le plat de tes canards, le plat à la couleuvre, celui que je t'achète.

— Oh! interrompit Jean Caussade, le marché n'est pas signé; nous y sommes trop attachés à ce plat-là...

— Jusqu'à refuser de me le faire voir? dit en riant le juge.

— Nenni... Attendez un peu.

Et Caussadette, se dirigeant vers l'armoire, en tira un objet soigneusement enveloppé. Avec lenteur, elle dépouilla du papier,

des linges qui le protégeaient, ce plat qui, pendant de longues années, était resté exposé à toutes les intempéries des saisons et aux profanations des bêtes. Maintenant, il était parfaitement propre, ce qui permettait d'apprécier sa beauté première et de juger, hélas! des outrages irrémédiables que cette beauté avait reçus. L'émail, d'un brun violâtre, intense, que Palissy appliqua souvent à ses fonds, ne s'était laissé ni rayer ni entamer d'aucune manière, mais la bordure se trouvait ébréchée à deux endroits, et les bestioles qui la composaient, écrevisses, lézards, coquilles, alternant avec de délicats feuillages, avaient partout terriblement souffert. Ce qui restait presque intact, c'était le centre, la belle couleuvre paresseusement endormie sur la mousse, et de chaque côté de laquelle ruisselait un filet d'eau limpide et bleuâtre où semblaient nager les petits poissons, où d'un mouvement vif et naturel allaient sauter les grenouilles, tapies dans la végétation des marécages.

— Pardieu! c'est bel et bien un Palissy! grommela le juge, qui ne put retenir un mouvement de surprise et d'admiration.

Il eut beau s'écrier ensuite: — Quel dommage qu'il ne soit pas mieux conservé! — Jean Caussade et sa fille s'étaient poussé le coude, et l'Agasse était édifié sur le mérite de sa trouvaille. Trois paires d'yeux avides restèrent braquées sur la physionomie trop sincère du juge, qui se disait en admirant les détails exquis çà et là mutilés:

— Un Palissy de la meilleure époque,.. de l'époque postérieure aux médailles, antérieure aux personnages et aux arabesques, un de ces bassins rustiques où il s'est surpassé, tandis qu'il habitait Saintes, avant la vogue toujours croissante qui à Paris le conduisit à faire du métier. Quel sentiment de la nature! Comme tout cela est vrai, joliment observé, d'un relief hardi, d'une couleur profonde!..

— Nous irons bien jusqu'à cinquante francs? vint lui dire l'Agasse en se penchant tout près de son oreille.

Il répondit par un signe affirmatif, et le peillerot entraîna Jean Caussade hors de la chambre, laissant M. Lacassaigne tourner et retourner son plat avec de gros soupirs, que Caussadette, plantée devant lui, le poing sur la hanche, s'efforçait d'interpréter.

— *Ey bien praube!* (Il est bien pauvre, il est bien malade!), dit-elle d'un ton interrogateur, n'y tenant plus.

— Si malade qu'il n'aurait dans le commerce aucune valeur.

Elle hocha la tête:

— Mais pour ceux qui aiment le vieux?

— Le vieux doit être bien conservé.

Elle se mit à rire avec un coup d'œil malin à la tête chauve de M. Lacassaigne.

— Qui dit vieux, dit démoli.

— Pas à ce point. Vos bêtes lui ont fait grand tort.

Et il se mit à expliquer que le premier mérite d'une vieille faïence était d'être sans brèche ni fêlure, malgré les siècles. Ce plat n'était qu'une ruine.

Elle affectait de comprendre et, d'un ton doux, résigné, murmurait les grands mots gascons : — Que *vouletz?*.. Que voulez-vous?.. — *Es ataou.* — C'est comme ça! — Mais, au fond, elle pensait : « Il a envie du plat et il ne veut pas le payer son prix. »

Tout à coup, Poivre rentra avec fracas, en se débattant contre l'Agasse qui le tenait par la manche :

— Vingt *fríncs?*.. vingt *fríncs?*.. Vous moquez-vous de moi?.. J'aimerais mieux le rendre aux poulets et aux canards!

— Je dis trente!.. pour trente, c'est convenu? reprenait le peillerot.

— Pas pour quarante! pas pour cinquante, tonnerre de Diou!

— Écoutez, Jean Caussade, dit le juge en intervenant; puisque vous ne pouvez vous entendre avec Mingo, je vais vous faire des offres, moi, des offres justes et raisonnables, qui seront, je vous l'affirme, avantageuses pour vous.

Le bonhomme se rapprocha d'un air méfiant, mais attentif.

— Ce plat, s'il était entier, vaudrait peut-être beaucoup d'argent; mais, dans l'état où il est, vous ne réussirez pas à le vendre aux amateurs sérieux. Moi, je le prends tel quel, parce que les morceaux m'en semblent jolis, et que je ne tiens pas au plus ou moins de valeur marchande de la pièce, mais seulement au plaisir de regarder ce qui en reste. Comprenez-vous?

Poivre, qui n'avait rien entendu, sauf les mots : « beaucoup d'argent, » fit signe que oui.

— Je vous offre, une fois pour toutes, cent francs, pas un sou de plus. Est-ce fait?..

Le propriétaire du plat eut un éblouissement. Cent francs pour cette chose laide, cassée, qui ne tenait point l'eau! Les bourgeois étaient fous! Mais peut-être, en cherchant bien, en trouverait-il de plus parfaitement fous encore que M. Lacassaigne. Il demanda donc à réfléchir. Cent francs, ce n'était guère! Il se rappelait maintenant que son père lui avait toujours dit qu'il tenait de son arrière-grand-père que ce plat était une vraie fortune.

— Aussi, dit M. Lacassaigne goguenard, le laissiez-vous dehors par tous les temps, livré aux coups de pied et aux coups de bec?

— *Que vouletz? que vouletz?*.. répétait Jean Caussade avec angoisse. Mais, ajouta-t-il, frappé d'un trait de lumière, si vous le

trouvez en trop mauvais état, nous avons d'autre vieille vaisselle, plus vieille encore, bien sûr, et qui n'a pas un éclat de moins. *Mira!..*

Il alla chercher une demi-douzaine d'assiettes, qui représentaient, imprimés en gris, des personnages royaux : Napoléon, Marie-Louise, la duchesse d'Angoulême, Louis XVIII.

— *Ey poulito*, répétait-il en les caressant, avec la conviction profonde que tout ce que recélait sa maison était objet de prix, puisqu'un méchant plat de rebut pouvait valoir cent francs.

— Joli, cela? s'écria le juge sans vouloir les regarder. C'est horrible!.. Vous vous moquez de moi! Je donne cent francs du bassin à la couleuvre et je ne veux plus rien voir. Vous viendrez me rendre réponse au Roc. Je n'y suis que pour huit jours. Par conséquent, dépêchez-vous.

Il pinça la joue de Caussadette, qui lui montra en retour toutes les perles engageantes de sa bouche ; puis, aussi lestement que le permettaient un gros ventre et des jambes courtes, se hissa dans la jardinière, où, à son tour, l'Agasse monta, l'oreille basse, en répétant :

— Vous avez tout perdu! Voilà ce que c'est que de se passer de moi! Il fallait lui lâcher les écus un à un.

— Me prend-il pour un *pec*, pour un imbécile, qui répond avant de s'être informé? dit Jean Caussade à sa fille. Il faudra voir! Deux avis valent mieux qu'un.

— Cent francs! répétait Prospérine ébahie. Cent francs!

— Nous lui en ferons donner le double, *petito*. Il suffira de le laisser languir. Écris le nom de l'ouvrier qui a fait le plat. Moi, je l'ai déjà oublié. Demain, je vais à Gardère. Je parlerai, sans avoir l'air d'y toucher, à M. Osmen Delbos, qui s'y connaît! Et toi surtout ne jase avec personne en attendant. Chat qui miaule n'est pas chasseur.

— Ni homme sage, grand parleur, acheva la jeune fille avec une pirouette.

IV.

M. Osmen Delbos, qui mettait sur ses cartes artiste-peintre, était une personnalité fort originale. Natif de Montauban, il s'était écrié, à l'heure où la gloire de M. Ingres jetait tant d'éclat sur sa ville natale : *Anch' io son pittore!* — Un instant, ce fut chez les Montalbanais comme une rage de peinture ; chacun se croyait doué de génie, chacun voulait imiter le grand compatriote. Delbos, plus

vite qu'aucun autre, s'arrêta essoufflé sur le chemin où il avait espéré fournir une belle carrière, et qui ne lui offrait que des épines. Il dépensa le peu qu'il possédait à lutter contre ce que les mécontens appellent toujours l'injustice et le mauvais goût du public, et finalement se consola d'être méconnu en se faisant, faute de réputation, une tête démodée de rapin qu'on regardait bon gré mal gré : barbe rousse en éventail, cheveux longs, béret crânement rejeté sur l'oreille. Ajoutez à cela une pipe énorme qui semblait, tant il la quittait rarement, l'appendice naturel de son visage, un nez non moins colossal que l'on eût dit rougi par de copieuses libations, au temps même où le pauvre diable avait tout juste de l'eau à boire, et vous aurez une idée approximative de la physionomie d'Osmen Delbos. Ayant épuisé la mauvaise fortune dans sa ville natale, il avait essayé des ressources que pouvait lui offrir Agen. Hélas! même dans cette ville hospitalière, ses succès de peintre se bornèrent d'abord à la commande de quelques enseignes.

Il en était là quand le portrait d'une jolie dame de comptoir, qui trônait au café de la Comédie, attira l'attention des nombreux adorateurs du modèle. Osmen Delbos devint tout à coup à la mode; il fit trois ou quatre portraits à deux cents francs, auxquels la critique locale accordait une remarquable allure d'élégance, un parfum de *high-life* très apprécié par ceux que l'on nomme encore des *gandins* en province. Delbos avait le génie des accessoires : cravache à pomme d'or, badine, bottes vernies, carreau dans l'œil, boutons de manchettes, il excellait à rendre tout cela; on lui pardonnait, en retour, quelques fautes de dessin et une couleur grise, celle de M. Ingres, disait-il, qui s'accordait mal avec sa crinière fulgurante, sa trogne cardinalisée, son type d'impressionniste à outrance.

Sur ces entrefaites, un propriétaire des environs d'Agen engagea l'artiste à venir passer l'été chez lui pour peindre à forfait les membres de sa famille, qui se trouva fort nombreuse. Delbos ne crut gagner à ce marché que d'être nourri grassement pendant six mois; mais, en réalité, l'expédition eut des résultats beaucoup plus sérieux. Sa bonne humeur, ses charges d'atelier, sa verve comique obtinrent un vif succès; on raconta partout les exploits du peintre et du boute-en-train. Delbos, à ce double titre, se vit appelé de côté et d'autre, recherché, fêté, adulé. Dès lors commença pour lui la vie nomade dont il se fit une spécialité. Il erra de telle maison à telle autre, chaque année, du printemps à la fin de l'automne, chassant, pêchant, marivaudant avec les dames, lutinant les bergères, vivant partout comme coq en pâte, et payant son écot par quelque facile barbouillage. Les grands parens, les enfans, les ani-

maux favoris lui étaient confiés; il immortalisait la silhouette du *castet* ou de la *chartreuse*, embellissait toutes choses et tout le monde, plantait des tours où il n'y avait qu'un pigeonnier, dissimulait les rides sous des roses, flattait la vanité de celui-ci, la coquetterie de celle-là, attrapait quand même la ressemblance, content des autres et content de lui en somme, quoiqu'il eût certainement abaissé son idéal depuis le temps où il rêvait d'égaler M. Ingres.

— Je vais chez les bourgeois, disait-il, en commensal et en ami, comme jadis les peintres de la Renaissance chez les rois et chez les papes.

L'hiver le retrouvait en ville, assidu au théâtre, au café de la Comédie et sur la promenade du Gravier, où il lorgnait les grisettes en allant faire sa partie de dominos. Pour le moment, Osmen Delbos avait pris gîte chez M. Cazassus, dont Jean Caussade, dit Poivre, était le métayer. C'était la seconde saison qu'il passait à Gardère, ce qui expliquait que le bonhomme le connût si bien et qu'il fût au courant de ses hautes capacités. Certes, ce personnage important, avec sa pipe et sa grande barbe, devait en savoir aussi long que M. Lacassaigne, mais il fallait s'y prendre adroitement pour le faire causer. Poivre n'était pas des plus sots. Il feignit de n'être venu à Gardère que pour entretenir son maître de l'importante question des sainfoins et aussi du malheur de certains pruniers qui promettaient peu de pruneaux cette année-là, étant dévorés par les chenilles; puis, en s'en allant, il passa comme par hasard devant le pavillon de jardin fort délabré qui servait d'atelier à M. Osmen Delbos.

Le peintre lui jeta un bonjour amical par la fenêtre, et Poivre, selon l'usage, demanda permission de lui toucher la main. Après quoi, le fin renard demeura en extase devant un portrait en pied que venait d'achever Delbos : le plus jeune des fils de la maison debout, sous d'épais ombrages, qui n'avaient jamais existé dans ce pays absolument découvert; mais l'imagination fertile de l'artiste y avait remédié; il lui fallait un parc. Le petit Cazassus, coquettement vêtu de nankin, poursuivait donc à toutes jambes son cerceau sous la verte profondeur d'une magnifique charmille. Cet enfant était en réalité fort chétif, quoique Delbos lui eût prêté libéralement des mollets d'athlète, ce qui n'empêcha pas le malin Poivre de s'écrier :

— Té! c'est bien M. Gaston, avec son grand col blanc et ses petits yeux de travers!

Averti par cette critique ingénue, Delbos corrigea la reproduction trop fidèle du strabisme de M. Gaston, se bornant à laisser aux petits yeux la grâce équivoque d'un faux regard. Jamais hommage rendu à son talent ne l'avait flatté ainsi depuis le jour où le

chien de Mme Lacassaigne avait jappé d'allégresse devant l'image de cette brave dame, une image vivante, on ne pouvait le nier après semblable épreuve.

— Et comment va la *drôle?* demanda-t-il en repoussant son béret sur une crinière un peu éclaircie par les ans, mais encore flamboyante. A quand la noce?

— Il faut que le mari revienne du régiment, répondit Poivre, et jusque-là, Dieu sait tout ce qui peut arriver... *Autremint*, demanda-t-il sans transition aucune, connaissez-vous, M. Delbos, — vous qui savez tant de choses, — un homme qui s'appelle... qui s'appelait... Palissy?..

Il avait répété tout le long du chemin le nom magique que sa fille avait mis par écrit, de crainte de l'oublier.

— Palissy?.. Je n'en connais qu'un seul, et il n'est pas probable que vous l'ayez rencontré, mon brave.

— Un homme des anciens temps, puisque mon grand-père...

Poivre s'interrompit. L'heure des confidences n'était pas venue; il voulait seulement se renseigner.

— Vous ne parlez pas, je suppose, de Bernard Palissy, un artiste d'il y a trois cents ans et davantage?

— Trois cents ans?.. Peste! Vous dites?.. Un artiste comme vous alors?

Tout le monde savait qu'Osmen Delbos s'intitulait artiste peintre.

— Oui, dit l'autre en se rengorgeant, avec cette différence que je fais des portraits et qu'il faisait des pots.

— Et des plats aussi?..

— Pardieu!.. Et bien d'autres choses... Pourquoi me demandez-vous cela?

— Pour savoir si on les paie bien cher, ces pots, ces plats, toutes ces choses qu'il a faites?

— Cher?.. Elles sont sans prix. J'ai vu, moi qui vous parle, un plat de Palissy qui avait été vendu vingt-cinq mille francs.

Vingt-cinq mille francs!.. Il y avait vingt-cinq mille francs là-bas, à la Tuque, dans ce *cabinette* dont on ne pensait même pas à retirer la clé! L'inquiétude pénétra dans le cœur de Jean Caussade, en même temps qu'une joie folle, et même un peu avant. La crainte des voleurs, auxquels il n'avait jamais songé jusque-là, s'empara de lui. C'en était fait de la tranquillité de sa vie.

— Et comment était-il, ce plat de vingt-cinq mille francs?

— Je ne me rappelle pas bien... Il y avait au milieu une anguille, une couleuvre, que sais-je?

— Et des coquillages tout autour?.. avec des feuilles?.. demanda

d'une voix défaillante Poivre en s'appuyant au mur pour ne pas tomber.

— Sans doute! Vous avez donc vu des figulines?.. Je suis curieux de savoir où, par exemple!

Maintenant l'heureux Poivre pouvait jeter le masque; il était édifié.

— Chez nous, à la Tuque, il y a un plat que M. Lacassaigne est venu voir l'autre jour et dont il offre cent francs! Ce filou, l'Agasse, me l'aurait bien échangé contre un mouchoir, s'il avait pu. C'est facile à tromper, ceux qui ne savent pas. Tonnerre de Diou! vingt-cinq mille francs!

— Écoutez, Caussade, dit Delbos, qui ne voulait pas se brouiller avec le juge, toutes les pièces de Palissy n'ont pas la même valeur, en admettant que le plat soit de lui...

— M. Lacassaigne l'a reconnu.

— Eh bien! soit. Il en existe plus d'un qu'on a eu pour cent sous.

— M. Delbos en a envie à son tour, et il veut me tromper comme les autres, pensa le vieux Poivre incrédule.

Il était certain de ne plus pouvoir arracher un mot de vérité au peintre, puisque celui-ci avait désormais intérêt à mentir. Aussi le quitta-t-il bientôt, sous prétexte qu'il était tard. Mais si tard qu'il fût, il trouva le temps de s'arrêter au Pergain avant de rentrer chez lui, pour commander une bonne serrure, destinée à la porte de sa maison, qui ne s'était jamais fermée qu'au loquet. A partir de ce moment aussi, l'unique fenêtre de la métairie, assez large pour livrer passage à un homme, fut munie d'un lourd volet qu'on tira tous les soirs.

— Il faut faire bonne garde, *filleto*. C'est vite emporté, un si petit paquet. Te voilà riche, un fameux parti! Trop beau, ma foi, pour ce gueux de Brillant.

— Sera-t-il étonné! sera-t-il content! disait Caussadette éperdue.

— Hé! tu aurais pu attendre, mieux choisir; une fille riche trouve aisément quelqu'un qui ne soit pas en loyer, quelqu'un qui ait aussi de l'argent et surtout un métier. Du train dont va la vigne, les cultivateurs seront bientôt ruinés. L'amour s'en va, on perd sa bonne mine, mais la maison, quand on en a une, la maison reste aux enfans.

— Si vous avez raison, papay, répondit la jeune fille, il n'est plus temps d'y penser.

Elle y pensa cependant maintes fois, sans cesser pour cela d'aimer Brillant de tout son cœur, et ses lettres au pauvre spahi s'en ressentirent. Il les trouva froides, il y démêla un peu de hauteur, sans s'expliquer d'abord pourquoi, car les Caussade ne lui avaient

rien dit de leur nouvelle fortune, dont il fut averti ensuite par la rumeur publique. Son frère et ses amis lui écrivirent que la Tuque recélait un vieux plat qui attirait les bourgeois des environs, prêts à l'acheter au poids de l'or. Prospérine était devenue un parti magnifique, et il était à craindre qu'elle ne se contentât plus de lui. Le père du moins s'en allait répétant partout qu'un mariage n'était jamais fait avant que le maire et le curé y fussent passés. Basile Damousse n'augurait rien de bon de ces propos; il était urgent, selon lui, que le frère revînt garder et défendre sa place; mais un soldat ne quitte pas son régiment quand il veut, et Brillant ne put obtenir de congé.

V.

Gens et circonstances, tout sembla vouloir contribuer à l'affolement des Caussade père et fille. Osmen Delbos y aida plus que personne. Venu d'abord à la Tuque dans des intentions sérieuses pour réparer le mal qu'il avait fait, et décider le trop ambitieux propriétaire du plat à le céder moyennant un prix honnête au juge Lacassaigne, il s'aperçut vite que tous ses raisonnemens se brisaient contre l'obstination du bonhomme. Impatienté, il changea de tactique; après avoir entrepris de prouver que l'œuvre mutilée de Palissy n'avait nulle valeur, hormis celle que pouvait lui assigner une fantaisie, il revint brusquement à son genre ordinaire : la charge.

— C'est ainsi? dit-il. Vous êtes bien résolu à tenir ferme? Eh bien! vous avez raison, mon brave. Vous déjouez nos projets, malin que vous êtes! Nous voulions tous abuser de votre ignorance; c'était notre droit d'amateurs. Mais quelle ruse ne baisserait pavillon devant la vôtre? Apprenez donc, ô sagace Caussade, que cet objet vaut beaucoup plus même que vous ne le supposez. Ce n'est pas vingt-cinq mille, ce n'est pas trente mille francs que vous devez demander, c'est... Je crains vraiment de rester au-dessous du véritable chiffre. Votre plat, il est décrit dans les anciens catalogues; inutile de vous le cacher plus longtemps, puisque vous devinez tout : c'était le chef-d'œuvre de Bernard Palissy, qui y tenait comme à la prunelle de ses yeux, pressentant qu'il ne pourrait jamais rien faire de comparable. Un ouvrier infidèle le lui vola. En vain ses illustres protecteurs mirent-ils la police en campagne : on ne retrouva jamais cette pièce rarissime. Faut-il, parbleu, s'en étonner? Elle était si bien cachée! Qui donc serait venu la découvrir à la Tuque? D'aucuns ont dit, mon cher Caussade, que Palissy était mort à la Bastille, où les gui-

sarts l'avaient fait enfermer pour cause de religion; ce fait est inexact : le grand artiste est mort de douleur d'avoir perdu son chef-d'œuvre, le plat que voici, et qui vous sera acheté, je gage, pour le musée du Louvre. Voyez-vous, il n'y a que le gouvernement qui puisse le payer son prix! Les particuliers sont trop pauvres.

Jean Caussade, la bouche béante, les yeux arrondis, écoutait avec un mélange d'angoisse et de délices ; il écoutait ce jargon à demi incompréhensible, sans savoir au juste si c'était du français et si le loustic se moquait de lui; le Louvre, les guisarts, la Bastille, les catalogues, les chefs-d'œuvre, tous ces mots, qu'il entendait pour la première fois, dansaient dans sa tête une sarabande confuse; mais il avait bien entendu ceci, prononcé d'un ton très sérieux : « Ce n'est pas vingt-cinq mille francs que vous en devez demander, c'est davantage. » Le reste lui importait peu.

Caussadette avait beau murmurer toute tremblante : — J'ai peur qu'il ne soit fou, M. Osmen Delbos, — le père croyait ce qu'il lui plaisait de croire.

— Soyez tranquille, dit en se tordant de rire Delbos à son ami Lacassaigne, vous aurez la même consolation que le chien du jardinier : si le plat n'est pas à vous, il ne sera du moins à personne.

Et il raconta quel hameçon il avait fait gober à cet imbécile de Poivre, réduit pour toujours à n'être plus que le gardien jaloux d'un morceau de poterie cassée.

L'histoire se répandit, amusa tout le monde; parmi ceux que la curiosité attirait chez Caussade, plus d'un continua la plaisanterie, l'enjolivant chaque fois de nouveaux détails, renchérissant sur la valeur du plat; de sorte que le bonhomme demeurait persuadé qu'il possédait un trésor. Jour et nuit il était sur le qui-vive, alarmé par le moindre bruit, soupçonnant chacun des desseins les plus noirs. Les voisins eux-mêmes n'étaient reçus qu'avec méfiance; il avait l'œil sur eux, ne les admettant qu'avec répugnance dans la chambre où le plat se dissimulait aux regards, sous une triple serrure, derrière un fusil chargé. Cette incessante préoccupation le faisait maigrir.

— Vous ne tiendrez pas longtemps à un pareil métier, lui disait Caussadette; vous vous brûlez le sang, on vous voit tous les os; à votre place, je le donnerais au premier qui m'en offrirait seulement une douzaine de mille francs. Nous serions assez riches.

— Y penses-tu? Après ce que m'a dit M. Osmen Delbos!.. C'est égal, il est bien dur d'être sans le sou et forcé de travailler avec un plat de dix mille écus peut-être au fond de son armoire!

Et il calculait ce que le prix du plat représentait de terre dans un pays où l'hectare vaut quinze cents francs. Souvent, pendant les travaux de la moisson, il s'arrêtait pour embrasser la campagne d'un grand geste, comme s'il en eût pris possession :

— Tu seras à moi quand je voudrai! pensait-il.

Le dimanche, en allant à la messe au village du Pergain, duquel dépend Taillac, il s'arrêtait sur la hauteur qui domine les bords verdoyans du Gers, et les bois qui dérobent Manlèche, et les mamelons où se dresse ici le joli clocher de Sempeserre, plus loin l'altière silhouette de l'ancien château-fort des évêques de Lectoure. Il jetait son dévolu sur les champs les plus productifs ; il s'expliquait à lui-même, en les discutant, les motifs d'un choix judicieux :

— Je ferai ici ou là telle ou telle culture, j'aurai tant de paires de bœufs. Oh! si ma pauvre Françoun avait eu l'esprit de me donner un garçon pour hériter de tout cela! Si seulement j'étais encore libre de choisir mon gendre!..

Les rêves de Caussadette, quoi qu'on puisse penser des rêves de jeune fille, ressemblaient beaucoup à ceux de son père. Elle avait perdu une bonne partie de sa gaîté ; le pli soucieux de l'ambition semblait nouer, en les rapprochant, ses longs sourcils noirs. Au lieu de rechercher comme autrefois les occasions de causer, elle s'isolait volontiers, gagnant, sa besogne faite, tel champ écarté au centre duquel s'élevait un noyer magnifique. Ce noyer était le plus bel arbre d'alentour; elle l'admirait depuis son enfance, maintenant elle enviait de le posséder. Oui, elle achèterait ce champ, elle ne serait plus réduite à ramasser furtivement comme une pauvresse les noix tombées ; toute la cueillette serait à elle,.. à elle cette ombre si épaisse, si étendue où l'on trouvait refuge contre le soleil. Si, de son côté, Brillant lui avait apporté, en échange d'une si belle pièce de terre, une maison propre et bien bâtie!.. N'était-il pas humiliant que tout le bien vînt de son côté? Elle était assez joliment tournée pour épouser un beau garçon qui fût riche aussi par surcroît. Depuis peu, un charron d'Astaffort, un meunier du Pergain, lui faisaient les yeux doux,.. deux partis sortables. Certes, ils en voulaient à son argent; avant qu'elle n'eût une dot, ils la regardaient à peine; mais Brillant était-il donc beaucoup plus désintéressé? Il savait sa nouvelle fortune, bien qu'il affectât de se taire là-dessus, — fausseté toute pure, — et ses lettres étaient devenues tendres, flatteuses, emmiellées comme elles ne l'avaient jamais été auparavant. On accuse toujours d'avoir la rage le chien que l'on veut noyer. Au lieu de comprendre que le pauvre amoureux mourait de crainte et plaidait indirectement sa propre cause, Caussadette lui prêtait des senti-

mens vils. Elle aurait dû sentir que c'était son propre cœur qui s'endurcissait, premier effet de la fortune, et que des passions nouvelles, orgueil ou cupidité, venaient la détourner de l'amour; mais on ne se connaît guère; elle préférait faire à Brillant un injuste procès.

Peut-être eût-il suffi qu'il se montrât pour mettre en déroute les ennemis invisibles qui cherchaient à lui nuire dans les entretiens de Caussadette avec elle-même sous le grand noyer; un baiser est parfois bien persuasif et fait taire tous les raisonnemens; mais, hélas! le malheureux était loin; il ne pouvait se défendre d'aucune façon, et ses affaires continuaient à se gâter. En y réfléchissant, Caussadette lui découvrait toute sorte de petits défauts qu'il avait en réalité, mais que jusque-là elle n'avait jamais voulu admettre. Son imagination les grossissait, les envenimait; elle se remémorait surtout une circonstance grave qui avait failli les brouiller autrefois : Brillant s'était attardé certain dimanche à jouer presque toute la nuit; le goût du jeu est un travers gascon. Elle lui avait pardonné, parce qu'il jurait de ne jamais recommencer; mais avait-il tenu parole? La veille encore elle eût dit oui, elle était sûre de sa sincérité; maintenant elle doutait, dans son désir inavoué de lui trouver des torts. Hélas! il n'en avait qu'un, celui d'être resté pauvre, tandis qu'elle-même devenait ou croyait devenir riche.

Son père, du matin au soir, lui répétait : — Si ma langue avait pu se sécher dans ma bouche le jour où j'ai consenti à ton mariage avec Brillant, cela eût mieux valu pour nous! Épouser un homme qui n'a jamais été que domestique et puis soldat, toi qui, si je venais à mourir aujourd'hui, hériterais de vingt-cinq mille francs! N'est-ce pas pitié?..

Longtemps Caussadette écouta les lamentations de son père en silence, l'air triste et irrésolu. Enfin, un jour, elle répéta après lui : — Tant qu'on n'est pas allé ensemble devant le maire et le curé, une parole peut se reprendre.

Caussade ne se le fit pas dire deux fois; il écrivit à Brillant une lettre pleine de raisons fort mauvaises qui masquaient la véritable. Sa fille avait changé d'idée, mais on resterait bons amis. — A quoi Brillant répondit, avec un emportement qui parut mettre les torts de son côté, qu'il ne regrettait point une femme capable de préférer l'argent à tout. Son dernier mot, — car il ne voulait pas entendre parler d'amitié, il était décidé à ne plus seulement la reconnaître, — son dernier mot était pour l'assurer que lui, riche ou pauvre, serait resté le même.

— Bah! on dit toujours cela d'avance! fit observer Caussade avec un hochement de tête sceptique. Il aurait fallu voir.

— Pauvre Brillant, il m'aimait bien! murmura l'ingrate Prospérine.

— Té! c'est difficile d'aimer une belle fille! Tous les autres t'aimeront de même, et ils auront mieux qu'un lit de paille à te donner.

— Il a tant de chagrin, papay, pour se montrer si fâché!

— Sois donc tranquille! Est-ce que ces chagrins-là durent chez les garçons?.. Je parie qu'il est déjà consolé. Les *gouyates* de là-bas s'en chargeront.

Mais cette assurance ne parut être nullement agréable à Caussadette. Un éclair passa dans ses yeux gris, devenus presque noirs; puis, du bout du doigt, elle chassa une larme et s'enfuit dans sa chambre, dont la porte fut fermée avec fracas.

— Ces folles ne savent ce qu'elles veulent! pensa le père en haussant les épaules. Enfin, nous voilà débarrassés d'un meurt-de-faim qui nous aurait tout pris sans nous rien apporter.

V.

L'été se passa dans une agitation, une fièvre indescriptibles. En vain Caussade avait-il fait des démarches jusqu'à Agen; le conservateur du musée lui avait parlé d'une manière décourageante, mais sans l'impressionner beaucoup; il attendait le chaland que lui annonçait toujours M. Osmen Delbos avec des rires qui auraient dû le mettre sur la voie d'une mystification. Non pas! Une voiture ne pouvait passer sans qu'il tressaillît, persuadé qu'elle lui apportait enfin des offres de Paris. A peine osait-il s'éloigner de la maison, tant il craignait que l'occasion attendue ne se présentât en son absence; cette préoccupation le gênait pour ses travaux, qui furent maintes fois négligés, ce qui lui valut des reproches de son maître, M. Cazassus. Avec quelle impatience on supporte d'être réprimandé quand on se sent à deux doigts de cette liberté d'action que la richesse procure!

L'humeur toujours assez irritable de Poivre s'aigrissait, celle de Caussadette devenait revêche; la fille n'avait goût à rien de ce qu'elle faisait, le père se montrait sans motif grondeur, presque brutal; plus d'entente, plus de paix dans leur demeure jadis si gaîment hospitalière, ouverte au premier venu et autour de laquelle maintenant aboyait jour et nuit un gros chien de garde qui faisait peur à la marmaille, aux mendians, aux voisins; plus d'accueils, plus de longs bavardages sur le pas de la porte; les pierres elles-mêmes avaient l'air rébarbatif et soupçonneux.

L'automne approchait; la récolte du maïs avait succédé à celle des blés, les vendanges étaient venues, autant de prétextes à danses et à chansons dont Caussadette avait profité de son mieux

pour s'étourdir. A la *despeloucade*, une tristesse invincible, mêlée d'appréhensions et de vagues remords, la saisit. C'était pendant ces veillées d'octobre sur l'aire où l'on s'assied côte à côte, garçons et filles, que Brillant, derrière un tas de maïs qui s'élevait à vue d'œil, les séparant des autres groupes d'éplucheurs, lui avait fait comprendre qu'il la désirait pour femme. Son cœur infidèle battait en se rappelant cette nuit-là, si brillamment éclairée par la lune. Tandis que les barbes qui enveloppent chaque épi tombaient, s'amoncelaient sous ses mains actives, les joyeux couplets, les contes, les devinettes, les rires s'entre-croisaient sans interruption ; puis, la besogne achevée, on s'était levé en chantant, et le rondeau d'usage avait été dansé avec allégresse par les jeunes couples qui venaient de se provoquer, de s'entendre, de conclure des fiançailles muettes sous ce beau ciel où semblaient étinceler par milliers les torches nuptiales.

Ni le meunier du Pergain, ni le charron d'Astaffort, aucun des nouveaux amoureux de Caussadette, n'avait profité de la *despeloucade* pour se déclarer une bonne fois. Ils attendaient la transmutation du plat de Palissy en bon argent sonnant. S'ils courtisaient la soi-disant héritière au bal du dimanche, c'était avec précaution, sans trop s'avancer. Le meunier n'était plus jeune, le charron était fort laid ; ni l'un ni l'autre n'avait d'esprit. Quelle différence avec Brillant ! A peine Prospérine pouvait-elle prendre sur elle d'être coquette avec eux, bien que la coquetterie fût le fond même de sa nature. Elle démêlait trop bien leurs sentimens, leur but : — Le plat était-il vendu ? — Qu'offrait-on du plat ? — Ils l'entretenaient toujours de ce plat maudit !

— Vraiment, pensait-elle avec dépit, on croirait que c'est lui seul qu'ils cajolent !

Comme elle regrettait le temps où Brillant ne lui parlait que d'elle-même ! Comme les lettres que naguère elle recevait d'Afrique lui manquaient ! Elle ne savait plus rien de là-bas, car les Damousse, qui avaient épousé la rancune de leur frère, se détournaient sur son passage. Les jours lui semblaient longs comme des siècles ; l'ennui comptait chaque heure, chaque minute. Quand elle se regardait dans son petit miroir, Caussadette se trouvait moins jolie, et c'était vrai ; il suffit pour devenir laide de n'être plus aimée et de se sentir mécontente de soi-même. Combien de fois pleura-t-elle dans son oreiller des larmes de rage avant de s'endormir ! Brillant ne devait pas avoir grand'peine à trouver mieux qu'elle en Afrique, changée comme elle l'était ! Son imagination le lui représentait tenant compagnie à des dames qu'elle connaissait par les descriptions du spahi, de belles dames en vestes brodées

d'or, en pantalons de soie, les yeux peints en noir, les ongles teints en rouge, des chapelets de fleur d'oranger au cou, des pièces d'or dans les cheveux et tenant entre leurs lèvres le bout d'un long tuyau qui sentait bon l'essence de rose. Il l'oubliait certainement avec ces païennes-là, et il avait bien raison. Caussadette était plus passionnée que tendre, la jalousie parlait très haut chez elle, et tout en ce moment contribuait à son humiliation, à son dépit. Peut-être ne se fût-elle pas adressé de si cruels reproches, si le plat eût été vendu et si le charron, tout ridicule qu'il fût dans son rôle d'amoureux, l'eût bel et bien demandée en mariage.

A mesure que les mois s'écoulaient, elle avait des doutes croissans sur le prétendu trésor, mais elle eût essayé en vain de les faire partager à son père. Si les acheteurs ne se décidaient pas, les curieux affluaient en assez grand nombre : on voulait voir de près le fameux plat, s'amuser de l'illusion de son propriétaire, qui commençait à passer pour fou. En marchandant, en discutant, on réussissait à lui faire dire mille sottises. Le journal d'Agen publia sur le plat de Taillac un article dont Caussade ne comprit pas l'ironie, quand M. Osmen Delbos vint le lui lire.

— Comment! ajouta le peintre, en faisant observer avec malice que cette publicité pourrait bien avoir pour effet d'attirer les voleurs; comment, personne n'est encore venu de Paris? J'ai averti pourtant de grands personnages. Que voulez-vous? Il faut un peu de patience. On ne se défait pas d'un objet de cette valeur comme d'un boisseau de blé.

L'Agasse était pour Jean Caussade un aussi mauvais conseiller que M. Delbos lui-même. Le rusé peillerot, tout en voyant qu'il y avait dans cette affaire une large part d'exagération et même de plaisanterie, comprenait fort bien que le plat était un morceau enviable. Il engageait donc son possesseur à ne pas se laisser empaumer par des gens qui avaient intérêt à spéculer sur sa simplicité.

— Nous autres, pauvres, disait-il, faisant cause commune avec lui, nous ne savons pas... — Et, sans trop mentir, il jurait ses grands dieux que pas plus que Caussade lui-même, il ne se doutait de la véritable importance de « la marchandise » quand il lui avait fait ses premières offres. — On ne parle plus que de votre plat. Tôt ou tard, vous en tirerez grand parti. Gardez-le soigneusement... Attendez.

L'Agasse avait ses projets : revenir un jour quand Caussade, désabusé, découragé, serait prêt aux concessions et obtenir à vil prix cet objet, auquel personne ne penserait plus.

Caussadette cependant se demandait avec effroi si, à force d'attendre, on ne lui laisserait pas le temps de devenir vieille fille. Brillant avait quitté le service en novembre, et, depuis un mois qu'il était de retour, il l'évitait ; mais elle avait pu s'assurer de loin qu'il était plus joli garçon que jamais, et fort occupé à courir après toutes les filles, qui ne le rebutaient guère. Aurait-elle donc la mortification de le voir marié avant qu'elle ne le fût elle-même ?

VI.

Noël les rapprocha malgré eux. Brillant fit comme *guilloné* le tour des métairies avec les autres jeunes gens, qui s'en vont de maison en maison répéter l'ancien chant du gui et quêter pour le gâteau colossal que l'on distribue ensuite par morceaux à tous ceux qui ont généreusement répondu aux souhaits de bonne année. La belle voix éclatante de son fiancé d'autrefois remua Caussadette jusqu'au fond de l'âme. Il y eut un regard échangé entre eux : regard de dédain et de colère de la part de l'amant éconduit, regard timide et presque suppliant du côté de la jeune fille. A la messe de minuit, ils se retrouvèrent près du bénitier. Caussadette, d'un mouvement spontané, presque involontaire, trempa sa main dans l'eau bénite pour l'offrir ensuite tout humide à Brillant, qui hésita une seconde, changea de couleur, et enfin d'un geste brusque effleura les doigts tremblans qui se tendaient vers lui. Pendant l'office, elle surprit, chaque fois qu'elle leva la tête, les yeux de celui qui était devenu son ennemi braqués sur elle, mais ces yeux pleins de reproches se détournaient vite, avec une expression de mépris qui semblait rebuter les excuses, que du reste Caussadette croyait être bien décidée à ne pas faire. Pourtant le 3 janvier, jour du grand marché aux mouchoirs d'Astaffort, l'ayant rencontré sur la route, comme l'un et l'autre se rendaient à la foire, elle prononça en passant un *adichats* auquel il répondit à peine. Le chemin était désert. Elle fit quelques pas, sans qu'il essayât de la rejoindre, puis elle s'arrêta en s'attardant à rattacher son soulier, lui laissa prendre un peu d'avance et repartit sur ses talons. Il ne parut pas y prendre garde. Le bruit léger d'un petit pied qui piaffait sur la terre sonore avait beau se rapprocher de lui, il marchait très droit, la tête haute, si complètement indifférent que Caussadette ne se possédait plus de dépit. Arrivée derrière lui, tout près, elle n'y put résister davantage :

— Brillant ! murmura-t-elle.

Brusquement alors, il se retourna; son visage était si méchant qu'il lui fit peur.

— Que me voulez-vous?..

— Brillant?.. On peut bien ne pas se détester pourtant quand on ne s'aime plus. Faisons la paix.

Mais le jeune homme secoua la tête :

— Qu'aurais-tu à me dire? Viens-tu, par hasard, m'annoncer ton mariage avec le Matou?

Matou était le surnom du meunier Oustri (surnom qu'il devait aux mœurs assez légères d'un célibat prolongé); plus d'une fois déjà, Caussadette avait pensé qu'il lui serait désagréable d'être appelée la Matoute.

— Le Matou n'a pas plus de chances que Jacquille Faubec, répondit-elle, faisant allusion au charron d'Astaflort.

— Oui, je sais,.. chances égales... Tu vas peut-être les épouser tous les deux, pour être plus riche?

— Je serais riche encore si je n'épousais ni l'un ni l'autre, répondit Caussadette, piquée au vif par le sarcasme. Non, ce que j'avais à te demander plutôt, c'était de ne pas oublier de m'inviter à ta noce avec Zélie Caminade.

— Zélie Caminade?.. C'est une bonne fille, une fille qui est capable de trouver que mieux vaut gens qu'argent.

— Dommage qu'elle ne soit pas belle.

— Elle n'est pas laide non plus. Et au moins l'enseigne ne ment pas; elle ne promet que ce qu'elle donne. Ne me parlez pas des belles filles sans cœur!

— On a vite fait de dire d'une fille qu'elle est sans cœur quand elle obéit à son père, dit Caussadette d'une voix étranglée.

Mais Brillant n'eut pas le temps de répondre. D'autres passans se rapprochaient, des gens du Pergain qui allaient à la foire.

Ne voulant pas paraître causer ensemble, ils se séparèrent vivement, et, quand il fut un peu loin, Brillant entonna à tue-tête la chanson des filles d'Astaffort :

Dans Astaffort, le petit bourg,
Les filles sont faites au tour;
Elles voudraient se marier,
On ne les a pas demandées.

Bien que Caussadette ne fût pas d'Astaffort, l'outrage s'adressait trop directement à elle, et le rouge de la honte lui monta aux joues, tandis que le vent lui apportait un lambeau affaibli du dernier couplet :

. . . .
Il vaudrait mieux être brûlé
Que choisir entre ces coquettes!

— Oh! pensa-t-elle, c'est bien fini entre nous. Jamais nous ne nous parlerons plus!

Et, en effet, ils se tournèrent le dos jusqu'au milieu de février, époque, cette année-là, du carnaval. Comment auraient-ils pu éviter alors de se rencontrer au bal?

On dansait chez Bacchus, au son du violon endiablé de Jean l'aveugle; les jeunes gens accouraient de tous côtés, prêts à payer les chandelles qui garnissaient les lustres en papier découpé ou qui se voilaient de transparences roses au fond des lanternes vénitiennes. Sur les cartouches enguirlandés décorant les murs et les solives de la salle, quatre mots tracés en grosses lettres de couleur : Paix et Décence, Concorde et Respect, rappelaient d'avance à l'ordre les tapageurs. Caussadette arriva escortée de ses deux galans, pour apercevoir aussitôt Brillant qui donnait le bras à la petite Caminade. La colère et le chagrin qu'ils éprouvèrent l'un et l'autre les poussa pendant toute la soirée à se montrer, lui volage et elle coquette, plus qu'ils ne l'avaient encore jamais été. Ce fut comme un combat acharné dans lequel, en feignant de s'amuser chacun pour son propre compte, ils ne songeaient qu'à s'insulter, à s'entre-déchirer, à se faire réciproquement souffrir. Et cette lutte cruelle touchait à son paroxysme quand, au moment de s'en retourner chez elle avec une bande de jeunes filles qui déjà l'attendaient à la porte, Caussadette tout à coup vint se planter devant Brillant. Quel démon la poussait à le défier, car c'était un défi insolent qui étincelait dans ses yeux enfiévrés, à moins que ce ne fût du désespoir.

— Té! vous me ferez bien danser peut-être, si je le veux?..

Il répondit par un regard non moins agressif, non moins haineux, non moins farouche.

— Pourquoi pas?

Et, tandis que Jean l'aveugle accordait son violon, il la saisit avec autant de violence que s'il se fût disposé à la battre.

Hélas! cette étreinte où il entrait, à leur insu, plus d'amour que de colère, suffit pour les changer tous les deux. En la serrant contre lui, Brillant sentit qu'il chérissait toujours cette créature si fausse et si mauvaise; et à peine fut-elle reprise dans les bras qui l'avaient enlacée si souvent que Caussadette se demanda comment elle avait pu croire qu'elle serait jamais heureuse sans celui-là! Chacun d'eux à la fois devina par miracle

ce qui se passait chez l'autre. Deux minutes auparavant, ils croyaient si bien se haïr! Et toutes les paroles n'auraient servi qu'à envenimer cette haine; mais la main dans la main, unis, cœur contre cœur, ils ne se parlaient pas, et tous les malentendus se dissipaient sans qu'ils eussent besoin d'y aider davantage. A peine leurs pieds touchaient-ils la terre; ils étaient emportés par la joie bien au-dessus du monde où il y a des pauvres et des riches, des perfidies et des rancunes, des brouilles et des raccommodemens. Ce fut l'heure la plus belle de leur vie, le moment divin où la destinée propice intervient, déjouant tous les calculs de notre volonté, nous imposant le bonheur. Ils ne se rappelaient plus s'ils étaient chez Bacchus, dans une salle de bal éclairée par les chandelles du carnaval, ou bien sur l'aire de la Tuque, la nuit des fiançailles, alors que la lune en son plein brillait si doucement sur la meule d'argent formée par la soyeuse dépouille des épis de maïs. N'était-ce pas le rondeau chanté ce soir-là que jouait maintenant Jean l'aveugle? Certes, il le jouait pour célébrer leurs noces.

Après avoir goûté cette ivresse de l'oubli absolu pendant un temps qu'il eût été incapable de déterminer, Brillant songea enfin à dire ce qu'il tournait dans sa cervelle depuis le jour de la foire, avec le désir fou de demander des explications devant lesquelles l'entêtement, une sorte de mauvaise honte, l'arrêtaient chaque fois.

— Vrai, balbutia-t-il tout oppressé, c'était pour obéir à ton père?

A quoi Caussadette répondit assez hypocritement du même ton :

— Puisque tu vois que je t'aime!

— Ni Matou ni Faubec alors?..

— Je resterais plutôt fille toute ma vie.

— Mais ton père voudra-t-il?..

— Oh! tant qu'il sera riche, jamais...

— Nous sommes donc perdus!

— Qui sait? Viens demain causer sous le noyer à la brune.

— Si je te reconduisais ce soir?

— Garde-t'en bien! Il faut que nous paraissions aussi fâchés que jamais.

Et, le quittant avec une révérence moqueuse :

— Eh bien! je l'avais parié, dit-elle tout haut, que je le ferais danser avec moi. *Adichats*, la compagnie!

On peut croire que Brillant, qui avait à prendre une revanche, exigea des arrhes de réconciliation sérieuses le lendemain sous le grand noyer, mais rien ne transpira de cette entrevue.

Caussadette, pendant les jours qui suivirent, affecta de parler assez mal à l'ex-spahi, qu'elle avait forcé, disait-elle, de lui rendre les armes devant tout le village, et qui ne se permettrait plus après cela de lui faire grise mine. En même temps, elle annonçait à son père, avec une satisfaction visible, que Matou s'était presque déclaré, qu'il ne dépendait que d'elle de devenir, à Pâques, la plus grosse meunière du pays. On entrait dans la première semaine de carême, qui fut marquée par une catastrophe à la métairie de la Tuque.

VI.

Jamais Jean Caussade ne laissait un jour se passer sans s'assurer par lui-même que le plat reposait en sûreté au fond de son armoire. Pour cela, il allait chercher dans certain pot, juché sur une planche à la hauteur du plafond, la clé du *cabinette*, dûment enveloppée d'un vieux bas, au milieu de maints objets hétérogènes qui dissimulaient sa présence. Il tournait cette clé dix fois dans la serrure, puis, debout devant la porte ouverte, il contemplait son trésor avec un mélange d'impatience et de piété.

— Combien de temps, lui disait-il, resteras-tu à ne rien faire? Qui me débarrassera de toi? Quand donc y aura-t-il à ta place quelques bons sacs d'écus? Jusqu'à présent, tu ne m'as procuré que du souci. Je ne dors que d'un œil... Je ne vis que pour te garder, pour te soigner, pour te montrer à des imbéciles qui ne t'achètent pas. Il est temps que cela change.

Tantôt il injuriait le plat, tantôt il lui prodignait des douceurs; puis, refermant la porte : — Ce sera pour demain peut-être... Tu dois finir par t'ennuyer là-dedans!

Il faut croire que le plat s'était ennuyé outre mesure dans sa prison ténébreuse et qu'il complotait de disparaître, car un dimanche matin, comme Jean Caussade, ayant revêtu sa chemise blanche et son habit neuf, allait lui jeter un regard avant de sortir, il découvrit avec horreur que l'armoire était vide. Serrure intacte, aucune trace d'effraction, mais plus de plat... C'était à croire qu'il n'avait jamais existé, qu'on ne l'avait vu qu'en rêve, et qu'à ce rêve doré un brusque réveil mettait fin. Caussade avait la mine en effet d'un dormeur mal éveillé, tandis que, se frottant les yeux, il sentait les cris expirer dans sa gorge.

— Prosp... — Il ne put achever ce nom, devint pourpre, puis, pâle comme la mort, battit l'air de ses mains, renversa une chaise et réussit enfin à pousser un juron formidable.

De sa chambre, où elle était en train de se coiffer pour la messe, Prospérine accourut tout échevelée. Caussade lui montra l'armoire :

— On nous l'a pris... Il n'est plus là...

— Le plat?..

Les clameurs de Caussadette retentirent jusque sur la route.

Impossible! impossible! personne n'était entré. Elle n'avait pas quitté la maison. Elle aurait vu les voleurs! L'armoire était-elle donc ouverte ou forcée?..

Non! le pot de terre sur la planche, la clé dans son vieux bas, il avait trouvé chaque chose à sa place.

C'était donc quelqu'un qui connaissait les êtres?.. Son père avait donc parlé? Elle pouvait jurer pour son compte que jamais, au grand jamais, elle n'avait dit à personne où l'on cachait la clé. Vite, il fallait prévenir les gendarmes.

Et elle criait, et elle pleurait, et elle arrachait, dans sa douleur, ses beaux cheveux noirs.

— Nous sommes perdus, nous sommes ruinés! Mon mariage, papay! Plus de dot! Je resterai fille toute ma vie!

— Eh! reste fille, le beau malheur! répliquait le père, dans l'exaspération d'un brutal égoïsme; pourvu que je retrouve mon plat!

Au bruit qu'ils faisaient tous les deux, des passans qui se rendaient à l'église entrèrent effrayés. Ils comprirent d'eux-mêmes, plutôt qu'on ne les mit au courant, et, tout en riant sous cape de la déconvenue du voisin, ils lui témoignèrent la plus vive sympathie :

— Prenez garde à Caussadette! disaient-ils pour le détourner de son idée fixe; elle fait peur, elle est blanche comme un linge. Tenez, la voilà qui prend des convulsions!

Et, en effet, Prospérine à demie vêtue, en jupon et les cheveux pendans, se démenait comme une frénétique, sans paraître s'apercevoir qu'elle n'était pas seule.

Caussade la laissa aux mains des femmes qui s'apitoyaient et courut faire sa déclaration à la gendarmerie, puis avertir le maire (c'était son propriétaire, M. Cazassus), se concerter avec lui. Deux heures après, tout le Pergain et une bonne partie d'Astaffort savaient que le fameux plat dont Poivre attendait une fortune avait été volé. C'était la punition d'un orgueil qui avait offensé tant de gens. Nul au fond n'en était fâché, bien que les envieux de la veille vinssent d'un air de bonne foi l'aider dans ses suppositions, dans ses recherches.

— Il y était pas plus tard qu'hier matin, répétait Jean Caussade

en se tordant les bras; il y était, je l'ai vu, je l'ai touché. Prospérine a gardé la maison, tandis que je restais auprès de ma vache qui a vêlé un veau mort, car tous les malheurs nous tombent à la fois. Ça ne peut pourtant pas être le vétérinaire? Il n'est venu que lui. J'ai couché dans l'étable, c'est vrai, auprès de la vache pour lui faire des remèdes la nuit, mais Prospérine a l'oreille fine comme une souris, et d'ailleurs la maison était fermée en dedans à double tour. Enfin, le chien n'a pas aboyé!

Il ne soupçonnait point que sa fille, profitant de la sollicitude qui le retenait dans l'étable, eût couru à travers les ténèbres, par un vent furieux et une pluie battante, jusqu'à la métairie des Damousse, où Brillant attendait chez son frère la Saint-Jean pour se louer. La jupe relevée très haut sur son cotillon court de drap rouge, elle perdait ses sabots, elle entrait jusqu'à la cheville dans les ornières profondes des chemins de Gascogne, ses vêtemens dégouttaient de pluie; elle prolongeait sa peine en faisant force zigzags pour dérouter l'attention et la curiosité, comme s'il y avait eu chance qu'aucun chrétien fût dehors par un temps pareil. Haletante, elle s'était glissée sous un hangar dépendant de la métairie, où scintillait, à l'extrémité opposée des bâtimens, une lumière unique. Là, elle avait fait, en sifflant trois fois, le signal convenu, et une seconde lumière était apparue à la lucarne de l'espèce de grenier qu'habitait Brillant; l'échelle se trouvant alors éclairée, elle avait grimpé aussi vite que le permettait le paquet dont elle était embarrassée.

— S'il me surprenait, balbutia-t-elle défaillante, je serais une fille morte. Tu es sûr que ton frère et ta belle-sœur ne m'ont ni vue ni entendue?

— Sois tranquille, je guettais; personne ne se doute...

— Maudit plat! Nous vaut-il du tourment! Tiens, je le casserais volontiers pour en finir.

— Cela serait bien malin, s'il a vraiment du prix! Mais sais-tu que nous faisons une vilaine chose? Tu voles ton père, et moi je te sers de recéleur; nous mériterions la prison si l'on nous surprenait à présent.

Elle eut un geste d'insouciance qui signifiait clairement : « Qui veut la fin veut les moyens. »

— Oui, cela te va bien de prêcher, quand c'est pour toi que je me suis mise dans cet état-là...

Pris d'une grande pitié, d'une grande reconnaissance, d'émotions plus vives aussi, car elle était charmante quand même dans sa pâleur et son désordre, il la couvrit de caresses. Une joie fière lui faisait sauter le cœur. Elle s'exposait ainsi à cause de lui, elle lui sacrifiait tout, elle remettait entre ses mains cet argent qui les

avait séparés, elle commettait par amour une mauvaise action qu'il était assez sot pour lui reprocher presque... Au diable les scrupules!

Caussadette s'arracha de ses bras, refusant de se laisser réchauffer.

— Nous avons, s'écria-t-elle, bien autre chose à faire! Vite... Dans ta paillasse, n'est-ce pas?..

Prestement elle défit le lit du jeune homme, y glissa le plat entre deux couches de paille, remit le matelas en place, ramena les couvertures et puis éclata de rire.

— Qui donc maintenant se douterait?.. On ne viendra pas le chercher là. Et il n'en sortira, entends-tu, que le jour de notre mariage.

Une rougeur, à ce mot, colora ses joues pâlies, une flamme brilla dans ses yeux.

— Prospérine, tu es sûre que, sans cela, ton père n'aurait jamais dit oui?

— Oh! jamais!

— Et maintenant?..

— Maintenant... ne sois pas trop pressé.

— Je suis pressé de rendre le plat, dit Brillant, qui avait pris au régiment des idées d'honneur. Et plus pressé encore, ajouta-t-il, très pressé de t'appeler ma femme.

Elle l'embrassa, en répondant à son oreille.

— Laissons passer le carême et profitons-en pour mettre le bon Dieu de notre côté.

Sa voix était basse et tendre, et si douce, une voix que Brillant ne lui connaissait pas, et le dernier baiser qu'elle lui donna avant de redescendre rapidement l'échelle et de s'échapper dans la nuit fut un vrai baiser d'amour. Pour cela il se fût fait, pensa-t-il, recéleur, voleur, tout ce qu'elle eût voulu, assassin au besoin. Mais tandis qu'il le sentait encore brûlant sur ses lèvres, Caussadette, redevenue prudente et positive, s'assurait que rien n'avait pu dénoncer sa fuite, s'appliquant à bien cacher ses vêtemens trempés qui l'auraient trahie. Elle n'oublia aucune précaution; elle prépara, en habile comédienne, un rôle qui ne fut pas très difficile à jouer, car la fatigue et les frayeurs de la nuit avaient secoué ses nerfs; il lui fallait pleurer, crier, s'abandonner à l'orage qui bouillonnait en elle, et qui finalement éclata, nous l'avons vu, de manière à tromper tout le monde.

— La petite, s'entre-disait-on, est encore plus vexée que Caussade.

Le jour même, cependant, après avoir passé toute la matinée sur

son lit, sans répondre autrement que par des plaintes aux soins empressés et aux condoléances des voisines, elle déclara tout à coup à son père anéanti qu'elle irait entendre les vêpres au Pergain. C'était un moyen de rencontrer Matou. Elle voulait avoir le cœur net sur ses intentions, y voir clair.

— Les choses étant aussi avancées entre vous que tu me l'as dit, il ne reculera pas, fit observer Caussade, qui refusait de goûter et restait accroupi devant l'armoire, les coudes sur ses genoux, le menton sur ses poings.

— Il faudra voir! répondit-elle sèchement. Il faudra voir s'il ne se conduit pas avec nous comme nous nous sommes conduits avec Brillant.

Le père soupira, et elle crut remarquer qu'il y avait déjà une sorte de vague regret dans ce soupir.

Quand elle revint des vêpres, il était dans la même attitude, contemplant toujours la place vide qui avait été celle du plat, comme s'il se fût attendu à voir revenir par magie ce qui, par magie aussi, avait disparu.

En entendant rentrer sa fille, il ne releva pas la tête, et l'expression de son visage épouvanta Caussadette.

— Si je l'avais rendu fou! pensa-t-elle.

S'appuyant doucement d'une main à son épaule :

— Papay!..

Détourné un moment de sa rêverie morne, il prononça le nom de Matou à voix basse.

— Matou?.. il se cache, il ne me parle plus; il m'épousera pourtant si le plat se retrouve.

Elle riait d'un rire amer, et de nouveau le regard stupide de Caussade plongeait dans les profondeurs de l'armoire.

— A moins, murmura-t-il, se parlant à lui-même, — à moins que ce ne soit le diable!..

On peut supposer que ces mots, prononcés avec une superstitieuse terreur, firent germer, dès ce soir-là, dans l'esprit inventif de Caussadette, le projet qu'elle exécuta par la suite.

VII.

Des prières bien contradictoires durent importuner le ciel jusqu'à la fin du carême. Le vieux Poivre, pour le gagner à sa cause, se montrait d'une ferveur exemplaire, qui ne pouvait rivaliser qu'avec la dévotion assez nouvelle de Caussadette; celle-ci recommandait ses amours à tous les saints du paradis, tandis que celui-là demandait

aux mêmes saints de lui rendre son argent. Pâques survint néanmoins sans que le plat fût retrouvé, sans que les affaires de Brillant non plus eussent fait grand progrès.

L'impatience qu'éprouvait Caussadette d'amener une réconciliation entre lui et son père devenait de la fièvre. Depuis les premiers jours de mars, les prés commençaient à s'émailler de ces jacinthes bleues et de ces narcisses jaune d'or dont le parfum enivrant semble monter à la tête des jeunes filles, car leur éclosion coïncide chaque année avec force mariages. Jamais on n'avait vu tant de narcisses et tant de jacinthes, jamais le printemps ne s'était annoncé si précoce et si doux. La Tuque, toutefois, était dans la tristesse; le plat ne se retrouvait point, et Caussade était tombé malade d'anxiété, malade de chagrin. Il demeurait cloué sur son lit au moment de la semaille des avoines, à la veille du labourage de la vigne, répétant sans cesse, comme dans le délire, que nul ne lui rendrait son bien, que nul ne lui prendrait sa fille, et, à ce dernier malheur, il pouvait s'attendre, en effet, le meunier Matou et Faubec le charron s'étant retirés avec un ensemble qui ne faisait point honneur à leur désintéressement. Ce fut alors que Brillant trouva l'occasion de prouver sa générosité; il vint, sans rappeler par un mot le passé si offensant pour lui, proposer à Caussade de l'aider ou même de le remplacer dans ses travaux, puisqu'il était libre à cette heure, ne devant se louer qu'à la Saint-Jean suivante.

— Vous ne pourriez guère jusque-là, lui dit-il, trouver un domestique; je viens vous servir en ami.

— Amis semés épais et clairs sortis! murmura Caussade, toujours armé d'un proverbe. On l'a bien vu depuis que nous sommes dans la peine; mais on dit aussi qu'un ami vaut mieux que cent parens. Tu me fais voir que c'est la vérité... Je ne m'y serais pas attendu de ta part.

— Té! pourquoi donc? dit Brillant. Vous aviez vos raisons pour me renvoyer, j'ai les miennes pour revenir.

Il se montra si infatigable et si intelligent travailleur dans cette saison où la terre exige des soins presque incessans, que Caussade soupira derechef et plus d'une fois en songeant qu'il avait pu repousser un pareil gendre.

— Mais, répétait-il, les regrets ne servent de rien.

Comme si sa vie ne se fût pas consumée en regrets! Et vraiment il avait eu lieu de se plaindre : sur les bras, une fille mécontente, aigrie et pressée de se marier; dans la poche, point d'argent et au corps une mauvaise fièvre! Aucun moyen avec cela de mettre la gendarmerie sur la trace des voleurs qui l'avaient dépouillé, des voisins qui se moquaient de lui...

— Que n'avez-vous accepté mes cent francs! lui disait M. Lacassaigne.

— Ou seulement mon foulard et mon augette, reprenait l'Agasse en ricanant.

Que répondre à cela?... Quelle honte et quel dépit! Il aurait eu mauvaise grâce, dans sa position actuelle, à faire le dédaigneux; aussi quand Caussadette l'avertit un matin en confidence, du ton d'une fille qui se résigne à quelque pis-aller, que Brillant recommençait à lui parler mariage, il fut aussi content qu'il pouvait l'être désormais en ce monde. Au moins, il n'aurait plus à consoler une fille de mauvaise humeur, et Brillant viendrait travailler chez lui jusqu'à ce qu'il eût pris une métairie à son compte.

— Mais, répliqua-t-il, c'est bientôt dit de se marier: où veux-tu que je trouve de l'argent? L'année dernière a été mauvaise, nous sommes sans le sou, et il serait joli qu'après avoir passé pour riches, nous n'ayons pas de quoi faire seulement une noce convenable! Oh! si j'avais encore mon plat, ce serait différent!

— Si vous aviez encore votre plat, pensa Caussadette, il faudrait d'abord le vendre et, dans aucun cas, vous ne voudriez de Brillant.

Elle sentait, d'ailleurs, que l'objection de son père était juste; une noce ne laisse pas que d'être coûteuse! Il y a deux jours de festins et de danses; il faut acheter le trousseau, des draps par douzaines. Caussade n'avait jamais été riche, mais il avait eu pendant des semaines l'illusion de l'être, ce qui revient au même, et, pendant ce laps de temps, il avait formé mille projets. Déroger, en y renonçant, lui semblait chose aussi pénible que si le vol du plat l'eût fait tomber en réalité de la richesse à la misère.

— Attends un peu! dit-il finalement à sa fille.

Mais celle-ci était conseillée tout autrement par les narcisses d'or et les petites jacinthes bleues qui la grisaient de leur haleine chaude et musquée, par les rossignols qui recommençaient à chanter leurs amours, par le printemps qui fleurissait de tous côtés. Orgueilleuse, au fond, comme Caussade, elle n'aurait pas admis non plus un mariage sans noces; d'autre part, M. le curé refusait au confessionnal de lui donner l'absolution tant qu'elle n'aurait pas réparé ses torts envers son père, restitué l'objet volé. Sans absolution, il n'est point de mariage. Mais, en rendant le plat, elle exposait Brillant à être congédié une fois de plus. Que de difficultés réunies! Une idée lumineuse vint presque à la fois aux deux jeunes gens, une idée qui s'accordait d'ailleurs avec les mœurs du pays. Si le mariage religieux doit être accompagné de toilettes, de réjouissances, de frais de toute sorte, le mariage civil, lui, n'entraîne aucune cérémonie,

aucune dépense. Aussi arrive-t-il parfois que, dans les familles besogneuses, les fiancés, avec leurs parens et leurs témoins, aillent tout simplement à la maison commune, puis le garçon retourne chez lui et la fille chez elle, jusqu'au jour parfois éloigné où leur union est bénie à l'église. Brillant eut recours au seul moyen qui pût empêcher Caussade de manquer à sa parole. Le jour des Rogations, il redevint fiancé en titre devant tout le pays. On vit les deux jeunes gens suivre côte à côte la procession qui part, dès le lever du soleil, au son des litanies, pour faire le tour de la paroisse.

Une brise fraîche gonflait les vieilles bannières de lampas usé; sous la lumière rose du matin, les châsses d'argent étincelaient, tandis qu'un long ruban, la file serrée des fidèles, hommes et femmes, se déroulait parmi les blés verdissans avec de lentes psalmodies qui appelaient la miséricorde divine sur les moissons à venir. Arrivé devant une croix de pierre qui marque la limite de la paroisse, le curé s'arrêta; d'un geste solennel, il jeta de l'eau bénite aux quatre coins de l'horizon et sur la foule agenouillée pêle-mêle dans un guéret. Le recueillement était si profond que l'on entendait, sans en perdre une note, le cri-cri des grillons. Au milieu de ce grand silence, Caussadette laissa tomber sa main dans celle de Brillant, sous les yeux du père, qui comprit, car au retour il dit à son futur gendre :

— Tu n'es pas intéressé comme les autres, et tu n'as ni méchanceté ni rancune; je crois que tu rendras ma fille heureuse.

— Je n'ai pas de rancune, répondit Brillant avec un sourire fin, mais pourtant je me rappelle que vous m'avez donné votre fille une fois et que vous me l'avez reprise. Qu'est-ce qui me répond que vous n'allez pas recommencer?

Caussade hocha tristement la tête. Combien peu était-il probable que la fortune vînt de nouveau mettre sa loyauté à l'épreuve!

— Je veux des garanties, poursuivit Brillant. Puisque la noce doit tarder, il faut que nous soyons mariés d'abord à la maison commune.

— Si cela vous convient à tous les deux,.. dit Caussade avec une certaine indifférence.

Tout lui était devenu égal depuis qu'il avait perdu vingt-cinq mille francs, car il ne parlait plus du plat en racontant son aventure, mais de la somme que ce plat était censé représenter. Avoir possédé vingt-cinq mille francs et se trouver trop pauvre à l'improviste pour pouvoir célébrer honnêtement les noces de sa fille!

— *Es ataou!* murmurait-il avec plus de rage que de résignation, en marchant d'un pas alourdi vers l'église, *es ataou*, c'est comme ça!

M. le curé célébra la messe sans savoir que l'abus contre lequel il tonnait volontiers allait se renouveler dans sa paroisse. Le retard indéfini du mariage religieux est souvent une cause de scandale, plus d'une mariée qui n'a nul droit à la fleur d'oranger venant s'agenouiller ensuite au pied des autels. Brillant et Caussadette devaient être cependant plus patiens que bien d'autres. Ils savaient que cette attente ne durerait pas longtemps. Mme Cazassus, qui s'était toujours montrée favorable à leur mariage, promettant d'obtenir que son mari facilitât les choses, sans compter le cadeau personnel qu'elle comptait faire à Prospérine, qui était sa filleule. Et puis les fiancés avaient en tête autre chose encore que l'amour, un problème à résoudre, un problème assez compliqué pour absorber momentanément toutes leurs facultés. Il avait été plus aisé, en effet, de dérober le plat qu'il ne serait facile de le rendre sans éveiller les soupçons de Caussade.

— Je ne vous comprends pas, disait souvent Caussadette : vous laissez nos voleurs dormir tranquilles. Il faudrait vous remuer.

— *Qué vouletz, filleto ?* Il n'y a pas d'indices, comme disent les gendarmes et M. Cazassus.

Des indices... Faire naître, sans se trahir, des indices suffisans pour que le plat fût retrouvé, voilà ce qui faisait travailler le cerveau de Brillant et celui de Caussadette. Ils ne pouvaient être l'un à l'autre avant d'être venus à bout de ce dilemme.

Un soir, celle qui n'était encore que devant la loi Mme Damousse promenait sa perplexité sur la route entre Taillac et le Pergain, cherchant un moyen d'en finir, et le trouvant de moins en moins à mesure qu'elle se creusait l'esprit. Elle venait d'atteindre le joli cimetière planté de cyprès qui entoure une petite église en pierre grise au clocher tronqué, jadis église paroissiale de Taillac, quand soudain elle fit halte et frappa ses mains l'une contre l'autre : un *eureka* en gascon lui était monté aux lèvres.

C'était vers la fin de mai, il avait plu tout le jour, et les églantines des haies en fleur s'effeuillaient sous les gouttes d'eau qui chargeaient leurs délicates corolles. Le long d'une de ces haies, celle qui borde la route juste en face du cimetière, sautillait, tremblotait dans l'obscurité une petite lumière. Cette lumière, élevée à quelque hauteur au-dessus du sol, s'arrêtait par intervalles, puis reprenait sa course fantasque, sans que l'on pût distinguer celui ou celle qui la portait. Caussadette cependant aperçut en approchant davantage une forme rabougrie de femme déguenillée, boiteuse et apparemment contrefaite, qui, courbée jusqu'à terre, semblait chercher quelque chose sur l'herbe et parmi les feuilles avec une extrême attention. Caussadette savait ce qu'elle cherchait ; il n'est pas rare

que le soir, après la pluie, les femmes se mettent ainsi à chasser les escargots. On les fait, sans plus de préparation, griller tout vivans sur la cendre chaude, — régal médiocre, mais fort apprécié par les pauvres en ces parages.

— C'est vous, la Torte? dit-elle en abordant l'étrange chasseresse.

Celle-ci tourna d'un mouvement brusque son visage basané, hagard et barbu. Elle n'avait pas l'habitude d'être saluée de ce ton amical ; il y avait bien des années qu'elle ne jouissait d'aucune considération dans le pays.

La grosse tête branla d'étonnement sur les épaules inégales, quand Caussadette ajouta :

— J'avais justement besoin de vous rencontrer; je voulais vous demander de venir la semaine prochaine laver notre lessive.

Jamais la Torte n'avait été appelée chez les Caussade; peu de gens en somme se souciaient de l'employer, sauf à la moisson et aux vendanges, où tous les bras sont mis à réquisition. Elle était libre et accepta l'aubaine qui s'offrait; un jour fut pris, après quoi la petite lumière se remit à danser le long du chemin, ainsi qu'un feu follet, tandis que Caussadette rentrait au logis, légère et joyeuse.

— Papay, dit-elle à son père, qui était plongé comme à l'ordinaire dans les réflexions les plus sombres, savez-vous à quoi j'ai pensé tout l'heure en me promenant? Je me disais que vraiment vous n'aviez pas fait tout ce qu'il fallait pour retrouver notre argent.

— Tu me répètes toujours la même chose, répliqua Caussade avec humeur. Il est perdu. Ni le bon Dieu ni les hommes ne peuvent rien contre cela... J'ai eu beau les appeler à mon secours...

— Mais vous n'avez pas essayé du diable, interrompit hardiment Caussadette.

— Du diable?

— Oui, j'ai idée que le diable était dans cette affaire-là, et que c'est à lui qu'il faut nous adresser. A quoi donc serviraient les sorciers si on ne leur demandait rien?

Caussade prit son air goguenard :

— Les sorciers! il n'y en a plus qui vaillent... s'il y en a jamais eu, ajouta-t-il en hésitant devant chaque parole, car, incrédule en principe, il ne tenait pas cependant à se mettre mal avec les puissances des ténèbres. — Tu sais bien que, quand ma vache à été malade, je suis allé à Gégun, voyant que le vétérinaire ne pouvait rien pour elle. Eh bé! j'ai payé très cher une ordonnance qui ne l'a pas empêchée de crever.

Le sorcier de Gégun était renommé, en effet; chaque mercredi

les cliens lui arrivaient en foule, mais ce personnage ne se montrait qu'escorté d'un médecin, en sorcier civilisé, soucieux de la justice.

— Ne me parlez pas de vos sorciers à la nouvelle mode, dit Caussadette en haussant les épaules. J'aurais plus de confiance cent fois dans la Torte!

— La Torte! répéta son père avec mépris; tu sais bien qu'elle ne peut plus rien depuis que Bourdillette l'a frappée. Il y a dix ans que la Torte n'est pas plus sorcière que toi.

— On le dit, répliqua sèchement la jeune fille, mais personne n'en sait rien au juste, et moi je lui ai vu faire des choses... Té ! vous n'y croiriez pas... C'est inutile de vous les raconter.

— Dis toujours !

— Nenni, puisque vous vous moquez de moi. Du reste, pour la décider à reprendre son métier, il faut maintenant trop de cérémonies.

— Et moi je n'ai pas d'argent à lui donner, répliqua Caussade.

Il demeurait pensif pourtant; ce que venait de dire sa fille l'avait frappé.

VIII.

La Torte était le rejeton misérable et dégénéré d'une famille de sorciers, jadis fameuse dans le pays : chacun sait que la magie est un don héréditaire; son aïeul avait légué à un fils presque aussi puissant que lui-même le surnom expressif de Boundiou, qu'il tenait des gens du Pergain, pour la raison probablement qui fit jadis décerner le nom d'Euménides aux Furies, car il était redoutable plutôt que bienfaisant. Sous son règne, les gens devinrent si craintifs qu'ils n'osaient plus se marier le mercredi, jour où la puissance des sorciers est sans limites; ils n'osaient voyager, semer, vendre, acheter, faire le pain, ni le mercredi ni le vendredi, ce qui les gênait fort, le dimanche étant consacré au repos, en sorte qu'il ne leur restait plus pour vivre à leur guise que quatre jours sur sept. Auprès de la maison des Boundiou, il y avait un endroit désolé où l'herbe ne voulait pas croître, tant le diable aimait à y danser c'était là que le sorcier donnait ses consultations, et la source voisine passait pour avoir prêté son eau claire à bien des maléfices.

Vers l'âge de trente ans, celle que l'on devait appeler plus tard l'estropiée, mais qui, malgré la bosse et l'air chétif qui contribuaient à l'enlaidir, était alors la Boundiou, resta seule dépositaire des secrets amassés par ses aïeux. Elle en tira fort ha-

bilement des moyens d'existence jusqu'au soir néfaste de sa lutte avec une certaine Bourdillette, dont elle prétendait avoir eu à se plaindre. Ayant rencontré cette femme en train de faire de l'herbe le long d'un fossé, elle lui mit la main sur la tête et lui jeta un sort. Bourdillette, qui était une vigoureuse gaillarde, se rappela fort à propos que l'on conjure tout maléfice en frappant la sorcière; elle riposta par un coup si terrible que celle qui le reçut roula dans le fossé profond et pierreux, d'où on la retira estropiée. Ce fut la mort de la Boundiou; il ne resta plus que la Torte, un être difforme, clochant du pied gauche et dégoûtée une bonne fois de la magie, qui lui avait valu si triste aventure. Depuis dix ans et davantage, comme l'avait dit Caussade, on ne s'adressait plus à elle, et, ayant cessé de la redouter, on lui faisait payer par des mépris la renommée sinistre dont ses parens avaient profité pour mettre chacun à contribution. L'accueil aimable qu'elle reçut à la Tuque, quand elle vint y laver la lessive, l'étonna donc et la flatta sans doute. Elle se montra plus communicative qu'elle ne l'avait été depuis longtemps. Une rasade qui arrosa l'inévitable soupiquet de haricots fricassés à la graisse avec beaucoup d'ail réussit à lui délier la langue; elle ne refusa de causer que sur la sorcellerie, dont le nom seul, quand il était prononcé, produisait une contraction farouche de ses sourcils en broussailles.

— C'est bien dommage, lui dit Caussadette, que vous l'ayez laissée à tout jamais. J'aurais aujourd'hui une belle occasion de vous faire gagner de l'argent, sans que vous preniez pour cela grand'peine.

Et avec les plus adroites cajoleries, elle insinua que ce devait être un jeu pour une personne de son savoir et de son expérience que de retrouver un objet perdu.

La Torte secoua la tête. Évidemment elle n'avait plus foi en elle-même, ni peut-être en son art. Le coup que lui avait porté une main hardie, cette chute funeste dans le fossé avaient rompu sa baguette magique en même temps que ses os; elle était devenue timide et gardait rancune aux conjurations, sachant ce qu'il en pouvait coûter; elle craignait les pièges, les ennemis, les vengeances, affectant de ne point comprendre quand il était question de sorts ou de secrets. Cependant, pressée par Caussadette, elle finit par avouer, non sans répugnance, qu'autrefois, en effet, on la consultait presque autant pour les objets perdus que pour les maladies, que c'était même sa spécialité.

— Si aujourd'hui encore on vous demandait d'essayer,.. en vous payant bien? hasarda Caussadette.

Elle fit un geste indécis.

— Il faut plus d'une journée de travail pour gagner cinq francs, poursuivit la tentatrice, et cinq francs, je vous les remettrais volontiers d'avance.

Les prunelles fauves de la Torte s'allumèrent.

— Tenez, les voici, ils sont à vous, et mon père vous donnera une autre pièce si le plat se retrouve.

La sorcière ne répondit rien et mangea jusqu'au dernier haricot du soupiquet sans qu'il fût davantage question de sorcellerie, tandis que Caussadette lui racontait en détail l'histoire du plat perdu. Elle n'écoutait guère, mais réfléchissait plutôt. Son regard avide ne quittait pas la grosse pièce neuve qui reluisait sur la table, et, en se levant, elle l'empocha d'un air délibéré.

C'était accepter tacitement le marché. Caussadette put dire à son père sans crainte d'être démentie :

— La Torte se charge de notre affaire, pour rien, entendez-vous? Nous ne lui donnerons cinq francs que si elle la mène à bonne fin.

— A ce compte-là, je ne demande pas mieux que de laisser faire, répliqua Caussade, sceptique à demi. Seulement, n'en parlons pas, on se moquerait de nous, personne ne croit plus à la Torte.

Et cette importante opération, la grande lessive de la fin de mai, suivit son cours. En la coulant, la Torte, enveloppée des vapeurs du cuvier, reprenait déjà figure de magicienne; on eût dit, à la voir abîmée dans ses pensées profondes, qu'elle cherchait à rattraper la formule de quelque incantation. Le clic-clac du battoir accompagna de longs entretiens entre la sorcière et celle qui, tout en ayant recours à ses prétendues lumières, savait mieux qu'elle-même où elle la conduisait. Caussadette étendit son linge un gai sourire aux lèvres : tout marchait si bien! Son prochain mariage, le bon, le seul, le mariage à l'église, lui semblait si parfaitement assuré! N'y avait-il pas plaisir avec cela, pour une personne de son humeur, à mystifier tant de monde, car tout le village y serait pris, sauf M. le curé! Tromper son père, une fois de plus, ne lui semblait pas chose répréhensible; c'était pour réparer l'effet d'un premier mensonge qui lui-même n'avait fait à personne aucun tort réel. D'ailleurs, ne tenait-elle pas de Caussade ce proverbe avec tant d'autres : « Qui n'attrape est attrapé? »

Brillant, seul, aurait pu s'inquiéter d'avoir une femme aussi finaude, mais il n'y songeait pas, étant trop content de voir réussir les ruses que l'amour en somme leur avait inspirées à tous les deux.

La lessive terminée, la Torte fut retenue à souper; c'était un mer-

credi ; la journée, trop chaude, menaçait de se terminer par des torrens de pluie ; tous les petits nuages qui avaient flotté depuis le matin sur le bleu ardent du ciel semblaient se précipiter, comme des soldats à l'attaque, vers certain point de l'horizon où le tonnerre grondait, faible encore, derrière un épais rideau noir. La bourrasque, en effleurant les prés, couchait l'herbe et le sainfoin ; elle secouait les haies odorantes dont se détachait une pluie de fleurs roulées pêle-mêle avec des tourbillons de poussière sur les chemins, au bord desquels se tordaient gauchement les arbres *couscoutés*, agitant leur plumet grêle dans des convulsions spasmodiques. Avec mille cris de détresse, les oiseaux éperdus avaient cherché avant l'heure un abri pour la nuit. Dans l'air, chargé d'électricité, tournoyaient les moucherons taquins, agressifs ; le beuglement énervé des vaches ressemblait à une plainte, et les humains se ressentaient de cet état troublant de l'atmosphère.

Par un temps semblable, les pythonisses devaient rendre leurs oracles : si peu sorcière qu'elle fût restée, la Torte n'aspirait pas impunément sans doute les effluves qui montaient de la terre surchauffée, crevassée comme au feu de l'enfer. Une fenêtre ouverte laissait entrer dans la grande cuisine de mystérieuses influences avec le sourd grondement de la foudre, la lueur intermittente des éclairs et le parfum exaspéré du seringat. Était-ce l'effet de l'orage, était-ce l'effet du pinot, un vin cuit très capiteux, dans la composition duquel excellait Caussadette ? Quoi qu'il en fût, les yeux de braise de la Torte étincelaient, et ses narines bestiales avaient de nerveuses palpitations, tandis que Brillant et sa fiancée se renvoyaient la balle pour l'amadouer, en racontant les exploits légendaires des Boundiou, les prodiges accomplis par leur art. Ces histoires étonnantes, presque toutes inventées à mesure, la Torte ne se les rappelait pas trop, même celles dont en personne elle avait été l'héroïne, prétendait-on, mais pourquoi aurait-elle nié ce qui lui faisait honneur ? Peut-être après tout était-ce la vérité pure. Le pinot aidant, elle cessa d'en douter, et répondit aux flatteries par des confidences. Elle s'exalta, se vanta ; l'attention que lui accordaient ses hôtes l'inspirait si bien qu'on put croire que sa jactance serait intarissable. Au souffle de l'orgueil et de l'illusion, la laideur de cette créature devint véritablement diabolique, et Caussade, accoudé à la table, commença tout de bon à se dire qu'il y avait chez elle quelque chose d'extraordinaire, outre la bosse, la barbe et la soif inextinguible qui la caractérisaient. Lui aussi, contre son habitude, avait bu un coup de trop ; le pinot, qui réveillait l'imagination de la Torte, tournait son esprit vers la supersti-

tion; récalcitrant tout à l'heure, il se rendait malgré lui. Le jeune couple était seul à garder le sang-froid nécessaire.

— Allez! nous savons bien de quoi vous êtes capable! s'écria Caussadette, interrompant à la fin les vantardises de la sorcière. Montrez-nous une bonne fois que vous n'avez pas changé, comme le croient quelques imbéciles, et que vous êtes toujours la fille de votre père. Les Boundiou sont plus habiles que ce sorcier de Gégun, qui fait le monsieur, je l'ai toujours dit. Il ne tiendrait qu'à vous de gagner, comme lui, une fortune.

Cette idée du gain, s'ajoutant à la douceur de l'encens qu'on lui faisait si adroitement respirer, acheva de décider la Torte. Jouait-elle la comédie? Revenait-elle sérieusement à la tradition transmise de père en fils dans sa famille? Se sentait-elle redevenir sincère, grâce au pinot, grâce à l'orage, grâce à la confiance qui lui était de nouveau témoignée, — qui donc le dira? Ce qui est certain, c'est qu'elle se leva tout à coup si fièrement qu'elle parut avoir grandi de plusieurs pouces; il y avait à la fois de l'égarement et une étrange autorité dans son geste, dans les paroles brèves que laissait échapper sa bouche, tandis qu'elle enjoignait à Brillant d'aller chercher dans le bûcher des branches sèches de laurier, puis à Caussadette de fermer toutes les portes, toutes les fenêtres, et à Caussade de boucher le haut de la cheminée avec une brique. Chacun de ses ordres était accompagné en sourdine d'un roulement de tonnerre, qui ressemblait à quelque réponse mugie par les esprits infernaux, obéissant à son appel.

— Regardez bien, prononça la Torte, regardez de quel côté va la fumée.

En même temps, elle mettait le feu aux branches de laurier, l'oreille tendue pour recueillir certains pétillemens fatidiques. Une flamme qui commençait à s'élever au-dessus de l'âtre fut rabattue par le bouchon de la cheminée, des nuages de fumée remplirent la chambre, dégageant une bonne odeur amère et s'échappant en spirales à travers un carreau cassé de la fenêtre.

— Té! s'écria la Torte, il est passé par là!

— Le plat?..

Tous se précipitèrent pour tâcher de suivre, à la lueur des éclairs, le chemin que prenait cette fumée révélatrice; mais ils ne virent absolument rien que le petit cimetière de Taillac, bizarrement illuminé, avec ses noirs cyprès rangés en silhouettes massives autour du clocher gascon à cloches apparentes.

— Le voleur, déclara la Torte, a suivi le mur du cimetière.

— Qui sait s'il ne l'a pas enterré là?.. hasarda Caussadette d'une

voix frémissante, que couvrit soudain le plus terrible des coups de tonnerre. La maison en fut ébranlée ; on aurait cru que la terre tremblait. Machinalement, Caussadette fit un signe de croix, qui suffit sans doute à mettre en fuite le diable, complice de la Torte, car celle-ci ne voulut plus rien dire. Revenant brusquement aux réalités de la vie, elle prétendit qu'il était tard, qu'il lui fallait regagner sa demeure, et rien, ni prières, ni promesses, ne put la retenir. Elle permit cependant à Brillant de l'accompagner ; c'était son chemin : tous les soirs, il s'en allait coucher au Branna, dont son frère était métayer.

Les Caussade ne l'attendaient plus que le lendemain matin, mais deux heures après, ils furent éveillés en sursaut par les coups de poing violens qu'il donnait à la porte. Le père se leva en toute hâte, comprenant qu'une affaire de très haute importance pouvait seule le ramener ; la fille accourut de son côté, palpitante d'émotion.

— *Qué disés?..* Que s'est-il passé ?

Aussi agité qu'eux-mêmes, Brillant fit d'abord remarquer combien il était extraordinaire que ce gros orage se fût dissipé sans une goutte de pluie. Certainement il avait été évoqué par la Torte ; ce devait être une manière de s'entretenir avec les démons.

— Toi, un soldat, tu crois de pareilles sottises ! s'écria Caussade, essayant sans grand succès de jouer à l'esprit fort.

— Écoutez donc, j'ai vu ce que j'ai vu...

Alors il raconta que les éclairs qui se succédaient de minute en minute lui avaient montré, comme s'il eût fait jour, la grande croix du cimetière de Taillac, au moment où il passait devant avec la Torte. Deux fois elle avait attiré son attention là-dessus, en ajoutant : « On dirait que la croix a bougé. » Brillant avait eu le tort de plaisanter sur la vertu que possède le pinot pour faire danser les objets devant celui qui en a trop bu. Elle avait répété encore avec un regard menaçant : — La croix a bougé, mais qui donc ira voir, qui donc osera creuser la terre des morts ? — Jusqu'à sa porte, la sorcière ne s'était plus laissé arracher une parole ; mais, arrivée là, elle lui avait ordonné de l'attendre, tandis qu'elle cueillerait près de la fontaine des sauges et des menthes que Brillant s'était chargé de remettre sans retard à Caussade, en lui répétant de minutieuses recommandations. Il fallait qu'il les fît bouillir dans de l'eau de son puits tirée à minuit, après qu'il aurait frappé trois fois le seau dont il allait se servir avec une baguette de coudrier. L'eau bouillante devait servir à asperger le bahut où était naguère l'objet volé, la terre de la chambre et toutes les chaises. Puis Caussade n'oublierait pas d'en boire une gorgée dans le creux de sa main six jours de suite

en regardant le cimetière. Rendez-vous lui était donné par la Torte pour le mercredi suivant, à la nuit tombée, sous la grande croix; avant tout, il fallait qu'ils eussent la précaution de faire dire une bonne messe.

Caussade, tout en haussant les épaules, alla au coup de minuit puiser de l'eau avec les cérémonies indiquées. Brillant, qui était resté pour l'aider dans ses opérations, choisit, selon le commandement exprès de la sorcière, la dernière bourrée du bûcher, celle qu'on ne pouvait avoir qu'après avoir démoli la pile entière; Caussadette s'arma d'un grand soufflet pour allumer le feu, qui devait être clair et vif; bientôt l'eau aromatisée chanta dans la chaudière, et les pratiques occultes qui s'ensuivirent ne furent interrompues qu'au chant du coq.

VIII.

S'il y a au monde un lieu paisible et silencieux, protégé contre l'envahissement des passions humaines, c'est bien le petit cimetière de Taillac. Il est situé à l'écart de la route, au milieu des champs, sur la verdure desquels ses grands cyprès se détachent en noir, dépassant le petit mur d'une blancheur orientale. La messe n'est plus célébrée qu'une fois l'an, le jour de Saint-Jacques, patron de l'endroit, sous le toit délabré de l'église aux vitraux absens, au clocher curieusement décapité, refuge des hirondelles.

Dans ce coin solitaire où la mort apparaît si poétique et si douce, il semble qu'on ne puisse porter que de religieuses pensées; pourtant la cupidité, la crainte, le remords, se combattaient dans l'âme tourmentée de Caussade lorsqu'il y pénétra, le mercredi venu, à l'heure dite, sa pioche sur l'épaule, accompagné de Brillant qui portait une lanterne; Caussadette avait refusé de les suivre.

Ce mercredi-là était aussi un 13, jour deux fois favorable par conséquent aux mystères des sorciers, et la nuit était sans lune, sans étoiles, très obscure. En atteignant la croix où devait s'accomplir ce qu'il considérait en lui-même comme une profanation, Caussade sentit redoubler sa terreur. Le sol béni qu'il foulait recouvrait les os de sa défunte femme; il n'était jamais entré là que pour prier. Tous les morts à figures familières, sans exception gens de Taillac qui le connaissaient ou avaient connu ses aïeux, n'allaient-ils pas lui reprocher de troubler leur repos?

Une voix caverneuse le fit tressaillir:

— Êtes-vous prêts? demandait-elle. N'aurez-vous pas peur? Nous

allons peut-être voir des choses qui vous feront regretter d'être venus.

Brillant leva sa lanterne vers le visage sombre et soucieux de la Torte, assise sur une pierre. Il y avait quelque temps déjà qu'elle attendait, assez embarrassée de la fin de l'aventure. Elle se demandait comment elle avait été amenée à prescrire des fouilles dans le cimetière, le pinot ayant apparemment trop embrouillé ses idées le soir de l'oracle pour qu'elle pût se rendre compte de ce qui lui était suggéré. Après tout, elle ne risquait rien, car il paraissait peu probable que le plus intrépide osât creuser en terre sainte. Son client y renoncerait; elle saurait bien lui souffler des scrupules, des terreurs : la première phrase déjà n'était pas maladroite! Caussade, en l'écoutant, crut être environné de fantômes. Il regarda furtivement autour de lui, s'épongea le front, prit sa pioche, la laissa retomber.

— Non, dit-il enfin, à ce prix-là j'aime encore mieux ne pas le retrouver. C'est un péché trop grand.

— Vous me donnerez tout de même ce que vous m'avez promis, Jean Caussade, dit effrontément la sorcière, qui n'avait pas d'autre préoccupation. Cent sous... — Et elle tendit la main. — Ce n'est pas ma faute si le cœur vous manque.

Mais Brillant, d'un geste résolu, avait relevé la pioche :

— Je prends le péché sur moi, déclara-t-il. Que Dieu me pardonne. — Puis, comme au hasard, il frappa un grand coup.

Inquiète, la Torte s'était levée. Caussade se tenait à l'écart, avec l'air de dire : « Je m'en lave les mains, » enchanté au fond qu'un autre eût plus de courage que lui, fier de son gendre, et se félicitant d'avoir trouvé un pareil protecteur pour Prospérine. Ces spahis ne craignaient rien, ni les vivans ni les morts, ni Dieu ni le diable!

Le diable... il était avec eux, car un fait étrange venait de se produire; le fer de la pioche avait heurté quelque chose qui n'était pas la terre, ni de la pierre non plus, quelque chose qui rendit un son creux... Si c'était tout simplement le couvercle d'une bière! Caussade eut le frisson à cette pensée, mais apparemment elle n'était pas venue à Brillant, car il continuait de creuser et, à la clarté de la lanterne que tenait maintenant la Torte, apparut une caisse en bois rudement façonnée, qui n'avait nulle ressemblance avec un cercueil. En un clin d'œil, on eut fait sauter quelques méchans clous qui la tenaient fermée, et alors on reconnut, tout au fond, le plat lui-même, le fameux plat de Taillac!

— C'est lui! balbutia Caussade en se jetant sur son trésor, qu'il serrait follement contre sa poitrine.

Mais la plus étonnée de la compagnie fut certes la sorcière, qui se laissa choir sur le sol avec un grand cri. Elle ne se croyait pas si savante ; sa puissance recouvrée soudain et grandie au centuple l'épouvantait. Du reste, cette conquête finale du plat lui profita beaucoup plus qu'à Jean Caussade lui-même. Dès le lendemain, l'histoire circula dans toutes les bouches ; on se demanda bien un peu comment le plat avait pu venir échouer à cet endroit, mais on se dit surtout que la Torte était aussi grande sorcière que jamais, et ceux qui l'avaient le plus tournée en ridicule s'empressèrent chez elle. Le premier saisissement passé, la fille des Boundiou se montra digne de sa race et de sa nouvelle fortune, pénétrée d'une foi qui ne devait plus l'abandonner et qui lui permit sans doute d'accomplir des miracles, car elle passe, à l'heure qu'il est, pour guérir les malades, bêtes et gens, pour assurer des héritages et pour prédire l'avenir avec un invariable succès. Tant il est vrai que pour être fort il suffit de croire fermement en soi-même. Pourtant, après avoir retiré le plat des entrailles de la terre, elle n'a pas pu susciter l'acquéreur qu'attend toujours le pauvre Caussade. Quand un étranger passe devant la Tuque, les gens lui disent en riant sous cape, pas trop haut, car le vieux mérite toujours son surnom de Poivre et il ne fait pas bon l'attaquer :

— Té! voici la maison du plat de Taillac!

M. le curé a pardonné aux Damousse, depuis la Saint-Jean qui éclaira leurs noces de ses feux de joie ; M. Lacassaigne a cessé de faire des offres modestes et toujours repoussées pour obtenir le plat ; l'Agasse tourne encore autour d'un marché avantageux, mais sans beaucoup d'espoir ; Osmen Delbos, artiste peintre, continue ses éternelles charges ; il a pris un croquis du chef-d'œuvre de Palissy pour le communiquer à tous les musées céramiques de France.

En somme, Jean Caussade est loin de renoncer à son rêve. S'il n'achète pas autant de terre qu'il en souhaiterait, ses petits-fils du moins seront riches.

Th. Bentzon.

POÉSIE

A UNE PIÈCE D'OR.

D'une somme hier dissipée
Il me reste une pièce encor.
Elle est brillante et bien frappée;
C'est un vieux napoléon d'or.

Pris d'une tristesse soudaine,
Je vois luire, au creux de ma main,
Le front lauré du capitaine
Et son fier visage romain.

Je deviens pensif et je songe,
O fragment des pesans lingots!
Que c'est ton éternel mensonge
Qui fait les hommes inégaux.

Car, si la haine entre eux persiste,
C'est par ton attrait spécieux;
Car tu rends le riche égoïste,
Car tu rends le pauvre envieux;

Car le talent d'or et l'obole
Font seuls les petits et les grands.
Sur leur métal, comme un symbole,
Sont gravés les traits des tyrans.

Même le lourd billon de Sparte
S'orne d'un profil belliqueux.
César et le grand Bonaparte
Brillent sur l'or plus puissant qu'eux.

Il est bien le pouvoir suprême.
L'Iscariote, aux Oliviers,
Sûr d'avoir vendu Dieu lui-même,
Fait tinter ses trente deniers!..

Pièce d'or, reine des monnaies,
Que tant de mains voudraient saisir,
Rien pourtant de ce que tu paies
Ne vaut la peine d'un désir.

Tu donnes la volupté brève.
Mais quel trésor, quel million
Paierait la douceur d'un beau rêve,
D'une suave illusion?

Crésus passe l'hiver à Nice,
Court les eaux thermales, l'été.
Mais perd-il son teint de jaunisse?
On n'achète pas la santé.

Ce mets exquis qu'un gourmand touche
En brouet noir se convertit;
Un goût de cendre est dans sa bouche.
On n'achète pas l'appétit.

— Juif, cette esclave est la plus belle.
Montre-la-moi, nue en plein jour...
Mais le libertin n'obtient d'elle
Que ta grimace, ô noble amour!

Vois ce lâche au cœur plein de rage,
Ce difforme au front attristé...
Tient-on boutique de courage?
Est-il un marchand de beauté?

Pour tout l'or de Californie
Nul n'acquiert le laurier fatal,
Planant sur l'homme de génie
Qui meurt, obscur, à l'hôpital;

Et les sacs d'écus qu'on entasse
Ne sauraient payer les vingt ans
Du joyeux vagabond qui passe,
Une fleurette entre les dents!

Malgré vos duretés, ô riches,
Je me sens pour vous indulgent,
Quand je songe aux bonheurs postiches
Qu'on vous donne pour votre argent.

On étouffe au théâtre, on crève.
La Patti va donner le sol...
Dans le bois où la lune rêve,
J'écoute un divin rossignol.

Payez très cher la courbature,
La gastrite et ce qui s'ensuit...
Elle est à vil prix, la nature.
Le soleil couchant est gratuit.

Pièce d'or aux doigts du poète,
Je sens, quand j'y réfléchis bien,
Que pour moi tu n'étais pas faite.
Ce que j'aime ne coûte rien.

En vain, médaille solitaire,
Tu dardes ton fauve reflet.
Plus mon regard te considère
Et plus ta splendeur me déplaît.

O vieux napoléon! je pense
Que rarement tu fus donné
Comme une juste récompense,
Comme un salaire bien gagné.

Je distingue, avec un malaise,
Ton millésime et ton poinçon.
Pièce d'or de mil-huit-cent-treize,
As-tu payé la trahison?

L'Empereur courait aux défaites.
Pour toi, l'un de ses généraux
A-t-il, Judas en épaulettes,
Vendu la France et son héros?

Oui, c'est ton début dans le monde;
Et, depuis lors, certainement,
Tu payas plus d'un acte immonde
Et plus d'un travail infamant.

Aveugle, le pied sur sa roue,
La Fortune t'a dû lancer
A tout hasard et, dans la boue,
Les drôles t'allaient ramasser.

Tu fus parfois de sang tachée;
Tu roulas sur les tapis verts;
L'avare avec soin t'a cachée
Dans les plus rigoureux hivers.

Souvent tu fus mise, discrète,
Par un vieillard aux yeux luisans
Dans la main de la proxénète
Dévoilant un sein de quinze ans;

Et, dans ta froide indifférence,
Tu payais, sans t'en émouvoir,
Le matin quelque conscience
Et quelque débauche, le soir.

Mais, malgré ta honte et tes crimes,
Je me l'avoue avec effroi,
Pour ses appétits légitimes
Un poète a besoin de toi!..

Oh! le temps lointain, l'âge antique,
Où l'aède mélodieux,
Pour gagner son repas rustique,
Chantait les héros et les dieux!

O barbarie hospitalière!
Il entrait, jamais étranger,
La lyre au dos, blanc de poussière,
Sous le chaume heureux du berger

Et s'asseyait dans la famille
Qui contemplait son front rêveur,
Tandis que la plus jeune fille
Lavait les pieds du voyageur!..

Mais quel regret en moi j'allume?
Je méconnais l'esprit nouveau.
Poète, tu vis de ta plume.
L'indépendance, c'est très beau.

Vends-nous ta joie ou ta détresse,
Tes doux rêves, tes pleurs navrans;
Surtout décris-nous ta maîtresse.
Il nous en faut pour nos trois francs.

Jette pour solder la taverne,
Ton cœur sanglant sur le chemin,
Et la société moderne
Mettra ce louis dans ta main.

Comprends quelle erreur est la tienne.
Un César, esprit juste et sûr,
L'a fort bien dit : — L'or, d'où qu'il vienne,
Sent toujours bon, est toujours pur.

Eh bien, non! Mon dégoût proteste.
En toi, métal si respecté,
Ce que je hais plus que le reste,
C'est ta menteuse pureté.

Sang du meurtre ou vin de l'orgie,
Rien n'a pu jamais te souiller.
Je vois briller ton effigie
Comme au sortir du balancier.

Hélas! en toi, pièce maudite,
Je reconnais avec horreur,
Cet air d'innocence hypocrite
D'un siècle qui t'a dans le cœur!..

Mais, tandis que je t'examine
Et te demande ton secret,
Un pauvre, œil creux et triste mine,
Au seuil de ma porte apparaît.

Il me tend la main, je la serre
En y laissant mon humble don...
Tu peux soulager la misère,
Pièce d'or, et c'est ton pardon!

François Coppée.

REVUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra : Le centenaire de *Don Juan*. — La cinq-centième représentation de *Faust*.

Les solennités se succèdent à l'Opéra. On y a fêté Mozart, on y a fêté Gounod; l'un avec respect, l'autre avec amour. Que voulez-vous? Gounod n'a pas, comme Mozart, ce défaut capital dont parlait Henri Heine : celui d'être mort. Il est vivant, et très vivant; on s'en est bien aperçu l'autre soir.

N'allons pas au moins, sous prétexte de coïncidence entre les deux anniversaires, égaler les deux maîtres. Gounod serait le premier à nous en vouloir. Mozart n'est pas le plus grand des musiciens; comme disait Rossini, il est le seul, il est le dieu; Gounod n'est que l'un de ses prophètes. Et pourtant, de ces deux œuvres inégales : *Don Juan* et *Faust*, inégales parce que la première n'a jamais eu et n'aura peut-être jamais d'égale, de ces deux œuvres représentées devant le même public, dans le même appareil, la seconde a eu le succès le plus grand, la seconde a paru la plus émouvante et la plus belle. Il faut bien le dire : *Don Juan* a pâli, a langui ; on s'est ennuyé, oui, ennuyé, en écoutant cette merveille. Demandez-le au public : au public officiel du pre-

mier soir, au public ordinaire du lendemain; demandez-le aux critiques; tout le monde vous le dira ou vous le laissera entendre. Je ne sais quel mauvais air flottait dans la salle de l'Opéra, mais quand le rideau s'est levé sur le buste de Mozart, quand M. Lassalle, entouré de ses camarades en costumes variés, trop variés, a récité une poésie obscure et funéraire, la petite tête de marbre blanc, si fine d'ordinaire et si charmante, m'a paru triste; je n'ai pas retrouvé sur cette bouche le sourire accoutumé. Le jeune maître centenaire semblait nous dire avec mélancolie : « Vous me rendez hommage, c'est vrai, mais par convenance plus que par entraînement; vous m'applaudissez du bout des doigts; vous m'honorez encore, mais vous ne m'aimez plus. » Et pourtant nous aurions tous pu lui dire, comme le disciple à Jésus : « Maître, vous savez bien que je vous aime. »

Oui, nous l'aimons toujours, Mozart, le seul artiste, avec Raphaël, qui se soit fait une place sacrée et comme divine dans l'admiration, dans l'adoration de l'humanité. Nous l'aimons toujours, *Don Juan*, le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, beau d'une beauté unique, presque surnaturelle, autour de laquelle s'est formée depuis un siècle une auréole de gloire. Bien entendu, il ne peut plus s'agir aujourd'hui de l'analyser, de l'attaquer ni de le défendre. Ouvrez la partition au hasard, ou lisez-la d'une haleine, vous serez confondu. Tout est là-dedans, l'esprit et le cœur, tous les sentimens et toutes les passions : l'amour, la haine, l'audace, la peur, le rire et les larmes. Le mélange constant, la fusion du drame et de la comédie, de la musique pathétique et de la musique bouffe, fait de *Don Juan* une œuvre exceptionnelle, diverse comme la vie et vraie comme elle. Et que les théories actuelles, que les grands mots et les systèmes du jour ne nous donnent pas le change; qu'on ne voie pas en *Don Juan* un opéra de concert, un assemblage de morceaux sans cohésion, une réunion de personnages sans consistance. Les caractères sont nettement arrêtés; les types sont fixés et s'imposent. Il suffit du récitatif sur le corps du commandeur, de l'autre récitatif en présence d'Ottavio et de l'air foudroyant qui suit, pour dresser, debout et vivante, doña Anna, la tragique orpheline. Pour tailler en plein marbre la statue du commandeur, la phrase du cimetière suffirait, phrase sépulcrale et glacée, qui donne presque l'impression matérielle du froid, de la nuit et de la mort. Mais n'a-t-il pas, le convive de pierre, n'a-t-il pas, pour achever sa physionomie terrible, la dernière scène de l'ouvrage, le dialogue avec Don Juan, l'une des plus sublimes créations du génie humain? Et Leporello! est-il assez vivant, ce valet glouton, peureux et paillard, copie ou plutôt caricature de son maître; bon vivant et mauvais drôle, en qui s'abaissent et s'encanaillent les vices élégans et fiers du grand seigneur? Il faudrait disséquer le personnage, montrer son ironie et sa sensualité

dans l'air célèbre : *Madamina, che catalogo è questo!* sa poltronnerie dans le sextuor, dans le duo du cimetière, dans la scène finale. Et Don Juan lui-même! que n'en dirait-on pas, que n'en a-t-on pas dit!

> Il en est un plus grand, plus beau, plus poétique,
> Que personne n'a fait, que Mozart a rêvé.

Je ne sais trop si Mozart, qui ne philosophait guère, a rêvé le don Juan de Musset, cet insatiable chercheur d'amour, qui souffre de sa recherche vaine et qui finit par en mourir. Ne l'oublions pas, Mozart était la musique même; il n'était guère que cela, et, pour un musicien, c'est quelque chose. Le héros de Musset l'aurait étonné sans doute. Mozart aurait peu compris ce pâle jeune homme, ce maladif enfant du siècle, courant, à travers la débauche et le crime, à la poursuite de je ne sais quel idéal psychologique et prétentieux. Il eût été plutôt de l'avis de Molière : « Tu vois, dit quelque part Sganarelle, tu vois en mon maître un épouseur à toutes mains. » Voilà bien ce que Mozart aussi dut voir dans don Juan : un libertin, qui ne manque, il s'en faut, ni de grâce ni de grandeur; le plus beau, le plus hardi des libertins, mais un libertin, et presque rien de plus. Aussi bien, cela suffit pour créer une figure immortelle. Ah! le beau parleur d'amour! d'amour tragique qui va jusqu'au crime : au viol, à l'assassinat; d'amour léger, à fleur de chair, pour des paysannes ou des suivantes. Mozart se préoccupe peu de psychologie; il n'a pas d'arrière-pensées, il ne songe guère à poser en musique des énigmes morales, et ce qui le prouve, c'est la banalité même des aventures de don Juan. A qui don Juan chante-t-il les deux plus ravissantes de ses chansons d'amour : *Là ci darem la mano* et la sérénade? A une paysanne et à une chambrière. Musset l'a créé de toutes pièces, et peut-être à sa propre image, ce don Juan qu'il nous montre :

> ... Fouillant dans le cœur d'une hécatombe humaine,
> Prêtre désespéré, pour y chercher son Dieu.

Mais il ne l'a pas vu dans Mozart, ou du moins nous ne pouvons l'y voir avec lui. Ce qu'il a très bien vu, sans autant subtiliser, c'est la double beauté de la sérénade, de la page la plus fameuse, au moins la plus populaire de la partition. Les vers resteront à côté de la mélodie, pour la faire mieux comprendre et plus aimer. Le chant de la sérénade est d'une galanterie, d'une amabilité à la fois libertine et tendre; il est plein de soupirs et de caresses. Quant à l'accompagnement... Tenez, il vaut mieux citer le poëte :

Mais l'accompagnement parle d'un autre ton.
Comme il est vif, joyeux! avec quelle prestesse
Il sautille! — On dirait que la chanson caresse
Et couvre de langueur le perfide instrument,
Tandis que l'air moqueur de l'accompagnement
Tourne en dérision la chanson elle-même
Et semble la railler d'aller si tristement.
Tout cela, cependant, fait un plaisir extrême,
C'est que tout en est vrai; c'est qu'on trompe et qu'on aime.
. . . .

Oui, la beauté de la chanson de Mozart lui vient de cette vérité universelle, de cette signification profonde. Nous avons ici bien autre chose, bien plus qu'une sérénade ordinaire. La sérénade de *Don Juan* est un de ces éclairs de génie (on en compte peu de pareils), qui dans une âme découvrent toutes les âmes, dans un homme quelconque le type de l'humanité. Voilà les mélodies qu'on pourrait appeler infinies; l'esprit se perd en elles, comme le regard dans le ciel ou sur la mer. Et pour qui ces quelques notes immortelles? Non pas pour doña Anna, non pas pour la charmante Zerline, mais pour une soubrette, une fille de rencontre, qui n'a pas de rôle, pas même de nom. Une aussi divine chanson pour une amourette! Sentez-vous la leçon? — Sentez-vous, dans ce contraste, le dédain de l'être aimé, et le culte, j'allais dire l'amour de l'amour? Qu'importe ce qu'on aime, « qu'importe le flacon? » ce que chante don Juan sous la fenêtre, ce n'est pas l'amante, c'est l'amour.

Il faudrait dire bien davantage; il faudrait insister, non plus sur les caractères, non plus sur la portée pour ainsi dire morale de cette musique, mais sur sa beauté spécifique et absolue. Au point de vue exclusivement musical, rien n'approche de *Don Juan*, et rien sans doute n'en approchera jamais. De la première note à la dernière, on peut y admirer la perfection irréprochable de la forme sonore. Comme en peinture, en sculpture, en architecture, il n'est rien d'aussi pur, d'aussi beau qu'une tête de Raphaël ou de Phidias, qu'une colonne du Parthénon, rien en musique n'est aussi beau, aussi pur qu'une phrase de *Don Juan*, n'importe laquelle.

Voyez : nous voulions dire d'abord comment et pourquoi *Don Juan* nous avait ennuyé; en sortant du théâtre, nous avions hâte de le dire. Mais nous avons repris la partition, et voici que nous avons seulement tâché de dire pourquoi elle nous ravissait toujours. La mauvaise impression causée par cette reprise peut être attribuée d'abord à l'interprétation. Nous n'avons entendu, pour notre part, ni Mme Lureau-Escalaïs dans Élvire, ni MM. de Reszké dans Leporello et don Ottavio. Leporello, c'était l'autre soir M. Delmas, qui s'en est tiré à son honneur.

Il chante d'une voix magnifique, avec netteté et vigueur. Le comédien ne vaut pas le chanteur; mais le rôle est si difficile, surtout pour un Français! Mme d'Ervilly, qui remplaçait Mme Escalaïs, chante, hélas! avec aussi peu de sûreté que d'assurance. C'est dommage, l'organe est agréable. Quelle artiste il faut pour ce rôle d'Elvire, ce rôle ingrat de femme gênante! Qui donc saurait dire avec l'accent, avec la gradation voulue de reprise en reprise, l'air : *Mi tradì quell'alma ingrata*, imprudemment rétabli à l'Opéra? Qui donc? Mme Devriès peut-être. Elle chanta jadis magistralement au Conservatoire cette page austère, qui veut, comme l'ensemble du rôle, une cantatrice de grand style. Cette cantatrice, hélas! ne la cherchez pas à l'Opéra; n'y cherchez même pas une cantatrice de style moyen. Le grand vide de *Don Juan*, le vide qui compromet le plus l'ensemble de l'œuvre, c'est l'absence d'une doña Anna. Mme Adiny se démène et se surmène en vain dans ce rôle, qu'il faut chanter comme la Krauss, ou pas du tout. Quant à don Juan, on peut ne pas le chanter, surtout ne pas le représenter comme Faure, et le bien chanter pourtant. C'est le cas de M. Lassalle. Sachons-lui gré notamment de dire la sérénade telle que Mozart l'a écrite; cette déférence fait honneur à l'artiste. Mme Bosman est une avenante Zerline; M. Sentein, qui joue Masetto, nous a paru le plus naturel de ses camarades, le plus à l'aise dans son rôle. M. Bataille est moins à l'aise dans le sien. C'en est fait de la dernière scène, si une voix terrible ne sort pas de la cuirasse de pierre, et l'autre soir il n'en sortait presque rien.

Mais *Don Juan* a contre lui, à l'Opéra, plus qu'une interprétation de second ordre; il a les conditions mêmes dans lesquelles on le donne chez nous : la traduction française, notre habitude d'un répertoire tout différent, un théâtre enfin qui convient à ce répertoire et à lui seulement.

Toute traduction française de *Don Juan* est une trahison : celle de Duprez comme celle de Blaze et Deschamps, comme celle, horrible entre toutes, qui figure dans l'édition Littolf. D'aucuns, parmi les avancés de la musique, reprochent à Mozart de n'avoir pas le génie dramatique, de méconnaître ou de mépriser la vérité de la déclamation, de mettre sur les paroles de la musique quelconque. Mais ce sont les traducteurs qui mettent des paroles quelconques sous la musique du maître, et qui faussent et dénaturent ainsi l'accent nécessaire et l'expression vraie. Mozart, surtout le Mozart de *Don Juan*, avait, autant que les dramaturges lyriques du jour, l'intelligence et le respect de la parole humaine. Il ne chantait pas pour ne rien dire. Qu'on étudie plutôt l'admirable appropriation des notes aux mots dans l'air de doña Anna : *Or sai chi l'onore*, et dans le récit précédent, qu'on regarde encore l'entrée du commandeur, cet appel terrible sur le nom seul de :

Don Giovanni! qui traduit en : *Don Juan-an!* ne ressemble plus qu'au cri d'un âne.

Non-seulement les paroles nous choquent, mais la conception musicale et dramatique de l'œuvre nous étonne. Auprès des grands hommes d'aujourd'hui, même d'hier, tous moins grands que lui cependant, Mozart a déjà l'air d'un primitif. Il faut, pour l'entendre et pour l'aimer, sortir un peu de nous-mêmes, de nous-mêmes tels que nous ont faits *le Freischütz*, *Guillaume Tell*, *Robert*, *les Huguenots*, *Lohengrin*, *Faust*, *Carmen*. Dans *Don Juan*, les personnages entrent et sortent chacun à leur tour; ils viennent chanter des airs, des duos, des trios, des ensembles, sans que leur arrivée ou leur départ s'explique le moins du monde. Pourquoi, par exemple, doña Anna, Zerline, doña Elvire, don Ottavio, Leporello et Masetto se rencontrent-ils la nuit dans un terrain vague, au milieu des démolitions, sinon pour chanter un admirable sextuor? Comment se justifie le trio des masques autrement que par sa beauté mélodique et vocale? Que nous fait le triste Ottavio, promenant piteusement les deux dames en noir? Et puis, entre les morceaux qui se suivent à la file, au lieu d'un récitatif pathétique et varié, nous avons le *parlando* italien, scandé par de pauvres petits accords de quatuor, et qui fait çà et là comme des trous dans la trame musicale. Il n'y a peut-être dans *Don Juan* que deux exemples, sublimes il est vrai, de récitatif déclamé : celui de doña Anna sur le corps de son père, et la grande scène de l'aveu à don Ottavio. Le reste est en *recitativo secco*, et en airs, ou plutôt en morceaux. Toute l'expression dramatique se cache alors dans la mélodie même, et pour la faire ressortir, il faudrait absolument des chanteurs de premier ordre.

Oui, de grands chanteurs et un petit théâtre. Mozart avait écrit *Don Juan*, disait-il, pour lui-même et pour quelques amis. C'est entre amis qu'il faudrait l'entendre, et dans un cadre moyen où tous les détails porteraient, où ne se perdrait pas un sourire, pas une larme de cette exquise musique. Que peut faire l'orchestre de Mozart dans la salle, que peuvent faire ses personnages sur la scène de l'Opéra? Toute la partition se perd dans l'immensité; on croirait l'entendre en plein air. Et puis ce ballet, si bien réglé, si bien dansé, si réjouissant à l'œil, est déplacé au milieu de *Don Juan;* il en trouble les proportions et l'équilibre. Si Mozart n'a pas composé de ballet, c'est qu'apparemment il le croyait inutile, n'en déplaise à messieurs les abonnés parisiens. Décidément on aura beau faire, nous n'aurons jamais à l'Opéra le véritable *Don Giovanni, dramma giocoso in due atti*. L'art n'a pas de patrie, soit; mais certains chefs-d'œuvre en ont une. Transportez le Parthénon dans la plaine Saint-Denis, un jour de pluie, ce ne sera plus le Parthénon.

Si l'on a été froid pour Mozart, on ne l'a pas été pour Gounod, et

l'enthousiasme de la seconde soirée a fait oublier la tiédeur de la première. Mozart ne sera pas jaloux. Il applaudirait lui-même, s'il revivait, un maître qu'il appellerait son disciple. Gounod a raison de tant aimer Mozart; il sent bien que Mozart l'aurait aimé.

L'illustre auteur de *Faust* a voulu nous faire une fois les honneurs de son œuvre, et, comme il dirait en son langage mystique, nous donner la communion de sa main. C'était un beau spectacle, et qui n'avait rien que d'auguste et de touchant. Nulle affectation, nulle réclame. Le maître avait dignement refusé toute apothéose; il a été simple et modeste. Une émotion délicieuse a dû le pénétrer quand il a levé son bâton d'ivoire, quand il a vu renaître à son appel son glorieux chef-d'œuvre, quand il a entendu revenir à lui du fond du passé et flotter autour de sa tête blanchie les mélodies fidèles, filles de sa jeunesse et de son génie. Il a dû ressentir une seconde fois la joie de créer, et la ressentir dans dans toute sa plénitude et toute sa pureté, sans la fatigue de l'effort et sans l'angoisse du doute.

Qu'on ne s'y trompe pas : on a acclamé l'autre soir un grand homme et une grande œuvre. Nous avons, hélas ! à nous reprocher, depuis Berlioz, depuis Bizet, assez d'erreurs, assez de dénis de gloire, pour avoir le droit, le devoir même, de dire la vérité, fût-ce à un vivant, et de ne lui marchander ni l'admiration ni la reconnaissance. *Faust*, voyez-vous, n'est pas seulement l'opéra par excellence de notre pays, mais l'opéra de notre époque. Aujourd'hui, toute la musique française, ou presque toute, est née de celle-là. Gounod a été une source, et longtemps encore nous boirons à ses ondes. Voilà la musique de notre génération, de notre jeunesse, et, comme dit le marquis de Posa, il faut toujours aimer les rêves de sa jeunesse. Quels rêves nous a fait rêver Gounod, l'incomparable musicien d'amour !

L'amour domine l'œuvre entier de Gounod, et *Faust*, son chef-d'œuvre; l'amour compris comme il ne l'avait pas été encore. Mozart même n'avait pas trouvé de ces accens. Les pages galantes de *Don Juan :* le duo avec Zerline et la sérénade; les deux airs de Chérubin et celui de Suzanne dans *les Noces de Figaro;* le duo de *la Flûte enchantée*, en dépit d'une forme plus belle sans doute, nous touchent et surtout nous troublent moins que l'acte du jardin. Le duo de Raoul et de Valentine est plus sublime, et moins délicieux que celui de Faust et de Marguerite; le duo de *Lohengrin* est plus mystique; il est moins humain. Ah ! l'acte du jardin, qu'à l'origine on parla, dit-on, de supprimer comme faisant longueur ! Là surtout s'est révélé naguère un artiste original, une inspiration inconnue. *Faust* est une œuvre variée; on y rencontre autant de grandeur et de puissance que de tendresse et de grâce, mais l'acte du jardin demeure la merveille des merveilles.

Nulle oreille, nulle âme ne résiste à la séduction de ces mélodies, douces comme des baisers. Écoutez Faust à genoux, écoutez Marguerite à sa fenêtre. De tels chants n'avaient pas été chantés; jamais la musique n'avait été aussi pleine de volupté et de langueur.

L'acte entier, comme l'âme de Marguerite, n'est « que tendresse et qu'amour. » Faust d'abord est seul dans le jardin; d'un geste impatient, il a renvoyé Méphistophélès. L'orchestre frissonne, un trouble vague l'envahit, un chant de clarinette passe. Rien de plus chaste, de plus respectueux, que le récit et la cavatine célèbre : *Salut! demeure chaste et pure!* Qu'on se rappelle la sérénade de *Don Juan* et que l'on compare. Faust ne s'est pas affublé d'un manteau de laquais pour courtiser une chambrière; c'est bien lui, lui tout entier, qui chante sous la sainte fenêtre. Il ne chante même pas pour Marguerite; il oserait à peine encore. Il chante pour l'humble maison, pour les fleurs du jardin. Cette cavatine est une prière; elle pourrait se dire à genoux. Faust est réellement revenu à la timidité, à la pudeur des premières amours. Les notes hésitent à sortir de ses lèvres, elles craignent de rompre le charme de la solitude et du silence, de profaner l'air qu'une vierge seule a respiré. Un instant le chant s'anime et se passionne, mais presque aussitôt il se maîtrise, et l'adorable rentrée ramène la mélodie, qui s'achève sans qu'un mouvement trop prompt, sans qu'un désir sensuel en souille l'ineffable pureté. Tout est pur ici : la phrase musicale, les harmonies qui l'enveloppent, jusqu'au solo de violon qui lui donne des ailes. Quelle pureté encore et quelle transparence dans la chanson du roi de Thulé! Ces couplets qu'on répète depuis trente ans, il semble qu'on les connaisse à peine. La chute ne nous en avait jamais paru si charmante : *Ses yeux se remplissaient de larmes!* Sur le mot *larmes* s'offraient dix cadences banales, une seule exquise : Gounod a trouvé celle-ci.

De plus en plus, l'atmosphère se charge d'amour. Sous les arbres où descend la nuit, les deux couples passent tour à tour, l'un rieur et bavard, l'autre rêveur et parlant bas. Il faudrait tout souligner ici. L'orchestre est aussi tendre que les voix. La première ritournelle du quatuor, ce trait enroulé de violons, est déjà une caresse. Et quand les quatre parties se fondent, le trio des masques est égalé, sinon dépassé : le style n'est pas moins pur et l'émotion est beaucoup plus grande. Chaque personnage garde son rang, son importance relative et son langage naturel. Les : *Vous n'entendez pas* de dame Marthe se détachent avec gaîté. Marguerite se défend toujours plus faiblement, et Faust insiste : *Mon cœur parle, écoute,* murmure-t-il avec une fièvre croissante. Ah! si l'on pouvait citer des notes comme des mots, qu'il y en aurait à citer ici! Non-seulement des notes, mais des phrases; par exemple, la phrase idéale de Marguerite, livrant à Faust son âme

d'enfant, lui disant ses misères de chaque jour et ses chagrins passés, l'absence de son frère et la mort de sa petite sœur. Vraiment, on peut écouter *Faust* au lendemain de *Don Juan*. De semblable musique ne redoute aucun voisinage.

La lune s'est levée lentement, et les fleurs, entr'ouvertes sous la main du démon, respirent à pleins calices. Marguerite s'assied, frissonnante, et, des lèvres de Faust agenouillé, monte une phrase divine. On a écrit bien des duos d'amour, on n'en a peut-être jamais écrit de pareil. En tout cas, on n'en a jamais écrit d'aussi exclusivement amoureux. Le duo des *Huguenots*, par exemple, n'est pas seulement un duo d'amour. Même aux bras de Raoul, Valentine frémit d'épouvante; elle ne lui livre que pour retarder sa fuite l'aveu qu'elle eût voulu taire. Mais [illegible] la nuit tiède et complice de son cœur, Marguerite attentive, abandonnée, prête l'oreille à la voix, à la voix seule qui, pour la première fois, l'enivre. L'amour, l'amour est maître absolu ici; on ne chante, on n'écoute que lui; pour lui naissent ces mélodies qui sont dans toutes les mémoires. La musique ne dira jamais avec autant d'élan, d'enthousiasme ce que c'est que l'amour : *Il t'aime, ah! comprends-tu ce mot sublime et doux?* La voix de Faust fait explosion au-dessus d'un orchestre qui s'épanche et ruisselle. Puis, un brusque silence; un soupir de cor à travers la nuit, et sur quelques accords harmonisés et instrumentés avec une poésie extraordinaire, ce seul mot : *Éternelle !* répété par les deux voix réunies, flotte si longtemps, qu'il ferait presque croire, en effet, à l'éternité de l'amour.

L'ivresse envahit de plus en plus les deux jeunes âmes; du fond même de l'orchestre, sous le chant alterné de Faust et de Marguerite, montent des souffles de volupté, des bouffées d'amour. Après le paroxysme de la passion, voici l'adoration presque muette et les longs regards noyés. Des harpes lentement perlent leurs accords; des flûtes, des cors emplissent l'air de molles sonorités, et quand Marguerite achève de chanter, quand les notes se dérobent une par une à son souffle haletant, on a presque sur les lèvres la sensation de son baiser.

L'acte pouvait finir ici; mais, comme si ce n'était pas encore assez d'amour, Gounod a retardé de quelques pages l'étreinte suprême. Et de quelles pages! La progression n'était pas achevée tout à l'heure. Faust seul avait supplié Marguerite; maintenant la nature entière l'adjure d'aimer. La pauvre enfant ouvre sa fenêtre; elle écoute, et les rossignols chantent; elle respire, et la brise embaume; les feuilles des arbres, les étoiles tremblent comme elle. D'abord une note seule tinte lentement, puis une autre s'unit à elle, toutes se rapprochent et s'enlacent; elles-mêmes se cherchent et se fondent en harmonies délicieuses. De l'orchestre épanoui une petite voix s'élève et soupire d'amour. Qu'elle est pénétrante, cette petite voix! Que de parfums elle

éveille, que d'effluves et de murmures! La mélodie insinuante monte doucement vers Marguerite et s'empare de tout son être. Sûre enfin de sa victoire, elle éclate, et le rideau tombe sur une explosion triomphale.

Voilà le sommet de l'œuvre et le comble du sentiment qui la domine; l'acte du jardin, c'est l'essence même du génie de Gounod. Il faudrait maintenant redescendre ce long chemin d'amour, en admirer les stations désormais douloureuses : la chambre de Marguerite, l'église, la mort de Valentin, enfin et surtout la scène de la prison, suprême purification, transfiguration divine. Il faudrait montrer aussi que *Faust* est avant tout, mais non pas uniquement, une œuvre d'amour, que tous les sentimens de l'âme y occupent une place, et une place glorieuse, que pas une corde ne manque à la lyre. La tâche serait aisée, mais longue. Et puis n'est-elle pas superflue? Qu'est-il besoin d'apporter notre humble pierre à l'édifice de gloire debout et tout entier? Après la cinq-centième représentation de *Faust*, il n'y a qu'à s'incliner devant le maître, à l'applaudir et à le remercier.

Faust a été mieux interprété que *Don Juan*. M[me] Lureau-Escalaïs elle-même a montré dans les deux premiers actes des qualités nouvelles : de la douceur, de la grâce, presque de la poésie. Elle a dit avec réserve sa phrase d'entrée, avec naïveté la chanson du roi de Thulé, avec tendresse le duo d'amour. Çà et là, des détails compris, des accens justes. Mais, dès le troisième acte, hélas! les défauts ont reparu. Il ne faut pas crier ainsi. Quand une pauvre fille va mourir, brisée de lassitude et de honte, quand elle remet son âme à Dieu, elle le fait doucement, dans l'extase et non dans la colère, sans jouer des coudes ni frapper du pied. On ne parle pas sur ce ton aux « anges purs, » aux « anges radieux, » sous peine de les faire s'envoler.

Quant à MM. de Reszké, c'est plaisir de les entendre ensemble et de les louer de même. Voilà de vrais, de grands artistes, et si nous disons d'eux toujours la même chose, c'est parce que c'est toujours la même chose. Et cependant, non. M. Édouard de Reszké chante Méphistophélès de mieux en mieux. Son interprétation du rôle est, je crois, la vraie. Il le joue à la fois avec esprit et avec grandeur, avec une bonhomie large, qui n'exclut ni l'élégance ni la noblesse. De sa voix splendide, M. Édouard de Reszké peut et sait tout obtenir : l'extrême puissance et l'extrême douceur.

Faust demandait au démon la jeunesse; elle lui a été donnée, cette fois, et avec toutes ses grâces : jeunesse de visage et jeunesse de cœur. Jamais le rôle de Faust n'a été tenu comme par M. Jean de Reszké. Chanter à volonté le *Prophète* et *Faust*, et les chanter ainsi, c'est d'un artiste hors ligne. M. de Reszké chante tout avec le même talent, avec le même bonheur. Oui, il y a du bonheur, de la joie, dans

cette voix et dans ce cœur. Il y a la chaleur, la flamme, toutes les qualités sympathiques et communicatives. Avec M. de Reszké, les rôles les plus connus semblent encore nouveaux. Il a révélé au public les beautés du premier acte, entre autres le superbe récitatif de la malédiction. Il a dit la cavatine avec une minutieuse perfection; on a aussi bien chanté, jamais mieux. Depuis les débuts des deux frères, le public a pris son temps pour comprendre quels artistes il avait devant lui; mais il a compris enfin, et cette fois le voilà conquis.

Gardons-nous d'oublier l'orchestre. Il a joué comme ne jouerait aucun orchestre au monde. Voilà ce que font ces messieurs quand ils veulent et quand on veut. M. Vianesi, depuis trois mois, a ranimé cet orchestre, qui s'en allait mourant. Le nouveau chef bat la mesure, que son prédécesseur caressait d'une main sénile. Il dirige avec une netteté sans raideur, avec une élégance sans mauvais goût. Son unique défaut, qu'il y veille, est la tendance à prendre les mouvemens trop vite, à les presser et à les rétrécir. On s'en est aperçu surtout dans *Faust*, que M. Vianesi a conduit quelques jours après Gounod; les mouvemens du maître n'étaient déjà plus observés. Mais le répertoire en général est bien mené par M. Vianesi. Des nuances disparues se retrouvent, les instrumens chantent; les *pizzicati* se détachent, précis et légers; le soin et la conscience semblent revenir.

Aussi bien, malgré ses faiblesses, ne nous plaignons pas trop de notre Opéra. Quand on vient d'entendre à Madrid *le Prophète*, ou ce qu'ils appellent ainsi là-bas, on est édifié sur les théâtres de musique étrangers. Les nôtres pourraient prendre pour devise le mot de Mirabeau : « Humble quand je me considère, fier quand je me compare. »

CAMILLE BELLAIGUE.

REVUE DRAMATIQUE

Théâtre-Libre : *Sœur Philomène*, pièce en 2 actes, tirée du roman de MM. Edmond et Jules de Goncourt, par MM. Jules Vidal et Arthur Byl. — Gymnase : *l'Abbé Constantin*, comédie en 3 actes, tirée du roman de M. Ludovic Halévy, par MM. Hector Crémieux et Pierre Decourcelle. — Odéon : *l'Agneau sans tache*, comédie en 1 acte, de MM. Armand Ephraïm et Adolphe Aderer.

Je tremblais pour *Sœur Philomène :* j'ai tant d'attache à ce petit roman! Parmi les œuvres de MM. de Goncourt, il en est que j'estime plus robustes ou plus curieuses ; mais j'aime celle-ci entre toutes. Je lui garde une tendresse, une piété singulières. Je n'ignore pas que, chez beaucoup d'âmes classiques, le nom seul de ces novateurs, — entré de force avec le bruit d'ouvrages plus récens, — éveille la méfiance ou même l'horreur : s'il s'en trouvait, dans le nombre, quelqu'une de mes amies, c'est de *Sœur Philomène* que je ferais choix pour l'apprivoiser. Il ne me paraît pas qu'on puisse résister à son charme : on doit l'aimer comme une personne. Et, au fait, n'est-ce pas de la personne de l'héroïne qu'émane cette influence? Et vous et moi, si nous sommes attirés vers elle, n'est-ce pas en communion avec les auteurs? Leur sympathie entraîne la nôtre, et si la figure qu'ils nous présentent est particulièrement aimable, c'est qu'ils l'ont particulièrement aimée. J'entends qu'ils l'ont choyée, en la modelant et l'animant, juste avec le sentiment qu'il fallait : une dilection spéciale, qui se pourrait définir une véné-

ration familière et attendrie. Pour y toucher, ils ont eu eux-mêmes ces mains légères et retenues, ces chastes caresses qu'ils lui prêtent dans l'exercice de son ministère, autour du corps des malades, — et aussi le geste respectueux, signe de reconnaissance et presque d'adoration, par lequel des doigts encore faibles frôlent ses doigts pâles ou sa robe de laine blanche.

Il convient de reconnaître, à l'honneur de MM. de Goncourt, ce trait de leur nature et de leur talent : cette délicatesse de femme ou de convalescent, tournée au bénéfice de l'art. Sans doute, ces esprits jumeaux, penchés sur l'humanité « saignante, » apparaissent ailleurs comme des chirurgiens peu dégoûtés, peu ragoûtans; ils ont ici quelque chose de la grâce consolante des sœurs de charité. Ces mêmes hommes, qui devaient signer *Germinie Lacerteux*, et dont le survivant signerait seul *la Fille Élisa*, ont pu écrire *Sœur Philomène*. C'est que la délicatesse dont nous parlons n'est pas seulement l'habileté (en ce sens, l'opérateur, lui aussi, quelque brutal qu'il paraisse, est le plus souvent délicat) ; c'est encore une certaine finesse aristocratique du cœur. Jusqu'au fond de l'âme, et surtout au fond, MM. de Goncourt sont gens de bonne compagnie. Entre hommes, ou lorsqu'on est supposé entre hommes, ils n'ont pas peur d'un gros mot, je le sais : si vos oreilles sont prudes, n'entrez pas sans frapper! Mais je défie que vous surpreniez ces francs artistes en flagrant délit de grossièreté de sentimens. Avant M. Zola, — sinon avant Victor Hugo, — ils donneront droit de cité dans le roman au vocable introduit dans l'histoire par Cambronne.. ; mais dans cette salle d'hôpital, où ils viennent chercher des études pour leur tableau, voyez comme ils pensent à Béranger, « à cet auteur qui a trouvé *drôlichon* de faire entrer au paradis une sœur de charité et une fille d'Opéra, avec des états de service se valant à ses yeux : » ils y pensent « comme on penserait à un goujat en goguette (1). » Le sujet de ce livre-ci, enfin, s'il faut le rappeler d'une seule phrase, — mais alors c'est de paroles imaginées exprès que je voudrais me servir, plus subtiles que les nôtres et plus pudiques, — c'est, dans un hôpital, l'amour d'une religieuse pour un interne... Eh bien! tout inquiétante que soit la matière, l'intention des auteurs est si pure, leur observation si loyale, leur émotion si généreuse, — et leur style si juste, — que l'œuvre d'art ne saurait blesser ni même alarmer les consciences.

Au théâtre, cependant, cette innocence de l'œuvre d'art pourrait-elle durer? C'était la première question et la plus grave. Il ne s'agissait pas, à la vérité, de produire *Sœur Philomène* sur une estrade publique, mais dans un lieu presque secret, à tout le moins discret,

(1) *Journal des Goncourt*, 2 vol. in-18; Charpentier, éditeur.

choisi par des amateurs de littérature et où n'auraient accès que d'autres amateurs, critiques de profession ou bénévoles. Cette exhibition à huis-clos serait toujours moins risquée. Mais, dépourvue des commentaires de l'écrivain, cette histoire n'aurait-elle pas des obscurités suspectes, et qui prêteraient à de fâcheuses imaginations, à de scandaleuses méprises? Ou bien, ne l'aurait-on pas éclairée d'un jour trop vif, et qui dévorerait les nuances? Contre une pire hypothèse, le nom de M. de Goncourt et le titre d'amis qu'il donnait aux adaptateurs, aussi bien que le caractère de toute l'entreprise, étaient des garanties assez rassurantes : on n'aurait pas surchargé le tableau de couleurs criminelles, et fait de la religieuse une impudique, ni de l'interne un sacrilège. Non ! Mais si l'on ne montrait que ces deux faits, crûment illuminés : la sœur est amoureuse, la sœur n'est pas coupable, — adieu la vie et la grâce de l'ouvrage ! Il ne resterait qu'une image assez déplaisante, encore qu'édifiante : une sainte Thérèse de mélodrame.

A propos, — c'était la seconde question, — y avait-il dans ce roman l'essence d'un drame ? Une religieuse, au chevet des malades, lie amitié avec un interne; dans leur « service » commun est admise une fille perdue, dont ce jeune homme fut le premier amant, et que lui-même est chargé d'opérer; aux souvenirs qu'elle évoque, à la pitié passionnée qu'il témoigne, la religieuse sent remuer la jalousie dans son cœur, elle reconnaît la nature de son attachement, elle est prise de scrupules et d'angoisses; la fille meurt, l'interne se désole, la religieuse a l'âme déchirée. Voilà toute l'action.

Il est vrai que le chagrin de l'interne a une portée peu ordinaire : pour en suivre les effets, le récit se prolonge. Ce jeune homme cherche des consolations dans l'absinthe : un jour, par gageure d'ivrogne, il fait mine d'embrasser la sœur; elle le frappe au visage. Cet épisode, à la rigueur, fournirait un incident au metteur en scène. Enfin, juste avant le baisser du rideau, les dernières pages du livre pourraient se traduire en un tableau muet : qui ne se rappelle cette veillée funèbre, interrompue par une touchante visite ? Plus désespéré encore depuis sa vilaine sottise, toujours hanté par la vision de sa maîtresse dont il a entamé la chair, tenu à distance à présent par sa chaste amie, l'interne s'est tué, il s'est tué à sa manière, discrètement terrible : après une dissection, il s'est piqué la main avec son bistouri. Un camarade, pendant la nuit, garde son corps : dans un demi-sommeil, il voit une forme blanche apparaître, s'agenouiller auprès du lit et se mettre en prière. Au matin, il ne trouve plus sur la table une mèche de cheveux qu'il avait coupée pour la mère de son ami... Elle est présentée à ravir, cette mélancolique anecdote qui suggéra la première idée du livre; mais dans ce livre, en somme, elle n'est que la fin d'un épilogue : tout ce qui suit la mort de Romaine, l'ancienne maîtresse de Barnier,

n'est pas autre chose. Et tout ce qui précède la rencontre de sœur Philomène et de Barnier, tout cela n'est qu'un prologue, et du genre le moins dramatique, — la monographie de la sensibilité d'une fille du peuple destinée à entrer en religion : comment la nature et l'éducation y conspirent; comment la tendresse de l'enfant, de la jeune fille, est excitée, puis déçue ; comment son caractère est façonné pour un monde supérieur, qui lui est brusquement fermé. Aimante et déclassée, on voit comme elle sort de son emploi naturel et de sa caste, et ne trouve d'autre issue que la porte d'un couvent : à merveille! Mais, de ce premier tiers du livre, il n'est rien qui se puisse exposer sur un théâtre; et le dernier, à cette lumière, semblerait languissamment rattaché au reste. Il faut donc en revenir là : trois personnages déterminent le cercle de l'action, la religieuse, l'interne, la fille. Et celui des trois en qui est le foyer de vie, celui-là ne s'ouvre pas et ne saurait s'ouvrir aux deux autres ; et aucun de ceux-ci ne doit pénétrer son secret... Dans ce roman, y a-t-il un drame?

Enfin ce drame, ou ce prétendu drame, — voici la troisième question, — ne serait-il pas horrible, ou plutôt lugubre, ou pis encore, nauséabond? « C'est affreux, cette odeur d'hôpital qui vous poursuit. Je ne sais si c'est réel ou une imagination des sens, mais sans cesse il nous faut nous laver les mains. » Cette impression des auteurs, notée alors qu'ils préparaient le roman, le public, à son tour, n'allait-il pas l'éprouver? Cette écœurante puanteur n'allait-elle pas souffler de la scène dans la salle? Voilà toutes mes craintes.

Vive la peur, ma foi ! Elle aiguise le plaisir qu'on ressent, après l'alerte, à se retrouver sain et sauf avec ce qu'on aime : *Sœur Philomène* a triomphé. MM. Jules Vidal et Arthur Byl ont fait preuve de modestie et de modération : ils n'ont rien mis au théâtre qui ne fût dans le roman ; ils n'ont pas pris, cependant, tout ce que le roman contenait. Garder ainsi le cœur d'un ouvrage, le traiter avec tant de prudence et de dextérité, ce n'est pas un petit mérite. Ces jeunes gens ont rapproché, ils ont lié des parties de dialogue empruntées au livre, et la disposition de ces fragmens est si heureuse que la mosaïque reproduit le tableau. Les nuances principales, qui n'étaient pas les moins délicates, sont ici conservées. Bien plus ! un tel courant de vie morale, un tel flot de sentimens circule et se laisse deviner d'un bout à l'autre de la pièce que la vertu dramatique du sujet se révèle à ceux qui doutaient d'elle, et peut-être à M. de Goncourt : il ne savait pas qu'il eût fait ce drame !.. Le mot, à la réflexion, paraît-il ambitieux pour ces deux petits actes? Dans la fin du premier, on peut signaler une façon trop brusque; çà et là, au cours du second, dénoncer quelques trous. Disons au moins que c'est une esquisse dramatique, assez fine pour satisfaire des yeux subtils ; —

assez fine aussi pour que la grossièreté de certaines gens, si d'aventure ils avaient pénétré dans la salle, n'aperçût guère une occasion d'éclater ; — assez pourvue d'intérêt pour tenir en haleine, au moins une heure durant, ce public d'élite; — assez noble enfin pour que l'émotion qu'elle procurait ne fût nullement déplaisante : l'art purifie tout!

Au milieu de la salle de garde, auprès de l'interne accoudé à sa table, voici bien sœur Philomène, debout dans la blancheur de son voile et de sa jupe, semblable à « une lumière. » Et voici bien leur amitié : une camaraderie pure, bienfaisante au prochain, et, dans les quarts d'heure de loisir, gentiment secourable à l'un et à l'autre. Barnier amuse la religieuse en lui rapportant les bruits du dehors ; et à la manière dont elle les écoute, à quelques-unes de ses réponses, à la façon mélancolique dont elle parle de la famille, des enfans, de ces biens qui lui sont défendus et qui seront permis au jeune homme, à un demi-mot, ou plutôt à un demi-ton de sa voix, on devine un regret qu'elle ne s'avoue pas et un désir qu'elle ignore. A ce médecin peu croyant, comme à un malade, elle rappelle avec douceur, avec enjouement, l'idée de son Dieu ; elle ne soupçonne pas qu'elle soit jamais tentée de se perdre avec lui, mais elle voudrait le sauver avec elle. Pour commencer, n'en fait-elle pas le complice de ses menues charités, de ses bonnes œuvres de luxe? Elle l'envoie chez ses pauvres, elle le paie en prières. J'aurais voulu qu'on nous montrât cet orphelin presque adopté en commun, au lit de mort de sa mère, par la religieuse et par l'interne, cette petite tête sur laquelle s'est faite l'union mystique de leurs tendresses. Au deuxième acte, alors qu'il assistera la souffrance et l'agonie de Romaine, Barnier, par quelque parole ou quelque geste un peu rude à l'adresse de l'enfant, aurait fait jaillir du cœur de Philomène la jalousie et l'amour. N'importe : au fond de ce cœur transparent, et sans que la bouche le trahisse, nous voyons naître le drame. Nous le sentons qui se poursuit, à présent, derrière la dispute de Barnier et de ses camarades. Après que la sœur s'est retirée, autour du déjeuner servi, une conversation d'étudians a commencé : devis naturels de carabins, où ne se décèle pas l'inspiration d'un auteur, le ferme propos d'abuser de l'horrible. Toute naturelle aussi, l'aisance de la sortie et de la rentrée de Barnier qui se lève de table, appelé par un infirmier, pour délivrer une accouchée, revient, se lave les doigts à la fontaine, et reprend le repas et l'entretien. Un des convives, diseur de méchans riens et de banales calomnies, déblatère contre les religieuses ; Barnier lui répond avec une familière éloquence ; il improvise, en le ponctuant d'un juron qui est la garantie de sa sincérité, un magnifique éloge de ces saintes filles. Et quand son adversaire prétend douter de son désintéressement et livre

à la malice de l'auditoire son intimité avec sœur Philomène, il lui rive le caquet au bord du bec... Dégagé des choses du sentiment, Barnier n'a jamais aimé qu'une femme. Et voici qu'on l'apporte, cette femme, la misérable Romaine, dans la salle voisine, et que Barnier lui-même reçoit la mission de torturer son corps.

Maintenant c'est le dortoir, où s'enfoncent deux files de lits; entre les deux, au bout de l'allée, un autel, avec une statue de la Vierge. Et c'est, au premier plan, la plainte de Romaine, cette paysanne dont la débauche parisienne et ses violens hasards n'ont pu ruiner entièrement la vigoureuse beauté : elle veut vivre, elle veut aimer encore, elle veut aimer cet homme, le premier qu'elle ait connu, elle le supplie en même temps et l'injurie comme un bourreau. Inclinée sur ce lit de douleur, c'est la pitié de l'homme, et c'est aussi ce charitable amour qui s'attache à la courtisane malheureuse, cet amour désespéré qui veille une maîtresse mourante. Et, passant au pied de cette couche, c'est la promenade de la sœur, la sévérité de sa foi morale, l'indignation de sa jalousie; c'est d'abord son farouche silence, et puis sa voix, soudainement durcie : « Numéro 29, vous parlez trop haut! » Et, tout à coup, parmi l'humble commérage des convalescentes, c'est la controverse passionnée de la religieuse et de l'interne, l'une attestant son Dieu, l'autre blasphémant cet impassible témoin des douleurs humaines. Et, enfin, c'est l'agonie de la pauvre fille, ses gémissemens, la chanson de son délire, alternant avec la prière du soir, que la sœur récite au fond de la salle, avec les répons des malades, chuchotés à l'unisson, — avec tout ce concert d'actions de grâces qui s'exhale, par une ironie sacrée, de ce lieu de souffrance et de mort. Un grand cri... Tout est consommé. Barnier s'approche de la sœur : « Cessez vos prières : elles sont vaines. — Pas plus que votre science. »

Drame inachevé, peut-on dire ; — inachevé comme *On ne badine pas avec l'amour :* « Elle est morte !.. Adieu Perdican. » Barnier emporte ailleurs son chagrin; sœur Philomène peut ici pleurer à son aise, pendant des années et des années. — L'œuvre troublante de Musset m'a poursuivi d'un souvenir, depuis ces déclamations presque lyriques de la religieuse et de l'interne jusqu'à leurs derniers accens. Et songez qu'entre ces murs où résonne et s'élève un pareil écho, tout à l'heure, au ras du sol, voletaient les propos d'une récréation de carabins !.. Est-ce une soirée perdue? Vous ne le penserez pas. Mais ce que je ne puis rendre, c'est la communication d'idées et d'émotions entre cette humble scène et cette petite salle. Allant et venant de plain-pied avec le public, ces personnages ne sont pas des héros de théâtre, mais des créatures mêlées à notre humanité. Sous le nom de Barnier, M. Antoine, le créateur, le directeur du Théâtre-Libre, est l'un

d'entre nous : il ne parle pas, il ne gesticule pas en comédien. Même ces apprenties actrices, Mlle Deneuilly, Mlle Sylviac, ont gagné un peu de son naturel. Et voilà aussi pourquoi nos yeux sont mouillés. — Après leurs visites à l'hôpital, MM. de Goncourt, naguère, « s'arrachaient » de leur mélancolie « par quelque distraction violente. » Pour nous remettre d'aplomb, après *Sœur Philomène*, il ne faut pas moins que ce rare divertissement : *l'Évasion*, de M. Villiers de l'Isle-Adam, quelque chose comme un monologue où s'exaspère jusqu'à la charge une fantaisie d'artiste, où s'exalte jusqu'au grandiose une fantaisie de poète. Un acteur, M. Mévisto, a reproduit curieusement cette silhouette de forçat, — un croquis d'Henri Monnier en marge des *Misérables* de Victor Hugo.

Ah ! ce n'est pas le moment de mépriser les gens de bonne volonté qui cherchent pour l'art dramatique des sentiers nouveaux : le pavé des vieilles routes est usé, glissant ; depuis le commencement de la saison, quelles déplorables chutes ! Au Gymnase, une comédie gaie, ou qui devait l'être ; au Vaudeville, une comédie annoncée comme pathétique ; l'une d'un auteur consommé, l'autre d'un dramaturge novice, mais justement loué pour ses romans ; toutes les deux gisent déjà sur la voie de l'oubli, et pour quelle faute ? Il est certain que M. Gondinet, empêché par la maladie, n'a pu « mettre au point » son ouvrage ; il est probable, au moins, que M. de Glouvet, par inexpérience, a péché dans tel ou tel détail de l'exécution. Mais le crime essentiel des deux pièces, le crime qui les a condamnées, c'est qu'elles remettaient sous les yeux du public un spectacle qu'il pensait avoir vu trop souvent. C'est pourquoi *Dégommé*, c'est pourquoi *le Père*, n'ont pas vécu. A l'Odéon, *la Perdrix*, lancée par des jeunes gens, avait plus de gaucherie que de hardiesse ; *le Marquis Papillon*, — inspiré pourtant d'une belle humeur d'adolescent, — ne butinait que les fleurs artificielles du vieux vaudeville : prose ou vers, après quelques jours se sont évanouis dans le vide. Les alexandrins de *Maître Andréa*, où sonnait le savoir-faire de M. Blau, avaient le tort de conter une histoire connue. *Jacques Damour*, tiré par M. Léon Hennique d'une nouvelle de M. Zola, n'était qu'une ébauche. Depuis la réouverture des théâtres, une seule pièce nouvelle a réussi glorieusement : *l'Abbé Constantin*.

Est-ce donc que *l'Abbé Constantin* est révolutionnaire ? Il l'est peut-être à sa façon. Le roman de M. Ludovic Halévy, en littérature, il y a de cela bientôt six ans (1), fit l'effet d'un 9 thermidor, — sans guillotine. En même temps qu'un assez joli coup de maître, c'était un petit coup d'état : les honnêtes gens respirèrent. Après l'orgie naturaliste et ses cruautés, après tant de récits authentiques ou de fables dont les per-

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 janvier et du 1er février 1882.

sonnages vivaient mal, semblaient impunis et pourtant ne finissaient pas bien, les héros de ce petit livre donnaient soudain l'exemple de l'innocence et du bonheur. Oui, vraiment, ils osaient paraître en public dénués de tout crime, de tout vice, de toute mauvaise habitude, et même de toute mésaventure. Ils se dispensaient de l'adultère, et des autres misères humaines, et même de la misère. A la dernière page, si l'on eût commencé par là, on les eût trouvés rayonnans de béatitude et d'or, comblés de joie et de richesse : au moins les aurait-on pris pour des coquins... Eh bien! non, en remontant le cours de leur histoire, on les voyait toujours purs, jusqu'au berceau. N'était-ce pas de quoi s'étonner? Ce fut un scandale honorable.

L'innocence et le bonheur de ses héros, pour un auteur, sont de grands avantages : à de noirs procès-verbaux, l'enfantine humanité préférera toujours les contes bleus. Mais quoi! ces avantages ne suffisent point : il ne faudrait pas que la critique les fît payer trop cher en les signalant avec malice. A quiconque les lui reprocherait ou l'en féliciterait perfidement, M. Ludovic Halévy aurait le droit de dire : « Faites-en donc usage, et imitez-moi; je vous le donne en mille! » Et, de fait, son 9 thermidor n'a pas eu de suites. Les encouragemens ont assez abondé : le désir d'un succès pareil a dû germer dans bien des cœurs, et même dans plusieurs qui n'avaient pas de parti-pris pour la vertu. Citez-moi un autre *Abbé Constantin!* C'est que ce petit livre a de rares qualités, oui, les plus rares aujourd'hui, où tant d'autres se trouvent à profusion sur le marché des lettres; et, dans ce temps où nombre de beaux ouvrages sont fourmillans de défauts, il n'en a guère. La caractéristique du talent de M. Ludovic Halévy, c'est la prudence. Il n'emploie pas ces couleurs qui peuvent réjouir les yeux, mais qui peuvent aussi les blesser, et qui, même les ayant réjouis, risquent de passer de mode : un simple trait, voilà son procédé, mais un trait juste et fin; on ne dessine pas plus nettement. Sur une œuvre ainsi exécutée, on ne voit guère que le temps ait de prise : un bon garant, M. Anatole France, a pu dire que ce petit livre était « né classique. » Et cette sobriété, qui est une élégance, la plus sûre et la plus durable, et cette parfaite mesure, qui suppose l'entière maîtrise de soi, M. Ludovic Halévy sait la garder en toutes choses, même dans sa morale; regardez-y de près : il n'y a pas, dans l'*Abbé Constantin*, un débordement de vertu. Savez-vous que ces fameux avantages, dont nous parlions tout à l'heure, sont des avantages terribles? Dieu m'en préserve! Si je racontais l'histoire d'un bon petit lieutenant, filleul d'un bon vieux curé, qui épouse une bonne jeune fille, munie d'une bonne dot, je serais entraîné à prêcher. M. Ludovic Halévy, point : au moment précis où les malins qui le guettent supposent qu'il va tourner au sermonnaire, il s'arrête; il est plus malin qu'eux. Écoutez-le plutôt :

« Il ne vit plus qu'une chose : le devoir, qui était de ne pas abandonner sa mère âgée et souffrante. Dans ce devoir simplement accepté et simplement accompli, il trouva le bonheur... » — Ah ! ah ! se disent les mauvais sujets, qui attendent un sermon : Berquin va commencer... — Eh bien ! non, Berquin ne commence pas ; en deux mots, M. Ludovic Halévy a fini : « D'ailleurs, au bout du compte, ce n'est guère que dans le devoir que se trouve le bonheur. » Et c'est tout ! N'est-ce pas irréprochable ? Cette maxime pourrait servir d'épigraphe au volume ; je la retrouve dans Montaigne : « Quand, pour sa droiture, je ne suivrais le droit chemin, je le suivrais pour avoir trouvé, par expérience, qu'au bout du compte, c'est communément le plus heureux... » Montaigne ajoute même,— comme s'il avait marié souvent des officiers pauvres à des jeunes filles riches : — « ... et plus utile. » Et Montaigne, que je sache, n'est pas un précurseur de Berquin.

La grâce de ce roman, celle d'une morale modérée offerte en un style modéré, cette grâce toute française, — et dont un si parfait exemplaire est peut-être unique, — MM. Hector Crémieux et Pierre Decourcelle ont eu l'art de la faire sentir sur la scène. Et d'abord, pour former ce premier acte, ils ont transféré avec soin tous ces jolis détails qui remplissent à peu près les deux tiers du livre ; ils les ont rassemblés dans ce décor, le plus propre au sujet et le plus agréable qu'eût proposé l'écrivain : le jardin du presbytère. Ils leur ont gardé ou donné l'animation nécessaire au théâtre ; ils l'ont perpétuée si bien qu'on ne croirait pas voir des morceaux choisis d'un roman, mais la vive exposition d'une pièce neuve. — C'est aujourd'hui que se vend le domaine de Longueval : des voisins, désireux d'acquérir telle ou telle partie, attendent les nouvelles ou les apportent. Le chœur se félicite, lorsqu'arrive à grand pas, essoufflé, poudreux, gémissant, un dernier messager, l'abbé en personne : tout le domaine, réuni à la fin de la vente, appartient désormais à une étrangère ! Mme Scott et sa sœur vont régner sur la contrée : deux Américaines, deux hérétiques ! « Deux charmantes hérétiques, en tout cas, » murmure Paul de Lavardens, ce petit Parisien qui, sans les connaître, est allé au bal chez elles ; mais ce n'est une consolation ni pour sa mère, ni surtout pour le curé. Celui-ci reste seul avec son filleul, le lieutenant d'artillerie Jean Reynaud, et sa servante Pauline. Surviennent les deux sœurs : elles sont charmantes, en effet, mais hérétiques, point du tout. « Catholiques, Pauline ! elles sont catholiques ! » Elles occuperont, à l'église, le banc du château, quand le curé dira la grand'messe ; elles passeront, une fois la semaine, au moins, devant la tombe du père de Jean : à la bonne heure ! En attendant, elles s'invitent, sans cérémonie, à partager la soupe et le gigot apprêtés par Pauline. Et, à la fin du dîner, M. le curé, à qui son neveu a oublié de pincer le bras, ayant eu la faiblesse de s'en-

dormir, elles le réveillent en douceur par trois couplets de romance. « Il me semble, dit Bettina pour conclure, que je vais aimer ce pays. » Il nous semble, à nous, qu'elle va aimer ce jeune homme.

Nous savons, connaissant le volume, que tout finira bien; mais le diable, en cette histoire gouvernée par le bon Dieu, c'est que tout commence bien aussi, et continue de même. Le bon Dieu, quand il est si bon, ne se montre pas auteur dramatique : pour nous intéresser, au théâtre, il faut que l'innocence trouve quelques obstacles sur le chemin du prix Montyon. Or la seule péripétie du roman est un petit voyage de l'artilleur : il va passer trois semaines dans un camp. L'absence du jeune premier, pour le dramaturge, est d'une médiocre ressource : elle ne donne guère qu'un entr'acte. Un long entr'acte, et puis le dénoûment, voilà quelle était la suite naturelle de cet heureux début. M. Ludovic Halévy l'avait bien vu, sans doute, et c'était la raison de sa réserve. MM. Hector Crémieux et Pierre Decourcelle, pour combler ce fâcheux intervalle, ont imaginé une querelle, et même un duel, entre Jean Reynaud et Paul de Lavardens. Ils ont inventé quelques scènes (la première moitié du second acte), pour établir la rivalité de ces deux amis plus solidement que dans le livre, — plus pesamment aussi; mais la dispute est bien amenée, bien menée. Le duel justifie plus fortement (il le fallait peut-être ici) la délicieuse escapade de Bettina, sa course matinale, en petits sabots, par la pluie, alors que le régiment défile sous la terrasse : elle veut savoir, à présent, si Rodrigue est revenu intact de sa rencontre avec don Sanche. Nous ne la suivons pas sur la terrasse; mais nous voyons les gentils apprêts de son départ; nous entendons les trompettes qui s'approchent, qui passent, qui s'éloignent; et voici qu'elle rentre, l'aimable espiègle! Et qui tient, au-dessus de sa tête, le grand parapluie retourné par le vent? C'est le vigilant abbé Constantin. Ces ingénieux tableaux nous rappellent, mieux que nous ne pouvions l'espérer, une fin de chapitre exquise.

Au dernier acte, un spirituel épisode : Mme de Lavardens épie et surprend avec joie, parce qu'elle la prend à la lettre, une déclaration que son fils, en généreux vaincu, adresse à Bettina pour le compte du vainqueur. Enfin, nous reconnaissons les deux scènes capitales qui terminent le roman : la confidence de Jean à son parrain, aveu d'un amour sans espoir; la confession à haute voix de Bettina, proclamation d'un amour qui s'offre et qui ravit le désespéré au septième ciel.

M. Lafontaine est un abbé vénérable et charmant; M. Noblet, un Parisien authentique, échappé de son club pour se griser un peu dans une soirée de la colonie étrangère, puis se dégriser autant qu'il faut sous une insulte, comme s'il avait reçu au visage un verre d'eau froide; Mlle Darlaud semble une Américaine empruntée aux aquarelles

de Mme Madeleine Lemaire. M. Marais, un artilleur bourgeoisement héroïque, fera battre bien des cœurs; Mme Marie Magnier, Mme Desclauzas, communiqueront leur joviale humeur à bien des chambrées de Parisiens et de provinciaux.

Ce bon abbé Constantin!.. On est bien aise qu'il soit abbé. Il pourrait jouer le même rôle à peu près, s'il était médecin, cultivateur ou vieillard sans profession. Mais on n'aurait pas le même plaisir à l'honorer d'un bravo. Et, tenez! l'Odéon, ces jours-ci, nous a donné *l'Agneau sans tache*, un élégant badinage de MM. Ephraïm et Aderer: le sujet de ce pastiche (style Restauration) est le stratagème dont un mari s'avise pour préserver sa femme des galanteries d'un petit cousin; celui-ci, une sorte de Chérubin-Tartufe, a pour précepteur un ecclésiastique. Si quelque plaisanterie avait compromis la robe du prêtre en cette aventure, elle aurait, du même coup, gâté le succès de l'ouvrage : quitte pour la peur, assurément, le public l'a pourtant ressentie. Et, l'autre soir, au Théâtre-Libre, quelle tirade a soulevé le plus d'acclamations? Le panégyrique des sœurs de charité. Ah! le temps est loin où l'on représentait *Napoléon en paradis!* Selon le goût de Béranger, dans ce vaudeville, on voyait une danseuse et une sœur, Zéphirine et sainte Camille, se présenter ensemble à saint Pierre. La danseuse, nécessairement, avait subi force tentations; mais ce nigaud de saint Pierre supposait que sa compagne, protégée par les murailles de l'hôpital, était restée pure : « Et les carabins! s'écriait la fille d'Opéra,.. pour qui les comptez-vous? »

En novembre 1830, on applaudissait à ce trait-là. Mais plus de trois mois ont passé depuis la chute d'un gouvernement clérical!.. Le vent de Fronde, à Paris, souffle toujours, mais il tourne. Des personnes pieuses, naguère, ont dû souhaiter qu'on interdît sur la scène le port du costume religieux; c'est les mécréans aujourd'hui qui réclameraient, s'ils étaient avisés, la séparation de l'Église et du théâtre!

Louis Ganderax.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 novembre.

Où donc s'arrêtera ce torrent d'ignominies qui passe à travers nos affaires et menace de tout entraîner? Quand donc en aura-t-on fini avec les divulgations scandaleuses, les délations, les enquêtes, les contre-enquêtes, les tripotages, les dégradations et les confusions? Le fait est qu'à voir comment tout marche et se complique, on n'est peut-être pas si près d'en finir, d'échapper à cette tyrannie des indignités du jour. C'est une vraie fatalité : plus on va, plus on semble se perdre dans cette vaste et vulgaire anarchie où de proche en proche tout est compromis, où il ne reste rien d'intact, où l'on ne sait plus comment se ressaisir et retrouver une direction, un point d'appui. Des affaires sérieuses de la France, des intérêts les plus pressans du pays, on ne s'en occupe même pas : on n'a plus le temps, la liberté et le sang-froid. Depuis qu'elles sont réunies, les chambres ont à peine touché d'une main négligente, d'un esprit distrait, à quelques lois mal bâclées, et la conversion de la dette, qu'elles ont expédiée sans y regarder de trop près, a failli sombrer entre deux interpellations. Tout cède à l'obsession du moment ; tout est à la grande affaire, aux trafics de décorations, aux abus d'influence, au bruit croissant des révélations accusatrices, à la guerre engagée contre M. Wilson, aux coups de théâtre d'audience, aux péripéties d'un procès de police correctionnelle qui, en s'étendant par degrés, finit par mettre en cause les institutions et les hommes, par devenir le procès du régime tout entier. C'est le torrent déchaîné qui grossit et se précipite dans son cours troublé, qu'on ne peut plus ou qu'on ne sait plus arrêter, qu'on finit par abandonner à lui-même, sans savoir ce qu'il emportera sur son passage !

Cette étrange affaire, il faut l'avouer, elle a commencé assez gauchement, et d'une façon assez mesquine; elle a été plus que médiocrement conduite par des hommes qui ne savaient visiblement ni ce qu'ils faisaient ni où ils allaient. De quoi s'agissait-il au début? On a découvert, par le hasard d'une délation obscure, les opérations louches de deux ou trois intrigantes d'un ordre subalterne, faisant métier de mettre une influence équivoque et un crédit douteux au service de quelques imbéciles à la recherche de décorations ou d'emplois. C'est là le point de départ. On a malheureusement aussi surpris dans ces manèges suspects les noms de deux généraux, — l'un sous-chef d'état-major au ministère de la guerre, l'autre sénateur, — victimes des entraînemens d'une vie besogneuse. C'était évidemment une complication pénible : elle aurait pu cependant encore être dominée par une autorité un peu ferme intervenant à propos, lorsqu'une indiscrétion a livré l'incident aux journaux, qui se sont hâtés naturellement de l'aggraver en lui donnant une portée démesurée et un retentissement redoutable. Il est clair qu'après avoir procédé avec une certaine légèreté dans l'instruction secrète de police suivie jusque-là, on a dès ce moment perdu un peu la tête. On a été quelque peu étourdi, et par le bruit de toutes les polémiques accusatrices des journaux, et par la découverte de la correspondance de divers personnages publics, même de quelques autres généraux compromis, et surtout par l'apparition du nom du gendre de M. le président de la république, de M. Wilson, dans ces intrigues vulgaires. Ministres, préfecture de police, parquet, se sont embrouillés, et l'action judiciaire s'en est visiblement ressentie. La chambre, réunie sur ces entrefaites, s'est hâtée de mettre dans cette venimeuse affaire un peu plus de confusion encore, en prétendant ouvrir, à côté de l'action judiciaire déjà engagée, une enquête parlementaire qui est devenue un instant une complication politique par un conflit de tous les pouvoirs.

Ce n'était rien encore, ce n'était du moins qu'un désordre de plus dans un désordre moral déjà assez sensible. Ce qui a tout aggravé et tout précipité, c'est que le jour où le procès correctionnel s'est ouvert devant le 10ᵉ chambre, on s'est trouvé en présence d'un vrai coup de théâtre de prétoire, d'un fait inexplicable et inexpliqué jusqu'ici. Par un hasard étrange, il est apparu brusquement, avec une évidence presque inexorable, que le dossier des accusés les plus subalternes n'avait pas été respecté, que des lettres de M. Wilson avaient été retirées, remplacées, refaites après coup. A quel moment de l'instruction et comment ces soustractions, ces substitutions ont-elles pu s'accomplir? Qui a pu se prêter à fausser, par de tels subterfuges, l'action de la justice? Quels sont les coupables et les complices? Où sont-ils? On ne le sait pas encore, on ne le saura peut-être même pas. Toujours est-il que ce seul fait a suffi pour laisser entrevoir toute une partie mysté-

rieuse et inavouée dans une affaire déjà assez scabreuse, pour offrir de nouveaux alimens à toutes les suspicions. La situation s'est trouvée rapidement aggravée. Les accusés de la 10e chambre, à commencer par le général, frappé le premier pour ses tristes complicités, n'ont plus été que des comparses disparaissant dans cette phase nouvelle d'une déplorable aventure. M. Wilson, plus que jamais compromis, appelé aujourd'hui comme témoin, peut-être demain comme prévenu devant la justice, a mis M. le président de la république lui-même dans la position la plus fausse et la plus délicate. Le ministère, pressé par la chambre qui est intervenue encore une fois, ne s'est sauvé peut-être qu'en livrant en partie sa propre dignité, en partie l'indépendance de la magistrature, en suspendant, sous le coup d'une sorte de sommation, le procès déjà engagé, pour ouvrir une nouvelle action judiciaire coïncidant aujourd'hui avec l'enquête parlementaire. En un mot, tout est confondu ; tout s'est aggravé, envenimé en peu de temps, et, ce qui pouvait n'être à l'origine qu'une affaire de police correctionnelle, ou une affaire disciplinaire à l'égard de quelques généraux, est devenu par degrés un immense gâchis moral et politique, peut-être le commencement d'une périlleuse crise de gouvernement et d'institutions. C'est la suite des faits qui se déroulent depuis plus d'un mois et qui viennent se résoudre dans l'anarchie la plus caractérisée.

On en est là aujourd'hui. Assurément toutes ces intrigues dévoilées, toutes ces malheureuses compromissions surprises au hasard d'une instruction décousue, toutes ces agitations intéressées d'un monde équivoque et famélique, tous ces faits brutalement mis à nu, sont une offense pour la moralité publique. Rien n'est plus pénible, plus humiliant que de voir des trafiquantes de bas étage, des agens véreux de toutes les spéculations, usurper une sorte de crédit, et des hommes qui devraient avoir un sentiment plus fier de leur position se laisser entraîner dans des relations suspectes, dans des manèges indignes, — devenir même quelquefois les complices de commerces inavoués. Que la justice se montre inflexible, quand elle peut mettre la main sur ces coupables intrigues, eût-elle à exercer ses sévérités contre des personnages qu'elle ne se serait pas attendue à rencontrer dans de pareilles aventures, rien de mieux, rien même de plus rassurant pour l'opinion. Il ne faudrait pas cependant tout dénaturer, tout exagérer, par une sorte de passion contagieuse de diffamation. A y regarder de près, tous ces faits si violemment commentés et envenimés n'ont réellement pas l'importance qu'on leur donne. Ils sont de l'ordre le plus mesquin, ils restent limités. Puisqu'on parle toujours de décorations, on ne distingue pas le fait précis d'une décoration recherchée et obtenue à prix d'argent. On ne voit pas la preuve saisissable que la corruption et la vénalité aient pénétré dans nos administrations publiques. Par eux-mêmes, ces faits, qui alimentent

depuis un mois toutes les polémiques, restent isolés, réduits à de médiocres proportions; ils ne mériteraient pas surtout de provoquer tant de bruit, de passionner tout un pays, de devenir peut-être la cause d'une redoutable crise publique. En réalité, ce qu'il y a de plus grave dans ces misérables incidens, c'est l'explosion d'anarchie dont ils ont été l'occasion ou le prétexte, c'est cette situation altérée, épuisée, qu'ils ont mise à nu, où il semble que toutes les idées de justice régulière et de gouvernement aient disparu, où tous les pouvoirs éperdus et troublés se heurtent dans une vaste confusion. Ce qu'il y a, en un mot, de plus sérieux, de plus inquiétant dans ces faits, c'est moins ce qu'ils sont par eux-mêmes que ce qui se passe autour d'eux.

S'il est, en effet, un phénomène saisissant et tristement significatif, c'est cette sorte de surprise effarée qui s'est manifestée depuis quelques semaines, qui se traduit par une incohérence universelle. La vérité est que rien n'est à sa place, que le sentiment des plus simples conditions d'un régime régulier semble émoussé et obscurci partout, dans les administrations comme dans l'état, dans le gouvernement comme dans les partis. La chambre, bien entendu, a donné l'exemple de toutes les confusions; elle a voulu faire sentir son autorité par une enquête parlementaire. Elle avait certainement le droit d'ouvrir une enquête; elle en a abusé par une sorte d'outrecuidance parlementaire. On a eu beau lui dire qu'elle s'engageait dans une voie sans issue, elle n'a rien écouté : elle voulait avoir son enquête, elle l'a décidée, — et, par une subtilité de parti, elle a voulu donner à cette enquête une couleur républicaine en l'étendant non plus seulement aux faits du moment, mais à tout, — en se donnant la mission de « faire respecter l'administration de la république, » de prendre au besoin à partie « ceux qui auraient porté atteinte à l'honneur et à la considération de cette administration. » La chambre a voté ce qu'elle a voulu : que peut-elle faire? Quelle est la sanction de ses décisions? Où a-t-elle pris le droit de menacer ceux qui auraient, selon elle, porté atteinte à la considération républicaine? Elle n'a pas vu qu'elle se mettait dans l'alternative de poursuivre l'œuvre la plus vaine ou de s'ériger en pouvoir omnipotent, étendant sa juridiction sur l'administration tout entière, sur toutes les administrations, — et même sur de simples citoyens. Ce n'est pas tout. Le jour où s'est produit cet étrange incident des lettres substituées, la chambre encore une fois n'a pu contenir son impatience; elle a obligé, séance tenante, le ministère à suspendre un procès, à interrompre l'œuvre d'un tribunal. Vainement on lui a fait remarquer qu'elle se substituait à la justice, qu'elle confondait tout : elle ne s'est point arrêtée, et voilà aujourd'hui deux enquêtes ouvertes, l'une au Palais-Bourbon, l'autre au Palais de Justice. La commission parlementaire mande et interroge M. le préfet de police et ses agens. Le juge d'instruction mande et interroge, de son côté, les mêmes agens sur les mêmes faits, —

et tout marche ainsi! Autre spécimen de cette anarchie du jour. On ne peut se dissimuler que depuis l'origine de cette triste affaire il y a un conflit ouvert entre la préfecture de police, qui procède avec une certaine désinvolture, qui ne met pas toujours une parfaite correction dans ses saisies de papiers, qui garde des dossiers pendant un mois, — et la magistrature qui se plaint. Entre la préfecture et le parquet on se querelle, et nous assistons à cet étrange spectacle d'un échange de notes rectificatives, doucereusement acrimonieuses, auxquelles viennent se joindre au besoin les notes ministérielles qui n'éclaircissent rien.

Ainsi la préfecture de police est en guerre avec la justice, la magistrature se plaint de la préfecture de police, la chambre se met de la partie pour tout compliquer, pour tout embrouiller, le ministère se sent impuissant : bref le gâchis est complet, et si tous ces faits qui émeuvent l'opinion depuis quelque temps ont pris une importance qu'ils ne devaient pas avoir, c'est la faute de cette anarchie qui est partout aujourd'hui, qui à la vérité se prépare depuis des années. C'est la suite de tout un passé, de toute une politique. En définitive, la chambre, avec ses manies d'usurpation, ne fait en ce moment que ce qu'elle a toujours fait, ce que la commission du budget fait encore à l'heure qu'il est, et si elle a contribué à ce vaste désordre, c'est qu'il ne s'est pas trouvé un ministère pour la diriger, pour lui résister au besoin, pour lui faire sentir la nécessité d'un vrai gouvernement. Si l'administration est incohérente, si la magistrature elle-même semble affaiblie et incertaine, c'est que depuis longtemps on travaille à tout désorganiser. On parle toujours de faveurs illicites, de décorations, et il n'est point douteux que, s'il y a des abus ou des délits, on doit les réprimer; mais est-ce que, depuis longtemps, il n'est pas entendu, dans le parti républicain, que décorations et faveurs sont une monnaie électorale, que tout est permis dans l'intérêt républicain? Est-ce que ce n'est pas là aussi un coupable abus, une véritable fraude? On va ainsi pendant des années, et puis on s'étonne de voir l'anarchie éclater! On recueille ce qu'on a semé, et, au lieu de chercher toute sorte de remèdes empiriques, on ferait beaucoup mieux de reconnaître tout simplement que le seul moyen de se relever est de revenir à une politique faite pour rendre l'autorité et la force au gouvernement, la confiance au pays. C'est pour le moment la seule moralité à tirer de toutes ces misères au milieu desquelles on se débat.

Aujourd'hui comme hier, en dépit de toutes les déclarations et de toutes les assurances d'un optimisme calculé, il y a plus d'équivoques et de mauvaises apparences que de signes favorables dans les affaires de notre vieux monde. Plus que jamais peut-être l'état, de l'Europe reste incertain et obscur ; il dépend de tant de circonstances diverses, de tant d'événemens prévus ou imprévus, qu'on ne pourrait dire, sans présomption, où l'on en sera demain. Cette situation européenne, qui

a déjà changé bien des fois, qui changera encore, elle peut se ressentir jusqu'à un certain point du passage, jusqu'ici fort douteux, maintenant vraisemblable et prochain, de l'empereur Alexandre III à Berlin; elle peut dépendre surtout, à l'heure qu'il est, d'un de ces événemens sur lesquels la puissance humaine ne peut rien, de l'éventualité d'un changement de règne, qui semble se préparer d'heure en heure en Allemagne.

C'est là l'inexorable réalité, en effet. L'empereur Guillaume, malgré son robuste tempérament, malgré l'énergie avec laquelle il se défend, plie visiblement sous le poids des années, et paraît à tout instant être au bout de sa longue et prodigieuse existence; il peut finir dans une crise soudaine. Son héritier direct, le prince Frédéric-Guillaume, celui qu'on appelait le prince Fritz, est depuis quelque temps déjà atteint d'une maladie implacable qui met prématurément sa vie en danger. On l'a conduit, il y a quelques mois, en Angleterre, où il a paru une dernière fois, par un effort de volonté, au jubilé de la reine, et où il ne s'est pas guéri ; on l'a conduit, il y a quelques semaines, en Italie, à Baveno, à San-Remo, où son état s'est rapidement aggravé. Depuis quelques jours, médecins anglais et allemands appelés autour du prince semblent garder peu d'illusions sur la nature du mal et sur l'inévitable dénoûment. D'une heure à l'autre, en peu de temps, si l'on veut, une catastrophe peut survenir, et la couronne de Prusse et d'Allemagne passerait, sans avoir même effleuré le front de l'héritier direct, sur la tête du petit-fils de l'empereur Guillaume, d'un prince de moins de trente ans, arrivant au trône avec les passions et les ambitions de sa race, avec les impétuosités et l'arrogance d'une jeunesse infatuée. La transition, qui n'est encore qu'en perspective, ne laisserait peut-être pas d'être difficile et périlleuse. Ce n'est point, sans doute, que le nouveau règne dût nécessairement inaugurer une politique nouvelle, un nouvel ordre d'événemens, et que tout fût changé du jour au lendemain. La situation ne serait pas moins sensiblement modifiée. Avec le vieil empereur, l'âge, la satisfaction d'une immense gloire qu'on ne veut pas compromettre, sont des garanties de prudence, et lorsque surviennent à l'improviste de ces incidens qui mettent à l'épreuve les relations internationales, on peut être sûr que le premier mouvement est à la sagesse, à l'esprit de conciliation. Le prince qui, selon toutes les apparences, était destiné à succéder à son père, à l'empereur Guillaume, et qui a eu lui-même sa part dans les succès militaires de la Prusse, le prince Frédéric a toujours passé pour aimer la paix, pour avoir des goûts relativement libéraux; il aurait probablement porté sur le trône un esprit assez calme, libre de préjugés et d'animosités. Le prince Guillaume, qui peut être appelé demain à ceindre la couronne royale de Prusse et la couronne impériale d'Allemagne, est jeune encore, il n'a pas fait la guerre; il a les

goûts soldatesques, il y joint, dit-on, de violentes impatiences d'action, et il ne paraît pas manquer de confiance en lui-même. Il peut trouver aussi dans les agitations socialistes de l'Allemagne des difficultés croissantes, qu'il sera tenté de trancher ou de détourner par les diversions guerrières. En un mot, avec un nouveau souverain à l'humeur un peu vive, tout ne sera point évidemment facile. Et c'est ainsi que toutes ces éventualités de changement de règne à Berlin mettent dans la situation européenne d'étranges obscurités, de dangereuses incertitudes; elles sont pour le moment une complication de plus au milieu de tant d'autres complications que la diplomatie est toujours occupée à dénouer ou à détourner avec ses savantes combinaisons.

A dire toute la vérité, la diplomatie ne dénoue rien le plus souvent, et elle ajoute quelquefois elle-même aux complications qu'elle prétend apaiser. Elle s'agite beaucoup, précisément parce qu'elle sent que tout est incertain et précaire autour d'elle, que tout est livré au hasard; elle s'épuise en négociations artificieuses, elle combine des alliances et elle ne réussit, en définitive, qu'à créer une situation de plus en plus troublée et tendue, où il n'y a ni sûreté, ni garantie, où tout est factice et obscur du côté de l'Orient comme en Occident. La diplomatie a sans doute, de temps à autre, ses grandes conceptions, ses combinaisons préservatrices sur lesquelles elle compte pour maintenir ou remettre l'ordre partout. Elle a aujourd'hui ce qu'on appelle la triple alliance, cette triple alliance centrale, qui n'a pas toujours été, il est vrai, ce qu'elle est maintenant, qui, dans sa métamorphose la plus récente, date de quelques mois et a été dernièrement confirmée, peut-être complétée, à Friedrichsruhe. C'est une alliance fort commode, dont M. de Bismarck reste toujours maître, et où il fait entrer qui il veut, un jour la Russie, un autre jour l'Italie, sans jamais changer de but.

Qu'en est-il reellement de cette alliance sous sa forme nouvelle, telle qu'elle paraît avoir été délibérée et arrêtée là où tout se décide, à Friedrichsruhe? Quelle en est la signification et quelles en seront les conséquences dans l'état présent de l'Europe? Quelle garantie offre-t-elle pour la paix générale, pour la solution de toutes les questions qui partagent l'opinion européenne, notamment de cette question bulgare, qui est peut-être un des secrets des dernières délibérations des chancelleries? Les commentaires se succèdent depuis quelques jours; on dit naturellement ce qu'on veut. Le président du conseil du roi Humbert, encore tout chaud des conversations de Friedrichsruhe, a, le premier, donné le signal des explications dans son discours de Turin; il a parlé en homme un peu pressé de publier sa bonne fortune, et ce qu'il y a de plus clair, c'est que l'Italie est désormais admise parmi les gardiens de l'ordre européen, c'est que M. Crispi, l'ancien lieutenant de Garibaldi, par une étonnante et rassurante con-

version, est aujourd'hui un des conservateurs de la paix, du droit, de l'équilibre des nations! Le chancelier de l'empereur François-Joseph, le comte Kalnoky, a eu à son tour, ces jours passés, l'occasion de s'expliquer et devant la délégation hongroise et devant la délégation autrichienne. Le comte Kalnoky a parlé en homme provisoirement sûr de son affaire. Il n'a point hésité à représenter comme la première et souveraine garantie de la paix l'alliance de l'Autriche, de l'Allemagne et de l'Italie, cette alliance à laquelle l'Angleterre se rattacherait au besoin dans les affaires d'Orient. Il s'est exprimé avec un certain art sur la question bulgare, sur la politique du cabinet de Vienne, sur les relations de l'Autriche et de la Russie, relations qui, sans avoir peut-être un caractère de parfaite cordialité, restent courtoises et pacifiques. Sans rien brusquer, il en a dit assez pour être compris à Pétersbourg, pour laisser entendre que l'Autriche, toujours préoccupée de sa position en Orient, appuyée par ses alliés, n'admettrait en aucun cas l'intervention d'une seule puissance, surtout d'une puissance rivale, dans les Balkans. M. de Kalnoky a eu tout le succès qu'il désirait auprès de ses délégations, de même que M. Crispi a eu son succès à Turin. Dans toutes ces explications italiennes et autrichiennes, du reste, comme s'il y avait un mot d'ordre, on ne parle que de la paix, du respect des traités et de tous les droits, d'un accord défensif. S'il y a autre chose dans l'alliance, on ne le dit pas, c'est le secret de l'avenir; on se contente de parler du présent avec la confiance d'hommes satisfaits de leur rôle.

Oui, sans doute, tout le monde est content ou paraît l'être. L'Italie est contente, elle est entrée dans une sainte-alliance d'un nouveau genre, et elle s'y trouve bien! Il y a bien encore, il est vrai, des Italiens qui se sentent mal à l'aise devant cette politique, qui la jugent dangereuse ou inutile et qui le disent. M. Crispi se chargera de les convertir à la grande diplomatie, de leur démontrer que l'Italie doit être trop heureuse de se voir l'alliée ou la protégée, pour ainsi dire, de l'empire d'Allemagne! L'Autriche, elle aussi, est satisfaite. Elle se sent garantie; elle a pu en douter quelquefois, elle se croit plus sûre aujourd'hui d'être soutenue dans sa politique si elle venait à être attaquée. Bref, à en juger par les discours, la satisfaction est universelle : tout est pour le mieux! L'alliance dont on fait tant de bruit, qu'on s'efforce de commenter pour l'instruction du monde, cette alliance n'a, comme on le dit, d'autre objet que la défense commune, le maintien de la paix, l'inviolabilité des traités; c'est entendu! Il y a seulement une petite difficulté : ceux qui contractent de ces engagemens en partie inconnus, en parlant toujours de la paix, ne s'aperçoivent pas qu'ils parlent pour ne rien dire, qu'ils n'abusent personne, que des alliances de ce genre ne signifient rien ou qu'elles sont faites justement en vue d'une guerre prévue, préparée par eux-mêmes :

elles sont tout simplement une coalition ou elles ne sont qu'un puéril expédient d'occasion ! On veut, dit-on, maintenir l'inviolabilité du droit international et assurer le respect des traités. C'est fort bien. Voici cependant une circonstance curieuse ! Il y a un point particulier en Europe où un traité signé avec quelque solennité est manifestement en suspens : c'est la Bulgarie. Là, à Sofia, à Philippopoli, il ne reste plus rien du traité de Berlin, il ne reste même rien d'un ordre quelconque. Organisation publique, conditions de souveraineté et de suzeraineté, régime légal des deux provinces, de la Bulgarie et de la Roumélie, tout, depuis plus de deux ans, est en confusion. Chose bizarre pourtant ! cette triple alliance faite, dit-on, pour assurer le respect des traités, paraît jouer ici un rôle un peu étonnant. M. Crispi encourage les Bulgares dans leurs résolutions d'indépendance, et leur propose presque sa protection, — en leur demandant leur reconnaissance ! L'Autriche, sans aller jusqu'à reconnaître la régularité de tout ce qui s'est fait en Bulgarie et la légalité de la situation du prince Ferdinand de Cobourg, a pour le prince des préférences et des sympathies qu'elle ne déguise même pas. L'Angleterre ne demanderait pas mieux que de soutenir tout ce qui aggraverait et rendrait irréparable la scission entre les Bulgares et la Russie. M. de Bismarck jusqu'ici ne dit rien. Voilà un traité bien défendu par des diplomates réunis, dit-on, pour garantir le respect des conventions !

Comment sortira-t-on de là ? On n'en sortira pas vraisemblablement sans passer par bien des péripéties et des incidens imprévus, peut-être même sans qu'il y ait des révolutions nouvelles dans les rapports des gouvernemens. La fortune diplomatique est changeante. L'Italie s'est montrée fort glorieuse, et son premier ministre s'est hâté de triompher pour elle, le jour où elle a paru prendre dans l'ancienne triple alliance, — l'alliance des trois empereurs, — la place laissée vide par la Russie. Est-elle bien sûre qu'il n'y aura pas pour elle quelque revirement, quelque mécompte, que M. de Bismarck, avec sa facilité d'évolution, ne se sera pas servi de l'Italie pour quelque calcul du moment, comme il l'a déjà fait plus d'une fois ? Il y a des Italiens, si nous ne nous trompons, qui ont eu déjà des doutes, qui ont flairé quelque subterfuge de haute diplomatie. Il y a quelques semaines, lorsque M. Crispi s'est rendu, de son propre mouvement ou sur un geste encourageant, à Friedrichsruhe, le moment était unique : l'empereur Alexandre III, qui était à Copenhague, venait de laisser passer l'occasion, qui lui était offerte, de visiter l'empereur Guillaume à Stettin, et il paraissait décidé à ne pas toucher le territoire de l'Allemagne à son retour en Russie. M. de Bismarck n'était peut-être pas fâché de montrer au tsar qu'il n'avait que le choix des alliés : il avait l'Italie toute prête pour jouer son jeu ! Que s'est-il passé depuis ? On a eu le temps de réfléchir. L'empereur Alexandre, retenu par une maladie de ses

enfans, a prolongé son séjour au château de Fredensborg, auprès de Copenhague. La navigation de la Baltique pouvait devenir plus difficile. Le retour en Russie par la Suède risquait d'être pénible pour la famille impériale. Toujours est-il que, pour une raison ou pour une autre, Alexandre III, près de rentrer à Saint-Pétersbourg, s'est décidé à passer par l'Allemagne et à aller jusqu'à Berlin. Il ne doit y rester que peu de temps, quelques heures seulement, dit-on, assez pour voir l'empereur Guillaume, sans s'attarder dans la capitale prussienne. Peu importe le nombre des heures; le seul fait du voyage a son importance.

Il se peut, sans doute, que la visite d'Alexandre III à l'empereur Guillaume reste un acte de courtoisie et de suprême déférence d'un petit-neveu à l'égard d'un vieil oncle. Il se peut fort bien aussi que le passage du tsar à Berlin ait une influence sur la marche des affaires, sur la direction que M. de Bismarck donnera à la politique qu'il se propose de suivre avec ses alliés en Orient. En un mot, l'interprétation de la triple alliance peut dépendre des rapports que le chancelier allemand se croira intéressé à renouer avec la Russie. C'est là toute la question! Et voilà comment la situation européenne reste ce qu'elle était, avec ses incertitudes, ses ambiguïtés et ses faiblesses, en dépit de tous les traités plus ou moins secrets, de tous les commentaires et de tous les discours!

C'est une vieille tradition pour les ministres anglais d'assister tous les ans au banquet d'inauguration du nouveau lord-maire de la cité de Londres, et tous les ans le premier ministre saisit l'occasion du banquet de Guildhall pour exprimer ses opinions sur les affaires de l'Europe, sur la politique extérieure et intérieure de l'Angleterre. Cette année, la cérémonie avait une originalité particulière : c'est pour la première fois que le chef municipal élu par la cité est d'une origine étrangère et de la religion romaine. Le nouveau lord-maire, qui est établi depuis longtemps, il est vrai, en Angleterre, M. de Keyser, est Belge de naissance et catholique de religion. C'est lui qui a reçu, avec la somptuosité et les pompes surannées de l'étiquette traditionnelle, les membres du corps diplomatique invités avec les ministres de la reine. Le discours que lord Salisbury a prononcé au festin pantagruélique de Guildhall ne laisse point assurément d'avoir sa signification et son importance. Le chef du cabinet britannique, sans se faire trop d'illusions sur les causes du malaise et du trouble répandus en Europe, a témoigné une certaine confiance dans la durée de la paix; il a parlé en ministre d'une politique pacifique. Déjà, au banquet de 1886, il s'était hasardé à prophétiser la paix pour l'année où nous entrions, et il ne s'est pas trompé. Peut-être espère-t-il le même bienfait pour cette année qui va s'ouvrir : il en sera ce qui pourra, c'est un vœu honnête et assez vague pour n'être pas compromettant. Ce

qui est plus précis et plus significatif dans le discours de Guildhall. c'est la netteté avec laquelle lord Salisbury s'est exprimé sur un des points les plus essentiels de la politique du jour. Évidemment le premier ministre de la reine Victoria a tenu à faire un acte public, quoique tout moral, d'adhésion à l'alliance des puissances centrales de l'Europe et à leurs déclarations pacifiques; il a voulu démontrer que l'Angleterre n'était pas insensible à l'appel que le chancelier autrichien, M. de Kalnoky, et le président du conseil italien, lui avaient adressé dans leurs récens discours. Le comte Kalnoky et M. Crispi ont exprimé la confiance que l'appui et les sympathies de l'Angleterre ne leur manqueraient pas dans l'œuvre de paix qu'ils prétendent poursuivre; lord Salisbury leur a répondu galamment, en leur envoyant les témoignages de ses sympathies, en ajoutant que l'Angleterre n'avait pas de plus vif désir que de voir la paix garantie, que c'était pour elle une politique traditionnelle de maintenir les traités souscrits et acceptés par l'Europe, de respecter aussi l'indépendance des peuples.

C'est bien, si l'on veut, une adhésion morale à la triple alliance ou plutôt au programme pacifique qu'elle se donne. L'Angleterre particulièrement ne refusera pas, à coup sûr, son appui et ses sympathies à ceux qui voudront contenir l'influence de la Russie en Orient, dans les Balkans; elle a soutenu, tant qu'elle l'a pu, le prince Alexandre de Battenberg à Sofia, elle serait vraisemblablement toute prête encore à soutenir le prince Ferdinand de Cobourg. On ne saurait cependant se méprendre sur la vraie pensée anglaise, et il ne faudrait pas exagérer la portée d'une déclaration peut-être un peu platonique. L'Angleterre, qui s'est rarement engagée dans les alliances continentales, n'est probablement pas plus disposée aujourd'hui à se lier d'avance, à prendre fait et cause pour toutes les parties connues ou inconnues du programme de cette triple alliance, à laquelle elle offre ses vœux et ses sympathies. Ce n'est pas sa tradition, comme le dit lord Salisbury, comme l'ont dit si souvent les ministres anglais. N'y eût-il pas cette raison déjà puissante d'une vieille tradition pour un empire qui a tant d'intérêts lointains et compliqués, le cabinet qui existe aujourd'hui aurait bien d'autres raisons de rester mesuré et circonspect; il les trouverait au besoin dans la situation intérieure, dans les difficultés de la campagne qu'il a engagée pour « pacifier » ou, en restant plus vrai, pour réduire l'Irlande. Le cabinet conservateur a obtenu, dans la session dernière, tous les bills de coercition qu'il a jugés nécessaires; il les applique aujourd'hui, et il peut s'apercevoir qu'il est entraîné aux mesures les plus violentes sans décourager l'esprit national irlandais. Il a fait récemment mettre en jugement un des chefs irlandais, M. O'Brien, il l'a fait condamner, et, après sa condamnation, il a essayé de lui infliger les plus durs traitemens dans sa prison; il n'a pas pu aller jusqu'au bout. A défaut de M. O'Brien, s'il reste prisonnier, d'autres chefs irlandais

prendront sa place dans le combat; M. Dillon a déjà commencé, et, à côté des Irlandais, les libéraux, conduits par M. Gladstone, sont plus que jamais résolus à continuer la lutte contre la politique ministérielle. Le cabinet de lord Salisbury a aujourd'hui le pouvoir, il le gardera quelques mois encore, jusqu'à la session prochaine; il n'est pas sûr que d'ici là la répression implacable qui se déploie en Irlande n'ait pour effet de raviver et de fortifier l'opinion libérale en Angleterre.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

L'événement financier de la quinzaine a été le vote par la chambre et le sénat du projet de loi relatif à la conversion du 4 1/2 pour 100, immédiatement suivi de la publication dans le *Journal officiel* du décret et de l'arrêté réglant les conditions matérielles de l'opération.

Les propriétaires de rentes 4 1/2 ancien et 4 pour 100 auront à choisir entre les trois partis suivans : demander le remboursement, accepter la conversion en 3 pour 100, ou bien joindre à cette acceptation la souscription, dont le droit leur est réservé par privilège, à la somme de rente en 3 pour 100 dont leur inscription se trouve réduite par la conversion.

Ceux qui voudront être remboursés devront en faire la demande et effectuer le dépôt de leurs titres dans un délai de dix jours, du 14 au 23 novembre. Ils recevront, en même temps que le capital, soit 100 fr. par titre de 4 fr. 50 de rente, les intérêts courus du 22 septembre 1887 à la date assignée pour le remboursement des rentes non converties, date qui sera fixée par décret, mais qui ne pourra dépasser le 22 décembre 1887. Le silence des porteurs de titres sera considéré comme un acquiescement à la conversion. Les rentes dont le remboursement n'aura pas été demandé dans le délai fixé ci-dessus seront converties à raison de 0 fr. 833 de rente 3 pour 100 pour 1 franc de rente 4 1/2 pour 100, et de 0 fr. 937 de rente 3 pour 100 pour 1 franc de rente 4 pour 100, ce qui donne le chiffre suivant : 3,748 francs de rente 3 pour 100 contre 4,500 de rente 4 1/2, ou 4,000 francs de rente

4 pour 100. Un arrêté du ministre des finances déterminera l'époque de l'échange des titres convertis.

Les détenteurs de rentes 4 1/2 ancien ou 4 pour 100, qui désireront user de leur droit de préférence sur le surplus des rentes à émettre pour combler l'écart entre leur ancien et leur nouveau revenu, ne devront pas se contenter d'une attitude purement passive. Il leur faudra dans le délai de dix jours, du 14 au 23 novembre courant, déjà indiqué, effectuer le dépôt de leurs titres, et souscrire l'engagement d'acquitter, au taux de 80 fr. 10 par 3 francs de rente, le montant de la rente 3 pour 100 complémentaire auquel ils ont droit. Ce montant devra être égal à la différence entre la rente 4 1/2 ou 4 pour 100 présentée à la conversion et la rente 3 pour 100 attribuée en échange, et il ne sera pas admis de souscription inférieure. Le détenteur de titres de rente pour 4,500 francs en 4 1/2 pour 100 présentés à la souscription aura par conséquent droit de souscrire 752 francs de rente 3 pour 100 à 80 fr. 10. De même le porteur de 4,000 francs de rentes 4 pour 100 pourra souscrire 252 francs de rente 3 pour 100.

Lorsque la rente 3 pour 100 était, il y a peu de jours encore, aux environs de 82 francs, ce privilège de souscription était un sérieux attrait en faveur de la conversion, puisqu'il assurait pour le sixième des nouvelles rentes remplaçant les anciennes un bénéfice d'environ 1 fr. 75 par chaque 3 francs de rente. Aujourd'hui, l'attrait est déjà beaucoup moindre, après la baisse si violente du jeudi 10 où, sur l'incident fameux des lettres soustraites ou falsifiées, il a semblé que tout l'édifice gouvernemental allait se détraquer.

Il n'était question que de crise ministérielle et de démission du président de la république; la chambre enjoignait aux ministres d'interrompre le cours de la justice, et finalement, sous la pression de l'émotion générale, on ouvrait une nouvelle enquête judiciaire sur les mêmes faits qui déjà étaient l'objet d'une enquête parlementaire. Pendant quelques heures, le gâchis a été complet, et la rente 3 pour 100, dans la journée de vendredi, a fléchi jusqu'à 80.50, pour remonter, il est vrai, à 81.90. Samedi, enfin, bien que les esprits fussent plus calmes, et que la situation parût moins critique, la rente est restée à 80.72.

A ce prix, l'écart en bénéfice offert aux souscripteurs de la rente nouvelle ne dépasse plus 0 fr. 62, ce qui est peu, si l'on songe qu'un nouvel incident pourrait le faire immédiatement disparaître, au moment même où s'ouvre la période laissée aux porteurs de titres pour faire connaître leur désir d'être remboursés en espèces.

Cependant, même si les cours de la rente 3 pour 100 ne se relevaient pas, les porteurs de rentes 4 1/2 et 4 pour 100 auront encore intérêt à convertir et à souscrire. L'écart des cours n'est pas, en effet, le seul avantage qui leur soit offert. Ils n'auront pas à verser immédiatement

l'intégralité de leur souscription. Au moment du dépôt des titres à convertir, il sera payé 18 francs par 3 francs de rente. Le solde de 62 fr. 10 sera versé en deux fois, 30 francs le 1er avril 1888 et 32 fr. 10 le 1er juillet 1888. Malgré ce fractionnement, les souscripteurs n'en recevront pas moins le montant intégral des deux coupons trimestriels payables le 1er avril et 1er juillet 1888, ce qui diminue d'environ 0 fr. 85 le prix auquel leur est concédée la rente, et le ramène à 79 fr. 25 pour la partie souscrite complémentaire.

Il est bien certain que ces avantages n'ont de réalité qu'à la condition que les rentes se maintiennent au moins aux environs des cours actuels, 80 fr. 70 pour le 3 pour 100 et 101 francs pour le 4 1/2 ancien. Une nouvelle baisse d'une unité rendrait la conversion plutôt onéreuse pour les porteurs, qui s'empresseraient de déposer leurs titres avec une demande de remboursement. L'état, qui s'est engagé en ce cas à rembourser au plus tard le 22 du mois prochain, se verrait dans une position très difficile, si ces demandes atteignaient un chiffre élevé. Il trouverait, à la vérité, à la Banque de France, tout le concours nécessaire, et les rentiers recevraient sans aucun retard le montant en capital de leurs rentes déposées, mais l'état garderait sur les bras la masse de titres en 3 pour 100 créée en vue de la conversion, et qui serait restée sans emploi. Qu'en ferait-il ? Qui la prendrait ? et à quel prix ? Ce serait un coup funeste porté au crédit de la France, et le marché aurait peine à faire bonne contenance.

Mais cette éventualité ne se réalisera pas. Il faudrait, pour que la rente 3 pour 100 tombât au-dessous de 80 et le 4 1/2 ancien au pair, que le pis que l'on puisse prévoir arrivât précisément du 14 au 23 novembre, la démission du président de la république, ainsi que la mort du prince héritier ou de l'empereur d'Allemagne, ou de tous les deux.

Ce qui est vraiment triste, au point de vue financier, dans ce qui se passe depuis la rentrée des chambres, c'est qu'au milieu de tant d'interpellations, de séances agitées, de votes d'ordres du jour pur et simple, d'enquêtes judiciaires ou parlementaires, on semble complètement oublier qu'il y a un budget à voter. Personne ne s'occupe ni ne parle de ce malheureux budget, et nous sommes déjà au milieu de novembre. Il est clair que tout le monde en a pris son parti, et que, cette année encore, on compte se tirer d'affaire en votant des douzièmes provisoires, expédient désastreux pour la bonne gestion des finances du pays, mais commode pour la législature.

Nos affaires intérieures n'ont pas été la seule cause de l'ébranlement qu'a subi notre marché. Les informations défavorables publiées sur l'état de santé de l'empereur d'Allemagne et du kronprinz ont tout d'abord provoqué des ventes nombreuses, à Vienne et à Berlin, sur toutes valeurs locales ou étrangères. De plus, la décision prise par la Banque de l'empire d'Allemagne de ne plus admettre les fonds russes

parmi les valeurs pouvant servir de nantissement aux prêts sur gages a produit une très fâcheuse impression, en accusant avec une nouvelle vigueur la tension des relations entre les deux pays. On a répondu officieusement qu'il ne s'agissait pas là d'une mesure isolée, et que la Banque de l'empire d'Allemagne était résolue à étendre cette exclusion à toutes les valeurs étrangères. On peut trouver étrange à Saint-Pétersbourg, en tout cas, que la Banque ait cru devoir commencer par les valeurs russes, et cela quelques jours à peine avant la visite du tsar à Berlin. Les fonds russes ont brusquement baissé de plus d'une unité, mais se sont depuis relevés en partie, sans regagner leurs anciens cours.

La baisse de l'Italien a été un motif non moins sérieux de découragement pour l'ensemble de la spéculation à la hausse. Il s'est produit une crise immobilière à Rome. La fièvre des constructions y a sévi depuis quelques années, grâce aux facilités de crédit que de grands établissemens financiers offraient aux acquéreurs de terrains et aux entrepreneurs. Récemment, le crédit s'est resserré, et l'activité des constructions a dû se ralentir. De là un malaise général, mais non un *krach* au sens propre du mot. Une autre considération a encouragé la spéculation à vendre de la rente italienne, c'est que le déficit du budget atteindra au moins 80 millions, et se grossira encore des dépenses de l'expédition de Massaouah, le premier crédit de 20 millions étant épuisé. De 98.30, l'Italien a reculé rapidement à 96.62. A moins de complications nouvelles et imprévues, on peut présumer que la baisse n'ira guère plus loin, la perspective du coupon à détacher dans six semaines devant bientôt ramener des acheteurs.

L'Extérieure a baissé d'une unité, 66 1/2 au lieu de 67 1/2, de même le Hongrois, 80.60 au lieu de 81.60, de même le Portugais à 56.75. Les valeurs turques ont eu pendant quelques jours une tendance meilleure : la rente atteignait 14.15, et la Banque ottomane 500. Cette progression était fondée sur la probabilité du maintien prolongé du *statu quo* dans la péninsule des Balkans, et sur l'annonce de résultats plus satisfaisans obtenus dans l'exploitation de la Régie des tabacs. Le courant général a ramené ces titres aux anciens cours, 13.82 et 492. L'Unifiée a reculé de 3 fr. 75, après détachement du coupon semestriel.

Ainsi, la plupart des fonds d'état, — les Consolidés étant tenus en dehors ainsi que les rentes étrangères, qui ne donnent lieu qu'à de très rares transactions au comptant sur notre place, telles que les rentes belge, hollandaise, suédoise, etc., — ont baissé très notablement cette quinzaine, et, de ce chef seul, il eût été difficile à nos propres fonds de se tenir au niveau précédent. Le recul est de 1 fr. 02 sur le 3 pour 100, de 0 fr. 70 sur l'amortissable, de 1 fr. 50 sur le 4 1/2 ancien [illegible] 0 fr. 82 sur le 4 1/2 nouveau, la comparaison étant établie

entre les cours de compensation du 2 novembre et les prix de clôture du 12.

Les valeurs n'ont pas été épargnées, et plusieurs ont même été fortement atteintes. Il faut faire toutefois exception pour l'action de la Banque de France, qui s'est approchée du cours de 4,300, gagnant une cinquantaine de francs pendant cette quinzaine, à cause des bénéfices que l'on suppose devoir résulter pour l'établissement du concours qu'il peut être appelé à donner à l'état à propos de la conversion.

La Banque de Paris a fléchi de 23 francs à 741, le Crédit foncier de 20 francs à 1,363, et pourtant il n'est pas téméraire de prévoir que la conversion pourra être aussi une source de profit pour cette institution. Le Crédit lyonnais est en baisse de 12 francs à 553, la Banque d'escompte de 15 à 453, les Dépôts de 7 à 600, la Banque parisienne de 25 à 340, le Crédit mobilier de 12 à 305, le Crédit industriel de 15 à 575, la Lænderbank autrichienne de 12 à 456, le Mobilier espagnol de 8 à 123, la Banque du Mexique de 6 à 527. Les actions du Comptoir d'escompte et de quelques sociétés comme la Banque transatlantique, le Crédit foncier d'Algérie, la Société générale, et la plupart des Compagnies immobilières, ont donné lieu à des affaires très limitées et n'ont point subi de changemens de cours.

Les transactions n'ont pas été plus actives sur les actions de nos grandes compagnies. Le Nord seul a reculé de 15 francs à 1,525. Parmi les obligations, quelques-unes ont fléchi de 1 ou de 2 francs, comme celle du Nord, ramenée de 408 à 405. En général, il y a eu peu de fluctuations sur ce marché de l'épargne, où les émotions de la spéculation n'ont pas encore eu leur contre-coup.

Les chemins étrangers ont tous fléchi, les Autrichiens de 3 francs à 463, les Lombards de 5 à 177, le Nord de l'Espagne de 6 à 338, le Saragosse de 3 à 272, les Portugais de 10 à 630, les Méridionaux de 12 à 775.

Le Suez a reculé de 2,000 à 1,985, le Gaz de 1,307 à 1,300, les Allumettes de 710 à 700, les Omnibus de 1,150 à 1,140, les Voitures de 690 à 680, le Télégraphe de Paris à New-York de 110 à 102, les Téléphones (sur lesquels le versement du dernier quart est appelé) de 505 à 490. Le Rio-Tinto a été porté jusqu'à 265, puis ramené à 245; un acompte de dividende de 3 shillings a été annoncé sur ce titre.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

